


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



MÉMOIRES

D'UN OFFICIER

D'ÉTAT-MAJOR,

PAR LE BARON

BARCHOU DE PENHOËN,

ancien capitaine au corps royal d'état-major.

EXPÉDITION D'AFRIQUE.

PARIS,

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 38.

—

1835.

INTRODUCTION.

A mon retour d'Alger, en août 1830, l'impression de la campagne que nous venions de faire était encore vive et fraîche dans mon esprit; l'idée me vint de l'écrire, comme diversion aux ennuis prolongés du lazaret. L'ouvrage suivant est le fruit de ce travail. Mais, à cette époque, la France, on s'en souvient, se trouvait dans un état précaire, incertain; nul n'était sûr du lendemain; la guerre, et une guerre générale,

semblait imminente ; de nouvelles révolutions semblaient, à chaque instant, sur le point de surgir. Chacun vivait dans ces préoccupations.

La campagne d'Afrique menaçait de devenir un fort minime événement, et bientôt fort inaperçu, au milieu de l'avenir plein de trouble et d'agitation qui se laissait entrevoir.

Interrogé fréquemment, néanmoins, dès mon arrivée à Paris, sur les événemens de l'expédition, l'envie me prit de répondre, une fois pour toutes, à ces questions. De mon premier travail, je fis un court extrait destiné à une lecture de salon. Mais la *Revue des Deux-Mondes*, dont, en ce moment, l'indulgence pour moi fut extrême, me mit, tout à coup, en face d'un public bien autrement nombreux que celui pour lequel j'avais écrit : elle voulut bien publier mon travail.

Je m'occupai, dès cette époque, d'études philosophiques et historiques ; j'avais quitté le service quelques mois après mon retour en France, et j'oubliai bien vite Alger et notre courte campagne. Le public en avait un peu agi de même ; ce fait d'armes avait été, successivement, amoindri, dédaigné, calomnié.

Bientôt, survint l'excursion du général Clausel sur l'Atlas ; les scandales de l'administration éclatèrent, le bruit courut de notre prochaine évacuation de cette récente conquête, et tout cela éveilla de nouveau l'attention. Le public s'indigna qu'il fût question d'abandonner une terre arrosée du sang français ; les calomnies avaient, d'ailleurs, eu le temps de s'user, de s'ef-

facer, de disparaître ; de sorte que le temps écoulé n'avait eu d'autre résultat que d'ajouter à l'intérêt que cette campagne avait peut-être en elle-même quelque droit à inspirer. Chose bizarre et pourtant naturelle ! il est bien vrai que les événemens historiques ressemblent aux monumens de l'architecture ; les uns et les autres demandent à être vus d'une certaine distance.

Et, dès à présent, je l'avouerai, cette campagne d'Afrique se détache avec plus d'éclat, à mes yeux, du fond passablement monotone de nos quinze à vingt dernières années, qu'à l'époque où j'y prenais une part active.

Or, subissant journellement moi-même l'influence de ces impressions générales que je viens de raconter, je commençai à regretter de n'avoir pas donné une étendue convenable à mon travail. La France semblait manifester un intérêt tout nouveau pour ceux de ses enfans qui avaient tiré l'épée pour son honneur et sa défense. L'opinion publique consentait à prêter de nouveau l'oreille aux témoins de l'événement accompli : et je me pris à regretter de n'avoir porté à ce tribunal qu'un témoignage tronqué, incomplet. Cette disposition d'esprit m'amena à m'occuper de nouveau de mon ancien travail : je le revis dès lors autant de fois, avec autant de soin, qu'une trop légitime défiance de mes forces exigeait que je le fisse, avant de lui faire subir cette terrible épreuve de la publicité à laquelle je le livre en ce moment ; je n'y ai fait d'ailleurs ni additions, ni retranchemens : dans son ensemble et sa contexture, il est tel que je l'écrivis au lazaret de Mar-

seille. C'est donc un journal de voyage, un recueil d'impressions; ce serait, pour mieux dire encore, un épisode de mes *Mémoires*, s'il arrivait jamais que celui qui signera ces lignes de son nom inconnu pût jamais se servir de cette expression, autrement que dans un sens purement métaphorique.

Quand s'ouvrit la campagne, j'étais capitaine au corps royal d'état-major où je servais depuis sa création. Le lieutenant-général Berthezène voulut bien s'employer à me faire nommer son aide de camp; je l'accompagnai en cette qualité. Ce poste, en apparence obscur, ne manquait pas de certains avantages pour qui voulait devenir historien; celui qui l'occupait se trouvait en communication journalière de service avec les officiers-généraux, puis, en raison de son grade peu élevé, il n'en demeurait pas moins en pleine sympathie de goûts, de mœurs et de sentimens avec les rangs inférieurs de l'armée, c'est à dire avec la foule, avec les masses.

B. de P.

PRÉLIMINAIRES DE LA GUERRE.

La guerre, dont je me propose d'esquisser quelques souvenirs, éclata entre Alger et la France le 25 juin 1827 ; elle avait été précédée de plusieurs contestations assez sérieuses entre les deux États.

Avant cette époque, la France avait déjà plusieurs griefs, plusieurs infractions de traités à reprocher à la régence d'Alger. En 1818, un brick français avait été attaqué et pillé par les habitans de Bonne; en 1823, la maison de notre consul, en dépit de l'inviolabilité dont jouissent en tous lieux les habitations consulaires, avait été visitée et fouillée du haut en bas dans cette même

ville de Bonne, par les émissaires de Hussein; les bâtimens appartenant au Saint Siége, étaient assimilés, aux termes de nos traités avec la régence, à nos propres bâtimens; les uns et les autres devaient jouir des mêmes droits et de la même protection; deux de ces bâtimens n'en avaient pas moins été capturés par des corsaires algériens; la souveraineté de la France, consacrée depuis bientôt quatre siècles, sur une petite portion du territoire africain, avait cessé d'être respectée; la pêche du corail, dont nous avions acheté le privilége exclusif, au prix d'une redevance montée successivement de 1 à 200,000 fr., nous fut enlevée; les navires algériens se mirent à visiter nos bâtimens; les droits d'entrée payés par nos marchandises à leur arrivée dans les ports de la régence, furent tout à coup augmentés, sans négociation, même sans avertissement préalable. D'autres vexations, et en grand nombre, se succédèrent.

Nos discussions sur tous ces points avec la régence n'en demeurèrent pas moins, pendant tout ce temps, renfermées dans le cercle ordinaire des débats diplomatiques. Peut-être n'en auraient-elles jamais franchi les limites sans la fameuse affaire Busnach et Bacri. C'est là, ce me semble, une ample matière à réflexion pour ceux qui se plaisent à considérer les grands événemens

de l'histoire dans l'humilité de leurs causes premières.

Busnach et Jacob Bacri étaient, il y a une quarantaine d'années, des négocians juifs d'Alger, où ils faisaient un commerce assez considérable. Ils traitèrent avec des agens de la république française pour une fourniture de grains. Ces grains, achetés sur la côte d'Afrique et dans quelques ports d'Italie, furent expédiés à Toulon; la république les consomma, puis refusa de les payer. Les biens des émigrés, ceux du clergé, les assignats et le maximum ne suffisaient plus aux dépenses de l'État; force fut de recourir de temps à autre à un moyen plus expéditif encore que ceux-là pour solder ces dépenses, et ce moyen c'était de ne pas payer ses dettes. Bacri, car Busnach n'était déjà plus de ce monde, Bacri donc renouvela sa réclamation auprès de Bonaparte, premier consul; il ne fut pas plus heureux qu'auprès du Directoire. Dans le rapide passage qu'il se frayait vers le trône, Bonaparte avait autre chose à faire que d'écouter la réclamation d'un obscur négociant, d'un Juif étranger; empereur, ce fut pis encore, Moscow, Leipsick, Wagram, le blocus continental, que sais-je? le préoccupèrent de bien d'autres soins. On sait, d'ailleurs, que cet héritier de la république usait assez largement du bénéfice d'inventaire à l'égard de la succession qu'il

était appelé à recueillir. Au temps des triomphes impériaux, Bacri dut croire son argent à tout jamais perdu ; mais à peine le grand empire fut-il écroulé, qu'il se présenta au ministère de la restauration, son éternelle supplique à la main.

Une commission fut aussitôt nommée pour examiner cette réclamation. En ce moment, nos finances se trouvaient dans le plus déplorable état. La France était tout à la fois sans ressources et sans crédit ; les guerres de la république et de l'empire, les deux invasions qu'elle venait de subir, l'énorme taxe de guerre imposée par la coalition, l'avaient accablée d'un fardeau qu'il était encore douteux qu'elle pût jamais supporter. A peine cependant la commission eut-elle constaté la légalité des titres présentés par Bacri, que sa créance fut reconnue et qu'il prit rang parmi les créanciers de l'État. Peut-être fut-ce la première fois que la stricte règle de la justice et de la probité se trouva ainsi appliquée à la gestion de la fortune d'un grand État avec la même rigueur qu'à celle d'un simple particulier.

Une convention, arrêtée en 1817, reconnut la dette au capital de 7 millions ; la même convention stipula que cette somme serait représentée par une inscription de 350,000 livres de rentes sur le Grand-Livre. Mais comme Bacri se trouvait lui-même avoir des créanciers français ;

le ministère, dans le but de protéger les intérêts de ceux-ci, fit stipuler, en leur faveur, dans l'article 4 de cette convention, la faculté de mettre opposition au paiement. Dans ce cas, une somme égale à celle qu'ils réclamaient devait être versée à la caisse des dépôts et consignations, pour faire, au besoin, face à leurs réclamations, le tribunal de commerce étant appelé, aux termes de cette même convention, à prononcer, dans la forme ordinaire, entre Bacri et ses adversaires.

Des oppositions furent formées pour une somme de 2 millions 500,000 francs. La caisse des dépôts reçut cette somme; le surplus, c'est à dire 4 millions 500,000 francs, fut payé par le Trésor royal.

Les créanciers de Bacri obtinrent plusieurs jugemens du tribunal de commerce; ils furent intégralement et immédiatement payés sur la somme retenue en gage. L'esprit de modération, d'équité, de justice du gouvernement français dans toute cette affaire me semble visible à tous les yeux. A diverses époques, Bacri fut le premier à le reconnaître; toutefois, une circonstance se présenta, d'où ne tardèrent pas à naître d'étranges complications. Hussein était lui-même créancier de Bacri pour une somme de 700,000 fr.; il pressa le gouvernement français de le faire rembourser du montant de sa créance, ce qui lui semblait facile, en raison du gage réservé. Le mi-

nistère ne s'en trouvait pas moins dans l'impossibilité absolue de faire droit à cette demande ; nos formes représentatives y mettaient un obstacle invincible, et ne laissaient à Hussein qu'un moyen de se faire rembourser, celui d'obtenir un jugement du tribunal de commerce. Le conseil lui en fut donné de la part du ministère des affaires étrangères, par l'organe de notre consul général. Or, Hussein, bien loin de se contenter de cette réponse, n'y vit qu'un déni de justice de la part du ministère ou du roi de France.

Il éleva bientôt des prétentions plus étranges encore. Comme souverain de Bacri, il se prétendit le seul juge des contestations qui pourraient s'élever entre Bacri et ses créanciers ; et il enjoignit au ministère de lui remettre la totalité des 7 millions, ajoutant que les plaideurs français pourraient dès lors faire valoir leurs titres à Alger même. Il évoquait l'affaire à son propre tribunal ; il sommait de comparaître à la Casauba Bacri et les créanciers français de Bacri.

Jeté, tout à coup, par un bizarre caprice de la fortune, de quelque rue de Smyrne ou d'Alexandrie sur le trône des deys d'Alger, Hussein n'était sur ce trône qu'une espèce d'aventurier. Ses sujets du jour étaient ses égaux de la veille, dont chacun pouvait devenir son successeur du lendemain. Hussein n'en décidait pas moins en deux

ou trois minutes, et en autant de paroles, des intérêts les plus graves, des affaires les plus importantes, des contestations les plus compliquées; il n'était pas, dans toute la régence, de tête assez haut portée pour qu'il ne lui fût possible de la faire tomber, si bon lui semblait, d'un signe ou d'un mot. Le moyen donc à Hussein de comprendre l'impuissance d'un souverain, enfermé dans les limites du gouvernement représentatif, de payer une dette légitime? L'argent n'était-il pas à Paris, entre les mains du Roi? Le Roi n'était-il pas le descendant d'une foule de rois ses ancêtres et ses prédécesseurs? ne régnait-il pas sur un empire immense? n'était-il pas le chef d'une nombreuse armée, le possesseur d'incalculables trésors? qui pouvait, par conséquent, l'empêcher de rendre bonne et prompte justice à un de ses fidèles alliés? lui, Hussein, ne l'aurait-il pas fait avec empressement, si le Roi de France la lui eût demandée? Plus d'une fois il lui arriva de dire : « Si le » Roi Charles était créancier d'un de mes sujets, » le Roi Charles serait immédiatement payé, » ou la tête de son débiteur tomberait dans les » vingt-quatre heures. Que n'en agit-il de même » à mon égard? »

Ne pouvant sortir de ce raisonnement, Hussein en vint à supposer que Charles X, trompé par leurs intermédiaires obligés, n'était peut-être pas suf-

fisamment instruit de l'état des choses. Cette opinion lui fit prendre la résolution d'écrire, de sa propre main, à ce prince pour lui faire un court récit de toute l'affaire. Cette lettre demeura sans réponse. Fut-elle perdue, égarée en route? le ministère ne jugea-t-il pas convenable de s'en occuper? Hussein en écrivit une seconde, par l'intermédiaire de M. le comte d'Attili, chargé d'affaires de Sardaigne. Cette seconde dépêche n'eut pas un sort plus heureux que la première, contrariété qu'Hussein ne s'expliqua qu'en supposant que les deux lettres avaient été soustraites; et au fond du cœur, il accusa de cette soustraction notre consul général, M. Deval. Aussi ne cessa-t-il depuis ce moment d'éprouver contre ce dernier un violent dépit, une irritation qui devaient éclater à la première occasion.

Cette occasion se présenta bientôt. Aux fêtes du baïram, les consuls européens, résidant à Alger, se rendent auprès du dey pour le complimenter au nom de leurs souverains; ainsi le veut l'usage. A l'heure indiquée, M. Deval se rendit à la Casauba, pour l'accomplissement de ce devoir; c'était le 30 avril 1827. A peine se fut-il présenté devant Hussein, que celui-ci lui demanda ce qu'étaient devenues ses lettres au Roi de France; il l'accusa de les avoir soustraites; il le somma de lui en rapporter une prompte réponse. Le

consul allégua l'impossibilité où se trouvait le Roi d'écrire personnellement; il se retrancha dans les règles et les usages du gouvernement représentatif. Suivant quelques uns, il ajouta qu'il n'était pas de la dignité d'un roi de France d'entrer en correspondance avec un dey d'Alger. A ce langage, Hussein cessa de retenir sa colère, qu'il avait à grand'peine quelque peu contenue jusque-là : il se laissa aller à un torrent d'invectives contre le consul; puis, se saisissant d'un grand éventail propre à chasser les mouches, il l'en frappa. « Ce n'est pas à moi, s'écria tout » aussitôt M. Deval, c'est au Roi de France que » l'insulte a été faite; le Roi de France saura la » venger. » Disant cela, il se retira à pas lents de la présence du dey, manifestant beaucoup de calme et de présence d'esprit dans sa démarche, son maintien, l'expression de son visage.

L'ordre du ministère le rappela peu de jours après d'Alger; et la guerre fut déclarée le 15 juin 1827 par le ministère français. Mais cette guerre ce fut Hussein qui la commença. Le 17 de ce mois, des Turcs de Constantine, assistés de tribus arabes du voisinage, détruisirent de fond en comble nos établissemens du fort La Calle : les colons français furent au moment d'être exterminés. A peine eurent-ils le temps de chercher un asile à bord d'un bâtiment français alors en rade,

d'où ils assistèrent au spectacle de leurs moissons détruites, de leurs troupeaux égorgés, de leurs maisons incendiées.

Une division de l'armée navale se porta, dès le mois de juillet, devant Alger, qu'elle assujettit à un blocus aussi rigoureux que possible. Cette division était composée de quatre frégates et de dix-huit bâtimens légers; elle fut commandée tantôt par un contre-amiral, tantôt par un simple capitaine de vaisseau.

M. de Villèle, alors président du conseil, se montrait, par système, éloigné de toute espèce de guerre. S'il avait fait celle d'Espagne, c'était sans conviction, malgré lui, comme à son corps défendant, et emporté par son propre parti; mais, depuis ce temps, la politique extérieure lui était devenue à peu près indifférente. Le perfectionnement de l'administration, le bon ordre dans les finances, le dégrèvement des contributions, le développement toujours croissant de l'industrie nationale, voilà les points d'appui qu'il cherchait à donner à son pouvoir. De graves idées devaient d'ailleurs le préoccuper fortement dès cette époque: la majorité, cette même majorité dont il avait été si long-temps le chef, l'organe, le dominateur, commençait à lui échapper dans les deux chambres; déjà il songeait à l'aller reconquérir au sein d'élections générales. Tout cela faisait pour lui

de la guerre d'Alger un obstacle et un embarras ; aussi ne fut-il nullement éloigné de s'en délivrer, au moyen d'une transaction nouvelle. Diverses négociations furent ouvertes dans ce sens auprès du dey, on ne lui demandait guère qu'une apparence de satisfaction. Il s'y refusa obstinément. Un premier projet d'expédition fut alors présenté au Roi, par M. le ministre de la guerre ; M. de Villèle trouva le moyen d'en faire ajourner indéfiniment l'exécution ; il se contenta de maintenir rigoureusement le blocus. Bientôt eurent lieu les élections, dont on sait le résultat. M. de Villèle, laissant le pouvoir aux faibles mains de M. de Martignac, ne tenta même pas de se présenter devant une chambre dont, peu de mois auparavant, il ne voulait pas mettre en doute que la majorité ne lui fût acquise.

Au bout de deux années, le blocus n'avait encore produit aucun résultat. Des vents de terre, qui, dans ces parages, se lèvent à des heures régulières, emportant au large nos vaisseaux de guerre, ouvraient un facile passage aux légers corsaires d'Alger. D'autres vents les ramenaient au port, sans plus de danger. Toute cette côte n'a pas de mouillage ; les variations de température y sont perpétuelles ; nos escadres étaient obligées de se maintenir constamment sous voiles ; d'excessives et meurtrières fatigues accablaient

nos marins. Dans la pratique de ces pénibles devoirs, officiers et soldats faisaient briller, sans aucun doute, leur courage, leur habileté, leur patience; mais cela même n'en démontrait que plus irrésistiblement, de jour en jour, l'impossibilité d'obtenir un dénouement au moyen de nos forces navales. Ajoutons que la démonstration de cette impuissance ne coûtait pas moins de 7 millions [1] par année.

L'opposition parlementaire ne tarda pas à blâmer fortement la conduite tenue par le ministère dans toute cette affaire; la presse quotidienne presque tout entière lui servit d'auxiliaire. Pendant la durée du ministère Martignac, les principaux orateurs de la gauche manquèrent rarement l'occasion de remettre en jeu la question d'Alger: ils sommèrent plus d'une fois le ministère d'en finir avec le chef des pirates, qui nous avait insultés. Ils lui demandaient superbement compte du dépôt de l'honneur national, qu'ils s'inquiétaient de voir remis en de si faibles mains; ils faisaient de fréquens appels à la justice du canon; ils rappelaient avec irritation et colère les temps brillans de l'empire, opposant avec dédain la gloire de cette époque à ce qu'ils appelaient l'humiliation de la nôtre. L'impuissance de la France

[1] Voir note 1.

à se venger de la régence, l'inutilité du blocus, étaient journellement racontées à la tribune nationale avec des paroles pleines d'amertume et de dédain. La presse répétait, en le grossissant, le langage injurieux de la tribune. Cette opinion modérée, qui, d'ordinaire, flotte entre les opinions extrêmes qui se disputent la société, et donne alternativement la victoire à l'une et à l'autre, cette opinion modérée commença à se ranger elle-même, sur cette question, du côté de la gauche ; c'était d'ailleurs sa pente du moment.

L'incident négligé du ministère de M. de Villèle commença donc à devenir chose fort sérieuse dès les premiers mois de 1829. Force était au ministère de lui donner quelque attention ; c'est ce qu'il fit. Le ministère de la guerre nomma une commission chargée d'examiner, sous le point de vue militaire, les anciennes expéditions dirigées contre Alger; il fut, en outre, question d'une expédition qui ne se serait faite qu'avec une dizaine de mille hommes, c'est à dire d'une espèce de coup de main. Mais tous ces projets de guerre n'allaient pas plus à M. de Martignac qu'à M. de Villèle. Sous beaucoup de rapports, M. de Martignac ne pouvait se proposer autre chose que de continuer M. de Villèle ; c'était toujours le même système politique, légèrement adouci et modifié. Aussi répugnait-il également à la guerre ; et vou-

lut-il essayer, avant de la commencer, une nouvelle démarche conciliatrice. Dans ce but, il envoya au dey un officier français chargé d'avoir avec lui de nouvelles et dernières explications.

Le 27 juillet 1829, le vaisseau la Provence, franchissant la ligne de nos croiseurs, entra dans la rade d'Alger sous pavillon parlementaire. Il portait cet officier dont il vient d'être question, M. de la Bretonnière. Amené à la Casauba par les janissaires de garde aux portes, il fut introduit en présence de Hussein, entouré du divan tout entier. Il lui exposa le sujet de sa mission, sujet qui n'était autre, nous venons de le dire, qu'un accommodement à ménager entre les parties belligérantes. Nous ignorons seulement par quels moyens l'envoyé français dut appuyer sa négociation. Était-ce par la menace ou par la séduction? ce qu'il y a de certain, c'est que Hussein refusa toute proposition d'accommodement : il parla à M. de la Bretonnière avec hauteur et fierté. Celui-ci n'eut plus qu'à se retirer : mais avant de regagner le port, il lui fallut errer pendant quelques instans, dans des rues tortueuses, étroites, à l'aspect sombre et menaçant, au milieu d'une population ayant en horreur le nom chrétien ; sur la porte des casernes se tenaient une foule de soldats qui, sur un signe du dey, eussent fait rouler à terre la tête du Français ; quelque

peu d'émotion dut lui être permis. On a même raconté qu'à la sortie de la citadelle, deux Turcs se précipitèrent à sa poursuite, chargés de le poignarder par l'ordre du divan, et qu'un embarras de rue, ou bien une erreur dans le chemin choisi par les deux assassins, fut ce qui le sauva. Le fait n'a pas été confirmé; il ne manque pas, toutefois, d'une sorte de vraisemblance locale. On sait d'ailleurs que les batteries du môle firent feu sur le vaisseau parlementaire au moment où il regagnait le large; quatre-vingts boulets l'atteignirent.

Le ministère de M. de Martignac n'existait plus lorsque M. de la Bretonnière revint en France : c'est à M. de Polignac qu'il eut à rendre compte du non-succès de sa mission et de l'outrage fait au pavillon français.

Une sorte de fièvre politique agitait alors le pays. Le ministère du 8 août avait été accueilli avec un concert de réprobation publique. La presse éclata avec fureur; des journaux appartenant momentanément à l'opposition, mais au fond dévoués au Roi et à la monarchie, ne cachaient point de sinistres pressentimens. « Les » voilà donc brisés, disait le Journal des Dé- » bats, ces liens d'amour et de confiance qui » unissaient le prince à son peuple!... Malheu- » reuse France! malheureux Roi! » Ces dernières paroles sont demeurées célèbres, et cepen-

dant la gravité des circonstances se trahissait par un autre signe plus effrayant peut-être, la joie des adversaires déclarés du gouvernement. « Peut-» être, disait le Courrier, faut-il se féliciter de l'a-» vénement de ce ministère ; il est déplorable » de voir un pays comme la France ballotté par » des ministres faibles au gré des intrigues de » cour. » L'association bretonne se forma pour le refus de l'impôt ; la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera* se prépara à s'emparer des nouvelles élections auxquelles on appelait M. de Polignac. A Lyon, quatre-vingt mille personnes se précipitaient sur les pas de M. de Lafayette, qui paraissait un généralissime passant la revue de son armée avant d'entrer en campagne. Partout ailleurs, la province s'associa avec une égale énergie au mouvement de Paris.

En dépit de ces préoccupations si graves, il fallut pourtant songer à l'affaire d'Alger. L'insulte subie par notre pavillon ne permettait plus aucun moyen de conciliation. Aussi le président du conseil, dès les mois de janvier et février 1830, ouvrit chez lui plusieurs conférences, pour aviser aux mesures à prendre dans la situation où étaient les choses.

Les ministres, M. l'amiral Duperré, les inspecteurs généraux de l'artillerie et du génie, le contre-amiral Mallet, le maréchal de camp du génie Valazé, plusieurs officiers supérieurs de

terre et de mer, assistèrent à ces conférences. On y appela, en outre, deux jeunes officiers de marine, MM. Dupetit-Thouars et Taradel : leur expérience de la mer et de la côte d'Afrique donnait à leur voix une grande autorité; ils avaient fait presque constamment partie du blocus depuis son établissement.

Deux avis se formèrent presque immédiatement au sein de la conférence : l'un en faveur de l'expédition, l'autre lui étant contraire.

Le président du conseil, les ministres de la guerre et de la marine, les autres membres, même du conseil, le maréchal de camp Valazé, les officiers généraux du génie et de l'artillerie, admirent la possibilité d'une grande expédition contre la régence.

M. l'amiral Duperré, autorité grave et imposante, isolé au sein de la conférence, mais ayant un grand retentissement au dehors, M. l'amiral Duperré, disons-nous, combattit, au contraire, ce projet par deux sortes d'objections. Les unes étaient, pour ainsi dire, de circonstance; il les tirait de l'époque de l'année à laquelle on se trouvait : on était au mois de janvier; et des renseignemens positifs indiquaient le 1er mai comme le terme le plus éloigné auquel on dût songer à mettre à la voile. Or, cet intervalle de trois mois était loin de paraître suffisant à l'amiral pour armer, rassembler

le nombre de bâtimens nécessaires à une expédition de cette importance; il allait jusqu'à affirmer la chose impossible. L'amiral entrait ensuite dans un tout autre ordre de considérations; il donnait l'évaluation de l'immense matériel nécessaire à l'armée, une fois à terre, pour ses propres besoins et pour ses opérations; il énumérait, après cela, les moyens de débarquement qu'il avait à sa disposition : puis, rapprochant ensuite ces difficultés, il en concluait qu'il ne lui fallait ni plus ni moins que vingt-huit jours pour mettre à terre tout ce matériel. Mais y avait-il quelque chance d'avoir, pendant vingt-huit jours, dans ces parages, un temps favorable à un débarquement? A l'entendre, il ne fallait pas s'en flatter. Et de nombreuses probabilités s'élevaient, il faut en convenir, en faveur de son opinion. Depuis l'établissement du blocus, cette période de vingt-huit jours ne s'était pas encore rencontrée : les journaux de la marine, tenus jour par jour, et, pour ainsi dire, heure par heure, en fournissaient un irrécusable témoignage.

L'amiral commentait alors de mille façons une phrase de Salluste, alors dans toutes les bouches : « *mare sævum et importuosum;* » il en appelait aux enseignemens de l'histoire, il demandait aux désastres de Charles-Quint et d'O'Reilly de sinistres preuves à l'appui des raisonnemens fournis par sa vieille expérience.

Les partisans de l'expédition répondaient, une à une, à toutes ces objections. Le ministre de la marine, M. d'Haussez, fort de sa correspondance avec les ports, se hasardait à se porter caution que tout serait prêt pour le 15 mai. Le contre-amiral Mallet, appelé à la conférence par l'influence de l'amiral, combattait pourtant (bien timidement à la vérité) l'opinion de ce dernier sur la durée probable de débarquement : il n'estimait, lui, qu'à douze jours le temps nécessaire à cette opération. A l'appui de ce dernier avis venait une relation officielle du débarquement des Espagnols, en 1775 : cette pièce, rédigée par M. de Massaredo, donnait la preuve qu'à cette occasion vingt mille hommes et seize pièces de canon avaient été mis à terre par la marine espagnole, en moins de six heures de temps. Ce qui avait été possible à la marine espagnole de 1775, ne le serait-il donc plus à la marine royale de France de 1830? Les deux capitaines de frégate, déjà nommés, MM. Dupetit-Thouars et Taradel, abondaient dans ce sens : ils se montraient tout à fait convaincus de la possibilité, de la facilité même d'un débarquement sur la côte d'Afrique. D'un autre côté, le général Valazé avait recours à des argumens d'une autre nature, et qu'il empruntait à l'histoire. Il suivait pas à pas Charles-Quint et O'Reilly sur le territoire africain; il ra-

contait leurs opérations avec des détails les plus circonstanciés. Il démontrait que les désastres de ces deux expéditions avaient été amenés par des circonstances purement fortuites, qui ne tenaient en aucun point à l'essence même des choses. Charles-Quint, par exemple, avait laissé passer la saison favorable; O'Reilly, avait négligé les précautions de la prudence la plus vulgaire; ce dernier, avant de s'aventurer dans l'intérieur du pays, n'avait pas seulement songé à s'assurer un abri, un refuge sur le rivage. Interrogée de cette façon, l'histoire répondait donc par d'utiles avertissemens, nullement par de sinistres prédictions.

Ce dernier avis prévalut, comme nous l'avons déjà dit, auprès de la majorité du ministère. M. le Dauphin ne s'y rendit pas sur-le-champ: les diverses nuances de l'opinion libérale étaient en ce moment réunies contre le projet, et cette opinion n'était pas sans influence sur son esprit. Charles X adhérait, au contraire, à ce projet avec une extrême vivacité; la haine des Turcs et des Barbaresques avait long-temps régné dans cette Europe du moyen âge, dont il était, parmi nous, le dernier représentant; et quelque chose de ce sentiment vivait peut-être encore dans le cœur du noble vieillard. Sans doute, aussi, il n'était pas insensible à l'espérance de mêler quelques

lauriers aux épines de cette couronne constitutionnelle, pour lui si rude à porter.

Le ministère n'eut donc plus qu'à procéder aux préparatifs de l'expédition. Le ministre de la guerre, M. de Bourmont, fut appelé au commandement en chef de l'armée de terre; M. l'amiral Duperré à celui de la flotte. Les services des vivres, des hôpitaux, des convois militaires, furent mis sur le pied de guerre; le génie et l'artillerie s'occupèrent immédiatement des préparatifs de leur matériel. L'organisation des régimens d'infanterie présentait, en ce moment même, quelques difficultés. L'effectif des corps se trouvait fort affaibli par une mesure d'économie, prise peu de mois auparavant : le renvoi dans leurs foyers d'un grand nombre de soldats, avec des congés d'un an. Deux moyens se présentaient pour y remédier, former un bataillon de guerre dans un certain nombre de régimens, et réunir deux de ces bataillons pour en faire un régiment expéditionnaire; ou bien, rappeler sous les drapeaux les soldats en congé d'un an, et les incorporer dans les régimens les plus voisins de leur résidence. Le premier parti avait l'inconvénient de détruire ce qu'on appelle l'esprit de corps, ressort si puissant dans nos armées, le second fut préféré [1] et l'on n'eut

[1] Voir la note 2.

qu'à s'en louer. Les régimens se trouvèrent très promptement complets. Le ministère s'occupait, en même temps, d'armer et de noliser tout ce qu'il y avait de bâtimens dans nos ports. Un emprunt de 80 millions, négocié à des conditions avantageuses, le mettait à même de pourvoir, en l'absence des chambres, à toutes les dépenses extraordinaires.

La session s'ouvrit le 2 mars. Le roi, suivant l'usage, parut en personne à la chambre des députés; il exposa en peu de mots la situation de la politique extérieure. Il se félicitait de voir la guerre d'Orient terminée, et l'indépendance de la Grèce assurée par le choix du prince appelé à régner sur elle. Il parla de négociations, entamées de concert avec les alliés de la France, pour amener la fin des discordes qui venaient d'éclater entre les princes de la maison de Bragance. Il disait ensuite : « Au milieu des graves événemens » dont l'Europe était occupée, j'ai dû suspendre » l'effet de mon juste ressentiment contre une » puissance barbaresque; mais je ne puis laisser » plus long-temps impunie l'insulte faite à mon » pavillon. La réparation éclatante que je veux » obtenir, en satisfaisant l'honneur de la France, » tournera, avec l'aide du Tout-Puissant, au » profit de la chrétienté. » Nobles et, pour ainsi dire, dernières paroles de la restauration.

Les cabinets étrangers, à l'exception de celui d'Angleterre, se montraient assez indifférens à tous ces apprêts guerriers. En revanche, celui-ci faisait tous ses efforts pour obtenir du ministère français l'engagement d'honneur de ne point fonder d'établissement durable en Afrique, dans le cas où la conquête s'effectuerait. Un échange de notes, assez actif, s'engagea, sur ce point, entre le cabinet de Saint-James et celui des Tuileries ; et le ton de ces notes devint parfois presque menaçant. Le comte d'Aberdeen disait : « Après » tout ce qui s'est passé, le ministère français ne » doit pas être étonné que nous nous laissions » aller aux soupçons, et il doit craindre d'assu- » mer la responsabilité de toutes les conséquences » désastreuses qui pourraient résulter de la pro- » longation d'un tel état de choses. » Une autre communication de lord Stuart à M. de Polignac fut exprimée dans des termes à peu près semblables : « Répondez, dit le prince, que dans une » entreprise, accomplie par le pays, le cabinet » des Tuileries ne prend conseil que de l'honneur » et de l'intérêt du pays. » Plus tard, lord Stuart reçut du comte d'Aberdeen l'injonction d'avôir avec M. de Polignac une explication positive et de vive voix sur le même objet. L'ambassadeur eut à ce sujet plusieurs conférences avec le président du conseil. Les vues de la France étaient

encore parfaitement désintéressées : on ne songeait point à la colonisation. « Mais, dit lord » Stuart, à la fin de l'une de ces conversations, que » dois-je répondre à cette dernière note qui exige » des explications formelles? — Répondez que je » ne l'ai pas lue, repartit M. de Polignac [1]. »

L'opposition intérieure était plus forte et plus bruyante. L'opinion, en minorité au sein de la conférence, avait, au dehors, des échos nombreux et retentissans. Les inconstances du vent et les dangers de la mer d'Afrique étaient chaque jour longuement racontés; on se plaisait à rêver des obstacles, des impossibilités de tous les genres dans la carrière que l'armée était appelée à parcourir. La maladie, la faim, la soif, les sables du désert ne pouvaient, suivant les journaux, manquer de la décimer dès son débarquement. Ces mêmes journaux décuplaient le nombre des Turcs et des Arabes que nous eûmes réellement à combattre; ils exagéraient leur bravoure, leur fanatisme; ils prédisaient dans Alger une nouvelle Saragosse; ils comptaient déjà les innombrables hordes ou tribus qui devaient inévitablement s'aller joindre aux troupes régulières de la régence. Mieux encore, ils convoquaient aussi le ban et l'arrière-ban des lions, des tigres, des chacals et des ser-

[1] Voir note 2 *bis*.

pens, et nous les montraient par avance, disputant nos jeunes soldats aux yatagans des Turcs et des Arabes. N'oublions pas ces nuées de sauterelles dont nous menaça fort sérieusement le *Journal des Débats*.

Mais ce n'était pas assez de prévoir tant de difficultés à l'exécution de l'expédition projetée : les organes de la presse libérale blâmaient, avec la même amertume, la pensée même de cette entreprise; ils l'affirmaient tout aussi dénuée de motifs raisonnables que de chances probables de succès. A les entendre alors, il n'était pas au pouvoir d'un dey d'Alger de nous faire un outrage; l'honneur de la nation était trop haut placé pour être atteint par une injure partie d'aussi bas. Ils déploraient le sang et l'or de la France, tout à l'heure versés dans une guerre qui ne pouvait avoir pour résultat ni l'agrandissement de notre territoire, ni la sécurité de nos frontières, ni les avantages de notre commerce. Les ministres étaient menacés par eux de la justice du pays. La représentation nationale saurait bien, disaient-ils, les aller chercher sur les bancs du conseil, pour les citer à la barre de la chambre; et c'était là, sur la sellette des accusés, non pas même à la tribune, qu'ils auraient à rendre compte incessamment de leurs projets insensés et coupables.

Les intentions du ministère légitimaient-elles au

moins quelque peu la violence de ces attaques, nous ne le pensons pas. A son arrivée aux affaires, ce ministère s'était trouvé dans l'indispensable nécessité de songer à cette expédition : il le fallait, sous peine de mériter un reproche si souvent adressé par l'opposition, dans de bien moins pressantes circonstances, au cabinet qui l'avait précédé, celui de demeurer indifférent à l'honneur national. Le moment était venu de prendre un parti définitif; par la force des choses et l'entraînement des circonstances, la guerre était devenue, une nécessité devant laquelle il n'était plus possible de reculer avec honneur. Ces seules considérations durent déterminer le ministère; car nous demeurons convaincus que ce ne fut pas dans l'intérêt des projets éclatés en juillet, qu'il prit cette décision. Nous repoussons l'idée qu'il songeât, dès lors, à faire, des ordonnances de juillet, les sinistres post-scriptum de nos bulletins victorieux, et que ce fût la charte qu'il nous envoya battre en brèche sous les murs du château de l'Empereur. Il est des choses tellement insensées que ceux-là même qui les exécutent dans l'entraînement du moment n'auraient pas osé les méditer quelques mois à l'avance dans l'intimité de leur pensée.

Ce point historique est d'ailleurs hors de doute. Les discussions ministérielles qui eurent lieu à l'occasion des ordonnances, et qui sont devenues

publiques depuis cette époque, l'ont suffisamment éclairci.

Toutefois, les ennemis du ministère ne s'abusèrent pas un instant sur le parti qu'il tirerait ou tenterait de tirer du succès de l'expédition. La peur aurait-elle par hasard, en politique, plus de clairvoyance que la témérité!

Livre premier.

—

TOULON.

ARGUMENT

Départ de Bretagne. — Lyon. — M. de Lafayette. — Avignon. — Toulon. — L'armée constituée. — M. de Bourmont. — M. Duperré. — Composition de l'armée de terre. — Composition de l'armée de mer. — Leur esprit. — Notre manière de vivre à Toulon. — Arrivée de M. le Dauphin. — Revue de la 1re division. — Promenade en rade. — Disposition de la Provence. — Embarquement des troupes. — Proclamation. — Délais. — Le vent devient contraire. — Retour de la flotte. — La pleine mer. — Tahir-Pacha. — La côte d'Afrique. — La baie de Palma. — Ralliement de la flotte. — Nouvelles vues d'Alger. — Alger dans le lointain.

TOULON.

—

Je me trouvais en Bretagne à la fin de mars; quelques affaires m'avaient appelé dans ce pays, mais j'avais emporté de Paris la certitude de faire partie de l'expédition. Le lieutenant-général Berthezène, dont la bienveillance pour moi ne s'est jamais démentie, m'avait fait nommer son aide de camp; poste qu'il m'avait fallu disputer à beaucoup de rivaux, tout obscur qu'il fût. Je n'attendais plus que l'ordre de rejoindre : il arriva, et je me mis immédiatement en route de Brest pour Toulon : c'était passer tout à coup d'une extrémité à l'autre de la France.

[illegible]

[illegible] l'intérêt [illegible] les provinces [illegible] plaisir à [illegible] l'histoire. [illegible] ne [illegible] encore [illegible] histoire. [illegible] [illegible] une [illegible] ville.

[illegible] mémoire, jusque dans [illegible] séjour du [illegible] cette ville. On ne montra [illegible] dans Lyon [illegible] ment [illegible] hommes [illegible] toutes les paroles [illegible] toutes les rues [illegible] à son hôtel : le [illegible] rappelant [illegible] de la fédération de [illegible]. Félici[illegible] Lyon, à quarante années de distance [illegible] qu'elle avait prise alors dans [illegible] révolutionnaire. Le lende[illegible] nouvelle promenade à travers la ville ; [illegible] de vive Lafayette dans toutes les

bouches; des délibérations avec les chefs importans du parti libéral, accourus des villes voisines pour recevoir le mot d'ordre du vétéran de la révolution; un concert sur le Rhône; des ovations sans fin lorsqu'il traversa la ville dans une calèche découverte; puis un dîner d'apparat; les dîners jouaient alors, on s'en souvient, un fort grand rôle dans la politique du côté gauche. Celui-ci avait été de cinq cents convives, et l'un d'eux avait porté ce toast : « D'autres ont gagné » des batailles, d'autres ont prononcé d'éloquens » discours, mais nul ne l'a égalé en vertus ci- » viques. » M. de Lafayette, en répondant, s'étendait, comme à son ordinaire, longuement et complaisamment sur ses souvenirs révolutionnaires; il se félicitait ensuite d'avoir fourni à la grande cité au milieu de laquelle il se trouvait une occasion nouvelle de faire éclater son patriotisme. Il parlait des terreurs qu'inspiraient les desseins cachés du ministère; mais, lui, ne s'en effrayait pas : loin de là, jetant le gant à la couronne, il lui portait le défi de mettre à exécution le projet que l'opposition l'accusait de méditer. Retournant un mot en ce moment célèbre, il s'écriait : « Plus de concessions, ont dit dernièrement » les journaux du gouvernement; étrange contre- » sens sur la nature des pouvoirs sociaux ! Plus » de concessions, dit à son tour le peuple fran-

» çais lorsqu'il demande ces institutions si long-
» temps attendues, qui, seules, peuvent garantir
» la jouissance de nos imprescriptibles droits que
» la charte a reconnus, » et le lendemain, M. de Lafayette sortait de la ville avec le même cérémonial, la même pompe qui avaient été déployés pour le recevoir.

La révolution de juillet faisait une station à Lyon avant de s'acheminer sur Paris; elle passait là, avant d'aller livrer la grande bataille des trois journées, une revue d'une partie de ses forces. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de faire depuis ce temps cette réflexion, lorsqu'après l'avoir ainsi entrevue à Lyon, je la retrouvai, trois mois après, aux Tuileries, victorieuse et régnante!

Embarqué sur le Rhône, j'attendais impatiemment le lever du soleil du 16 avril. Dès qu'il eut paru, nous glissâmes avez assez de vitesse, grâce à la force du vent et du courant, le long des quais, à l'aspect assez monotone; mais arrivés au confluent du Rhône et de la Saône, nous pûmes apercevoir l'ensemble de la ville, et ce spectacle ne manque ni de grandeur ni de pittoresque. Devant nous, s'étendait, au même instant, une plaine immense qui, à mesure que le brouillard se dissipait aux rayons du soleil, se couvrait incessamment de villes, de villages, de châteaux, de

maisons de campagne, de prairies et de forêts.

De nombreux passagers remplissaient notre bateau : c'étaient des officiers de toute arme, qui se rendaient à leurs postes; des marchands qui allaient à leurs affaires; des voyageurs français et étrangers, n'ayant d'autre but à leur voyage que de se donner le spectacle du départ de la flotte. C'étaient encore des employés en assez grand nombre dans l'administration de l'armée. Parmi ces derniers, je n'oublierai point une douzaine de pharmaciens ou d'aides-pharmaciens, remarquables ou, pour mieux dire, ridicules par une exactitude et une rigueur de tenue dont n'avait, je suppose, jamais approché la garde impériale à ses époques les plus belliqueuses; leurs éperons sont encore, à cette heure, les plus terriblement sonores que j'aie entendus de ma vie, et ils se plaisaient à les faire bruyamment retentir sur le pont de notre bateau. Le bonnet de police sur l'oreille, ils étaient agrafés, boutonnés des pieds à la tête. Nous avions encore un Anglais et un Génevois, auxquels je dois un souvenir. Le long du jour, l'Anglais ne regardait rien, paraissait indifférent à tout, il dormait ou semblait dormir; mais le soir venu, il ne manquait jamais de lire dans une espèce de livre de poste la description des choses qu'il aurait dû voir pendant la journée. Quant au Génevois, son voyage avait

pour motif l'étude de l'organisation militaire de la France; et il se proposait de faire profiter de cette étude les institutions militaires de sa patrie.

Ce projet sur lequel il revenait sans cesse ne manquait jamais de provoquer parmi nous des rires inextinguibles. A peine avait-il prononcé ces seuls mots : *l'armée de Genève,* que personne ne tenait plus son sérieux. Nous étions tous individuellement très fiers à son égard de la supériorité de la France sur Genève, et les plus libéraux d'entre nous plus encore que les autres. Où l'aristocratie ne se niche-t-elle pas?

Il y avait encore parmi nous un disciple de Saint-Simon, qui faisait tout à la fois un voyage de science et de prosélytisme. C'était sans contredit le plus intéressant de nos compagnons de voyage. Se rendant en Corse pour étudier la direction de la structure géologique de quelques chaînes de montagnes, il semait çà et là, chemin faisant, la parole du maître. Or, le saint-simonisme ne m'était connu, à cette époque, que par son côté industriel : je me plaisais on ne peut davantage à entendre exposer dès lors les idées qui depuis firent tant de bruit à la salle Taitbout. Bien que n'adoptant à coup sûr ni le principe, ni la conséquence du système, je me prêtais volontiers à les supposer réalisés dans l'avenir. Je voyageais alors, par la pensée, au milieu de la bizarre et fantastique so-

ciété qui aurait été bâtie sur de semblables bases. Quel château en Espagne n'a pas son beau côté, par cela même qu'il diffère du présent? Le saint-simonien était, d'ailleurs, un homme d'une vivacité d'esprit singulière; en fait d'arts, de sciences, de littérature, rien ne lui était étranger, et il y avait pour moi profit et amusement à l'écouter sur tous ces sujets.

Des forêts, des vignes, des prairies; des plaines où le fleuve, s'élargissant et se mettant à couler tout doucement, nous permettait d'admirer un paysage immense, à perte de vue; des montagnes nous enserrant, tout à coup, entre leurs flancs nus et dépouillés; des vallées perpendiculaires au fleuve, et quelquefois diversement éclairées, se succédaient rapidement autour de nous pendant la durée de ces conversations. Souvent nous apercevions encore, sur les rives du fleuve, de vieux châteaux, en ruines, tous couverts de lierre, tout prêts à tomber en poussière, mais qui n'en racontaient pas moins toute l'époque si puissante, si animée, si poétique dont ils avaient été témoins : noble histoire du passé, faisant un contraste assez piquant avec les rêves d'avenir du saint-simonien.

Arrivés à Valence, nous nous hâtâmes tous deux de nous acheminer vers la principale église.

Comme elle est située sur un point fort élevé, nous espérions voir encore une fois, de la plate-forme de l'une de ses tours, une partie du pays que nous avions parcouru pendant la journée. Notre attente ne fut pas trompée. Au dessous de nous se déroulait l'immense vallée du Rhône; en face de nous, les Cévennes, derrière lesquelles se couchait le soleil, projetaient de notre côté des ombres gigantesques; derrière nous, à l'autre extrémité de l'horizon, les sommets des Alpes étincelaient d'une éblouissante blancheur; à nos pieds, le fleuve, se jouant au milieu des cultures les plus variées, formait devant la ville un lac immense: et toute laide qu'elle soit dans ses détails, la ville elle-même, en ce moment seule, éclairée au milieu du crépuscule qui commençait, nous apparaissait, avec ses maisons blanches et leurs toits de tuiles, presque aussi éclatante que si elle eût été de marbre et de porphyre. Tout cela formait un panorama magnifique.

La présence d'un vieux prêtre à cheveux blancs, dont nous étions accompagnés, la nuit se glissant autour de nous avec sa tristesse habituelle, le tintement des cloches de l'église qui sonnaient l'*angelus*, mêlaient en outre à ce spectacle je ne sais quoi de solennel et de religieux. Mon compagnon parut le ressentir vivement. — « Ah! monsieur

» le curé, s'écria-t-il tout à coup, après un assez » long silence, que vous devez être bien ici pour » votre prière du soir ! »

Avignon fait éprouver au voyageur je ne sais quelle impression étrange. Le peuple ne parle pas français ; il montre tous les goûts des peuples du midi pour la vie du dehors, de la place publique; il a des usages et des manières qu'on ne doit retrouver ni en deçà, ni au delà de cette ville. Le commerce et l'industrie semblent morts. En revanche, les églises sont presque pleines toute la journée; des multitudes de cierges y brûlent perpétuellement devant les statues des saints; des *ex-voto* en grand nombre sont suspendus aux murailles. Bien qu'on se sache en France, au dix-neuvième siècle, on est souvent tenté de se croire en Italie, au milieu des habitudes et des croyances d'un autre âge.

Du côté du Rhône, l'aspect général de la ville ajoute encore à ces illusions. Aux derniers rayons du soleil, les tours, les clochers des églises demeurent long-temps visibles, pendant que le reste de la ville se plonge peu à peu dans l'obscurité ; les créneaux, les tours, les machicoulis, les guérites en pierre de la vieille muraille qui enferme la ville, deviennent de plus en plus sombres, de plus en plus noirâtres : la ville entière, réfléchie par le miroir limpide du fleuve qui coule à ses pieds, ac-

quiert un relief extraordinaire; elle n'en demeure pas moins dominée par le palais pontifical : et alors il semble bien vraiment que ce soit la papauté du moyen âge qu'on ait devant soi; la papauté, debout, sublime, éternelle, étendant son ombre immortelle sur le fleuve des siècles et des nations qui coule à ses pieds[1]. On se surprend plus d'une fois, à cette heure, à chercher, aux plus hautes fenêtres du château, le vieillard qui jadis venait s'y montrer chaque soir, pour jeter de là sa bénédiction à la ville et au monde (*urbi et orbi*).

Mes compagnons de voyage et moi nous nous séparâmes à Avignon. Les officiers se rendirent à leurs postes, les marchands à leurs affaires. Le saint-simonien alla prêcher son évangile, et le Génevois étudier nos manœuvres militaires. Notre passagère association fut dissoute, rompue pour toujours : et, chose bizarre! il allait en être de même de notre bateau; il devait être brisé dès le lendemain, pour être débité, vendu sous forme de planches. C'est le sort commun des milliers de bateaux qui ont descendu le Rhône de Lyon à Avignon, ou bien à Arles. Aucun d'eux n'a remonté ce fleuve, chacun de leurs pas dans le trajet est fatal, irrévocable, comme ceux que

[1] M. de Montalembert, REVUE DES DEUX MONDES, *Lettre à M. Victor Hugo sur le Vandalisme*. Je lui emprunte à dessein cette dernière expression; je n'aurais pas trouvé aussi bien.

nous faisons nous-mêmes dans notre vie de ce monde.

A mon arrivée, Toulon présentait un spectacle auquel les yeux, l'esprit et les oreilles avaient d'abord quelque peine à se faire. Des officiers et des soldats de toute arme encombraient les rues, les promenades, les places publiques. Des matelots provençaux, italiens, catalans, maltais, grecs, barbaresques, bretons, normands, portant le costume et parlant le langage de leurs diverses patries, se mêlaient, se pressaient, du matin au soir, sur le rivage, au milieu d'une inexprimable confusion. Le bruit des cloches était remplacé, pour marquer les heures, par le son des trompettes, des clairons, des tambours; celui des métiers ou des industries diverses, par de perpétuelles détonations d'artillerie ou de mousqueterie. Des caissons, des fourgons, des pièces de canon circulaient dans les rues, au lieu des charrettes et des voitures qu'on y rencontre d'ordinaire; et toute une multitude de barques, de canots, d'embarcations de toute sorte, ne cessait en même temps d'aller et de venir, du port à la rade, de la rade au port. Du côté de la terre, on eût dit une ville prise d'assaut, ou tout au moins envahie par une nombreuse armée; du côté de la mer, un immense entrepôt où seraient accourus des navires de tous les points du globe.

Tous ces navires, séparés par d'immenses distances, erraient en effet sur toutes les mers peu de mois auparavant, et maintenant ils se touchaient. Leurs mâtures se confondaient en une même forêt, le même souffle de vent soulevait leurs pavillons. La même volonté devait bientôt les mouvoir comme un seul homme.

Le 25 avril, les lieutenans-généraux et les maréchaux de camp prirent le commandement de leurs divisions et de leurs brigades respectives. L'état-major général, les états-majors des armes spéciales, les diverses administrations, étaient déjà en fonctions depuis long-temps. Le général en chef, bien qu'on sût qu'il ne pouvait quitter le ministre qu'au dernier moment, était attendu d'un moment à l'autre. L'amiral, dont Toulon était le centre d'opérations, s'y trouvait depuis long-temps. Dès ce jour du 25 avril, l'armée se trouva donc constituée, et aurait pu entrer en campagne dès le lendemain ; les préparatifs de l'embarquement ne pouvaient néanmoins être terminés avant le 10 ou le 15 du mois de mai. D'un autre côté, M. le Dauphin, désireux de voir une dernière fois les troupes avant leur embarquement, avait annoncé son arrivée pour le 1er ou le 2 de ce dernier mois.

Ce moment d'inaction me paraît convenable pour entrer dans quelques détails militaires. Nous raconterons donc, en peu de mots, la composition

des armées de terre et de mer ; nous dirons le nombre de vaisseaux et de régimens de l'une et de l'autre; nous indiquerons la proportion des diverses armes entre elles; nous nommerons les lieutenans-généraux commandant les divisions et les divers chefs de service, et nous ferons en sorte de caractériser la disposition morale des deux armées. Mais, avant tout, quelques mots d'abord sur les deux généraux en chef, M. de Bourmont pour l'armée de terre, M. l'amiral Duperré pour l'armée navale.

La vie de M. de Bourmont, qui depuis n'a pas été plus calme, avait été jusqu'à ce moment fort agitée. Officier de cavalerie avant la révolution, il émigra, et fit une ou deux campagnes à l'armée des princes. Rentré en France, et se mêlant aussitôt aux troubles de l'Ouest, il se trouvait un des chefs royalistes du Poitou, lorsque cette province fut pacifiée. Conspira-t-il contre Napoléon dans les premières années de l'empire? se rendit-il seulement coupable de quelque indiscrétion de paroles? je l'ignore; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'arrêté sans aucune sorte de formalité, condamné sans jugement, il fut enfermé, par ordre de l'empereur, dans la citadelle de Besançon. Bâtie sur un rocher, cette citadelle est entourée, du côté de la campagne, de précipices dont la seule vue fait frémir. M. de Bourmont,

au bout de deux ou trois années de réclusion, trouva pourtant le moyen de franchir ces obstacles. Que ne peut l'espoir de la liberté au cœur d'un prisonnier! Devenu libre, il erra long-temps de village en village, de province en province, sous divers déguisemens. Trouvant ensuite le moyen de sortir de France, il se réfugia en Portugal, à Lisbonne. Mais, à cette époque, quel était le lieu où un proscrit français pût jouir de quelque sécurité? Échappait-il, comme par miracle, à force de s'éloigner de France, aux espions et aux gendarmes de M. de Rovigo, c'était pour courir le danger de se trouver rejoint par l'avant-garde de l'une de nos armées. Madame de Staël, pour se réfugier en Angleterre, était obligée d'aller s'embarquer à Saint-Pétersbourg; un beau jour, M. de Bourmont s'éveilla, à Lisbonne, au milieu de l'armée du duc d'Abrantès, alors à l'apogée de sa fortune et de son crédit auprès de l'empereur. Des relations ne tardèrent pas à s'établir entre l'exilé et le général en chef de l'armée de Portugal : par les soins de ce dernier, non seulement M. de Bourmont fut rendu à sa patrie, mais il vit encore s'ouvrir pour lui les rangs de l'armée. Employé à l'état-major du lieutenant-général Gérard, une bravoure brillante et une véritable capacité militaire le firent distinguer : il fut nommé général de brigade. Dans la campagne de France,

blessé à la tête dès le commencement de l'action, n'ayant que des forces inférieures aux Russes, il leur tint tête long-temps, leur fit essuyer de grandes pertes, livra, en un mot, un combat remarquable. Le grade de général de division en fut la récompense.

La première restauration l'employa dans ce grade. Lors du débarquement de Napoléon, il fut nommé chef d'état-major du maréchal Ney. Il l'accompagnait à Châlons, quand le maréchal se troubla tout à coup à la seule approche de celui que, peu de jours auparavant, il s'était vanté de ramener à Paris dans une cage de fer. Napoléon aux Tuileries, M. de Bourmont fut appelé au commandement d'une des divisions de l'armée qui alla s'ensevelir à Waterloo. Mais là, faisant défection à la cause de l'empire, l'ancien royaliste du Poitou abandonna son poste pour se rallier à la dynastie exilée. Loin, bien loin de moi la pensée de vouloir excuser cette détermination et tout ce qui peut y ressembler. Je me permettrai toutefois une remarque à ce sujet. Il est devenu proverbial de parler de la fuite de M. de Bourmont comme ayant eu lieu la veille de la bataille. L'expression n'est pourtant nullement exacte. Ce ne fut pas la veille, mais quatre jours avant la bataille, que M. de Bourmont quitta l'armée française. Or, à cette époque, notons ce point, la cause de l'em-

pire avait peut-être en sa faveur plus de chances que celle de la royauté.

Ce souvenir, dans la disposition où se trouvaient les esprits, à cette époque, était loin, convenons-en, d'être favorable à M. de Bourmont. Une autre source d'impopularité se trouvait en outre, pour lui, dans sa qualité de membre du ministère du 8 août et de collègue de M. de Polignac...

D'un autre côté, M. de Bourmont était doué d'un caractère doux, facile, d'une politesse extrême, de manières excellentes : le moindre officier de l'armée trouvait son obligeance inépuisable. Le côté bizarre, aventureux, excentrique de sa vie, ne déplaisait pas à l'imagination. On lui savait plus de gré encore de sa manière d'agir à l'égard de ses enfans. Un seul était employé à son état-major; et il l'était long-temps avant l'expédition. Les trois autres étaient répartis dans des régimens d'infanterie; il ne s'était, en aucune manière, prévalu de sa situation pour les soustraire aux fatigues et aux privations inhérentes aux grades inférieurs. Les difficultés et les dangers de l'expédition étaient pourtant alors aussi exagérés qu'ils ont été rabaissés depuis. Les hommes ont d'ailleurs une propension naturelle à se juger tout entiers par les relations les plus momentanées qui s'établissent entre eux. Nous ne regardons

guère des autres que le côté qu'il leur convient de nous montrer. Ce père, qui, à la voix du roi, partait à la tête de ses quatre enfans pour une expédition d'outre-mer, comme un paladin des anciens âges, écartait de tous les esprits le souvenir du fugitif de Waterloo ; le ministre du 8 août disparaissait de même assez facilement sous l'habit du général en chef de l'armée d'Afrique.

Je n'avais, quant à moi, aucune relation personnelle avec M. de Bourmont; mon nom lui était, je suppose, à peu près inconnu : j'éprouvai pourtant un vrai plaisir à voir un moment suspendue la rude flagellation que la presse lui infligeait depuis quinze ans ; le succès de l'expédition avait produit cet effet. Je me rappelle encore qu'à l'occasion de la mort de son fils Amédée, je ne lus pas, sans une vive sensation de plaisir, ces mots du *Journal des Débats*, alors organe d'une véhémente opposition : « M. de Bourmont est noblement réconcilié avec la France : le sang de son fils a payé pour lui. »

M. de Bourmont, en obtenant le commandement en chef de l'armée d'Afrique, l'avait emporté sur de nombreux concurrens. MM. les lieutenans-généraux Gérard et Clausel, et M. le maréchal de Raguse, avaient été les plus dangereux. Le général Gérard réunissait, à des opinions politiques fort modérées, une réputation de capacité

militaire toujours incontestée, sans doute, mais alors fort bruyamment célébrée. Il obtint plusieurs suffrages parmi les membres du ministère; et entre autres, celui de M. de Bourmont, en tant que ministre de la guerre. Un moment M. le général Clausel eut en sa faveur presque toutes les voix ministérielles; au dehors du ministère, il avait, dit-on, celle de madame la Dauphine, chose toute vraisemblable, puisqu'elle porte l'empreinte d'une sorte de magnanimité tout à fait dans le *style* de cette princesse : madame la Dauphine, qui n'est point oublieuse, se souvenait sans doute de Bordeaux [1]. M. le duc de Raguse était, sans contredit, celui de tous qui ambitionnait le plus vivement de se trouver à la tête de l'armée d'Afrique. Amoureux du succès, du bruit, de la célébrité, il était impatient de la longue paix où nous vivions depuis quelques années; le régime parlementaire a bien inculqué aux jeunes générations la vérité du dicton de collége : les armes le cèdent à la toge; mais il était naturel qu'un des premiers lieutenans de Napoléon se trouvât empressé de se soustraire aux conséquences de la

[1] On sait que l'arrivée de M. le général Clausel à Bordeaux força madame la Dauphine à évacuer cette ville en 1814. Nous n'inculpons, d'aucune façon, la conduite du général en cette circonstance; mais la justice qui lui fut rendue par madame la Dauphine n'en fait pas moins grand honneur au caractère de cette princesse*.

* Voir note 3.

maxime. Des connaissances militaires incontestables, l'habitude de grands commandemens, une haute position sociale, étaient les titres du maréchal. Toutefois, cette fatalité qui le poursuit [1], comme il le dit lui-même, ne permit pas qu'il fût nommé. Le choix personnel du roi était, à ce qu'il paraît, fixé depuis long-temps sur M. de Bourmont.

Comme ministre de la guerre, M. de Bourmont ne pouvait avoir une candidature ouvertement avouée; mais sa situation personnelle dut sans doute lui faire considérer le choix du roi comme la plus insigne faveur. Une expédition heureuse ne pouvait manquer d'imposer un silence momentané aux calomnies et aux injures auxquelles il était journellement en butte de la part de la presse. Il devait sourire à l'idée de contraindre à enregistrer la gloire du destructeur de la piraterie, du vainqueur d'Alger, ces mêmes journaux jusque-là toujours remplis d'invectives contre l'homme de Waterloo.

Dans la marine, deux vice-amiraux, M. de Rigny et M. Duperré, furent un instant en rivalité pour le commandement de la flotte. M. de Rigny

[1] Expression du maréchal à propos des événemens de juillet. (*Déposition de M. Arago à la Chambre des Pairs.*)

avait pour titre principal la victoire toute récente, et alors fort populaire, de Navarin; peut-être le public lui tenait-il encore plus compte de son refus de faire partie du ministère formé par M. de Polignac. En revanche, ce refus n'était pas de nature à disposer en sa faveur ni le roi, ni ceux dont il avait refusé d'être le collègue. L'amiral Duperré, en ce moment, préfet maritime à Brest, fut donc choisi. M. de Bourmont l'avait connu à l'époque de la campagne d'Espagne; il avait de plus été frappé de l'étendue de ses connaissances maritimes dans les conférences qui eurent lieu chez M. de Polignac. Au sein du conseil, M. de Bourmont parla donc vivement et plusieurs fois en faveur de l'amiral.

M. l'amiral Duperré avait débuté dans le corps de la marine par le noviciat le plus pénible; il avait rigoureusement monté, les uns après les autres, tous les nombreux échelons de la hiérarchie. La première restauration le trouva pourtant déjà contre-amiral, grade que lui avaient valu de longs et honorables services, et surtout un beau combat dans les mers de l'Inde. En 1814, il fut nommé préfet maritime de Toulon par le gouvernement de Louis XVIII; Bonaparte lui conserva ces mêmes fonctions pendant les Cent-Jours; vint ensuite la seconde restauration, qui l'envoya commander une station aux Antilles. A l'époque

de la guerre d'Espagne, appelé à remplacer M. l'amiral Hamelin dans le commandement de la flotte, il exécuta le bombardement de Cadix; les préparatifs en avaient été faits par son prédécesseur, la vigueur de l'exécution ne lui en fit pas moins honneur. Elle lui valut le grade de vice-amiral, et la bienveillance toute particulière de M. le Dauphin; aussi ce prince ne fut-il pas étranger à la nomination de l'amiral à la préfecture maritime de Brest à l'époque où cet emploi, en raison de la suppression des intendances, reprenait, tout à coup une grande importance; le commandement et l'administration se trouvant dès lors réunis dans les mains du préfet. Les opinions de l'amiral étaient de celles qu'on appelait alors libérales; à la chambre, il eût vraisemblablement siégé au centre gauche. Mais c'était surtout, et avant tout, un homme de mer, un homme spécial, et qui, au milieu de nos révolutions et de nos agitations politiques, avait toujours voulu demeurer tel. Étranger à la politique, assez peu désireux de la gloire de l'homme d'État, officier de marine dans toute la force du terme, il se trouvait, par tous ces points, en communauté d'opinions avec ses subordonnés; partageant en toutes choses, leur manière de voir, de sentir de penser. Oserais-je ajouter que l'amiral avait peut-être conservé quelque peu de ces préjugés de corps, d'arme, appartenant surtout aux grades

inférieurs, qui s'affaiblissent d'ordinaire à mesure qu'ils s'en éloignent; disparaissent enfin dans les grades supérieurs, dans les positions élevées. Cette dernière circonstance, réunie aux antécédens que nous venons d'indiquer, ne le rendait, d'ailleurs, qu'une expression plus complète et plus vraie de la marine française; situation qui devait lui donner un grand ascendant sur l'armée navale. Que faut-il, en effet, pour prendre de l'ascendant sur les masses? être tout à la fois semblable et supérieur à ceux qui les composent, les reproduire, les exprimer, mais sur une plus grande échelle. Le génie fait, à la vérité, exception à cette règle; c'est par entraînement, par fascination, qu'il subjugue et domine la foule. Mais l'ascendant merveilleux du génie, qui pourrait essayer de le mesurer, de le calculer?

L'armée fut organisée en trois divisions d'infanterie : chaque division composée de trois brigades, chaque brigade de deux régimens. L'artillerie ne fut point partagée entre ces divisions, mais réunie en une seule masse, afin de pouvoir se disséminer ou s'agglomérer plus facilement, suivant la nature des besoins qui se manifesteraient. On suivait en cela les traditions des dernières années de l'empire. L'armée montait à 35 mille hommes environ; c'était le chiffre indiqué par le colonel Boutin.

L'infanterie se composait de dix-huit régimens.

Chacun de ces régimens, fort de deux bataillons, présentant un effectif de sept cent cinquante baïonnettes. L'artillerie de campagne consistait en quatre batteries de calibres divers, et en une batterie d'obusiers; l'équipage de siége en trente pièces de 24, vingt pièces de 16, douze pièces de 12, douze obusiers de huit pouces, et huit mortiers de dix pouces. Il devait être servi par dix compagnies non montées, une compagnie de pontonniers et une compagnie d'ouvriers d'artillerie. Cent cinquante fusils de rempart et des fusées à la Congrève faisaient aussi partie du matériel de l'artillerie. Les troupes du génie étaient six compagnies de sapeurs et deux de mineurs, son matériel un parc de vingt voitures; et il emportait huit blokhaus en bois, destinés à assurer les communications de l'armée avec le point de débarquement, au fur et à mesure qu'elle avancerait dans le pays. Six cent cinquante chevaux furent affectés au service de l'artillerie de campagne, et quatre compagnies du train des parcs, de cent cinquante chevaux chacune, au transport de l'artillerie de siége et des projectiles. La cavalerie n'avait que trois escadrons de cent cinquante chevaux; la principale opération de la campagne devant être un siége, ce petit nombre de cavaliers avait paru suffisant. L'administration avait organisé, pour son service, quatre

compagnies de deux cents ouvriers de professions diverses, mais toutes d'une utilité spéciale pour une armée; elle avait, pour ses transports, six cents mulets, divisés en trois brigades, plus deux compagnies de voitures d'équipage. De ces deux compagnies, l'une était de cent vingt-huit voitures à quatre roues, et l'autre également de cent vingt-huit voitures, mais à deux roues; celles-ci faites sur un modèle nouveau, qui permettait d'en détacher les chevaux, afin de les employer comme bêtes de somme.

L'administration emportait encore des tentes pour quarante mille hommes, des fours en tôle, des lits de fer pour les malades, des caléfacteurs n'employant que peu de combustibles, des baraques démontées, dont toutes les pièces pouvaient être rejointes dans quelques instans pour improviser autant d'hôpitaux. Elle s'était enfin pourvue d'une presse, d'un télégraphe de jour et de nuit, et d'un appareil aérostatique, trois des plus grandes inventions de la civilisation moderne qu'on aimait à retrouver au milieu de ce matériel de guerre. Depuis Fleurus les aérostats ne s'étaient pas remontrés sur le champ de bataille.

Le ministère avait long-temps hésité sur les moyens de pourvoir au service des subsistances. Deux systèmes s'étaient trouvés en présence : l'un, celui de l'entreprise avec concurrence et

publicité, captant par avance la faveur publique; l'autre, celui de régie ou d'achats pour le compte du gouvernement. Ce dernier mode fut préféré par le ministre; le directeur de l'administration de la guerre avait pourtant commencé par recevoir les propositions de quelques entrepreneurs. Mais la résolution ministérielle eut pour fondement la crainte que, le prix des subsistances venant à s'élever tout à coup, les entrepreneurs ne cessassent d'exécuter leur traité : cet inconvénient s'était déjà présenté en 1816, et le gouvernement put y remédier; mais il ne l'aurait pu pendant la durée de la campagne qui se préparait; la nature même de la guerre eût rendu la chose impossible. Il fallait éviter, avant tout, que le succès de la campagne, le salut même de l'armée, fussent exposés à des chances funestes; les achats furent donc faits pour le compte de l'État; et la maison Seillière les exécuta moyennant une prime de 2 pour 100. La valeur des fournitures devant être de cinq à six millions, le bénéfice de la maison Seillière ne pouvait guère s'élever à plus de 120 mille francs.

Les ateliers du génie étaient établis à Lyon et à Avignon; c'est dans ces deux villes qu'il fabriqua ses gabions, ses sacs de terre, ses chevaux de frise, ses échelles, ses blokhaus. La cavalerie manœuvrait dans les grandes plaines de Tarascon; la gendarmerie était à Carpentras. Les bat-

teries non montées furent d'abord réparties à la Cadière, à Cassis, dans le pays environnant ; et peu après, deux d'entre elles furent dirigées, l'une sur Toulon, l'autre sur Marseille. Arles était devenu le quartier des troupes du génie ; Castres, celui des ouvriers de l'administration; Arles et Saint-Remy, celui des compagnies du train des parcs. Les brigades des mulets de bât étaient organisées à Valence. Aix, Marseille et Toulon, ainsi que les petites villes et villages voisins, étaient occupés par l'infanterie; Toulon était, en outre, le grand quartier général et le point d'embarquement du général en chef. La Provence semblait transformée tout entière en un camp immense.

Les rades et les ports de Toulon et de Marseille s'emplissaient en même temps de navires de toute sorte. Brest, Lorient, Cherbourg, Rochefort, avaient fourni tout ce qu'ils avaient de vaisseaux de guerre en état de tenir la mer. Nos ports de commerce envoyaient, pour servir de transports, leurs vaisseaux marchands, pendant que d'autres navires, destinés au même usage, arrivaient encore des ports de l'Espagne, de ceux d'Italie, de Malte, et jusque des îles de la Grèce. Dès le milieu du mois de mai, se trouvaient de la sorte réunis et prêts à mettre à la voile six cent quarante-cinq navires de toute dimension, nombre de voiles dans lequel les bâtimens de l'État montaient à cent trois, et dont

le surplus appartenait au commerce. Ces derniers se subdivisaient ainsi qu'il suit : trois cent quarante-sept bâtimens de transport, frétés pour l'expédition ; cent quarante-cinq bateaux catalans, génois, appelés bateaux de l'île ou bateaux-bœufs ; puis quarante-cinq chalands, sorte de bateaux larges et plats, tirant fort peu d'eau.

L'amiral partagea les vaisseaux de l'État en trois escadres, dites de bataille, de débarquement et de réserve ; leurs rôles, dans les grandes opérations qui se préparaient, se trouvant tout naturellement indiqués par ces seules dénominations. L'escadre de bataille, composée de la presque totalité des bâtimens armés en guerre, était destinée à engager le feu avec les batteries ennemies, l'escadre de débarquement devait profiter de ce moment pour mettre les troupes à terre, et l'escadre de réserve se porter, selon le besoin, au secours de l'une et de l'autre. L'escadre de débarquement était composée des bâtimens armés en flûte, l'escadre de réserve, des bâtimens légers.

Le général Lahitte fut appelé au commandement de l'artillerie ; le général Valazé à celui du génie. Le lieutenant-général Desprès fut nommé chef de l'état-major général, M. Denniée, intendant en chef de l'armée ; et les trois divisions furent commandées par les lieutenans-généraux Berthezène, Loverdo et duc d'Escars.

Le général Lahitte, aide de camp de M. le

Dauphin, avait eu un avancement fort rapide; il le justifia après l'avoir obtenu, chose plus difficile, peut-être, que de commencer par s'en montrer digne d'abord. Les souvenirs du siége d'Astorga recommandaient le général Valazé. M. le baron Denniée avait déjà administré, fort jeune, de grands corps des armées impériales. De beaux services, une bravoure brillante, une activité infatigable avaient déjà distingué le général Berthezène aux plus glorieuses époques de nos annales militaires. Dès 1813, Napoléon l'avait appelé dans sa garde; il lui confia un commandement important à l'époque des Cent-Jours, alors qu'il s'agissait pour lui de sa dernière partie, et, comme on dit, de faire son va-tout. Il avait été peu employé pendant la restauration, et seulement dans deux ou trois inspections générales. Le général Loverdo passait pour avoir beaucoup de connaissances spéciales sur la régence; le ministère ayant chargé une commission d'examiner, d'étudier en détail les expéditions de Charles-Quint, d'O'Reilly, le général Loverdo avait présidé cette commission. M. le duc d'Escars était alors peu connu dans l'armée, la position qu'il occupait auprès de M. le Dauphin le retenant habituellement à Paris; et peut-être cette circonstance faisait-elle naître dans l'esprit de quelques uns certaines préventions contre lui. Nous pûmes, néanmoins, apprécier en peu de temps la loyauté chevaleresque

de son caractère, son sang-froid dans le péril et sa bravoure personnelle; mais je cède, sur ce sujet, la parole à un officier de sa division [1] : l'éloge est plus flatteur dans la bouche de ceux qui nous ont vus de près. « Quand on le » vit (M. le duc d'Escars) donner l'exemple de » la plus belle bravoure et les ordres les plus sages, » ménager la vie du soldat, et exposer la sienne » pleine et entière, justice lui fut rendue; on ne » s'aperçut plus qu'il était homme de cour et » grand seigneur qu'à son excessive politesse. » Le général Després avait long-temps commandé l'école d'état-major; ce corps royal, création de l'illustre maréchal Saint-Cyr, d'où doivent sortir un jour, nous l'espérons du moins, des officiers propres à honorer le pays et l'armée, était en partie son ouvrage. Homme de science et d'étude, en même temps que de grande expérience militaire, mêlant les habitudes du savant à celles du soldat, le général Després conservait au milieu de l'armée une physionomie vraiment originale et n'appartenant qu'à lui seul. Homme vraiment distingué et dont je n'écris pas le nom, en ce moment, sans quelque serrement de cœur [2]!

[1] M. Théodore de Quatrebarbes. (*Souvenirs de la campagne d'Afrique.*)

[2] Le général Després a succombé il y a peu de mois environ. Le chagrin d'avoir perdu madame Després a, dit-on, été pour beaucoup dans la perte qu'a faite l'armée en la personne de cet officier général distingué.

On donna le nom de flottille et de convoi aux bâtimens du commerce. L'emploi de la flottille devait être de mettre à terre le personnel et le matériel de l'armée, en moins de temps que ne l'eussent fait les seules chaloupes des bâtimens de guerre. Elle était formée des bateaux-bœufs, de l'île, catalans ou génois, et des chalands construits à Toulon. La flottille et les chaloupes des vaisseaux de guerre, réunies, pouvaient contenir deux divisions. Le convoi, principalement destiné au transport du matériel, se subdivisait lui-même en trois sections.

Les troupes et le matériel de l'armée étaient répartis sur les vaisseaux de la manière suivante. L'escadre de bataille portait dix mille soixante-huit hommes de la seconde division, et quatre cent quarante-sept canonniers; l'escadre de débarquement, dix mille deux cent trente-quatre hommes de la première division, deux cent quatre-vingt-quinze canonniers, trois cent cinquante-cinq sapeurs, et toute l'artillerie de campagne; et l'escadre de réserve, six mille cinq cent quatre-vingt-douze hommes de la troisième division d'infanterie. Ces escadres portaient, en outre, tout le matériel de l'artillerie de siége, et une partie de celui du génie. Quant aux trois divisions du convoi, leur chargement était réparti ainsi qu'il suit : la première, quatre mille

quatre cent soixante-cinq hommes de la troisième division, deux compagnies d'ouvriers, deux cents chevaux, des vivres et des fourrages pour dix jours, plus la portion du matériel de l'administration et du génie dont le besoin devait se faire le plus tôt sentir après le débarquement; la deuxième, dix-huit cent trente-neuf chevaux, des vivres et des fourrages pour quarante jours, une partie du personnel et du matériel de l'administration, les blokhaus et les palissades; la troisième, mille sept cent trente-cinq chevaux, et la partie du matériel dont on prévoyait ne devoir éprouver le besoin que plusieurs jours après le débarquement des troupes. La première section du convoi était composée de cinquante-cinq bâtimens, la seconde de cent cinquante, et la troisième de cent quarante-deux. Soixante bateaux-bœufs, quarante bateaux de l'île, cinquante-cinq chalands, quarante grandes chaloupes, trente-cinq petites, et enfin sept bateaux à vapeur composaient la flottille. Les équipages de toute cette armée formaient un total d'environ vingt-cinq mille hommes.

Toute cette flotte avait été organisée, ou, pour mieux dire, créée avec une rapidité vraiment surprenante. L'amiral avait souvent prédit, au sein de la conférence, l'impossibilité que les préparatifs de la marine fussent achevés en temps opportun; il semblait craindre à présent de ne jamais don-

ner un assez éclatant démenti à ses prévisions. Les hésitations de l'homme du conseil avaient tout à coup fait place, en lui, à l'ardeur de l'homme d'action. Au bruit du chantier, au bruissement des vents, à la vue de la mer, le vieux marin, comme rentré dans son élément, avait recouvré toute son ancienne énergie.

L'armée faisait éclater le meilleur esprit. Tous les régimens avaient accueilli avec enthousiasme, et comme une véritable faveur, l'ordre de se rendre à Toulon pour faire partie de l'expédition. Parmi les soldats, beaucoup se rengagèrent au moment de recevoir leur congé, d'autres après l'avoir reçu. Des caporaux et des sous-officiers appartenant aux bataillons de dépôts déposèrent leurs galons, afin de pouvoir partir comme simples soldats dans les bataillons de guerre. Au moment du départ, pas un homme ne manqua à l'appel; et cette fois on ne vit pas les colonnes de nos régimens s'allonger d'une longue queue de traînards et de retardataires, comme ce n'est que trop l'usage. Certains adieux que les parties intéressées aiment d'ordinaire à prolonger longuement, peut-être par prévoyance anticipée du prompt oubli qui doit les suivre; ces adieux, pour cette fois, furent abrégés. En dépit du mauvais temps, des mauvais chemins, de la longue durée des marches, les corps appelés à faire partie de l'expédi-

tion laissèrent à peine quelques hommes dans les hôpitaux; encore ceux-ci rejoignirent-ils, pour la plupart, dès les premiers jours de l'arrivée. A la vérité, j'en vis, sous les armes, aux revues préparatoires de notre division, plusieurs malades tout tremblans de la fièvre. On nous dit qu'ils se refusaient obstinément à entrer aux hôpitaux dans la crainte qu'un départ précipité ne les y fît oublier.

Parmi les simples soldats, nous n'avions plus pourtant, ni vétérans de la république, ni vétérans de l'empire, ceux-ci du moins se trouvaient en si petit nombre qu'on ne pouvait les compter; mais c'est que la race de nos soldats est par elle-même excellente. Il est permis de douter qu'elle ait sa pareille en Europe. Ces soldats ne sont point des mercenaires : tirés du sein de la population robuste, laborieuse et frugale de nos campagnes, ils tiennent au pays par des affections de famille, souvent par des liens de propriété. Peut-être ne supportent-ils pas toujours, sans quelque impatience, le joug toujours si pesant de la discipline; mais on les trouvera toujours accessibles au point d'honneur, toujours faciles à enflammer par des idées de gloire et de fierté nationales. Ajoutons que, depuis le maréchal de France jusqu'au tambour, une force toute-puissante fermente dans les rangs de notre armée, force qui a donné nais-

sance aux prodiges des armées de la république et de celles de l'empire, l'émulation. Quel élan, quel ressort doivent parfois se développer dans une armée dont le moindre soldat peut prétendre au bâton de maréchal de France !

Les soldats étaient mieux nourris, mieux vêtus, plus exercés qu'ils ne l'avaient jamais été à aucune autre époque. La longue durée de la paix avait amené grand nombre d'autres perfectionnemens de détail; et l'armée pouvait, nous le croyons, supporter la comparaison avec les troupes des dernières années de l'empire. Du moins ai-je vu de vieux généraux, qui, restés sous l'impression des troupes de cette époque, s'étonnaient néanmoins de la bonne mine et de la bonne tenue de nos régimens [1].

Les officiers des grades inférieurs formaient une classe vraiment digne d'intérêt. Sans doute le métier des armes n'aiguise pas, n'acutise pas les facultés brillantes de l'esprit; il développe, en revanche, certaines portions du caractère énergiques et nobles; il apprend à commander et à obéir; il habitue tout à la fois à se dévouer sans réserve à la volonté des autres et à faire énergiquement prédominer sa propre volonté. La vie militaire n'a pas d'instant où celui qui la pratique ne

[1] Voir note 5.

passe tour à tour de la plus complète abnégation de lui-même à une immense responsabilité, et de cette responsabilité à cette même abnégation. Plus que toute autre situation de la vie, elle enseigne le mépris du danger, et l'accomplissement désintéressé du devoir; car, dans la sphère des grades inférieurs, il n'est guère d'actions qui puissent avoir quelque éclat, quelque retentissement. Qui jamais s'est avisé de penser à tout ce qu'il faut de patience, de courage, de qualités fortes et grandes, de véritable stoïcisme à un pauvre officier, pour seulement remplir son devoir, pour faire son métier, comme on dit? Qui songe aux *Burrhus* dont le sort *laisse vieillir l'ambition dans les honneurs obscurs de quelque légion* [1].

Nos officiers étaient de trois époques : de la république, de l'empire, de la restauration. Les uns, avant de porter l'épaulette, avaient été soldats et sous-officiers; ce n'était qu'au bout de bien des années qu'ils avaient échangé le fusil contre l'épée, l'épaulette de laine contre l'épaulette d'or; d'autres sortaient de l'École militaire. En dépit de cette diversité d'origine, il y avait une sorte d'uniformité dans leur façon de penser, dont la base était, en général, un constitutionna-

[1] Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.
(*Agrippine.*) BRITANNICUS.

lisme modéré. Les souvenirs hostiles au gouvernement de la restauration s'effaçaient de jour en jour; ils étaient sur le point de disparaître. La justice qui présidait à l'avancement, la loi sur le recrutement, mutilée depuis dans sa partie la plus essentielle, alors scrupuleusement respectée; l'administration toute paternelle des colonels; l'admission dans la garde venant pour tous, presque à tour de rôle; l'impartialité des inspecteurs-généraux; l'impartialité plus efficace encore de M. le Dauphin, avaient produit ce résultat. Les mêmes causes concouraient à entretenir beaucoup d'union et une véritable fraternité d'armes entre ces diverses classes d'officiers. Ajoutons que ces liens de fraternité d'armes n'étaient nullement relâchés par la diversité des positions sociales. Parmi nous, l'épaulette a toujours consacré, sanctionné la plus noble et la plus honorable égalité dans tous les rangs de l'armée française. A toutes les époques de notre histoire, nous voyons les situations sociales les plus élevées s'en trouver honorées, les plus vulgaires ennoblies.

La campagne à laquelle nous nous préparions ne froissant aucune conviction politique était de nature à être également bien accueillie par les opinions les plus diverses. Elle n'avait, sous ce rapport, aucune sorte d'analogie avec la guerre d'Espagne : celle-ci ayant été, au contraire, une

guerre de principes. Par là, le passage de la Bidassoa avait dû être un moment vraiment solennel, terrible, en quelque sorte, pour ceux des officiers appartenant aux diverses nuances de l'opinion libérale. Chez ces derniers, il y avait eu à cet instant bien des troubles d'esprit, bien des débats de conscience. Beaucoup d'entre eux s'étaient interrogés, dans le secret de leur pensée, sur le parti à prendre. Demeurer sous les drapeaux, c'était combattre contre la cause qu'on portait au fond du cœur; rester fidèle à cette cause, c'était quitter son rang, déserter son drapeau au moment du danger, à la veille de la bataille. Mais ici rien de semblable ne se présentait : la guerre était nationale, puisque le pavillon de la France avait été insulté; elle était populaire dans le midi, et sous un autre ministère, au milieu de circonstances politiques différentes, elle l'eût été très certainement dans tout le reste de la France. A vrai dire, elle ne se rattachait même que fort accidentellement à notre politique intérieure. En revanche elle allait rompre la monotonie d'une longue paix, et faire quelque diversion aux ennuis de garnison; elle nous promettait de l'avancement, et se recommandait en même temps par un côté poétique, aventureux, qui plaisait à l'imagination. Il n'en fallait pas tant pour nous faire attendre avec impatience l'ouverture de la campagne.

Les officiers de la marine étaient beaucoup plus à même que nous d'apprécier les difficultés du débarquement. Peut-être cette raison les empêcha-t-elle de manifester d'abord, pour le projet de l'expédition, la même ardeur que l'armée de terre; l'amiral, dans son opposition à ce projet au sein de la conférence, n'avait guère été que l'organe du corps entier de la marine. L'expédition fut néanmoins à peine décidée, que cette espèce de réprobation qu'elle avait un moment rencontrée de ce côté s'effaça bientôt, et ne tarda pas à disparaître. Les officiers de marine de tout grade sollicitèrent avec empressement l'honneur d'en faire partie; leur zèle ne le céda en rien à celui de l'armée de terre. Cette conduite fut d'autant plus honorable de leur part, que le rôle qu'ils étaient appelés à jouer, dans cette circonstance, ne pouvait manquer de demeurer quelque peu secondaire. Dans l'armement de la flotte, dans l'embarquement des troupes, dans tous les pénibles et laborieux détails que rendait nécessaires l'immense développement de forces qui se préparait, nous les vîmes déployer la plus infatigable activité. Si l'amiral s'était naguère rendu l'interprète de leurs anciennes répugnances, à leur tour ils s'inspirèrent alors de sa propre ardeur.

A la vérité, ils avaient en celui-ci une confiance entière et, pour mieux dire, une sorte de foi. Leur parlions-nous, par exemple, des difficultés du dé-

barquement, ils avaient coutume de répondre : « Soyez tranquilles : ce qu'il est possible de faire, » l'amiral le fera. » Ils se plaisaient à raconter ses combats dans l'Inde ; ils nous disaient comment, avec deux frégates, il avait combattu avec avantage contre quatre frégates anglaises ; ils s'étendaient, avec plus de complaisance encore, sur l'aventure suivante, arrivée à la Martinique.

L'amiral commandait en 1816 la station des Antilles, et se trouvait, dans la rade de Saint-Pierre, momentanément séparé du reste de la croisière. Il montait la frégate la Gloire ; un vaisseau de guerre anglais mouillait dans la même rade. A la fête du roi Georges, l'Anglais se pavoisa du haut en bas : c'était l'usage, et rien de mieux ; mais, de plus, il placa le pavillon tricolore en un lieu ignominieux, pour le faire contraster avec le pavillon qui flottait à son grand mât. L'amiral était alors à terre ; à ce spectacle, il retourne à bord en toute hâte, il assemble sur le pont l'équipage de sa frégate, et lui montre de la main ce qui se passe à bord du navire anglais. Prenant ensuite la parole, il dit : « Qu'il a combattu sous le drapeau » outragé en ce moment ; qu'il est décidé à ne » pas le souffrir plus long-temps ; que le drapeau » blanc, lui-même, est intéressé à ce que l'hon- » neur du drapeau qu'il a remplacé demeure sans » tache. » Il ajoute que si, dans une heure, sa-

tisfaction suffisante ne nous est faite, il donnera l'abordage au navire anglais. De grands houras accueillent ce discours; on se prépare au combat à bord de la Gloire, pendant qu'un officier se rend à bord du navire anglais, pour lui signifier la résolution de l'amiral. Mais, cet officier revint au bout d'une demi-heure, porteur d'excuses jugées suffisantes. C'était seulement le second du navire anglais qui, à l'insu du commandant et pendant son absence, s'était permis ce procédé. Ce dernier en témoignait tous ses regrets à l'amiral, et, comme réparation de ce qui s'était passé, il s'engageait, sur sa parole d'honneur, à suspendre immédiatement le second de ses fonctions, et, de plus, à le renvoyer en Angleterre par la première occasion.

Dans les commencemens de la révolution, de nombreux désastres avaient accueilli notre pavillon. Les noms de Trafalgar et d'Aboukir s'écrivirent dans nos annales nationales en caractères lugubres auprès de ceux d'Essling, d'Arcole, de Marengo. Sous l'empire, les combats isolés de quelques capitaines vinrent sans doute protester contre la proscription de notre gloire navale; les noms des Bergeret, des Bouvet, des Maingon, des Duperré ont été dans la bouche de tous les hommes de notre génération. Pendant que nos armées parcouraient victorieusement toutes les capitales de l'Europe, nos vaisseaux n'en pourris-

saient pas moins dans nos ports et dans nos rades.

Mais, dès les premiers temps de la restauration, la marine prit tout à coup un essor nouveau. Les écoles spéciales, un moment supprimées, furent rétablies à Brest et à Toulon; nous eûmes des stations aux Antilles, au Brésil, dans la mer du Sud, dans la Méditerranée. De nombreux voyages de science et de découvertes ouvrirent une vaste carrière aux talens et à l'activité des officiers. Des connaissances théoriques, plus approfondies, plus complètes qu'elles ne l'avaient été jusque-là, se répandirent dans le corps entier, montant des grades inférieurs aux grades plus élevés. Une institution dont dépend, peut-être, l'avenir entier de la marine, les équipages de ligne, fut mise en vigueur avec une organisation nouvelle. De nombreuses promotions, prix d'un service toujours actif, entretinrent une vive émulation. Depuis quelques années, la marine, créée corps royal, avait obtenu les avantages dont le génie et l'artillerie jouissent dans l'armée de terre; elle était devenue l'objet de prédilection de toute la sollicitude du gouvernement, et elle sut y répondre noblement. M. de Freycinet achevait un savant et difficile voyage; M. de Bougainville faisait, de son côté, le tour du monde, sans quitter les traces de son illustre père; l'amiral Roussin, qui devait forcer plus tard l'entrée du Tage, entrait, la mèche allumée, dans la rade de Rio-Janeiro. A Nava-

rin, notre pavillon flottait glorieusement à côté du pavillon britannique; et, à quelques pas de là, l'enseigne Bisson, se faisant sauter pour ne pas voir son navire aux mains des pirates, fournissait un noble pendant à d'Assas aux champs de Clostercamp. Notre marine redevenait ainsi rapidement ce qu'elle fut au temps de Louis XIV, sous les Tourville et les d'Estrées, au temps de Louis XVI, sous les Suffren et les d'Orvilliers : le pavillon blanc semble destiné à lui porter bonheur.

Les consuls européens résidans à Alger avaient instruit Hussein du projet d'expédition, dès que ce projet avait été décidé. Depuis lors, nos journaux l'avaient tenu jour par jour au courant de nos préparatifs. Il ne pouvait, par conséquent, ignorer le rassemblement de l'armée et de la flotte à Toulon. Des idées bizarres l'entretenaient pourtant dans une sécurité vraiment étrange. Une défiance extrême l'empêchait d'accorder la moindre créance, soit aux consuls, soit aux journaux européens; les premiers, selon lui, devaient s'entendre pour le tromper; et les seconds avoir été imprimés dans le même but. Par d'autres motifs, il ne s'en rapportait pas davantage à ses propres agens. D'ailleurs une menace, qui avait précédé de plusieurs années l'exécution, avait cessé de l'effrayer; il s'y était habitué; et d'un autre côté, le mauvais succès des anciennes expéditions contre Alger; sa foi religieuse, qui lui faisait voir le doigt de Dieu dans

ces désastres des Chrétiens; tout cela contribuait encore à le rassurer pleinement.

Il ne craignait rien du côté de la mer : depuis l'expédition de lord Exmouth, de nouvelles fortifications avaient fermé l'entrée du port, et dix-huit cents bouches à feu entouraient la ville d'une formidable ceinture. Du côté de la terre, les sables, le soleil brûlant, les caprices de la mer, l'insalubrité du climat, les longs fusils de ses Bédouins, les yatagans bien affilés de ses janissaires, ne le rassuraient guère moins. Une sédition dans la ville pouvait, à la vérité, lui faire courir de sérieux dangers; mais n'avait-il pas contre elle les canons de la Casauba, ainsi qu'il avait ceux du môle contre la flotte française? Enfermé dans sa citadelle, avec ses femmes, ses esclaves, ses trésors, Hussein attendait donc notre arrivée sans beaucoup se troubler. Une jeune fille de quatorze à quinze ans, récemment entrée dans son sérail, rendait peut-être quelque chaleur à son sang à demi glacé par la vieillesse.

Il est vrai de dire, pourtant, qu'en dépit de cette sécurité bizarre, Hussein ne négligea pas les moyens de défense dont il put disposer. Les beys furent sommés de se mettre en campagne, avec les contingens de leurs beylicks. Le sabre turc et l'appât du butin rassemblèrent une multitude d'Arabes; et dès le milieu d'avril, leurs nombreuses

tribus sillonnèrent en tout sens les sables de la régence pour se rendre dans les environs d'Alger : les Kabaïles eux-mêmes descendirent, par bandes, des montagnes où les a refoulés la conquête arabe. Anciens et nouveaux possesseurs du pays, peuples conquérans et peuples conquis, se confondaient ainsi sous la même bannière, se réunissaient tous contre de nouveaux venus. Le contingent de Constantine dut camper sur la rive droite de l'Aracht; c'était prévoir le cas où nous choisirions le même point de débarquement que Charles-Quint. Les contingens de Titteri, d'Oran, et la milice turque, observèrent la plage de Sidi-Ferruch, à l'ouest d'Alger. L'aga des janissaires, Ibrahim, gendre du dey, fut nommé généralissime de toutes les forces de la régence. C'était un croyant fervent, ne doutant pas un moment de la victoire, et qui jusqu'au dernier moment n'en devait point douter. Peu de jours avant notre débarquement, n'écrivait-il pas au dey : « Que les Infidèles » osent mettre pied à terre, et pas un seul n'en » réchappera. »

A l'autre extrémité de la lice, nous perdions moins de temps encore. Le lieutenant-général, exerçant journellement sa division, la tenait en haleine par des manœuvres continuelles. Il cherchait, en outre, à faire comprendre aux officiers et aux soldats l'espèce de guerre que nous étions appelés à

faire. Dans ce but, rassemblant parfois les officiers en cercle autour de lui, après la manœuvre, il leur faisait une sorte d'instruction sur les précautions militaires à prendre après notre débarquement. Il insistait surtout sur la nécessité de nous garder avec un soin et une exactitude extrêmes.

A ce sujet, il nous racontait un jour, en détail, l'histoire d'une armée romaine qui, dans la guerre de Jugurtha et sur le même théâtre où nous allions paraître, fut surprise par les Numides et eût été anéantie jusqu'au dernier homme, si le hasard ne lui eût permis de gagner en désordre le sommet d'une colline où elle se reforma. Il nous disait l'opiniâtreté, l'audace, l'adresse des Arabes; leur habileté à profiter des moindres circonstances du terrain pour surprendre l'ennemi pendant la nuit, ou fondre sur lui à l'improviste. L'armée d'Egypte lui fournissait des exemples singuliers à l'appui de ces généralités. Cette armée se formait chaque soir en carrés, par régimens, pour passer la nuit; les domestiques, les ordonnances chargées du soin des chevaux des officiers généraux, les gens à la suite de l'armée, avaient ordre de coucher au centre de ces carrés. Mais un jour où l'on croyait l'ennemi fort éloigné du bivouac, le commandant d'une des divisions de l'armée permit à quelques uns de ses gens de s'é-

tablir pour la nuit à une quarantaine de pas en avant. Les sentinelles veillaient à leurs postes, un tiers des soldats étaient toujours debout. La nuit, bien qu'assez obscure, était calme et silencieuse. Les chevaux n'en furent pas moins enlevés, sans qu'aucune alerte eût été donnée; au point du jour, pas un seul ne se retrouva. La crainte de faire un peu de bruit et de donner l'alarme avait seule dû empêcher les Arabes d'égorger ceux qui les gardaient. Une autre fois, la division Lanusse, après avoir battu l'ennemi le matin, le poursuivait sans en retrouver la moindre trace. Elle marchait depuis long-temps, toujours en ne voyant rien, lorsqu'une compagnie de voltigeurs qui éclairait la division, se laissant entraîner à trop d'ardeur, disparut derrière un pli de terrain; lorsqu'arriva le reste de la division, elle avait été égorgée tout entière, tant elle avait été prise à l'improviste. Ces exemples, venus par la tradition militaire jusqu'au lieutenant-général, avaient dans sa bouche une autorité singulière. Il s'attachait ensuite à démontrer tout l'avantage que donnent à des troupes européennes notre discipline et notre organisation militaires; et alors arrivaient de nouveaux, d'éclatans et brillans exemples, encore empruntés à cette armée d'Egypte aux immortels souvenirs.

Officiers de tout grade et de toute arme as-

semblés à Toulon, avions en ce moment une vie pleine et remplie. Nos fonctions diverses, notre coopération, bien qu'obscure pour chacun, aux préparatifs qui promettaient de grandes choses, les manœuvres journalières, tout cela occupait assez bien notre journée. Le punch et le café militaire avaient nos soirées ; et c'étaient alors d'interminables causeries sur l'expédition, ou sur celles qui l'avaient précédée; des discussions sans fin sur la manœuvre du jour, ou celle du lendemain, sur la préférence à donner à tel régiment sur tel autre, et réciproquement ; de longues dissertations sur le nouveau système d'artillerie, appelé à subir pour la première fois l'épreuve du champ de bataille. Nous fumions toutes les espèces possibles de tabac du Levant, que déjà nous avions en abondance. Nos promenades étaient délicieuses, sous un ciel qui pendant cette saison se voile à peine l'espace de quelques heures ; nos stations ne l'étaient pas moins à l'entour de ces charmantes fontaines qui semblent échappées d'un ciseau grec, et qui arrosent et rafraîchissent toutes les places de Toulon. Quelques tournures de femmes un peu équivoques apparaissaient-elles dans les rues, elles étaient immédiatement suivies d'un essaim d'admirateurs empressés; et bien des romans se commençaient peut-

être, mais de ceux qui laissaient peu de place au récit, la préface et la conclusion s'y trouvant par trop rapprochées. Nous avions encore un spectacle, vaille que vaille ; des bateleurs, des danseurs, et même des danseuses, un peu moins fashionables, il est vrai, qu'à l'Opéra, mais ayant affaire, par compensation, à un public plus indulgent. Les préoccupations politiques s'étaient enfuies de tous les esprits ; des oreilles incessamment assourdies par la trompette et le tambour ne pouvaient demeurer fort attentives au parlage de la tribune. La fatigue et les privations de toute sorte auxquelles nous nous attendions aiguillonnaient à jouir du présent, l'avenir promettait du nouveau, de l'étrange, des émotions de toute sorte, peut-être même (qui ne sait les caprices du sort ?) quelque parcelle de gloire et de renommée, et tout cela faisait, en définitive, de cette situation une époque pleine de charme et d'animation, en même temps que d'insouciance et de sommeil d'esprit.

Je m'y laissai aller, pour mon compte, avec un charme inexprimable. Je ne m'occupai d'aucun travail, d'aucune lecture ; je négligeai ma correspondance au point de la réduire à quelques billets, griffonnés à de lointains intervalles. Papiers, plumes, encre et livres, à force de m'être inutiles et de se trouver en désaccord avec tout l'ensemble

de ma vie, m'étaient devenus odieux. Je me rappelle qu'ayant écrit deux lettres, sous la dictée du lieutenant-général, aux commandans de deux brigades de notre division, cela me fut une effroyable corvée ; j'aurais de beaucoup préféré les aller porter moi-même à une dizaine de lieues.

. Parmi toutes ces journées, il en est une, entre autres, dont le souvenir m'est surtout resté. Un régiment de notre division était cantonné à Hyères ; le lieutenant-général alla en passer l'inspection, je l'accompagnai. Après la revue, libre de ma personne, je pus me promener à ma fantaisie sous un bois de grands orangers, les premiers que j'eusse rencontrés en pleine terre : aussi ne pouvais-je me lasser de les voir étendre leurs branches en tout sens, non plus ridiculement mutilés par la serpe et le ciseau, non plus enfermés dans les étroites caisses où nous les tenons emprisonnés ; les uns étaient parés de leurs blanches fleurs, les autres pliaient sous le poids de leurs fruits dorés. Là, se rencontraient encore des citronniers, des bananiers, des amandiers, d'autres arbres des climats chauds, et aussi deux palmiers, députés solitaires de cette terre d'Afrique où nous allions aborder : au milieu de ces arbres aux fleurs et aux feuilles éclatantes, ils élevaient leur sombre ver-

dure et leurs troncs noirâtres, comme des exilés en deuil de la patrie. Je respirais avec délices l'air embaumé d'exquises senteurs; je prenais plaisir à m'y plonger, pour ainsi dire, comme au sein d'une eau tiède : la rosée du matin chargeait les feuilles et les fleurs de blanches perles ou de diamans étincelans; les oiseaux saluaient la venue du jour d'un gazouillement sans fin; la mer, s'étendant au bas des jardins, était d'un bleu clair admirable. Il me semblait reconnaître un de ces paysages chantés par le Tasse ou l'Arioste; mieux encore, je pus me croire égaré parfois, au milieu d'un de ces féeriques jardins de l'Orient, dont la poésie de Byron nous étale toutes les beautés, nous fait respirer tous les parfums.

Il y avait encore peu de jours que je marchais au milieu de bruyères verdâtres, de landes aux fleurs jaunes, de bois taillis, tout parsemés de sombres sapins à l'éternel feuillage. Je m'asseyais alors aux bords de l'Océan; j'aimais à le voir se dérouler au loin, triste, imposant, majestueux, soulevé incessamment par de bruyantes rafales qui le couvraient en un instant de montagnes d'écume; autour de moi de vieux manoirs s'élevaient en pyramides ardoisées, démesurément hautes et étroites, pour donner moins de prise à

la grêle, aux vents, à la pluie; de nombreux clochers, découpés à jour, mêlaient leurs dentelles de pierres noirâtres au feuillage des arbres dont ils étaient environnés; le ciel était terne, presque caché par d'immenses et sombres nuages; de légers brouillards venaient de temps à autre envelopper ces objets d'un voile grisâtre, communiquant à leurs formes diverses quelque chose de vague et d'adouci.

Et maintenant le ciel était d'un magnifique azur : pas une tache ne le souillait; l'atmosphère était transparente; une lumière éclatante inondait la campagne, et scintillait en lignes dorées aux limites de l'horizon; les maisons étaient d'une éblouissante blancheur; leurs toits en tuiles rouges étaient tout aplatis, comme épanouis aux rayons du soleil; çà et là apparaissaient de grands bois d'oliviers : la mer se montrait encore, mais c'était une mer calme, immobile, à peine légèrement ridée de temps à autre par un léger souffle de vent, et partout resplendissante, aux rayons du soleil. On ne saurait imaginer deux tableaux contrastant plus parfaitement, et par ce même contraste, se faisant réciproquement mieux valoir.

Le tambour résonnait à quelques pas de mon bois d'orangers. Le bruit du canon m'arrivait

de Toulon à de lointains intervalles. Les ruines d'un vieux château fort couronnaient le sommet d'une montagne voisine. Je voyais la fenêtre de la chambre où était mort, il y avait alors quelques mois, le maréchal Saint-Cyr; peu d'heures avant ce moment j'avais même visité cette chambre avec quelque attendrissement. Le maréchal m'est toujours apparu, en dépit de certains actes de sa vie politique, comme une grande figure historique : il a du calme, de l'originalité, de la simplicité; il conserve au milieu de la foule dorée de l'empire un caractère individuel, qui le fait ressortir, le met en relief. De tout cela naquirent en moi de nouvelles impressions; elles me transportèrent bientôt dans un tout autre ordre d'idées et de sentimens. Je me mis à rêver des grandes guerres de l'empire et de la révolution ; j'abandonnai les jardins d'Armide, les bosquets de l'Orient, pour les champs de l'Allemagne, de l'Italie, de la Russie, pour ceux de la merveilleuse Égypte; la poésie d'Arcole, de Lodi, des Pyramides et de la Moskowa vint tout à coup remplacer dans mon esprit celle de l'Arioste et de Byron.

Déjà nous avons raconté, en son temps, les clameurs de la presse et de l'opposition à propos du projet d'expédition. Mais cette expédition

(toute chose n'a-t-elle pas deux faces?) avait aussi non seulement ses partisans, mais ses enthousiastes : des provinces entières se prononçaient pour elle avec une chaleur extrême.

Une foule d'officiers en congé étaient accourus à Toulon, espérant y être plus heureux qu'à Paris, et obtenir du général en chef l'emploi refusé par le ministre. C'étaient des colonels qui demandaient à servir comme capitaines; des officiers qui sollicitaient la faculté de donner une démission momentanée, pour devenir soldats dans l'armée expéditionnaire. Ceux qui ne pouvaient l'obtenir sollicitaient, comme dédommagement, la permission de partir comme simples volontaires. Des officiers généraux, rentrés dans la vie civile depuis la paix, vinrent offrir tout à coup leurs bras, leur expérience, leur épée, et, ce qui est plus méritoire peut-être, sacrifier leurs répugnances politiques à l'envie de verser encore une fois leur sang pour la France. Le canon qui s'allait tirer les avait arrachés tout à coup au sommeil de la vie civile. Le nombre des enrôlés volontaires grossissait de jour en jour, et des noms illustres comptaient parmi ceux-ci. Un jeune Poniatowski venait faire ses premières armes dans les rangs français, où son père était mort si glorieusement. L'un des fils de Montébello s'était enrôlé comme simple grenadier; mais ses mo-

destes épaulettes de laine étaient, pour nous, toutes resplendissantes de la gloire de son illustre père. D'autres encore, jeunes, riches, et placés dans de hautes positions sociales, s'arrachaient tout à coup aux sollicitations de leurs familles, aux jouissances de la fortune, pour venir cheminer avec nous, grenadiers, voltigeurs, simples fantassins.

Grand nombre d'artistes suivaient cet exemple. Un sujet, une pose, un effet de lumière, un costume à retracer dans leur album, un peu de gloire au bout de tout cela, les conduisaient au delà des mers, les portaient à venir partager nos fatigues, la plupart du temps nos dangers, et la chaleur accablante de l'Afrique. En général, c'était auprès de l'intendant de l'armée qu'ils venaient se grouper. Celui-ci, avait, par sa position, mille moyens de leur être utile ou agréable; il n'en négligeait aucun, et leur faisait, avec une bonne grace parfaite, les honneurs de l'armée; chose dont nous lui savions tous un gré infini. Sur notre terre de France une noble fraternité a toujours régné entre la guerre et la poésie, entre l'intelligence et l'épée, entre l'artiste et le soldat.

Ces dispositions étaient, à vrai dire, celles de la Provence entière et de tout le Midi. Les populations de ces contrées n'avaient pas accueilli, avec moins d'ardeur que l'armée elle-même, la

nouvelle de l'expédition. Partout où passèrent nos régimens, nos jeunes soldats devinrent l'objet des sympathies les plus vives de la part des habitans; les villes et les campagnes rivalisaient sur ce point. Le logement des troupes sembla cesser d'être une charge pour les habitans; cette corvée, *cette prestation en nature,* pour parler le langage des réglemens militaires, se transforma en une hospitalité offerte avec empressement et bonhomie. C'était à qui ferait la meilleure *place au feu et à la lumière* à ces hôtes passagers. Les côtes de la Provence avaient été jadis fréquemment exposées aux excursions des Barbaresques; la guerre alors existante avait fait un tort considérable au commerce; c'était plus qu'il n'en fallait pour que l'expédition se trouvât si éminemment populaire. Mais la vue de l'escadre, celle de nos régimens, le contact de la population avec l'armée, avaient en outre contribué à entraîner, à exalter les imaginations méridionales, si faciles à enflammer!

Les flottes anglaise et russe croisaient dans la Méditerranée; elles se trouvaient dans les eaux de Malte à la fin d'avril. La flotte anglaise comptait douze vaisseaux de ligne, plusieurs frégates et corvettes; la flotte russe, six vaisseaux de ligne, et autant de bâtimens légers. La présence de ces forces navales dans notre voisinage deve-

nait, de temps à autre, le prétexte de bruits assez ridicules. J'entendis parfois des officiers, même des officiers supérieurs, raisonner sur la possibilité que ces deux flottes réunies nous attaquassent, au milieu des embarras et des difficultés de notre débarquement. N'était-ce pas, disaient-ils, une belle occasion, pour ces puissances, d'anéantir d'un seul coup toutes les forces maritimes de la France[1]? Le *Mémorial de Sainte-Hélène* a fourni un thème tout fait sur les perfidies de l'Angleterre aux vieux officiers de l'empire; ils ne manquent guère l'occasion de le répéter. La présence dans la rade de Toulon de deux cutters anglais, qui depuis le commencement de nos préparatifs ne l'avaient point quittée, était le prétexte de ces bizarres appréhensions. Mais cet anachronisme politique, pris pour ce qu'il valait, ne trouvait créance chez personne. On savait qu'à l'occasion de ce projet qui la contrariait, l'Angleterre n'irait pas au delà des remontrances diplomatiques, soit qu'elle tentât de créer dès lors des obstacles à son exécution, soit qu'elle voulût se contenter d'essayer plus tard d'annuler, dans leurs résultats, le succès de nos armes, s'il nous était donné d'en obtenir.

Le ministère français avait ouvert des négociations avec l'Espagne, dès qu'il avait été tout

[1] Voir note 6.

à fait décidé à la guerre. Il sollicitait de cette puissance la faculté d'établir des hôpitaux aux Baléares, et de faire des achats de blé et de viande dans les ports de la Péninsule. La crainte de se compromettre vis à vis de la régence la fit hésiter quelque temps à nous accorder ces demandes : elle finit cependant par y consentir, mais à cette condition; que si la guerre se terminait par un traité, il y serait formellement convenu que ses relations avec la régence se trouveraient maintenues sur le même pied qu'avant la campagne.

Des bâtimens légers avaient été envoyés par l'amiral explorer les côtes de la régence : ces bâtimens rentrèrent à Toulon dans les derniers jours d'avril. Leur rapport fut satisfaisant : le mouillage leur avait paru également bon dans les baies *est* et *ouest* de Sidi-Ferruch. Dans ces deux directions, les vaisseaux de guerre pouvaient, sans inconvénient, s'approcher du rivage jusqu'à demi-portée de canon.

M. le Dauphin, attendu depuis long-temps, arriva le 3 mai. Il était accompagné d'une suite nombreuse, et descendit à l'hôtel de la préfecture maritime. Le général en chef, l'amiral, les officiers généraux furent immédiatement admis en sa présence. Dans la même journée, les corps d'officiers, les autorités locales, le conseil municipal lui

furent présentés. Les antichambres et les vastes salons de la préfecture furent dès lors encombrés d'une foule immense incessamment renouvelée. Chacun était empressé de mettre aux pieds du prince l'hommage de son respect et de son dévouement. Ces sentimens semblaient alors communs au vétéran de la révolution, au soldat de l'empire, au fidèle de la Vendée; et recevaient le même accueil de la part du prince; car une noble impartialité présidait à ses rapports avec l'armée. Les mêmes paroles lui semblaient signifier les mêmes choses, de quelque bouche qu'elles vinssent.

Dans la soirée, les musiques des régimens qui se trouvaient dans la ville se réunirent sur le champ de bataille, en face de l'hôtel : elles exécutèrent de brillantes fanfares. Quand la nuit fut venue, les édifices publics et les maisons s'illuminèrent. La place ne désemplit pas; et le prince s'avança plusieurs fois sur le balcon, pour saluer la population. De bruyantes acclamations l'accueillirent chaque fois.

M. le Dauphin visita le port en détail, les arsenaux, les divers établissemens publics. Il suivit avec intérêt les préparatifs de l'expédition. Il se fit rendre compte des moyens d'embarquement et de débarquement. Les régimens de la première division, dispersés autour de Toulon, ne tardèrent

pas à être réunis, et le prince passa la revue de notre division tout entière. Nous nous présentâmes avec un effectif de près de onze mille hommes. Il se promena dans tous nos rangs, accompagné de ses aides de camp et d'un nombreux état-major. La bonne tenue des troupes, les excellentes dispositions qu'elles faisaient éclater, leur habitude des manœuvres, le frappèrent; il en témoigna sa satisfaction au lieutenant-général. Nos armes étincelantes au soleil, la beauté du temps, le nombre des troupes, la diversité des uniformes, une foule de femmes et de cavaliers se pressant sur les arides boulevarts de Toulon, comme au bois de Boulogne ou sur le boulevart des Italiens, tout concourait à faire de cette revue une brillante solennité.

Le lendemain, le prince se rendit à bord du vaisseau amiral. Le temps était magnifique : pas un nuage ne tachait la pureté du ciel; la mer, d'un bleu d'azur, brillante et unie comme un miroir, réfléchissait en larges nappes d'or les rayons d'un soleil étincelant, ou bien, au moindre souffle de vent, les brisait en milliards de paillettes scintillantes. Le canot du prince, orné de glaces et de dorures, circulait çà et là entre les vaisseaux de ligne; il était immédiatement suivi d'une douzaine de grandes embarcations, toutes remplies d'officiers et de généraux couverts de broderies,

et de plus loin d'une multitude d'autres embarcations de formes et de couleurs diverses, portant la foule des curieux. Les navires qui couvraient la rade étaient pavoisés du haut en bas de pavillons aux couleurs éclatantes; leurs matelots, en grande tenue, tous habillés de blanc, couvraient les vergues et les haubans, pendant de côté et d'autre par groupes de huit ou dix. Quand le prince approchait de l'un d'eux, le cri de vive le roi! s'en élevait tout à coup et par trois fois, à la voix du capitaine; le plus profond silence suivait; et, de temps à autre, la voix tonnante du canon, se mêlant à ces milliers de voix humaines, allait expirer au loin contre les rochers du rivage. C'étaient mille autres scènes encore de mouvement, d'effets pittoresques et d'animation; le tout encadré dans un rivage au sable doré, couvert d'une foule innombrable, tout semé de petits monticules qui, s'émaillant des mille couleurs des robes, des châles, des chapeaux des femmes qui s'y groupaient, figuraient assez bien, vus d'une certaine distance, d'immenses corbeilles de fleurs. Spectacle pittoresque, éclatant, magnifique, gravé d'une manière ineffaçable dans la mémoire de tous ceux qui l'ont contemplé.

L'amiral ayant résolu de faire assister M. le Dauphin au simulacre du débarquement, afin de lui

donner une idée de celui qui devait être exécuté en Afrique, lui fit bientôt prendre terre. Le prince se plaça sur une petite colline à peu de distance du rivage. Des bateaux plats, portant des troupes, s'approchèrent de la plage, où ils échouèrent en bon ordre. Deux compagnies d'élite s'en élancèrent aussitôt, et se dispersèrent en tirailleurs. Derrière elles, débarquait un bataillon qui, aussitôt formé, se porta en avant, pendant que la ligne de tirailleurs continuait de s'éloigner, par un mouvement correspondant, du point de débarquement. Les devants des bateaux s'abattant, formèrent plusieurs ponts, sur lesquels des pièces d'artillerie, roulant avec une facilité merveilleuse, commencèrent à tirer aussitôt qu'elles eurent touché terre. Les sapeurs disposèrent, sur les ailes et le front des troupes, des lances en faisceaux, improvisant ainsi une sorte de retranchement armé de baïonnettes, contre lequel il n'est pas de cavalerie qui ne fût venue se briser. Le nombre des troupes débarquées augmentant incessamment, elles commencèrent un mouvement offensif plus décidé; et, pendant ce temps, le génie, jalonnant son terrain, traça l'emplacement d'un vaste camp retranché sur le terrain déjà conquis. Tout cela se fit avec une régularité, une promptitude d'exécution qui enchantèrent ceux qui en furent témoins. Le général Lahitte, le général Valazé,

l'amiral Duperré devaient jouir de ce résultat dû à leur habileté persévérante et à la combinaison de leurs efforts divers. A la vue de tout cela, le prince s'écria plusieurs fois : « Ah ! mon-
» sieur l'amiral, ah ! mon cher général, que vous
» êtes heureux de commander une aussi belle
» flotte, une aussi belle armée ! »

M. le Dauphin avait déjà passé en revue la deuxième division avant d'arriver à Toulon ; il ne lui restait plus à voir que la troisième. Elle l'attendait dans son passage à Arles, dans une vaste plaine à deux lieues de la ville. Là encore parurent de belles troupes ; là encore une foule innombrable ; là encore de plus bruyantes acclamations et des signes d'un enthousiasme plus vif qu'à Marseille et à Toulon. Tant que dure cette disposition chez un peuple, elle s'accroît par sa propre manifestation. Mais le prince avait hâte d'être de retour auprès de son auguste père : il se sentait pressé de lui rendre compte de ce qu'il avait vu des dispositions de l'armée et de celles de la population. Il ne fit qu'un fort court séjour à Arles, et continua tout aussitôt sa route vers Paris.

Les munitions et le matériel de l'artillerie furent embarqués à Toulon, dans les derniers jours du mois d'avril et les premiers jours du mois de mai. Le matériel des hôpitaux, les vivres,

les fourrages, les objets de campement, et, en un mot, tout ce qui est du domaine de l'administration, le fut à la même époque à Marseille. Cent bâtimens de transport étaient destinés à recevoir ce chargement, et se rendaient, au fur et à mesure qu'ils l'avaient reçu, dans la rade d'Hyères. Ils devaient y attendre le moment du départ.

L'annonce de l'arrivée du prince avait fait différer l'embarquement des troupes. Il fut question de le commencer dès le lendemain de son départ, mais diverses causes le firent différer jusqu'au 11. La veille avait paru l'ordre du jour suivant : c'était la première fois que le général en chef adressait la parole à l'armée.

« Soldats !

» L'insulte faite au pavillon français vous appelle au delà des mers. C'est pour la venger, qu'au signal donné du haut du trône vous avez tous brûlé de courir aux armes, et que beaucoup d'entre vous ont quitté avec ardeur le foyer paternel.

» A plusieurs époques les étendards français ont flotté sur la plage africaine. La chaleur du climat, la fatigue des marches, les privations du

désert, rien n'a pu ébranler ceux qui vous ont devancés : leur courage tranquille a suffi pour repousser les attaques d'une cavalerie brave, mais indisciplinée. Vous suivrez leur glorieux exemple.

» Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous. Leurs vœux vous accompagnent : la cause de la France est celle de l'humanité. Montrez-vous dignes de votre belle mission. Qu'aucun excès ne ternisse l'éclat de vos exploits; terribles dans le combat, soyez justes et humains après la victoire : votre intérêt le commande autant que votre devoir.

» Trop long-temps opprimé par une milice avide et cruelle, l'Arabe verra en vous des libérateurs : il implorera notre alliance; rassuré par votre bonne foi, il apportera dans nos camps les produits de son sol. C'est ainsi que, rendant la guerre moins longue et moins sanglante, vous remplirez les vœux d'un souverain aussi avare du sang de ses sujets que jaloux de l'honneur de la France. Soldats! un prince auguste vient de parcourir vos rangs. Il a voulu se convaincre par lui-même que rien n'avait été négligé pour assurer vos succès et pourvoir à vos besoins. Sa constante sollicitude vous suivra dans les contrées inhospitalières où vous allez combattre; vous vous en rendrez dignes, en observant cette disci-

pline sévère qui a valu à l'armée qu'il conduisit à la victoire l'estime de l'Espagne et celle de l'Europe entière. »

Soldats et officiers montrèrent les meilleures dispositions au moment de l'embarquement. Réunis sur les quais une heure ou deux avant de descendre dans les embarcations qui les devaient conduire à bord, ils se laissaient aller à de bruyans témoignages de joie et de gaieté. On les entendait se féliciter mutuellement, par mille joyeux propos, de toucher enfin à ce moment du départ qui depuis plusieurs jours semblait reculer devant leur impatience. La mer à traverser, des pays nouveaux à parcourir, des champs de bataille où combattre; des mœurs nouvelles à connaître; des souvenirs confus de la campagne d'Egypte conservés dans les casernes par la tradition militaire, toutes ces choses se reproduisant en ce moment à leur imagination, ils les exprimaient en une multitude de chansons, de plaisanteries, de propos grivois, où sous une enveloppe grossière se trouvait souvent je ne sais quoi de vraiment noble, d'éminemment poétique. C'est qu'en ce moment la nature humaine apparaissait là par ses plus beaux côtés : le besoin d'émotions, le dédain du danger, l'amour du nouveau, du merveilleux. L'intérêt, la cupidité, l'égoïsme étaient bien loin de ces jeunes soldats; l'ambition était

même interdite au plus grand nombre. La plupart ne se trouvaient-ils pas dans le même cas que ce bon connétable, dont le bras ne laissait pas que d'être pesant aux ennemis de la France, mais dont la science n'allait pas à signer son nom. Or, aucun de ceux-là ne pouvait aspirer à l'honneur de devenir seulement caporal.

A quelques pas, mais en dehors de la ville, se faisait l'embarquement de nos chevaux; scène toute différente de celle qui précède, et ne manquant pas toutefois d'intérêt pour l'œil d'un militaire. Ces pauvres animaux étaient à peine entrés dans les bateaux qui devaient les conduire à bord, qu'ils se montraient inquiets et troublés. C'était déjà pitié de les voir, trépignant, piétinant, se battant entre eux. Leurs regards devenaient de plus en plus attristés, à mesure que s'éloignait le rivage. Baissant ensuite la tête avec découragement, ils ne la relevaient plus, jusqu'au moment où, arrivés auprès des bâtimens, des mains vigoureuses, au moyen d'un système de cordages et de larges sangles leur passant sous le ventre, les hissaient à bord. Ils se débattaient alors un moment avec fureur; mais s'apercevant bientôt qu'ils ne frappaient que le vide, suspendus, balancés au milieu des airs, ils se laissaient de nouveau aller tête et jambes pendantes, sans aucun mouvement. A peine un léger frissonnement leur courait-il en-

core de temps à autre par le corps. Et c'est ainsi qu'ils arrivaient à fond de cale, où, tout étourdis, ils se laissaient choir à terre comme un corps sans vie : un coup léger, une forte caresse étaient nécessaires pour les rappeler à eux. Mais ils se relevaient alors tout à coup, ils hennissaient bruyamment; ils témoignaient, par mille signes, reconnaître le maître ou le conducteur qui les avait accompagnés; et c'était plaisir de voir l'homme et son noble compagnon de guerre et de périls échanger mille caresses, à l'envi l'un de l'autre.

Les deux premières brigades de la première division se trouvant déjà à bord, un vent violent s'éleva, qui força de suspendre l'embarquement. On remit au lendemain celui de la troisième brigade. Elle passa au bivouac, sur les glacis de Toulon, une nuit froide et pluvieuse; et, le 12, au matin, elle fut enfin embarquée. Pendant ce temps, la deuxième division, arrivant de Marseille, la remplaça sur les glacis. Le temps continuait d'être rigoureux, et les soldats de cette division n'arrivèrent à bord que trempés et dégouttans d'eau. Vint le tour de la troisième division, dont le jour d'embarquement était fixé au 14 : l'amiral demanda qu'il fût remis au 16, l'embarquement devant toutefois continuer pendant les journées du 14 et du 15. Mais cette dernière opération se fit avec une lenteur extrême,

en dépit des grands moyens matériels qui semblaient préparés. Les messages du général en chef à l'état-major naval, pour demander un plus grand nombre de bateaux plats, devinrent de plus en plus pressans et nombreux, et les réponses de l'amiral de plus en plus évasives. Un vaisseau, du port de Brest, jusque-là en retard, arriva pendant ce temps. La troisième division fut embarquée le 16; l'embarquement du matériel continua ce jour-là et le suivant, et fut enfin terminé le 18. Le même jour, les généraux Desprès, Lahitte, Valazé, l'intendant de l'armée, M. Denniée, enfin le général en chef lui-même, passèrent à bord du vaisseau amiral.

L'amiral, qui les accompagnait, fit aussitôt paraître l'ordre du jour suivant, daté de la Provence. « Officiers, sous-officiers et marins! appelés, avec vos frères d'armes de l'armée expéditionnaire, à prendre part aux chances d'une entreprise que l'honneur et l'humanité commandent, vous devez aussi en partager la gloire. C'est de nos efforts communs et de notre parfaite union, que le roi et la France attendent la réparation de l'insulte faite au pavillon français. Recueillons les souvenirs qu'en pareille circonstance nous ont légués nos pères; imitons-les, et le succès est assuré. Partons... Vive le roi! »

Ce langage semblait annoncer un prompt départ. Le vent, quoique faible, était favorable; mais la flottille seule reçut l'ordre d'appareiller. Elle mit à la voile pour Palma, où nous devions la retrouver. Le 19, la force et la direction du vent permettaient encore à l'escadre de sortir; le signal du départ ne fut pourtant pas donné. L'amiral avait demandé, en Angleterre, des câbles en fer, destinés à servir dans la baie de Sidi-Ferruch; ces câbles lui avaient paru le meilleur moyen d'empêcher le grand nombre d'avaries qu'il y avait lieu de craindre en raison de la multitude de vaisseaux destinés à s'entasser dans cette baie. Or le navire qui les apportait, contrarié, à ce qu'il paraît, par le vent, à sa sortie de Portsmouth, n'était point encore de retour à Toulon; on attendait qu'il le fût pour prendre le large. C'était même pour lui donner le temps d'arriver que plusieurs délais avaient été demandés par l'amiral à l'embarquement des troupes, et qu'on avait mis une sorte de lenteur assez visible à opérer cet embarquement.

Le général en chef, M. de Bourmont, ignorait cette dernière circonstance; l'armée de terre, l'armée navale elle-même, à cela près de quelques officiers de l'état-major de l'amiral, l'ignoraient de même. L'amiral tenait la chose soigneusement cachée, soit qu'il voulût donner, à ce sujet, une

première preuve de l'indépendance où il voulait se tenir à l'égard de M. de Bourmont, soit qu'il craignît que la prévoyance du ministre de la marine ne fût accusée d'avoir été un peu tardive. Dans cette disposition d'esprit, toute question du général en chef sur les occasions négligées de mettre à la voile devait l'irriter; et, d'un autre côté, il était assez difficile que celui-ci s'abstînt complétement de questions semblables, étonné qu'il était des retards apportés déjà et, sans cause apparente, à l'embarquement; inquiet de voir le temps se perdre dans une affaire où la principale condition du succès était la célérité. Il y a lieu de croire que la mésintelligence qui, plus tard, éclata entre ces deux hommes, prit naissance dès ce moment.

Le 20, les commandans de vaisseaux eurent l'ordre de se rendre à bord de la Provence. L'amiral leur répéta de vive voix les dispositions du débarquement, mais elles ne devaient pas être de si tôt mises à l'essai : un calme survint; puis, au bout de deux jours, les vents devinrent contraires à la sortie de la rade.

A l'existence occupée, animée, que nous avions tous à Toulon, succéda dès lors une vie d'inaction, d'oisiveté, d'ennui, dépaysés que nous nous trouvions sur ces vaisseaux, habitation nouvelle pour la plupart d'entre nous. Nos jour-

nées et nos soirées s'écoulaient à contempler, sur la dunette, les navires dont nous étions entourés, à les étudier dans leurs plus insignifiantes manœuvres. Nous suivions avec un inexprimable intérêt la course de quelques bâtimens qui parcouraient la rade, ou bien encore celle des légers esquifs, montés par un seul homme, qui la sillonnaient en tout sens. Un jour, nous vîmes un bâtiment lévantin, monté par un équipage grec, qui arrivait pour se mêler à nos bâtimens de transport; et, en dépit de cette humble destination, nous nous plûmes à deviner en lui un de ces bricks aventureux qu'avait montés Miaulis ou Canaris. Nous aimions encore à examiner, aux diverses heures du jour, les différens aspects de la jolie rade de Toulon, avec ses rivages variés qui, se dégageant lentement au matin des brouillards de la nuit, devenaient resplendissans de lumière sur le milieu du jour, puis, quand venait le soir, s'enveloppaient de voiles grisâtres, et s'allaient perdre au sein de l'obscurité. C'était un tableau vivant et mouvant, et non pas inanimé, mort, comme ceux que nous allons admirer dans nos musées, sur la toile immobile, où les a cloués la main de l'artiste.

Du pont de la ville de Marseille, où j'étais embarqué, nous fixions souvent nos yeux sur les débris d'un vaisseau incendié que nous apercevions fort distinctement. Ce vaisseau,

nommé le Sceptre, après avoir couru la mer, était venu mourir, d'une façon qu'on peut appeler tragique, à quelques pas des côtes de France, en face peut-être du chantier où il avait été construit. Le feu y prit pendant qu'il était en réparation. On se hâta de le remorquer jusqu'en rade, où l'incendie ne tarda pas à se manifester dans toute sa force : du milieu d'une épaisse fumée qui l'entourait, le navire apparut quelques instans, tantôt comme un volcan étincelant de flamme; tantôt (en raison de la diversité des matières consumées) comme un fantastique navire à carcasse d'or, à mâture de porphyre, aux agrès d'argent; tantôt enfin, comme une immense fournaise, où la flamme et l'eau se combattirent long-temps avec d'étranges sifflemens, d'horribles bouillonnemens. La population tout entière de Toulon, accourue sur le rivage, avait été témoin de ce magnifique spectacle; et ceux de nos matelots qui y avaient assisté n'en parlaient pas sans quelque émotion.

L'horizon politique se rembrunit à vue d'œil, pendant les derniers jours que nous passâmes à Toulon. Le ministère de M. de Polignac inspirait une terreur toujours croissante. Quelques uns des plus dévoués serviteurs du roi, de ceux qui l'approchaient de plus près, commençaient à s'effrayer sérieusement de voir la monarchie engagée dans la voie des coups d'État

et des moyens violens. On attendait d'un moment à l'autre l'ordonnance de dissolution de la Chambre; les journaux racontaient une conversation de M. de Polignac où ce projet n'était point dissimulé. La correspondance des préfets berçait, disait-on, le ministère de l'espérance d'une majorité qui lui serait acquise, mais c'étaient là de vaines illusions, dont il n'était pas un seul de nous qui ne fût à même de faire justice.

La Chambre fut dissoute le 17 mai. L'opposition accueillit avec une joie insultante cette mesure; elle disait, par un de ses organes les plus accrédités [1] : « Le ministère veut subir tous les genres d'humiliation; qu'il les subisse. Condamné » par la Chambre, il veut l'être encore par les » électeurs; il le sera. Que la réprobation soit » publique, soit éclatante. » Deux ministres, MM. de Chabrol et Courvoisier, adoptés en partie par l'opinion modérée, qui, en ce moment encore, voulait un accommodement, se retirèrent du ministère en même temps que parut l'ordonnance de dissolution. M. de Chantelauze fut appelé au ministère de la justice, M. de Peyronnet à celui de l'intérieur. Il est des circonstances où tout un système de choses, d'idées, de faits se résume dans un seul mot, un nom, et c'était

[1] Le Journal des Débats.

ici le cas pour M. de Peyronnet[1]. En ce moment, ce nom était une menace du ministère à l'opposition ; c'était un gant jeté aux électeurs, c'était annoncer hautement le parti pris de persister dans la voie où l'on était engagé. Le champ de bataille où l'on devait combattre était désigné en même temps que le défi prononcé ; les élections étaient indiquées pour le 23 juin. Ces nouvelles excitèrent quelques inquiétudes dans toute l'armée, mais surtout à bord du vaisseau amiral[2]. Les officiers généraux qui entouraient M. de Bourmont ne lui dissimulèrent pas celles qu'ils éprouvaient ; lui-même, plus au courant de la situation, en ressentait de plus graves encore, qu'il ne leur cacha pas davantage. L'avenir de la France préoccupa, dès ce moment, quelques uns d'entre nous plus sérieusement que celui de l'armée ; parfois nos cœurs se serrèrent en dépit de nos préoccupations du moment, à la vue de cette France, où s'amoncelaient tant d'orages.

Le 25, le vent passa tout à coup au nord-ouest ; c'était nous devenir tout à coup favorable après nous avoir été si long-temps contraire. Le

[1] Le procès des ministres a depuis fait connaître l'opposition de M. de Peyronnet aux ordonnances de juillet. Ce n'est pas la première fois que l'opinion se trompe de cette façon-là, et ce ne sera pas la dernière.

[2] Voir note 7

vaisseau amiral arbora immédiatement le pavillon de partance.

A ce signal, la rade se couvrit presque aussitôt d'embarcations qui la sillonnèrent en tout sens. Les unes se dirigeaient vers la terre, portant des officiers de l'escadre et de l'armée qui couraient à terre achever quelques affaires, dire un dernier adieu à ceux qu'ils laissaient en France; les autres, en plus grand nombre, revenaient du rivage, et entourèrent bientôt chacun de nos vaisseaux. Il s'en élevait de longs cris d'adieu, mille souhaits de bon voyage. Le rivage se garnit de curieux à vue d'œil; on se donna beaucoup de mouvement à bord de chaque navire.

Les marins avaient repris tout à coup une figure animée; ils étaient fiers et joyeux de reprendre entière possession des ponts de leurs vaisseaux, si long-temps encombrés de soldats: ceux-ci venaient de descendre dans les batteries pour laisser place aux manœuvres. Le labyrinthe de cordages qui se croisaient au dessus de nos têtes d'une façon si énigmatique pour nous, les vergues et les agrès se couvrirent d'une foule de matelots. Les uns préparaient les voiles, et se tenaient prêts à les déployer; d'autres viraient le cabestan, faisant résonner le pont sous le bruit de leurs pas fortement cadencés. Les voiles

se gonflaient çà et là. De temps à autre, un bâtiment s'élançait en avant, bondissant légèrement sur la vague; et le nombre des navires s'accroissant sans cesse, l'entrée de la rade ne tarda pas à disparaître presque entièrement sous leurs toiles blanchâtres.

A bord de la ville de Marseille, un événement funeste faillit arriver. Au moment où le vaisseau tournait rapidement sur lui-même, des cris s'élevèrent tout à coup de l'un de ses flancs : ils provenaient d'une petite barque engagée dans nos manœuvres, et que nous étions sur le point de couler bas. Le capitaine fit aussitôt déployer quelques voiles en sens inverse de celles qui l'étaient déjà, et qui paralysèrent l'effet de celles-ci. Le navire s'arrêta court, craquant dans toutes ses jointures, et comme frémissant sous la main qui le domptait. La barque s'éloigna en toute hâte; et bientôt, reprenant notre manœuvre interrompue, nous achevâmes de lever l'ancre, et ne tardâmes pas à gagner l'entrée de la rade.

Le soleil, sur le point de se coucher, dorait de ses derniers rayons les îles d'Hyères que nous laissions à notre gauche; à notre droite, une côte montagneuse s'enveloppait des brouillards du soir. La pleine mer se déroulait devant nous dans toute son immensité. Nos nombreux navires coururent d'abord à pleines voiles dans l'es-

pace qui s'ouvrait devant eux ; bientôt ils se mêlèrent, se croisèrent, virèrent de bord à chaque instant, coururent des bordées en tout sens; revenant néanmoins sans cesse autour de la Provence, tournant en quelque sorte sur elle comme sur un pivot. Nous obéissions, en effet, dans toutes ces évolutions, aux ordres de l'amiral : lui-même, debout sur la dunette de son vaisseau, la tête nue, les cheveux au vent, lançant de temps à autre les éclats de sa voix tonnante, suivait des yeux nos manœuvres. Elles ne durèrent que peu d'instans ; les étoiles ne tardèrent pas à poindre sur l'azur du ciel, devenu de plus en plus foncé ; les vagues à étinceler. Le soleil, un moment suspendu à l'horizon comme un disque lumineux, s'éteignit. Le magnifique spectacle que nous nous plaisions à considérer disparut au sein d'épaisses ténèbres ; seulement errèrent encore çà et là quelques fantômes blanchâtres, faisant jaillir à leurs pieds mille lueurs phosphorescentes.

Le lendemain, au lever du soleil, la flotte s'avançait majestueusement, une bonne brise en poupe, sur trois immenses colonnes, dont les extrémités s'allaient perdre aux confins de l'horizon. Du désordre apparent de la veille étaient sortis l'ordre et la régularité. L'escadre de réserve formait la droite ; l'escadre de débarquement était

au centre, et l'escadre de bataille à gauche. La flottille avait pris les devants; et le convoi marchait à part, à notre gauche toutefois, escorté par quelques vaisseaux de guerre.

Chaque vaisseau ne pouvait conserver son rang dans la colonne qu'à la condition de manœuvrer continuellement. Il lui fallait tantôt forcer, tantôt diminuer de voiles; on le voyait, presqu'à la même minute, ou droit sur sa quille, ou couché sur son travers, ou tanguant fortement presqu'à la même place, toujours entouré d'une éclatante ceinture d'écume. Les frégates et les bâtimens légers semblaient avoir mille peines à retenir leur essor. Les vaisseaux à deux ou trois ponts s'avançaient majestueusement et comme enchaînés à leurs rangs. De temps à autre, un navire, demeuré en arrière par quelque accident de mer, regagnait sa place à force de voiles; mais au milieu de tout cela, nos bateaux à vapeur, n'étant eux-mêmes assujettis à aucun ordre, ou de marche ou de bataille, erraient çà et là, allaient et venaient en tout sens pour transmettre les ordres de l'amiral. On les voyait courir sans cesse de la tête à la queue des colonnes, ou bien traverser leurs intervalles. Dans leur marche rapide, rien n'était obstacle à la force d'impulsion engendrée dans leurs propres flancs. Ils se balançaient gracieusement sur la vague écumeuse; ils se jouaient

dédaigneusenent des vents contraires, réduits à d'impuissans sifflemens autour de leurs mâtures dégarnies. En ces momens, ce n'étaient plus pour moi de simples et industrieuses machines : c'étaient des êtres puissans d'intelligence et de volonté, qui avaient toute ma sympathie; je me disais en les voyant faire : « Ainsi marchent noblement dans la vie quelques hommes d'élite ; ainsi les voit-on s'avancer sur la terre, sous la seule influence d'une grande pensée, d'une conviction élevée, qu'ils portent dans leur sein, et où ils puisent toute leur destinée, dédaigneux qu'ils sont des vagues et du vent qui agitent et soulèvent la multitude. »

Deux voiles étrangères à la flotte furent signalées à la gauche du convoi : l'une était une frégate française appartenant à la croisière d'Alger, la Duchesse de Berry; l'autre une frégate turque montée par Tahir-Pacha, grand amiral de l'empire ottoman. L'amiral Duperré, l'ayant appris du commandant de la Duchesse de Berry, fait signal à la flotte qu'il rend sa manœuvre indépendante, et va au devant du navire turc.

Une fois en présence, les deux frégates mettent en panne; et, comme l'amiral Duperré naviguait sous le pavillon de vice-amiral, il salua le premier le navire turc, qui portait celui d'a-

miral. Le salut rendu, Tahir-Pacha fut invité par l'amiral Duperré à passer à bord de la Provence; invitation qu'il accepta avec empressement. Deux drogmans l'accompagnaient. Les officiers de marine et de terre se mirent en grande tenue pour le recevoir; la garde prit les armes; et la musique du 6e régiment, rangée sur le pont, le salua d'une brillante fanfare. Tahir-Pacha avait l'air noble; sa démarche était grave. Il parut sensible aux honneurs qui lui étaient rendus, et causa volontiers avec l'amiral et le général en chef, en prenant le café. Tahir-Pacha, chargé par la Porte Ottomane d'une mission auprès de Hussein, avait tâché de pénétrer dans Alger; mais notre croisière l'en ayant empêché, il allait à Toulon attendre l'issue des événemens. Suivant toute apparence, sa mission auprès de Hussein avait pour objet d'engager le dey à donner satisfaction à la France; en cas de refus, de le faire étrangler pour se substituer à sa place, et traiter alors avec la France au nom de la Porte Ottomane, dont le dey d'Alger n'était lui-même qu'un vassal. Cette mission ayant échoué, on comprend qu'il ne pouvait en être question dans l'entrevue dont nous parlons; et c'est de tout autre chose qu'on s'occupa. Au bout d'une heure, Tahir-Pacha prit congé de l'amiral, et retourna à bord de sa fré-

gate; l'amiral Duperré regagna la tête de sa colonne. Le sort des deux amiraux qui venaient de se rencontrer un instant sur leur élément, en pleine mer, devait devenir bien différent l'un de l'autre, et dans un bien court intervalle de temps. Trois mois après cette entrevue, Tahir-Pacha avait reçu de la Porte le fatal cordon; et M. l'amiral Duperré franchissait le dernier degré de l'échelle des honneurs et des dignités.

Nous fûmes, le 30, en vue de la côte d'Afrique, et à midi, à soixante-cinq milles de la terre. Nous avions pourtant fait aussi peu de voiles que possible, afin de marcher unis; mais, en revanche, le vent n'avait pas cessé de nous être favorable.

L'amiral donna l'ordre de gouverner à l'ouest; en continuant de marcher dans le même sens, c'est à dire au midi, nous nous fussions immanquablement trouvés sur la côte pendant la nuit. Après cinq heures de chemin dans ce sens, nous marchâmes trois autres heures au nord; nous remîmes ensuite le cap sur Alger; et, le 31, à la pointe du jour, nous nous trouvions à la hauteur du cap Caxine. Le vent était est-sud-est, assez frais, et la mer houleuse. L'amiral se mit aussitôt en communication avec la croisière; la flottille n'était point signalée; aussi l'amiral supposa-t-il que, dispersée par le vent, elle s'était

allée rallier dans la baie de Palma, pour échapper aux dangers d'une tempête. L'amiral ne trouvait point d'ailleurs le temps assez beau, bien qu'à tout prendre il ne nous fût pas absolument contraire, pour tenter un débarquement. Tout cela le décida à virer de bord encore une fois. Nous fîmes route droit au nord pendant le reste de cette journée; la même direction fut suivie pendant la nuit; et, le 1er juin, la flotte entière se trouva réunie dans la baie de Palma, où elle dut rester jusqu'à nouvel ordre. L'amiral s'était décidé à attendre, à l'abri de ces îles, un temps fait, comme disent les marins. Il était d'ailleurs devenu nécessaire de rallier la flottille et les trois sections du convoi, qu'un coup de vent avait en partie dispersées pendant ce mouvement rétrograde. Deux bricks à vapeur et un autre bâtiment furent envoyés à leur recherche. L'amiral lui-même, parcourant la baie, avec son vaisseau, alla s'aboucher avec le capitaine de vaisseau, aujourd'hui contre-amiral Hugon : ce dernier commandait le convoi.

Les escadres de bataille et de débarquement demeurèrent sous voiles dans la baie de Palma; l'escadre de réserve, le convoi, les portions déjà ralliées de la flottille, jetèrent l'ancre dans la rade de cette ville.

La troisième division était embarquée sur l'escadre de réserve. Les officiers de cette division

obtinrent la permission de descendre à terre; ils inondèrent tout à coup les rues, les promenades, les places publiques de Palma. Le gouverneur de l'île, le marquis de la Romana, neveu du célèbre général de ce nom, les accueillit avec le plus aimable empressement, la plus cordiale hospitalité. La société imita cet exemple; des dîners et des bals leur furent journellement offerts. Ils purent admirer tout à l'aise les petits pieds, les tailles élégantes, les yeux brillans de ces belles Espagnoles, pour l'amour desquelles Byron se fit de méchantes affaires avec celles qu'il appelait les pâles beautés du Nord. Pendant quelques jours, on ne vit guère dans les rues de mantilles noires qui ne fussent accompagnées ou suivies d'uniformes français. Nos heureux camarades firent un pélerinage au tombeau de ce la Romana, dont nous venons de parler; général aussi célèbre par une fuite que d'autres l'ont été par des victoires. Ils admirèrent le style grandiose de la cathédrale. De la place qui entoure cette cathédrale, située dans le lieu le plus élevé de la ville, ils purent jouir du beau spectacle que leur offrait le grand nombre de navires, de bâtimens toujours en mouvement dans la baie qui s'étendait à leurs pieds. Pour eux, l'Espagne s'était rencontrée sur le chemin de l'Afrique.

Les bâtimens du convoi et de la flottille se ral-

liaient cependant peu à peu; on les voyait traverser de temps à autre, par divisions peu nombreuses, la baie de Palma, pour se rendre dans la rade de cette ville. Les 2 et 3 juin, la première section du convoi était déjà complète; les deux autres sections le furent les jours suivans. Les premiers bâtimens de la flottille furent signalés le 6; un vent de sud-est ne tarda pas à les amener dans la baie. La flottille n'avait perdu aucun navire, mais elle avait éprouvé d'assez graves avaries. Ce jour-là, la frégate la Badine, appartenant à la station de la côte d'Afrique, rallia l'escadre; elle apprit à l'amiral que, depuis le 1er, le temps avait été constamment beau sur la côte, et que, pendant quatre ou cinq jours, le débarquement avait été possible; elle lui donnait, en outre, de nouveaux détails sur le naufrage déjà connu des deux bricks le Silène et l'Aventure.

Ces deux bricks avaient été jetés à la côte, le 15 mai, à deux heures du matin, au cap Bengut, à trente-six milles environ du cap Caxine. La nuit était si obscure, qu'on ne discernait même pas la terre sur laquelle on avait échoué. Les équipages, dépourvus de moyens de défense, et ne pouvant reprendre la mer, avaient pris le parti de se constituer prisonniers entre les mains des Arabes, se donnant pour des Anglais naufragés : ils demandaient, en vertu de l'alliance des

deux nations, à être conduits à Alger. Sans être tout à fait dupes de ce mensonge, les Arabes s'abstinrent de massacrer ces prisonniers, suivant leur usage, et se contentèrent de les dépouiller. Le village n'était point assez grand pour loger ensemble les naufragés : les Arabes, après les avoir disséminés en groupes de cinq à six, se les partagèrent. Le plus grand nombre fut emmené dans les montagnes; l'autre resta dans la plaine, et logea dans une grande case, au bord de la rivière Borberack. Mais, arrivés là, les Arabes différaient, d'heure en heure, de se mettre en route pour Alger; montrant la rivière enflée par les pluies, ils prétendaient qu'elle n'était pas guéable. Deux jours s'étaient ainsi passés, et leurs dispositions devenaient tout à coup plus menaçantes que jamais, lorsque, le matin du troisième, des janissaires, envoyés par le dey pour protéger les naufragés, parurent heureusement, de l'autre côté de la rivière. Le commandant d'un des bricks, passant la rivière, se rendit auprès de l'effendi, chef de ces soldats; il en fut reçu avec bienveillance.

Celui-ci lui fait beaucoup de questions sur le débarquement des Français : il lui demande ses dépêches; l'officier répond qu'il les a détruites aux premiers pas qu'il a faits sur terre. L'effendi ajoute : « Livrez-les; je vous rends la liberté. —

Mes jours y seraient attachés, répond le Français, que je ne balancerais pas à vous les refuser. » Cependant une partie des Français qui se trouvaient dans le voisinage du campement des Turcs sont déjà livrés à l'envoyé du dey; il attend les autres pour se mettre en route pour Alger. Mais le bruit se répand malheureusement que des Bédouins ont été blessés par l'artillerie des bâtimens français. Ce fut le signal du massacre de ceux qui n'étaient point encore aux mains des Turcs. Soixante hommes y périrent. Les prisonniers, après avoir couché le soir au cap Matifou, entrèrent à Alger le lendemain, à quatre heures du soir. Les têtes de leurs malheureux compagnons étaient déjà exposées à la porte de la Casauba : têtes couvertes de mutilations, n'indiquant que trop les horribles supplices dans lesquels ils avaient péri. Les naufragés, après avoir paru en présence du dey, avaient été conduits au bagne, où leur captivité fut adoucie par les soins des consuls de Sardaigne et d'Angleterre. Ces mêmes consuls mirent, en outre, leurs maisons à la disposition des officiers français; ils refusèrent pour partager le sort et les peines des matelots.

L'ordre de l'amiral tenait les escadres de réserve et de débarquement constamment sous voiles dans la baie de Palma. Quand il ventait, nous courions à toutes voiles vers la pleine mer;

puis nous revenions, quelques heures après, chercher l'abri de la côte. Les signaux de l'amiral mettaient quelquefois en mouvement tous les vaisseaux des deux escadres; nous exécutions alors toutes sortes d'évolutions. Quand le calme survenait, nous mettions toutes nos voiles dehors pour les sécher; mais nos navires n'en demeuraient pas moins immobiles, à cela près d'un léger tangage; assez semblables à des oiseaux qui, avant de prendre leur essor, déploient leurs ailes et se balancent quelques instans sur la branche qu'ils se préparent à quitter. Dans les belles soirées, les musiques des divers régimens montaient sur le pont; et le bruit de tous ces instrumens, mêlé à celui du vent et des flots, formait d'admirables harmonies, nous faisait assister à de magnifiques concerts.

Notre impatience n'en fut pas moins extrême pendant cette longue relâche, et d'autant plus que nous ne savions comment nous l'expliquer. Tahir-Pacha était-il porteur de propositions de paix, soumises en ce moment à la délibération du ministère, dont nous attendions la décision? Était-ce la main de l'Angleterre qui nous arrêtait au commencement d'une carrière où il y avait peut-être quelque gloire à recueillir? Étaient-ce les mesures générales de l'expédition qui avaient été mal prises, et dont quelques unes avaient déjà

échoué? Ces diverses suppositions nous remplissaient d'une égale irritation, nous emportaient en de bruyans murmures.

Nous nous disions, qu'une fois l'épée hors du fourreau, l'y remettre avant que le sang ait coulé, c'était chose aussi honteuse pour les nations que pour les individus; que, s'il était des sacrifices nécessaires aux exigences politiques, ce n'était pas le moment de les exécuter; qu'il ne nous convenait pas de nous montrer généreux avant de nous être montrés forts; que, si la France devait prêter l'oreille aux insinuations de ses alliés, c'était seulement sur les ruines du château de l'Empereur qu'il lui appartenait de le faire avec quelque honneur; que, si les Russes s'étaient abstenus naguère de visiter Constantinople, ce n'était du moins qu'après avoir franchi le Balkan. Nous rappelions encore les glorieux souvenirs de l'armée d'Égypte; cinq cents bâtimens, partis de ports différens, ne s'étaient-ils pas rencontrés alors à un lieu, à un jour, et, pour ainsi dire, à une heure fixés d'avance? A travers la flotte anglaise, n'étaient-ils pas allés, en pleine guerre, débarquer sur cette côte d'Afrique, où nous ne pouvions, nous, aborder en pleine paix, sans aucune sorte d'obstacles devant nous? Nous nous demandions, avec des paroles de plus en plus amères, si, depuis ce temps, les vents étaient devenus plus variables, la mer plus

inconstante, ou seulement les amiraux et les généraux moins heureux ou moins hardis dans leurs combinaisons.

Le général en chef n'était pas en proie à de moindres inquiétudes que les plus obscurs officiers de son armée. L'amiral, jaloux, trop jaloux peut-être de sa prérogative de général en chef de l'armée navale, n'avait pas jugé convenable de lui donner l'explication de notre mouvement rétrograde du 31. La flotte se trouvait déjà dans la baie de Palma, lorsque M. de Bourmont apprit enfin de l'amiral la résolution de ce dernier d'y séjourner jusqu'à nouvel ordre[1]; et, dès ce moment, l'amiral était rentré, pour n'en plus sortir, dans son silence habituel. Notre séjour à Palma se prolongeait au delà de toute prévision. La nécessité de ce mouvement rétrograde n'a pas été également démontrée à tous les esprits. Quelques uns pensaient que le débarquement eût pu être exécuté dans la journée du 31; d'autres, l'admettant impraticable ce jour-là, croyaient qu'il suffisait de se tenir rallié au large à quelques lieues de la côte, en attendant un moment plus favorable, mais non de retourner aux Baléares. La disposition de la flottille n'avait eu lieu que dans le trajet de la côte d'Afrique à Palma;

[1] Voir note 8.

n'aurait-elle pas été évitée, si l'on eût pris le parti que nous venons d'indiquer? Ce sont là autant de questions encore parfaitement obscures à l'heure qu'il est, que le moment n'est pas venu de résoudre. Il nous faut cependant les indiquer, car elles agitaient en ce moment même les esprits de tous, et comme nous venons de le dire, celui de M. de Bourmont plus que tout autre, bien qu'il n'osât s'en expliquer ouvertement avec personne. Peut-être crut-il alors quelque peu compromis le succès d'une expédition si bien commencée.

Une circonstance, alors tenue secrète, rendait d'ailleurs sa situation plus pénible encore. Une ordonnance royale, dont il était porteur, lui donnait la faculté de s'investir du commandement supérieur de la flotte, dans le cas où il jugerait cette mesure favorable au bien du service[1]: cette ordonnance le laissait en même temps seul juge des circonstances qui pourraient rendre cette mesure nécessaire. Or, ces circonstances étaient-elles déjà venues? L'amiral n'était-il pas, au contraire, meilleur juge que tout autre des raisons qui pouvaient rendre inévitable le retard éprouvé? Le général en chef, en prenant le commandement, ne risquait-il pas de froisser les sus-

[1] Voir note 9.

ceptibilités de l'armée navale, de créer de funestes divisions entre les deux armées ? M. de Bourmont était donc bien fermement résolu à n'avoir recours à cette mesure qu'en cas de la plus absolue nécessité. On comprend toutefois combien cette circonstance devait ajouter d'irritation et d'amertume à toutes les inquiétudes, à toutes les anxiétés qui le tourmentaient.

Mais la flottille acheva de se rallier; un convoi, sorti de Toulon le 27, rejoignit la flotte; l'amiral se décida à reprendre la mer.

La Ville de Marseille, le Breslaw et le Nestor, trois vaisseaux portant les lieutenans-généraux commandant les trois divisions de l'armée, reçurent, dans la journée du 9, l'ordre de rallier la Provence. Peu d'instans après, le vaisseau amiral signala un conseil de guerre à bord de la frégate l'Aréthuse. Le général en chef, le chef d'état-major général, les lieutenans-généraux et leurs chefs d'état-major ne tardèrent pas à se trouver réunis; les aides de camp des officiers généraux les avaient accompagnés. Le général en chef ouvrit la conférence, en prenant des informations sur l'état physique et moral de l'armée; les rapports des chefs de corps, réunis par les soins des commandans de division, le satisfirent pleinement sur ces deux points. L'armée continuait à manifester les meilleures dispositions, l'ardeur la plus

soutenue; et, chose bizarre! les armées de terre et de mer réunies, c'est à dire une masse de soixante-cinq mille hommes, ne comptaient pas quatre-vingts malades, en dépit du manque d'air, du défaut d'espace, de la nourriture échauffante dont nous avions à souffrir. Un seul régiment en garnison en compte souvent un plus grand nombre. Le général en chef annonça officiellement le départ pour le lendemain; il donna ses dernières instructions pour le débarquement, puis la conférence fut rompue.

Deux heures après, on lisait, sur le pont de chacun des vaisseaux de l'escadre, l'ordre du jour suivant : « L'armée, que les vents contraires avaient éloignée de la côte d'Afrique, va s'en rapprocher. Impatiente de combattre, elle ne tardera pas à voir ses vœux accomplis. Le général en chef vient d'apprendre que des hordes nombreuses de cavalerie irrégulière nous attendent sur le rivage, et se disposent à couvrir leur front par des milliers de chameaux. Les soldats français ne seront pas plus étonnés par l'aspect de ces animaux, qu'intimidés par le nombre de leurs ennemis. Ils auraient regretté que la victoire leur coûtât trop peu d'efforts. Les souvenirs d'Héliopolis exciteront parmi eux une noble émulation; ils se rappelleront que moins de dix mille hommes de l'armée d'Égypte triomphèrent de soixante-

dix mille Turcs, plus braves et plus aguerris que les Arabes dont ils sont les oppresseurs. »

De bruyantes acclamations accueillirent partout ces derniers mots. L'ennui, la tristesse disparurent subitement de tous les visages, pour faire place à une expression de joyeuseté et d'animation. Faire voile pour l'Afrique était un vœu que nous étions habitués à former si vainement depuis long-temps, que nous hésitions presque à croire à sa réalisation si prochaine. La nouvelle avait pour nous le charme et le piquant de l'inattendu. Nous ne pouvions nous lasser d'en parler, et d'en reparler encore; nos hamacs en demeurèrent vides une partie de la nuit. Ce grand nom d'Héliopolis, rappelé par M. de Bourmont dans son ordre du jour, sonnait admirablement à des oreilles de soldats français, à la veille d'un débarquement en Afrique.

Le soleil s'était couché derrière les Baléares, que nous avions en face de nous, en s'enveloppant d'un manteau de pourpre. Les sommets des montagnes qui entourent Palma avaient étincelé quelques instans à ses derniers rayons, comme autant de volcans enflammés; les montagnes elles-mêmes avaient peu à peu disparu dans les ténèbres. La lune, montée lentement au ciel, versait sur les vagues doucement agitées les flots de sa lumière argentine. Loin, bien loin de nous,

un orage terrible expirait à notre droite; au milieu d'un amas de sombres nuages incessamment entr'ouverts par de rapides éclairs, ou déchirés en tout sens par les longs zigzags de la foudre. On ne saurait imaginer de plus magnifiques aspects que ceux que nous présentaient en ce moment le ciel, la terre et l'eau.

La baie, les montagnes de Palma, les Baléares elles-mêmes se montraient à nous revêtues de leurs plus pittoresques beautés, au moment même où nous allions nous en éloigner pour toujours.

Livre second.

—

STAOUËLI.

SOMMAIRE.

Alger. — [illegible]. — La presqu'île de Sidi-Ferruch. [illegible] de la flotte. — [illegible] des troupes. — Débarquement. — Les Arabes se montrent. — Le combat s'engage. — Quatorze [illegible]. — [illegible] — Débarquement du matériel. — Quartier-général. — [illegible]. — Le [illegible]. — Combat de Staouéli. — Plaine de Staouéli. — Les Arabes se montrent de nouveau. — Combat du 24. — [illegible] de Bourmont. — [illegible] Fontaine-Chapelle. — Les travailleurs arabes. — Combat du 29. — Le Boudjaréah. — Le château de l'Empereur.

STAOUÉLI.

—

Favorisée par un bon vent, la flotte se montra bientôt, sur trois colonnes, en face d'Alger. Du côté de la mer, cette ville peut être aperçue de fort loin : sa forme générale est celle d'un triangle, dont la base s'appuie à la mer, et dont le sommet, qui touche à celui de la montagne elle-même, est terminé par la Casauba ou citadelle. Des maisons, s'élevant d'étage en étage, et se superposant les unes au dessus des autres, forment dans leur ensemble comme un immense amphithéâtre. Des milliers de spectateurs, dont les yeux inquiets comptaient nos vaisseaux, en couvraient alors les gigantesques gradins : la France dut

leur apparaître en ce moment dans toute la majesté de sa puissance. Mais ce spectacle ne troubla point Hussein, qui, la lunette en main, le contemplait du haut de la Casauba; loin de là, considérant toute cette multitude de vaisseaux comme une proie qui venait se livrer à lui, il se réjouit en son cœur de trouver, dit-on, cette proie plus magnifique encore qu'il n'aurait osé la rêver.

Nos escadres se déploient vis à vis la ville; elles virent ensuite de bord pour se diriger vers la presqu'île de Sidi-Ferruch; longeant la pointe Pescade, qu'elles laissent à gauche, elles ont le cap sur l'extrémité même de la presqu'île. Là se trouvait une tour en pierres, que sa couleur blanche rendait parfaitement visible au milieu des flots dont elle était entourée. On eût dit un léger navire qui, les voiles au vent, marchait devant la flotte pour lui servir de guide.

On croyait cette tour armée de pièces de gros calibre; on croyait qu'il en était de même de la presqu'île. L'escadre de bataille rangeant la côte se tenait donc prête à commencer le feu; le branle-bas de combat avait été fait sur chaque vaisseau. Les batteries hautes et basses, agrandies et désencombrées, présentaient le coup-d'œil le plus imposant; officiers, matelots, canonniers ou troupes de passage, tous sont à leur poste :

partout règne le plus profond silence; les canons sont chargés, et auprès de chacun brûle une mèche allumée. Les commandans de batterie donnent leurs dernières instructions aux chefs de pièces pour que le tir soit plus juste, plus certain; on attend d'un instant à l'autre le premier coup de canon. En tête de l'escadre marchait ce même vaisseau dont le pavillon parlementaire avait été insulté, la Provence : tous les yeux sont fixés sur elle, au moment où, ayant doublé le cap, elle se présente par son travers au point de la presqu'île, où, d'après nos suppositions, devait se trouver une formidable batterie. Mais un profond étonnement suit ; elle a dépassé la tour, et aucune fumée ne s'est élevée du rivage, aucun bruit ne s'est fait entendre. Il en est de même au passage du second, puis du troisième vaisseau. Enfin les signaux de l'amiral apprennent bientôt au reste de la flotte que ni la tour ni la côte ne sont armées. La batterie couverte occupant l'extrémité de la presqu'ile présentait des embrasures absolument vides; sur la tour, des morceaux de bois peints et taillés figuraient assez grossièrement des canons.

Les manœuvres s'exécutaient avec facilité, car la mer était calme et le vent favorable. En peu d'instans la flotte se trouva mouillée tout entière dans cette baie à peine visitée de temps à autre

par quelques corsaires barbaresques n'y venant chercher qu'un refuge momentané. C'était comme une immense et populeuse cité qu'on verrait surgir tout à coup au sein d'une silencieuse solitude.

Sur le rivage, d'ailleurs solitaire, se montraient çà et là quelques cavaliers arabes. L'un d'eux, les pieds de son cheval dans l'écume des flots, le parcourut au pas dans toute son étendue; il paraissait examiner et compter nos vaisseaux. D'autres, comme s'ils eussent voulu faire montre devant nous de la rapidité de leurs chevaux et de leur propre hardiesse à les manier, galopaient et manœuvraient en tout sens, et toujours ventre à terre; mais ceux-ci étaient en petit nombre. Leur seul rassemblement considérable se trouvait à une lieue et demie environ de la mer, sur un point élevé, dominant les deux rivages de la presqu'île. Là, la terre paraissait nouvellement remuée : à l'aide de nos lunettes nous discernâmes même l'emplacement d'une batterie, et comme elle ne commençait pas le feu, nous la provoquâmes à le faire en envoyant le Nageur, un de nos bateaux à vapeur, accoster le rivage. Des bombes partirent alors de ce point; mais dirigées et tirées à de trop grandes portées, leur effet fut presque nul. Elles n'atteignirent qu'un seul vaisseau, le Breslau, et n'y

blessèrent qu'un seul homme qui eut la cuisse emportée par leurs éclats. Les boulets du Nageur durent être plus meurtriers, car l'ennemi cessa de tirer. Tout rentra dès lors dans le silence; aucun bruit ne se fit entendre, aucun mouvement ne se montra plus sur la côte ni dans l'intérieur du pays.

La presqu'île de Sidi-Ferruch, que nous avions à notre gauche, devait avoir une grande importance dans la journée du lendemain. De son extrémité, qui se projetait assez loin en mer, on découvrait ses deux rives est et ouest dans toute leur longueur. Quelques pièces de campagne, amenées là pendant la nuit, pouvaient nous devenir funestes au moment du débarquement : l'ennemi nous la livrait pourtant sans défense, en ce moment ; aussi le général en chef se décida-t-il à l'occuper dès ce même soir. Deux brigades de la première division, à qui il aurait suffi de quelques légers travaux pour la rendre imprenable par sa gorge, reçurent l'ordre de s'en emparer. Descendues dans des chalands, ces larges bateaux plats dont nous avons déjà parlé, elles attendirent pendant quelques instans le signal de ramer vers la terre; mais un contre-ordre arriva : l'opération était remise au lendemain.

Ce court instant d'agitation et de mouvement une fois passé, le calme et le repos revinrent. Au-

cun incident nouveau ne signala la fin de la journée. Nous en éprouvions je ne sais quel vague étonnement ; nous ne comprenions rien à ce rivage silencieux et désert, qui se trouvait en face de nous. Était-ce bien là l'Afrique? était-ce bien là cette Afrique que nous avions imaginée, pleine de bruit, de tumulte et de combats?

Long-temps avant le jour était battue la diane sur tous les vaisseaux. Les batteries et les entreponts retentissaieut du bruit des armes, de la voix des officiers ; les rangs, un moment pris par compagnies, avaient été rompus après une courte inspection ; les soldats descendaient, couraient, se précipitaient pêle-mêle, vers les sabords par lesquels ils devaient s'embarquer. L'obscurité était presque complète, seulement la lumière de quelques lanternes jaillissant çà et là sur les plaques des shakos; les sabres, les canons des fusils éclairaient de temps à autre les visages de lumières étranges et bizarres. Le bruit des armes, celui des manœuvres, celui d'un grand nombre de voix s'appelant et se répondant, assourdissaient l'oreille. Les batteries et les entre-ponts étaient le théâtre de mille scènes de désordre et de confusion, les bruits les plus discordans s'en élevaient; il en résultait la plus étrange sensation pour qui remontait sur le pont ou la dunette; arrivé là, ni le tapage de l'intérieur du vaisseau, ni celui

des autres vaisseaux, ne parvenaient à lui; le gémissement plaintif de la vague aux flancs du navire était le seul bruit qu'il entendît. La lune illuminait toute la baie de sa lumière argentée; et ce n'était partout que repos, silence, solitude et douce clarté.

Les chalands, remorqués par de petites embarcations, se détachent tous ensemble, à un signal donné des vaisseaux de guerre; chacun d'eux portait une compagnie entière, officiers et soldats, debout et tout prêts à s'élancer à terre. D'autres canots voguent çà et là, sans place fixe; ils portent des officiers généraux ou d'état-major, qui surveillent les dernières dispositions à prendre. On marche sur une seule ligne, en ordre de bataille. La mer présentait une surface unie comme un miroir. Derrière nous l'escadre se plonge peu à peu dans le silence à mesure que nous nous en éloignons; on n'entend plus que le bruit des rames qui se relèvent et retombent en cadence. En face de nous le rivage continue de demeurer immobile et silencieux; ses formes, ses contours nous deviennent néanmoins, d'instant en instant, plus distincts; il ne s'émeut pas davantage, lorsqu'enfin nous le touchons. En ce moment, un officier s'élance à terre, l'épée à la main, et se retourne vers les troupes, en s'écriant : *vive le roi!* Les voltigeurs et les grena-

diers se précipitent aussitôt à la mer; ils marchent dans l'eau jusqu'à la ceinture, jusqu'aux épaules; mais élevant au dessus de leurs têtes fusils et gibernes, ils ne s'en forment pas moins rapidement et en bon ordre sur le rivage. C'était le moment où le soleil apparaissait à l'horizon : il ne découvrit ni ennemis, ni retranchemens d'aucune sorte : nos propres armes furent les seules qu'il fit étinceler.

Alors on crut un moment à quelque piége, tant il était difficile de s'expliquer cette absence complète de toute résistance! On ne s'avance qu'avec précaution vers la batterie et la tour du Marabout; on sonde le terrain. Mais toutes ces précautions étaient inutiles : la batterie et la tour étaient bien réellement vides de défenseurs; nous les occupâmes sans coup férir.

Échappés depuis si peu de temps de nos prisons flottantes, nous prîmes alors un singulier plaisir à nous sentir, à nous savoir à terre : on se plaisait à s'asseoir, à s'étendre, à se coucher sur le sable. On respirait avec délices l'air embaumé du matin. On ramassait des cailloux, on cueillait des plantes de formes étranges et nouvelles; on se les montrait les uns aux autres avec un curieux empressement; c'étaient pour chacun autant de façons de répéter le mot du Romain : *O Afrique! je te tiens.* Mais il ne s'agissait pourtant

pas d'écarter, comme lui, un mauvais présage; toute préoccupation sinistre était, au contraire, bien éloignée de nos esprits, tout occupés que nous étions de jouir de la beauté du temps et du plaisir d'être à terre. La plupart de nous avaient perdu jusqu'au souvenir que c'était un rivage ennemi que nous foulions, mais le moment arriva où il fallut bien se le rappeler. Nous aperçûmes un Arabe caracolant bien au delà de nos avant-postes; tout à fait hors de portée, il n'en lâcha pas moins son coup de carabine, sans doute en manière de déclaration de guerre. On s'empressa de répondre avec un obusier, pour montrer que nous avions de l'artillerie. Il vit le feu de la pièce, et, pour en éviter le coup, mit son cheval au galop, espérant se mettre à l'abri derrière un petit tertre qui se trouvait là. Mais sur quel coursier fuir sa destinée? Atteint d'un coup qui, à cette distance, serait peut-être demeuré unique entre mille autres coups sur un but aussi mobile que celui qu'il présentait, l'Arabe et son cheval bondirent au choc de l'obus; ils chancelèrent une ou deux secondes, puis tombèrent pour ne plus se relever. De grandes risées, il faut bien le dire, s'élevèrent aussitôt parmi nous; elles duraient encore lorsque plusieurs boulets, traversant nos rangs, nous apprirent que nous étions en présence de l'ennemi.

Le bey de Tittery, à la tête de douze cents Turcs et de huit à neuf mille Arabes, avait pris position à trois quarts de lieue environ de notre point de débarquement.

Au centre de cette position se trouvaient quatorze pièces de gros calibre, divisées en deux batteries. L'emplacement de ces batteries avait été choisi de manière à ce qu'elles pussent battre les deux rives de la presqu'île. C'était comme un pivot sur lequel le bey avait à faire tourner les troupes qu'il commandait, dans un sens ou dans un autre, suivant le côté où nous débarquerions : si c'était à l'est, il devait refuser l'aile droite, en appuyant sa gauche au rivage ouest; si c'était à l'ouest, il devait refuser sa gauche et appuyer sa droite au rivage est. Il avait exécuté cette seconde manœuvre.

Aux premiers coups de canon, il fut résolu que nous attaquerions immédiatement. Le général en chef se décida à tourner les batteries de l'ennemi. Il se consulta ensuite un moment avec le général Berthezène, pour déterminer si nous essaierions cette attaque par la droite ou la gauche; ce dernier parti fut adopté, parce qu'en cheminant de ce côté nous devions nous trouver long-temps couverts par de hautes broussailles.

La première division, en ce moment la seule à terre, se forme aussitôt en colonnes serrées

par brigades ; elle marche à l'ennemi. La première et la troisième brigade doivent se jeter sur sa gauche, et la seconde, qui marche à découvert, se borner à faire une simple démonstration sur son front.

On s'avance ainsi à travers des inégalités de toute sorte qui rendent le terrain difficile. Partout se rencontrent d'épaisses broussailles, des rochers épars, qui gênent et ralentissent la marche de nos troupes. D'étranges sifflemens se font entendre autour de nous; aucun souffle de vent n'agite l'air, et pourtant des branches brisées, des feuilles détachées des arbres, jonchent la terre sous nos pas : çà et là des hommes tombent aussi dans nos rangs. Une vive fusillade est engagée en tête de nos colonnes ; partout nos tirailleurs sont aux prises avec les Arabes, qui toutefois ne se montrent presque nulle part, tant ils sont habiles à se cacher à nos yeux sur ce terrain, qui leur est familier.

A pied et à cheval, ils sont dispersés sur une surface immense. Leurs attaques se multiplient sur un grand nombre de points; mais ils ne résistent presque jamais aux nôtres. Leurs fantassins se glissent à travers les broussailles; ils appuient leur fusil sur quelque branche d'arbre; ils visent longuement; puis, après avoir tiré, s'élancent à quelques pas pour recharger. Les

cavaliers arrivent à nous au grand galop, s'arrêtent court, et, après avoir lâché leur coup de fusil, repartent de même. Les broussailles les plus épaisses, les pentes escarpées, les rochers nus ne sont point des obstacles pour les chevaux rapides et nerveux dont ils déchirent les flancs avec de larges étriers tranchans. Parfois ils se réunissent en grand nombre, et se précipitent avec impétuosité sur nos voltigeurs qui se pelotonnent alors et les reçoivent à la baïonnette. Si l'un des nôtres tombe, ils se jettent sur lui pour le mutiler au gré de leur instinct féroce; si c'est un des leurs, pour l'enlever du champ de bataille et empêcher qu'il ne tombe mort ou vif entre nos mains. Nous retrouvons, en un mot, toute la manière de combattre des anciens Numides, si souvent décrite par les historiens latins, et qui, plus d'une fois, sur ce même terrain, fut funeste aux armées romaines, en dépit de leur bravoure et de leur discipline; les armes seules étaient changées.

Au milieu des Arabes, les Turcs sont remarquables par leurs vêtemens de couleurs éclatantes, qui contrastent avec les burnous blancs dont ils sont entourés; leur air d'audace et d'intrépidité les rend plus reconnaissables encore.

En avant d'une de nos colonnes, nous entendons tout à coup les cris : *A nous les têtes de co-*

lonne! à nous! à nous! Nous nous élançons au pas de course : nous trouvons nos voltigeurs pelotonnés en cercle, faisant feu ou présentant la baïonnette de tout côté, et vigoureusement chargés par les Arabes; nous les dégageons, et ils reprennent l'offensive. Avec quelques hommes cette compagnie avait aussi perdu un vieil officier; le cadavre se retrouva à quelques pas de là, mais tellement mutilé cependant, tellement haché de coups de sabre, qu'il en était méconnaissable; ce fut une croix d'honneur reçue peut-être à Leipsick ou à la Moskowa! qui nous aida à reconnaître le vétéran de la grande armée, premier officier tombé sur la terre d'Afrique.

La deuxième brigade est bientôt exposée à un feu d'artillerie tellement vif, qu'on renonce à la faire continuer plus long-temps dans cette direction; elle vient se joindre aux deux autres brigades qui sont à sa droite, et dont elle suit le mouvement jusqu'à la fin de la journée.

Les trois brigades continuent dès lors à exécuter ensemble la manœuvre ordonnée. L'ardeur et la bravoure de l'ennemi étaient par trop impuissantes à compenser le manque absolu d'organisation militaire. Au bout de quelques heures, nous avions tourné sa position. Nous entrâmes dans ses batteries, et nous le poursuivîmes au delà de la ligne qu'il avait occupée. Il diminuait évidem-

ment en nombre d'instant en instant et son feu allait en faiblissant sans cesse; il continua cependant à tirailler jusqu'au coucher du soleil.

Les boulets de la marine et de la terre, se croisant à l'emplacement même des batteries ennemies, avaient sillonné en tout sens le terrain d'alentour. Plusieurs pièces étaient renversées sur leurs affûts brisés; des taches de sang, des débris humains, se montraient sur le sol; des projectiles, des gargousses, du pain, du biscuit, des effets de campement, étaient entassés pêle-mêle, et dans le plus grand désordre : le temps avait manqué pour les enlever. Au milieu de tout cela se fit une trouvaille, qui attira tout aussitôt notre attention : c'étaient quelques livres français, un *Mémorial d'artillerie*, une ordonnance sur le service des places; je ne sais quoi encore; et enfin, une espèce de roman en un volume, qui m'était et m'est encore inconnu. Il portait ce singulier titre : *Épître à l'Objet de mon rêve*. D'où venaient ces livres? comment se trouvaient-ils en ce lieu? Les Turcs les avaient-ils placés là à dessein, par ruse, par stratagème de guerre, pour nous donner à croire qu'ils avaient parmi eux des artilleurs et des ingénieurs nos compatriotes? S'était-il réellement trouvé quelques aventuriers assez osés pour venir jouer tête et honneur à un jeu désespéré; la poitrine à nos boulets, et la tête sous le

capricieux yatagan des Turcs, qui, en cas de succès (chose si improbable), les eussent sacrifiés à leur jalousie; et, en cas de revers, à leur vengeance? Ces questions étaient insolubles pour nous; elles le sont de même aujourd'hui.

Dans la position dont nous l'avions chassé, l'ennemi avait à sa droite un terrain qui, s'élevant à partir du rivage, par une pente douce et continue, formait comme un véritable glacis en face des batteries. En attaquant de ce côté, force nous eût été de marcher trois quarts de lieue sous le feu de quatorze pièces de canon dont pas un coup n'eût été perdu; notre marche ne pouvant être que fort lente, en raison du poids des vivres et de l'intensité de la chaleur, qui écrasait le soldat. Notre perte, suivant toute probabilité, eût donc été des plus considérables; peut-être même aurions-nous eu à déplorer un revers momentané à nos premiers pas en Afrique. Au lieu de cela, le succès avait été facile, complet, immense : quatorze pièces de canon étaient tombées dans nos mains; un point de contact avec la mer, un abri en cas de revers s'élevait derrière nous; et enfin, ce qui était plus et mieux que ces avantages matériels, le soldat avait maintenant la conscience intime de sa supériorité sur l'ennemi; il le méprisait. C'était l'avoir à demi vaincu dans les combats qui devaient suivre.

Débarquée pendant l'attaque, la deuxième division se porta, dans la soirée, à la droite de la première. Toutes deux prirent position sur une ligne oblique à celle qu'avait occupée l'ennemi pendant notre débarquement; ligne qui, passant par les sommités d'un grand nombre de petites collines, se développait en un arc de cercle dont le centre se serait trouvé sur quelque point du rivage. Au delà de ces collines où nous nous établîmes, s'en trouvaient d'autres plus élevées et allant aboutir à un vaste plateau fort au dessus du niveau de la mer, appelé Staouëli et où campaient les Turcs; mais cette circonstance nous était alors tout à fait inconnue. La troisième division, demeurée à Sidi-Ferruch, formait l'arrière-garde.

Le génie, sous la direction du général Valazé, avait travaillé, pendant la durée du combat, à un vaste camp retranché, destiné à fermer l'entrée de la presqu'île. Trois mille hommes de la deuxième division étaient employés à ce travail : ils durent être relevés de six heures en six heures.

Le débarquement du matériel s'exécutait sur la plage, derrière cette ligne retranchée. L'administration élevait d'immenses hangars pour les hôpitaux, improvisait des magasins, dressait des tentes et des baraques alignées au cordeau. Les tonneaux, les ballots, les caisses, les barils encombraient le rivage. Un parc à bestiaux et une

boucherie furent établis; les forges furent allumées : des puits, creusés en toute hâte, ne tardèrent pas à donner de l'eau; des abreuvoirs furent établis de distance en distance pour les chevaux. Le canon grondait encore, que les fours qui devaient fournir à la consommation de l'armée fumaient déjà. De son côté, l'artillerie montait des canons, empilait des boulets, roulait des caissons. Les matelots accouraient en foule, bons à tout, propres à tout, s'employant à tout. Les volontaires et les curieux voyaient déjà s'ouvrir des cabarets, des cantines, des restaurans; de nombreux canots sillonnaient la baie en tout sens.

Au centre de ce mouvement était le quartier-général, établi dans le marabout de Sidi-Ferruch. Une petite mosquée, entourée d'un mur de médiocre étendue, des hangars à l'entour, composaient cet ermitage. Deux carrés semés d'orge, de maïs, de figuiers, des arbres à fruit, un superbe palmier remarquable entre tous, en ornaient les dehors. Dans la mosquée se trouvait encore la châsse du saint personnage qui avait rendu ce lieu célèbre; elle était ornée d'amulettes d'argent et de corail, ou de verroteries diverses; au dessus d'elle flottaient trois grands drapeaux élevés sur des lances. D'autres drapeaux et des morceaux d'étoffe de soie, à couleurs diverses,

décoraient les murailles de la mosquée. C'est là que se tint le général en chef, entouré de son état-major. Le bruit, le tumulte, l'agitation, avaient succédé tout à coup au calme et au silence habituels à ces lieux. Des ordres du jour français résonnèrent sous ces voûtes qui jusque-là n'avaient entendu que la seule voix de la prière arabe. Au milieu de ce tumulte, pendant cette première journée sur la terre d'Afrique, M. de Bourmont dut faire bien des rêves de gloire et de fortune! Il est probable qu'il ne donna pas grande attention à ce cercueil, qui semblait parler, en un tel instant, du néant de l'homme et de la vanité de ses espérances; mais je ne serais pas étonné qu'au milieu de sa vie errante il ne se fût quelquefois rappelé depuis ce temps le tombeau du marabout. N'était-ce pas un sinistre présage, un lugubre avertissement?

Sur la ligne occupée par les deux premières divisions, des faisceaux d'armes, disposés en carrés, indiquaient les emplacemens des divers régimens. Un pavillon flottant au haut d'une baïonnette marquait les quartiers-généraux. De petites baraques, habilement construites en branches et en feuillage, abritaient les officiers. Ce n'était plus ni le bruit, ni le tumulte, ni l'encombrement, ni la foule qui s'agitait sur le rivage; chacun était occupé. Les soldats nettoyaient

leurs armes, apprêtaient leurs habits ou leur linge, frottaient leurs gibernes, allaient aux distributions ; d'autres, rangés autour d'un feu de broussailles, s'occupaient de la marmite, gais et joyeux, la chanson ou le propos grivois à la bouche. Les officiers de troupes inspectaient les armes de leurs soldats, se faisaient rendre un compte minutieux des moindres détails de leur tenue. Les officiers d'état-major allaient et venaient, portant les ordres des généraux. Chacun était à son poste, ou ne s'en éloignait que de quelques pas. Partout un air de contentement et de gaieté animait les visages ; on y lisait, en outre, je ne sais quelle sympathique bienveillance, car un lien subit s'était formé entre nous tous, officiers et soldats. Embarqués dans une même entreprise, ne partagions-nous pas les mêmes chances, n'avions-nous pas un avenir commun? C'était une camaraderie de bivouac, qui rappelait quelque peu cette bonne camaraderie de collége, un des plus doux sentimens de la vie. Au milieu de tout cela brûlaient çà et là de grands feux de broussailles, dont la flamme étincelait, à l'arrivée de la nuit, en gerbes brillantes, visibles d'une lieue à la ronde.

A ce moment de la journée, chacun de nos régimens se formait en carré, sur trois rangs, comme de coutume; deux de ces rangs pouvaient se livrer au sommeil, chaque soldat assis, ou la

tête appuyée sur son sac; le troisième veillait debout pour répondre aux appels qui recommençaient d'heure en heure au milieu du plus profond silence. Quelquefois cependant et surtout dans nos premières nuits, ce silence était autrement troublé : de temps à autre un coup de fusil était tiré aux avant-postes; le tambour battait aussitôt, les rangs se reformaient, les commandemens des chefs retentissaient haut et ferme. D'autres coups suivaient, et parfois la fusillade devenait assez vive; des lignes de feux s'agitaient de divers côtés dans les ténèbres. On s'apercevait enfin que ce n'était qu'une fausse alerte, causée d'ordinaire par les cris sauvages des chacals et leur course bruyante à travers les broussailles.

La chose éclaircie, le tumulte s'apaisait par degrés, les officiers renouvelaient les recommandations d'usage, puis chacun reprenait sa première position pour tâcher de retrouver un peu de sommeil. Les gémissemens, les imprécations de ceux qui venaient d'être atteints par des balles françaises, les lamentations de quelque pauvre soldat, dont le compatriote ou le camarade de lit venait de succomber ainsi, frappaient encore l'oreille pendant quelques instans, en se mêlant au pétillement des feux un moment rallumés; et tout retombait dans le premier silence. Mais ce n'était jamais pour long-temps : pareille scène

ne tardait pas à se reproduire. Aussi, nos premières nuits s'écoulèrent-elles tout entières dans cette alternative constante de repos et de tumulte, de tumulte et de repos, dont le contraste n'était pas sans charmes.

Au lever du soleil, nous apercevions les Arabes, que leurs burnous blancs rendaient faciles à discerner au milieu des broussailles et de l'épais brouillard du matin. Ils se répandaient par bandes nombreuses sur les collines qui nous faisaient face : et là se disséminaient par groupes de trois, quatre, cinq ou six, pour se mieux abriter d'arbustes, de broussailles, des divers accidens du terrain. Pendant ce temps, nos sentinelles, le fusil armé, suivaient tous leurs mouvemens d'un œil attentif. On échangeait quelques coups de fusil ; ils devenaient de plus en plus fréquens ; et sur toute la ligne s'engageaient bientôt une multitude d'engagemens partiels, de petits combats séparés, rarement suspendus tant que le soleil restait sur l'horizon, mais n'aboutissant jamais non plus à une attaque vigoureuse et générale. A la fin de la journée notre perte était ordinairement de soixante à quatre-vingts hommes. C'était beaucoup sans doute pour une guerre de tirailleurs, mais le sang ne laissait pas que d'être assez bien payé par certains avantages : ce genre de succès donnait aux soldats du calme, du sang-

froid, de l'aplomb, par l'habitude d'être sans cesse en présence de l'ennemi; il lui apprenait à étudier le terrain pour s'en couvrir, à viser long-temps avant de tirer, au lieu de tirer au hasard comme dans le rang; il l'obligeait à compter sur lui-même et sur son adresse.

Des marins échappés de leur bord venaient parfois y prendre part; on les voyait, après s'être affublés d'équipemens enlevés à des soldats morts, se mêler à nos tirailleurs et faire le coup de fusil avec eux. Cette désertion les exposait à de rudes châtimens, à de graves condamnations; en revanche, ils avaient le plaisir de disposer librement de leurs propres personnes pendant quelque temps, de jouer leur vie contre celle d'un Bédouin, à leur guise, à leur fantaisie, non plus pour obéir aux rigoureuses exigences de la discipline.

Le 17, l'aga des janissaires, généralissime du dey, commandant né de toutes les forces de la régence, vint reconnaître notre position, accompagné d'une centaine de Turcs et de dix fois autant d'Arabes. Il défila devant la ligne que nous occupions, à une petite portée de fusil. Les Arabes ne nous approchaient pas ordinairement d'aussi près; encouragés en ce moment par la présence des Turcs, ils firent excellente contenance, poussant de grands cris, et échangeant

successivement leurs balles avec celles de tous nos postes avancés.

Ce même jour, le temps se couvrit tout à coup sur les neuf heures du matin. Un vent de nord-ouest s'éleva excessivement violent; des gouttes d'eau d'une grosseur extraordinaire commencèrent à tomber à de rares intervalles; elles devinrent plus fréquentes; d'épais nuages se fixèrent au ciel, et laissèrent échapper des torrens de grêle et de pluie. Le tonnerre éclate bientôt en trois ou quatre endroits; les éclairs se succèdent si rapidement, qu'on croirait que leur lumière ardente, enflammée, va remplacer celle du jour. Nos chevaux se couchent à terre. La violence du vent déracine les arbres; les broussailles enlevées tourbillonnent çà et là. La mer, soulevée en montagnes, se brise avec fracas contre le rivage qu'elle couvre d'écume, puis en se retirant laisse à nu une plage immense. Dans la même minute, on voit les vaisseaux tout droits sur leur quille, ou bien couchés par leur travers; quelques uns, chassant sur leurs ancres, menacés de faire côte ou de se briser les uns contre les autres, tirent le canon d'alarme. L'amiral fait jeter à la mer des tonneaux de vin, d'eau de vie, des caisses de biscuits, des tonnes de farine, des balles de foin, des sacs d'orge et d'avoine, car la direction du vent poussait tout cela à terre. Il nous amena ainsi quel-

ques ressources bien faibles et bien précaires, tout en nous menaçant de désastres immenses par la destruction de la flotte : chose que peut-être il fallait déjà prévoir. Des idées sinistres s'éveillaient déjà dans les esprits, un spectacle se présentait à toutes les imaginations : une expédition manquée, un rembarquement difficile, une armée découragée, décimée par la maladie, moissonnée par la faim, en un mot tout l'immense désastre de Charles-Quint.

La violence de la tempête demeura pendant plusieurs heures uniforme et continue, sans interruption comme sans redoublement, puis le vent sauta tout à coup à l'extrémité opposée de l'horizon, il se mit à souffler de l'est, ce qui ramena le beau temps avec la même rapidité qu'avait éclaté l'ouragan. Il en était temps. « Si » cet ouragan eût duré deux heures de plus, c'en » était fait de la flotte. » Ainsi s'exprimait, dans une lettre au général en chef, en date du 17, le meilleur juge de la gravité de la circonstance, M. l'amiral Duperré [1].

Au plus fort de la tempête, l'ordre fut envoyé à la brigade Clouet, formant l'extrême gauche, de se tenir prête à rétrograder. Le général en chef eut quelques instans la pensée d'abandonner la

[1] Voyez *Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, p. 93.

ligne occupée par les deux premières divisions, pour s'établir sur une autre ligne plus rapprochée du pont de débarquement, et en cas de revers, plus facile à défendre [1]. Mais les armes de cette brigade avaient été garanties de la pluie avec des précautions qui avaient réussi; les soldats continuaient à montrer les meilleures dispositions; enfin le général Berthezène, en ce moment au quartier-général, se montrait assuré de la maintenir dans sa position, dût-il en être réduit à la seule baïonnette pour toute arme. Tout cela détermina M. de Bourmont à revenir sur cette détermination, peut-être un peu hâtivement prise. Les deux premières divisions continuèrent donc à occuper jusqu'au 19 le terrain où elles se trouvaient.

Le lendemain, la campagne devint déserte et silencieuse, vers le milieu du jour, chose nouvelle pour nous. Nous aperçûmes alors un Arabe dont la marche et toutes les allures paraissaient des plus singulières. Il se montrait, puis se cachait, puis reparaissait de nouveau; tantôt il marche à découvert, tantôt il rampe dans les broussailles. On pense d'abord à quelque piége, à quelque surprise; mais il était seul. Enfin un officier croit deviner son intention; il quitte ostensiblement son sabre,

[1] Voir note 10

s'arme d'un poignard qu'il cache, et marche à lui. Il l'amena à l'un des postes avancés. C'était un vieillard, encore plein de verdeur et de force; toutefois les nombreuses rides de son visage annonçaient bien soixante-dix ans. Il était haletant, épuisé de fatigue, et défaillant de faim; il n'avait ni bu, ni mangé depuis trente-six heures : ayant formé la résolution de se rendre parmi nous, il lui avait fallu passer tout ce temps caché dans les broussailles, avant de trouver l'occasion d'exécuter son projet. Bien qu'il fût venu de sa propre volonté, une grande terreur s'empara pourtant de lui dès qu'il se vit au milieu des ennemis de son culte et de sa patrie. Un interprète lui transmit en vain mille et mille assurances qu'il n'avait rien à craindre; elles étaient impuissantes à le tranquilliser. On le ranima enfin à l'aide de quelques gouttes d'eau de vie, puis on le conduisit à l'état-major de la première division. Arrivé là, il s'assit les jambes croisées, chargea sa pipe, et se mit à fumer, affectant dans tout cela la plus grande impassibilité. Certaines contractions nerveuses, qui, de temps à autre, plissaient son front, trahissaient pourtant de grandes anxiétés intérieures. Son menton rasé nous l'avait, dès le premier moment, annoncé comme un marabout; ses discours confirmèrent la chose. Dieu est grand! Dieu l'a voulu! que la volonté de Dieu soit faite! d'autres sentences encore, du

même genre; c'était à peu près tout ce que nous en pûmes tirer.

Dans la foule des questions que s'empressaient de lui adresser ceux qui l'entouraient, il arriva qu'un officier d'état-major, lui désignant du geste le grand nombre de nos soldats, nos faisceaux d'armes, nos canons, tout notre appareil militaire, lui fit demander s'il pensait qu'avec tout cela il dût nous être bien difficile de venir à bout des Turcs. L'Arabe ne répondit pas : mais, se saisissant de quelques menus branchages qui se trouvaient à sa portée, il les brisa un à un, puis en jeta au fur et à mesure les morceaux loin de lui, en répétant plusieurs fois : Si Allah! si Allah! « Si Dieu le veut, voulait-il dire sans doute, il en sera comme de ce bois. »

Lorsqu'il eut reposé quelques instans, mangé des oranges, fumé plusieurs pipes, le lieutenant-général se décida à l'envoyer au général en chef. Ce trajet ne se fit pas sans quelques difficultés : les soldats, curieux de voir un Arabe vivant, se précipitaient autour de lui, l'environnaient, l'étouffaient presque; il ne fallut pas moins d'une demi-compagnie de grenadiers, distribuant, à droite et à gauche, force coups de crosse, pour lui faire un passage. A moitié chemin, il fut arrêté par un officier général, qui l'interrogea d'un ton dur et hautain, laissant percer dans toutes ses manières

une sorte de curiosité méprisante. Après quelques questions, le général tira sa bourse : il voulait lui donner, ou plutôt lui jeter quelques pièces de monnaie; mais à peine le vieillard eut-il vu ce geste, ou deviné cette intention, qu'il recula vivement, jetant ses mains en avant pour repousser ce qui lui était offert. Tout son vieux sang, à moitié glacé par l'âge, sembla se rallumer pour peindre sur son visage l'expression d'une noble indignation. A son tour, il fit le geste de fouiller dans sa poche, puis, par d'autres gestes, s'efforça de faire comprendre que lui-même était disposé à donner de l'argent, non à en recevoir. Or, il était couvert de haillons, et le général de broderies, contraste qui rendait cette pantomime assez piquante; aussi termina-t-elle la scène à l'avantage de l'Arabe, en mettant, comme on dit, les rieurs de son côté. En dépit de la discipline et de la subordination, de nombreux éclats de rire partirent çà et là dans tous les rangs de ceux qu'elle avait pour spectateurs.

En présence du général en chef, l'Arabe se mit d'abord à redire ses exclamations ordinaires; mais un interprète, dont il partageait la tente, parvint à s'insinuer dans sa confiance. Il se fit connaître à ce dernier comme un personnage important d'une grande tribu. Il s'était résolu à venir, sous l'habit d'un pauvre marabout, à travers

mille fatigues et mille périls, voir de près les étrangers qui envahissaient sa patrie. Il avait voulu nous demander à nous-mêmes ce qui nous avait amenés sur la terre d'Afrique ; il avait voulu apprendre de nous ce que nous comptions être pour les tribus si rudement courbées sous le joug turc : des oppresseurs nouveaux, ou bien des amis, des libérateurs. Mais ce qui l'avait surtout poussé à se dévouer ainsi, c'était l'envie de savoir si les enfans de Mahomet avaient quelque chose à redouter de nous pour leur culte, leurs croyances, leurs mosquées. Les réponses qu'il reçut sur tous ces sujets durent lui mettre l'esprit en repos; dès le lendemain, il demanda à retourner parmi les siens pour les leur communiquer. Cette demande était faite avec une assurance affectée ; mais la crainte qu'elle fût refusée perçait cependant de temps à autre, comme malgré lui, dans les discours du vieillard : « Je ne suis pas votre » prisonnier, répétait-il souvent; je suis venu en » ami au milieu de vous, je suis ici de mon plein » gré. » Au moment du départ, il témoigna le désir d'emporter un gage, un souvenir de son séjour parmi nous, et il désigna du geste un mouchoir de poche; mais on lui offrit quelques pièces d'or, à cause de l'effigie du roi dont elles étaient revêtues. Il en prit une au hasard, sans la regarder, la porta à son front, à son cœur, et la

serra dans son mouchoir. C'était apprécier, avec autant de tact que la veille, l'intention qui, cette fois, faisait offrir cet argent. De retour aux avant-postes de la première division, d'où il devait gagner la campagne, il laissa apercevoir tous les signes d'une grande joie. Ses yeux étincelaient de plus en plus de plaisir, à mesure qu'il se rapprochait des vastes plaines où, depuis son enfance, il avait erré en liberté. Ses doutes sur nos intentions à son égard étaient enfin dissipés. Il appuya ses deux mains sur les épaules d'un de ceux qui l'avaient conduit, le regarda quelques instans avec un regard humide d'attendrissement, et qui semblait dire : Il est donc vrai! vous ne m'avez pas trompé! puis, s'éloignant à grands pas, il fut bientôt hors de vue.

On sait la force de l'exemple, l'entraînement qui porte chacun de nous à imiter les autres dans le bien et dans le mal; nous en vîmes à l'instant même un singulier exemple. Un de nos interprètes (son nom m'échappe, et je le regrette vivement), un de nos interprètes donc fut à peine instruit des motifs qui avaient amené parmi nous le marabout supposé, qu'il forma le projet de se rendre lui-même parmi les Arabes. Il se procure un habillement complet de Bédouin, se présente au général en chef, et lui dit qu'élevé parmi les Arabes, connaissant leurs mœurs, leurs usages, leur lan-

gue, il espère les amener à quelques négociations avec nous, s'il peut parvenir à se glisser au milieu d'eux. Il demande l'autorisation de partir : on lui refuse cette autorisation ; on lui met sous les yeux les innombrables difficultés d'une telle entreprise ; on lui démontre qu'il s'expose, presque sans espoir de succès, à un péril imminent, qu'il court à une mort certaine. Il persiste. Il dit que, banni de son pays, il a reçu de la France une hospitalité généreuse ; que tout ce qu'il a de plus à cœur au monde, c'est de lui prouver sa reconnaissance. Il ajoute, avec la plus grande simplicité, qu'après tout, il est vieux, que peu de jours lui restent encore à passer sur la terre, qu'ainsi il ne risque vraiment pas grand'chose. Le général en chef crut devoir céder et le laisser partir. Cette démarche pouvait avoir une grande importance, si elle eût réussi ; mais il en fut autrement. Ce malheureux étranger, trahi par des Arabes à qui il s'était confié, fut livré aux Turcs. Conduit en présence du dey, celui-ci l'interrogea lui-même sur les forces des Français, leurs projets, leur plan de campagne ; puis, pour terminer la séance, lui fit trancher la tête en sa présence. Le vieil Arabe subit, suivant toute probabilité, un sort semblable.

Le débarquement du matériel s'était fait avec une grande rapidité. Le 14, les trois divisions

d'infanterie se trouvaient à terre avant midi; une grande partie des sapeurs et des canonniers, toute l'artillerie de campagne, et soixante-quatre chevaux, le furent dès le soir du même jour. Le 15, on débarqua toutes les voitures de l'artillerie de campagne et quelques pièces de siége, deux cents chevaux, un grand nombre d'outils, des tentes, des baraques destinées à servir d'hôpitaux, une partie de l'approvisionnement des vivres. Le 17, ce fut le tour des chevaux, dont un grand nombre fut mis à terre; dans la journée, l'administration en eut deux cent cinquante à sa disposition (c'était le quart de ceux qui lui appartenaient). L'eau était assurée par un grand nombre de puits déjà creusés. Les distributions de pain avaient commencé dès le lendemain du débarquement. Les différens services d'hôpitaux, de transports ou de vivres étaient en pleine activité. L'armée avait déjà des vivres assurés pour plusieurs jours. On continuait de travailler au camp retranché, c'est à dire à une ligne de retranchement, consistant en un large fossé couronné de palissades; cette ligne s'appuyait à la mer par ses deux extrémités et devait fermer la presqu'île par sa gorge. Deux bâtimens échoués la flanquaient à ses deux extrémités. Malgré l'ardeur avec laquelle on y travaillait, ce retranchement n'était pourtant ni terminé, ni armé le 18.

Ce jour-là, bien que la marine eût déployé une incontestable et admirable activité, l'administration n'avait encore, comme je viens de le dire, que le quart de ses chevaux; ceux de l'artillerie de siége n'étaient pas encore arrivés; le génie avait à peine le tiers des siens.

Cette absence d'une partie considérable de notre matériel, qu'il fallait attendre, ce camp retranché qu'il fallait achever, étaient comme autant de liens par lesquels l'armée se trouvait enchaînée à sa position du 14. Le général en chef avait résolu de ne pas s'éloigner du rivage avant d'y avoir établi et comme fondé une sorte de place de sûreté, au moyen de laquelle ses communications seraient assurées avec la flotte, et où il pût trouver aussi, en cas de revers, un inexpugnable refuge. Charles-Quint et O'Reilly avaient négligé cette précaution; leurs désastres en enseignaient toute l'importance. Le général en chef avait résolu non moins fermement de ne pas prendre l'offensive avant d'avoir à sa disposition tout son matériel, surtout tout son matériel de siége. C'était, en effet, le siége d'Alger que nous allions faire; chose inutile, par conséquent, que d'entrer en campagne sans aboutir à ce résultat.

Je crois l'avoir dit : le camp des Turcs était établi dans la plaine de Staouëli. C'était un vaste

plateau, d'un fond sablonneux, fort élevé au dessus du niveau de la mer, sans la moindre ondulation de terrain dans toute son étendue. On en descendait, pour venir à nous, par une pente assez rapide, aboutissant à une autre plaine moins élevée, et aussi uniformément unie. Au bout de cette plaine, en marchant vers le camp français, on rencontrait des collines dont j'ai déjà parlé : elles faisaient face à celles qu'occupaient nos troupes, et qu'elles dominaient de beaucoup. C'était sur leurs pentes opposées que les tirailleurs des deux armées échangeaient d'ordinaire leurs balles ; mais ils descendaient souvent aussi jusque dans la vallée qui séparait ces deux chaines de hauteurs.

L'aga des janissaires, généralissime de la régence, commandait les forces algériennes. Sa bravoure et ses talens militaires étaient en grand renom parmi les siens. Gendre du dey, il tenait de près au trône qu'il allait défendre. Il avait pour lieutenans les beys de Constantine et de Titteri; celui d'Oran, vieillard déjà glacé par l'âge, était remplacé par le klefta de son beylick, qui se montra digne de cet honneur : il se fit tuer après avoir bravement combattu. Le bey de Constantine était à la tête d'une nombreuse garde de janissaires, peut-être méditait-il déjà les projets d'indépendance qu'il fit éclater plus tard. Le bey de

Tittery était aussi là de sa propre personne : rempli de bravoure, d'activité, d'astuce et de mauvaise foi, ardent dans toutes ses résolutions, on le vit se soumettre tout à coup aux Français dès les premiers jours de leur entrée à la Casauba; puis s'en détacher presque aussitôt pour leur susciter mille embarras, et les attaquer à Bélida. En ce moment, il se montrait notre plus ardent adversaire, laissant éclater une vive impatience de venger sa récente défaite. Auprès de lui se trouvait son fils, jeune homme de vingt-cinq ans, d'une haute taille, d'une figure noble et régulière: tombé plus tard dans les mains des Français, au passage de l'Atlas, il se plaisait à leur montrer les blessures qu'il avait reçues à Staouëli en les combattant.

La totalité des forces algériennes, en ce moment, en présence des Français, devait monter de cinquante à cinquante-cinq mille hommes; évaluation dont nous ne pourrions, toutefois, garantir l'exactitude rigoureuse. Les tribus arabes, qui en faisaient le fond, échappent nécessairement, par leur propre nature, à tout moyen d'exact dénombrement; les janissaires turcs, plus faciles à compter, montaient à six mille : c'était une troupe d'élite dans cette armée.

Pour ces derniers, c'était une question de vie et de mort qui s'allait vider sur le champ de ba-

taille. Vaincus, la misère, l'exil, l'esclavage, le caprice du vainqueur devenaient leur partage; victorieux, ils restaient, comme par le passé, les maîtres, les dominateurs, les souverains du pays. Les Arabes eux-mêmes, bien que ce fût pour leurs maîtres et leurs oppresseurs qu'ils venaient combattre, n'en manifestaient pas moins une grande ardeur guerrière; ils étaient accourus en foule sous les drapeaux de leurs beys, la plupart volontairement. La tribu belliqueuse des Zoaves se trouvait tout entière à Staouëli, hommes, femmes, enfans, vieillards. Les Kabaïles, toujours en guerre avec les Turcs, qui n'avaient pu parvenir à les soumettre complétement, les Kabaïles s'étaient faits les auxiliaires de leurs adversaires de la veille; ils étaient descendus en foule de leurs montagnes pour se mesurer avec nous. La haine de la religion du Christ et le fanatisme religieux s'étaient ranimés chez tous les croyans, à la nouvelle que des Chrétiens venaient visiter le rivage de l'Afrique les armes à la main. Arabes et Turcs étaient donc impatiens de combattre [1]. Ne pouvant se rendre compte de l'avantage que nous donnaient sur eux l'art, la discipline, l'organisation, choses qu'ils ignoraient, ils s'exagéraient l'avantage du nombre, qui se trou-

[1] Voir note 11.

vait de leur côté. Le souvenir de la désastreuse fin de toutes les expéditions des Européens ajoutait à leur hardiesse ; aussi ne doutaient-ils nullement de la victoire : ils s'en promettaient d'amples moissons de têtes. Un moment, s'était ranimée en eux cette flamme guerrière, jadis allumée par Mahomet au sein de leurs aïeux.

Dans nos rangs, le combat qui devait être prochainement livré n'était pas attendu avec une moindre impatience. Le soldat était pressé d'en finir avec un ennemi qui ne lui laissait ni repos ni relâche. La journée du 14 avait exalté sa confiance en lui-même; cinq jours de combats sans importance, mais continuels, en même temps qu'ils l'avaient aguerri, lui causaient une sorte d'irritation contre un ennemi qu'il lui fallait combattre sans cesse, sans le vaincre jamais. Un sentiment plus vif encore lui était un pressant aiguillon : les odieuses mutilations exercées sur les cadavres de ses camarades, et qu'il ne pouvait excuser, ou du moins expliquer en partie, comme le faisaient les officiers, par des mœurs, des usages, une religion qu'il ignorait; ces odieuses mutilations l'avaient exaspéré, il était impatient de les venger. Poussant même trop loin ce désir de vengeance, il s'était promis une guerre d'extermination, sans quartier; la baïonnette devait être impitoyable à l'égal du yatagan. Tous ces

sentimens se retrouvaient plus ou moins dans les officiers à proportion que, par leurs grades, leurs mœurs ou leur éducation, ils se trouvaient en sympathie plus ou moins vive avec les soldats. Ils obéissaient de plus à des mobiles tout puissans, le sentiment du devoir, l'envie de se distinguer, l'amour de la gloire. Eux aussi avaient, autant que les soldats, pleine confiance dans l'issue de la campagne ; ils croyaient à la toute-puissance de l'art et de la discipline. La foi en la civilisation moderne, cette seule croyance, cette seule religion de l'époque, ne doit-elle pas se trouver dans nos camps aussi bien que dans nos cités ?

Dans la soirée du 18, trois jeunes Arabes se présentèrent aux avant-postes de la deuxième division. A l'aspect de nos sentinelles, ils témoignèrent quelque indécision et n'osèrent plus avancer. Un interprète se rendit auprès d'eux. Il engagea l'un d'eux à l'accompagner au poste le plus voisin ; mais celui-ci n'y voulut consentir qu'à la condition qu'un des nôtres, livré comme ôtage, resterait sans armes auprès de ses deux compagnons jusqu'à son retour. On le lui accorda : un sergent d'artillerie fut envoyé aux Arabes, dont l'un accompagna l'interprète à un de nos postes. Après quelques pourparlers, il donna l'avis que les Turcs devaient tenter dès le lendemain une attaque générale. Le même avis

fut donné dans la soirée à la première division par un nègre transfuge que nous envoyâmes aussitôt au quartier-général. La chose n'avait rien qui nous surprît : à l'aide de nos lunettes, nous avions aperçu pendant la journée beaucoup de mouvement sur le plateau de Staouëli. Il était visible qu'on y remuait de la terre, qu'on y construisait des batteries : ceux qui prétendaient avoir une vue perçante assuraient même qu'ils en comptaient les embrasures. Pour masquer ces préparatifs, l'aga nous avait envoyé un plus grand nombre de tirailleurs que de coutume.

A peine les intentions des Turcs nous furent-elles connues, que, les imitant dans leurs travaux, nous nous mîmes aussitôt à remuer aussi de la terre de notre côté. Il s'agissait de couvrir notre gauche de quelques petits retranchemens ; c'était là l'endroit faible de notre position.

Si l'ennemi nous vit faire, il put se croire deviné : le janissaire-aga, ayant apprécié avec beaucoup de justesse le fort et le faible de notre position, s'était résolu à nous attaquer par notre gauche. Il se proposait de passer sur le ventre aux deux régimens, qui, de ce côté, s'appuyaient à la mer ; de se jeter ainsi sur les derrières de notre armée, pour la séparer de ses ressources et de son matériel, de ses moyens d'embarquement, et de la pousser, autant que possible, dans

l'intérieur du pays; il se proposait, en outre, d'attaquer en même temps, quoique plus faiblement par la droite et par le centre, dans le but de masquer son attaque principale, et d'empêcher notre droite de venir au secours de notre gauche. Se réservant l'attaque de gauche à la tête de la milice turque, il avait chargé les beys de Constantine et de Tittery de celle du centre et de la droite.

Résolu, comme je l'ai dit, à ne pas pénétrer encore dans l'intérieur du pays, M. de Bourmont ne se proposait qu'une seule chose pour la journée qui se préparait : c'était de repousser l'attaque dont il était menacé, tout en se maintenant dans sa position.

A trois heures du matin, une heure avant le moment où devait paraître le soleil, une partie de nos soldats, la pelle et la pioche en main, travaillaient encore aux retranchemens que nos généraux avaient résolu d'élever. La nuit était obscure, aucune étoile ne brillait au ciel que nous voilait un épais brouillard, et la lune était couchée depuis long-temps. Depuis la veille, nos avant-postes (chose rare!) n'avaient été troublés par aucune alerte; nos sentinelles, redoublant de surveillance en raison des avis reçus, n'avaient rien vu, rien entendu. Se glissant, avec une adresse infinie, à travers les broussailles et les différentes sortes d'accidens dont le terrain

était bouleversé, depuis leur camp de Staouëli jusqu'à nous, les Turcs et les Arabes n'étaient pourtant plus qu'à une demi-portée de fusil de nos postes avancés ; nous en étions entourés de toute part.

Alors, à un signal donné par un coup de canon tiré d'une des batteries ennemies construites le jour précédent, ils engagent simultanément une vive fusillade sur toute l'étendue de notre ligne; ils l'enserrent d'un demi-cercle où étincellent des multitudes de points lumineux, où s'agitent en tout sens de longues lignes enflammées, d'où s'élèvent en même temps des cris aigus et perçans.

Des masses confuses de cavalerie et d'infanterie se précipitent sur nos avant-postes qu'ils attaquent tous à la fois avec une tumultueuse impétuosité.

A notre extrême droite, des cavaliers arabes, sous la conduite du bey de Constantine, descendent au galop deux mamelons derrière lesquels ils étaient cachés ; d'autres Arabes se lèvent au même instant, couchés qu'ils étaient dans les broussailles, et dirigent un feu bien nourri sur nos artilleurs. Tous ensemble franchissent la petite vallée et le ruisseau qui les séparaient des Français. Trois compagnies du 48e, auxquelles ils se heurtent d'abord, sont forcées de se replier ; deux compagnies de voltigeurs s'élancent à leur se-

cours. L'ennemi, de son côté, redouble d'efforts, voulant à tout prix s'emparer d'une batterie d'obusiers qui lui faisait beaucoup de mal; le 48e s'ébranle tout entier, et se porte sur le lieu du combat, qui devient plus sanglant, plus acharné. Il tourne enfin à notre avantage. L'ennemi est repoussé. Il essaie de se défendre sur le bord du ruisseau; attaqué là plusieurs fois à la baïonnette, il l'encombre de cadavres, puis se voit forcé de rétrograder. Mais à peine a-t-il commencé ce mouvement, qu'il se trouve exposé au feu de cette batterie d'obusiers, dont il n'a pu réussir à se rendre maître : elle lui ôte toute possibilité de reprendre l'offensive jusqu'à la fin de la journée.

Les petits retranchemens couvrant nos avant-postes deviennent autant de champs de bataille particuliers; chacun d'eux est pris et repris plusieurs fois; on s'y bat avec un acharnement incroyable. Turcs, Arabes ou Français, par des motifs différens, sont également animés les uns contre les autres, également déterminés à ne pas faire de quartier. De là, grand nombre de traits d'audace, de bravoure, d'opiniâtreté au combat. Une compagnie de voltigeurs du 14e marchant pour reprendre à la baïonnette un poste d'où elle avait été chassée, un jeune soldat, dès qu'on est parvenu à quelques pas de l'ennemi, ne peut

plus se maîtriser : il quitte son rang et s'élance seul au milieu des Arabes où il se maintient en recevant plusieurs blessures, jusqu'au moment où sa compagnie le dégage en arrivant sur le terrain. Uu sergent-major du même régiment est frappé d'une balle, et crie : vive le roi ! Peu de minutes après, une seconde balle le renverse ; il se relève, reprend son rang en poussant le même cri, et se refuse à s'aller faire panser ; mais une troisième balle l'atteint presque aussitôt : cette fois, il tombe pour ne plus se relever ; mais il balbutie encore son dernier cri de guerre. Ailleurs, une compagnie du 37e, étant à couvert derrière le retranchement qu'elle devait defendre, voici que tout à coup un Turc, devançant les siens qu'il conduisait à l'attaque de ce retranchement, s'élance sur le parapet ; il y plante son drapeau, couchant en même temps en joue le capitaine de la compagnie. Celui-ci s'était déjà précipité à sa rencontre : de la main gauche, il se saisit du fusil de son adversaire, dont il écarte le canon de sa poitrine ; de la droite, il s'efforce de l'atteindre de son sabre. Tous deux luttent ainsi jusqu'à ce que le Français, plus adroit ou plus heureux, atteigne enfin d'un coup de revers le cou nu du Turc. La tête de ce dernier, à demi détachée du cou, pend et roule sur les épaules du Turc, qui reste encore quel-

ques instans debout, et qui tombe enfin. D'autres scènes du même genre se répètent en même temps sur toute la ligne.

A l'extrême gauche, les Turcs et la milice, leur aga en tête, avaient plus d'impétuosité encore que le bey de Tittery avec ses Arabes. Ils ne font qu'une courte et vive fusillade; puis, le sabre et le pistolet au poing, s'élancent sur le 28e. En ce moment, ce régiment exécutait un mouvement rétrograde, pour prendre une position plus concentrique; le bataillon qu'il avait en première ligne, forcé d'occuper un grand nombre de points, avait plusieurs compagnies disséminées çà et là; et c'est dans cet ordre qu'ils opéraient leur retraite. Les Turcs la prennent pour une fuite; ils redoublent d'ardeur. Un moment, ils sont maîtres d'un vaste espace du terrain que nous occupions précédemment; ils nous attaquent de nouveau. Le colonel, jugeant l'occasion favorable à montrer de l'audace, fait faire volte-face à son arrière-garde, qui marche droit à l'ennemi, bien qu'elle consistât en une seule compagnie; deux autres compagnies se rallient, qui soutiennent celle-ci. Le bataillon se reforme, mais dans un terrain tellement désavantageux, qu'il perd en une demi-heure le quart de son monde. Il continue son mouvement de retraite. Alors, autre fatalité: les munitions commencent à man-

quer ; les tirailleurs reviennent la giberne vide ; le cri *plus de cartouches!* circule dans les rangs, qui s'éclaircissent de plus en plus : un peu de désordre s'en mêle. Le colonel, vieil officier, plein de bravoure et d'expérience, crie à plusieurs reprises, et d'une voix qui domine le tumulte : *Au drapeau! enfans, au drapeau !* Là, il achève de rallier son monde, fait reprendre les rangs, forme le carré, et se dispose à recevoir vigoureusement, à la baïonnette, la charge de l'ennemi. Mais dans ce moment, le général d'Arcine, placé en seconde ligne, se porte, à la tête d'un régiment de sa brigade, au secours du 28ᵉ. De nouvelles cartouches arrivent, qui sont aussitôt distribuées. *Vive le roi!* s'écrie le colonel, qui vient de recevoir une balle dans son hausse-col, *en avant!* Le régiment reprend immédiatement l'offensive, repousse l'ennemi, rentre dans sa première position, et poursuit les Turcs bien au delà : le 20ᵉ régiment, qui a partagé les mêmes chances que le 28ᵉ, l'appuie dans ce mouvement offensif.

A ces attaques principales succède, aussitôt qu'elles sont repoussées, une fusillade qui, pendant une ou deux heures, éclate également vive, également intense des deux côtés. A son pétillement saccadé se mêle le ronflement monotone du canon ; dès le commencement de l'affaire, notre artillerie avait engagé comme un combat parti-

culier avec l'artillerie ennemie, qu'elle cherchait à démonter. Nos boulets et les boulets ennemis s'attirent mutuellement; ils se croisent au dessus de nos têtes en décrivant d'immenses paraboles. Le général Lahitte, ne pouvant disposer que de cinq ou six obusiers, les porte successivement sur différens points de notre ligne; il les multiplie par la rapidité du mouvement qu'il leur imprime. Pendant ce temps, deux bricks à vapeur se sont embossés à notre gauche, près du rivage, deux ou trois autres à notre droite : ce sont autant de redoutes élevées tout à coup pour protéger nos ailes. Ils commencent leur feu aussitôt que l'ennemi est repoussé; leurs boulets sillonnent le terrain et ricochent en tout sens, écrasant par sa droite et sa gauche les masses que nos obus criblent de face.

Turcs et Arabes n'en continuent pas moins de combattre avec un courage, une opiniâtreté qu'il nous faut admirer. Le soleil, qui s'est enfin fait jour à travers le brouillard qu'il a dissipé, nous les montre garnissant toutes les pentes des collines qui nous font face. On les voit s'agiter çà et là, au gré de l'impétuosité de chacun. Le plus souvent, ils se disséminent en tirailleurs; quelquefois ils se réunissent en grand nombre autour d'un drapeau, qu'agite au dessus de sa tête quelque Turc ou quelque chef de tribu; et ces groupes,

qui font la boule de neige en se grossissant le long du chemin, se précipitent alors sur nous : mais, accueillis à demi-portée de fusil par un feu bien nourri, ils s'éparpillent en tout sens. D'autres fois, demeurant unis quelques instans, ils changent de direction à cette distance, tournent brusquement à droite ou à gauche, et vont se briser à quelque distance, après avoir essuyé le feu successif d'une partie de notre front. Ils remplissent l'air de cris aigus et perçans. Leurs mouvemens confus, les dispersant sur une surface immense, les font paraître dix fois plus nombreux que nos deux premières divisions, qui seules prennent part au combat ; car celles-ci, en colonnes serrées par régimens, n'occupent que peu de terrain, et manœuvrent dans un espace de peu d'étendue. Leurs rangs sont silencieux ; à peine s'en échappe-t-il quelques rares et brefs cris de commandement : *halte ! front ! à droite, alignement ! feu ! chargez !*

A celui dont l'œil aurait embrassé l'ensemble du champ de bataille, nos régimens ainsi pelotonnés, ainsi ramassés, devaient paraître, à chaque instant, sur le point d'être engloutis au sein de cette multitude qui s'agite tout autour en flots menaçans. Mais la tumultueuse impétuosité de nos assaillans se dissipe en mouvemens inutiles et sans but ; leurs étourdissantes clameurs frap-

pent l'air d'un vain bruit. Nous, au contraire, nous ne faisons pas un seul mouvement, un seul pas qui ne soit une conquête et ne nous assure un avantage; nous n'élevons pas un seul cri qui n'aille porter d'inévitables ravages dans les rangs ennemis.

A notre droite, le bey de Constantine, repoussé dans son attaque, repasse donc bientôt le ruisseau qu'il avait franchi le matin pour venir à nous. Sur le centre, le bey de Tittery se voit de même forcé de nous céder de nouveau le terrain qu'il avait d'abord envahi. Même chose arrive à l'aga des janissaires et à la milice turque. Sur ce point, nous sommes même forcés d'attaquer à notre tour pour nous défendre avec succès. Il en résulte que, voulant nous borner à conserver nos lignes, nous gagnons peu à peu du terrain sur l'ennemi par notre centre et notre gauche, surtout par notre gauche. Alors nos voltigeurs, qu'il faut détacher en avant de notre front aussitôt que l'ennemi est repoussé, pour le contenir et l'éloigner, se laissent de plus en plus emporter par leur ardeur. Nous les soutenons par des compagnies qui sont de même entraînées; puis nous marchons au secours de celles-ci avec des bataillons entiers. Ce mouvement offensif, qui réussit partout, entraîne la première division tout entière. Le rideau des collines, occupé par l'ennemi les

jours précédens, est franchi; et, après quatre heures et demie de combat, nous nous trouvons au commencement d'une plaine dont la pente rapide allait aboutir au camp de Staouëli; mais là nous faisons définitivement halte, attendant de nouveaux ordres sur ce qui nous reste à faire.

L'ennemi, ne se voyant pas poursuivi, se rallie en avant de son camp, au sommet de cette hauteur dont je viens de parler : il occupe une position presque parallèle à celle où il a combattu le matin. Toutefois, ses masses irrégulières de cavalerie et d'infanterie se sont portées de préférence en face de notre droite, dont le mouvement offensif a été moins prononcé; elles nous observent et nous menacent encore de ce côté. Deux batteries de pièces de gros calibre défendent leur camp.

Le champ de bataille où l'ennemi avait combattu toute la matinée était alors derrière nous; nous l'avions traversé. A notre gauche, il nous présenta un spectacle hideux. Grand nombre de nos morts, et, ce qui était horrible à penser, sans doute aussi beaucoup de blessés, s'étaient trouvés quelques instans au pouvoir de l'ennemi; nous les revîmes odieusement mutilés. Pieds, tête et mains coupés, ventre ouvert, ils nageaient dans le sang, au milieu de leurs en-

trailles dispersées. Des femmes, qui se trouvent toujours en grand nombre à la suite des tribus arabes, avaient montré le plus d'ardeur à ces mutilations. L'une d'elles gisait à côté d'un cadavre français dont elle avait arraché le cœur! Une autre s'enfuyait, tenant un enfant dans ses bras : blessée d'un coup de feu, elle écrasa avec une pierre la tête de l'enfant, pour l'empêcher de tomber vivant dans nos mains; les soldats l'achevèrent elle-même à coups de baïonnette.

Sur le reste de la ligne, les cadavres arabes et turcs étaient disséminés dans le même désordre où ils s'étaient battus. Parmi eux, un groupe de cinq Turcs, tombés les uns près des autres, comme s'ils se fussent liés par quelque serment de vaincre ou de mourir ensemble, était venu se faire tuer presqu'au milieu de nos rangs. L'un d'eux était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'une figure admirablement belle, douce, mélancolique, un peu efféminée peut-être. Il n'avait aucune blessure apparente : la mort lui était venue si douce, si instantanée, tellement sans souffrances, qu'il semblait endormi. Un ruban noir, passé autour de son cou, excita ma curiosité. Un peu préoccupé d'idées européennes, je voulus voir si ce ruban ne tiendrait pas, par hasard, le portrait de sa maîtresse. J'entr'ouvris sa veste;

mais, au lieu d'un portrait [1], je trouvai un petit sachet de cuir, renfermant un parchemin où le nom de Dieu, avec tous les attributs que lui donnent les Mahométans, se trouvait écrit en tout sens, de manière à former les dessins les plus bizarres. C'était une amulette destinée, sans doute, à défendre celui qui la portait contre le fer et le plomb; sa vertu ne me sembla pas merveilleuse; elle-même avait été cruellement endommagée par la balle qui avait tué ce jeune homme. Le hasard, la fatalité, la Providence (quel nom donner à cela?) s'étaient cruellement raillés et des amulettes et de celui qui avait compté sur leur protection.

Un autre de ces hardis guerriers semblait être de tout point en contraste avec le précédent : c'était un vieillard à barbe blanche, à membres vigoureux; les traits du visage fortement caractérisés, la face équarrie à la façon du lion. Il était tombé à la tête de ces cinq soldats, comme s'il en eût été le chef. Blessé qu'il était à la hanche, au bras, à la cuisse, ce n'était pourtant aucune de ces blessures qui lui avait donné la mort; mais, lorsque, épuisé par la perte de son sang, il avait senti son fusil sur le point de lui échapper, son yatagan devenir trop pesant pour son bras affaibli, le vieillard, rassemblant ce qui lui restait de forces, s'était enfoncé un poignard dans le sein. Le coup

[1] Les Musulmans ne se font jamais peindre.

avait été porté d'une main si ferme, qu'on voyait que la vie avait dû s'arrêter à l'instant ; la haine, la colère, l'animation du combat n'en étaient pas moins encore toutes vivantes sur cette mâle figure. Au reste, partout les cadavres des Turcs étaient au premier rang : ils s'étaient montrés fidèles à ce poste d'honneur, où, d'après leur manière de combattre, c'était d'eux-mêmes qu'ils s'étaient portés ; ce n'étaient pas les liens de la discipline qui les avaient forcément enchaînés. Mourir ainsi, à la tête de ceux dont ils avaient fait leurs sujets, leurs esclaves, n'était-ce pas noblement justifier leur domination passée, légitimer jusqu'à leur impitoyable tyrannie[1] ?

L'ardeur des troupes, un moment reposée dans la position que j'ai dite, continuait d'être extrême. Le camp de Staouëli, dont nous nous trouvions fort voisins, ne pouvait être vigoureusement défendu ; l'imprévoyance connue de nos ennemis nous en était un sûr garant. Ne pas poursuivre le succès commencé, en marchant en avant, c'était l'annuler aux yeux de nos soldats, aussi bien qu'à ceux des Turcs et des Arabes. Un seul coup-d'œil révéla tout cela au général en chef, aussitôt qu'il fut arrivé sur le champ de bataille ; il était alors sept heures et demie. M. de Bourmont n'avait pas supposé que l'attaque de

[1] Voir note 12.

l'ennemi deviendrait aussi vive qu'elle le fut; il était d'ailleurs résolu à ne pas quitter notre position du 14 jusqu'à l'arrivée du matériel. D'autres motifs l'avaient encore retenu jusqu'à cette heure à Sidi-Ferruch, et l'avaient empêché de se rendre sur les lieux au commencement de la journée.

Les ordres de marche et d'attaque sont bientôt donnés : les deux premières divisions s'avanceront en bataille jusqu'au pied de la hauteur au sommet de laquelle se trouve l'artillerie ennemie. Parvenue là, la première division fera halte quelques instans; et, pendant ce temps, la deuxième division, qui se trouve à la droite de celle-ci (nous étions en ordre inverse), conversera sur elle, et tournera par cette manœuvre les batteries ennemies. Le feu de ces batteries ne pouvait l'atteindre pendant la durée de ce mouvement.

Exécutant ce mouvement, la première division franchit un terrain tout couvert de broussailles, tout hérissé d'obstacles. Le feu de l'artillerie ennemie, heureusement assez mal dirigé, acquiert de l'activité; la division arrive pourtant à l'endroit où elle doit faire halte. Mais le mouvement de la deuxième division ne s'est pas fait avec la même précision. Si elle n'est point en prise à l'artillerie turque, elle se trouve en face de masses de cavalerie qui l'obligent à ne s'avancer qu'avec une extrême circonspection; or ce

temps profite aux artilleurs turcs, qui commencent à tirer avec plus de justesse sur la première division : la situation de celle-ci en devient périlleuse ; elle est surtout en prise, par ses trois régimens de gauche, au feu de l'ennemi. Il paraît évident qu'une attaque sur les batteries ennemies, fût-elle exécutée de face, lui coûtera moins de sang que son inaction prolongée plus long-temps. Elle se remet donc en marche.

En dépit des difficultés d'un terrain à peine praticable à l'infanterie, notre propre artillerie accompagne ce nouveau mouvement. Pour la vingtième fois depuis l'ouverture de la campagne, nous avons lieu d'admirer l'adresse des canonniers, l'habileté de leurs officiers, la perfection du nouveau matériel. Nos pièces, mises en batteries toutes les fois que cela est possible, tirent par dessus nos têtes, tandis que nous continuons d'avancer : à chaque station, elles échangent leurs boulets avec ceux de l'ennemi; puis, repartant au grand trot, elles nous rejoignent, et recommencent plus loin la même manœuvre.

Ainsi soutenue, notre infanterie brave le feu de l'ennemi, assez vif, mais en général peu meurtrier, en raison du peu d'épaisseur de nos lignes ; elle parvient, l'arme au bras, au milieu de cette pente rapide, qu'il s'agit d'escalader ; là, les difficultés augmentent ; la fatigue, la soif, le soleil qui

frappe d'un éblouissement subit, jettent sur le carreau grand nombre de nos hommes. Les traînards augmentent incessamment : après un instant de repos, essaient-ils de regagner leurs rangs par une course plus rapide, ils achèvent de s'épuiser, et tombent à quelques pas. La marche commence à se ralentir; les rangs se décousent, se rompent en quelques endroits. Mais alors la charge bat tout à coup. Ce bruit agit sur nos jeunes soldats, comme le son de la trompette sur le cheval de race, qu'il fait hennir et piaffer. Ils se raniment, se redressent, se serrent dans leurs rangs; chacun veut *sentir le coude à gauche*, afin de faire savoir au voisin qu'il est là. L'ordre se rétablit; nous recommençons à marcher avec régularité.

Une dernière décharge de l'ennemi, dont nous ne sommes plus qu'à un quart de portée de fusil, passe au dessus de nos têtes; nous redoublons de vitesse, pour éviter qu'il ne recommence. Les voltigeurs s'élancent en avant; ils sont dans la batterie, dont quelques unes des pièces achevaient d'être rechargées; et, l'instant d'après, nos régimens de gauche les y ont rejoints.

De ce point, le camp de Staouëli nous apparut avec ses groupes de tentes irrégulières. En avant, les Turcs et les Arabes, rassemblés en grand nombre, semblaient d'abord vouloir en défendre l'entrée; mais notre artillerie, qui, là encore, est

arrivée au but presque aussitôt que nous, se met à l'instant même en batterie devant l'ennemi : elle l'effraie presque autant par la miraculeuse célérité de ses mouvemens que par ses boulets. Nos fusées à la Congrève, avec leur étrange et terrible sifflement, avec leur longue queue de flamme, qui les fait ressembler à autant de comètes étincelantes, achèvent de le troubler par un spectacle nouveau pour lui. Au lieu de nous attendre, Turcs et Arabes s'enfuient pêle-mêle; ils regagnent en toute hâte leur camp, poursuivis par nos voltigeurs, et ne songent à enlever ni vivres, ni munitions, ni matériel d'aucune sorte; ils se précipitent en masse sur la route d'Alger.

Cette route et le terrain qui l'avoisine sont couverts d'une multitude en désordre. Cavaliers et fantassins se pressent, s'entassent dans les moindres sentiers; ils escaladent les montagnes, côtoient les précipices, traversent les vallons escarpés; les plus hardis sont les plus effrayés. Les cavaliers déchirent impitoyablement de leurs larges étriers les flancs de leurs chevaux. A chaque instant, ils croient apercevoir les Français; c'est alors à qui redoublera de vitesse. Il n'est question ni d'arrière-garde, ni d'avant-garde; il n'y a plus de chefs. Les Turcs, qui ont été les premiers au combat, ne se distinguent plus que par leur ardeur à fuir; les beys se

trouvent pêle-mêle avec les simples Arabes. Ceux qui arrivent d'abord aux sommets du Boud-jareah, d'où l'on domine Alger, en descendent aussitôt pour se précipiter vers les portes de la ville. Mais, soit que Hussein s'attendît à voir déjà paraître les Français, soit qu'il redoutât la colère des janissaires exaspérés par cette récente défaite, ou bien qu'il craignît surtout la présence des tribus arabes dans l'intérieur de la ville, les portes en étaient fermées; au dessus de chacune, des canonniers se tenaient auprès de leurs pièces prêts à faire feu. Les premiers arrivés se rejettent en arrière, ils veulent rétrograder, remonter les sentiers qu'ils viennent de descendre, mais ils se rencontrent alors avec les masses de fuyards qu'ils ont devancées, et de là un désordre, une confusion qui augmentent d'instant en instant à mesure que la foule s'accroît. Les blessés, emportés du champ de bataille par préjugé religieux et non par un sentiment d'humanité, maintenant qu'ils ne courent plus le risque de tomber entre nos mains, sont abandonnés sans qu'on en prenne aucun soin; on les entasse avec les morts, on les roule dans les ravins, on les foule aux pieds; leurs plaintes et leurs gémissemens se mêlent aux mille clameurs de la foule. Celle-ci est saisie d'une sorte de fureur aveugle : tantôt elle menace les maisons des consuls qui se trouvent sur la montagne,

et dont quelques unes doivent se préparer à soutenir un siége; tantôt elle tourne ses armes contre elle-même. Çà et là éclatent des luttes furieuses, des combats acharnés. Au milieu de cette sorte de chaos, quelques uns se font remarquer entre tous par leurs efforts pour se frayer un passage jusqu'au pied des murailles. Arrivés là, ils heurtent en désespérés aux portes de la ville, le yatagan d'une main, et de l'autre des têtes de Français dont ils viennent réclamer le prix; pour ces sanglans triomphateurs eux-mêmes, la consigne demeure impitoyable.

La sévérité n'en fut adoucie que pour un instant, et un seul homme, le général vaincu, le janissaire-aga. C'était l'ordre du dey de l'amener à la Casauba aussitôt qu'il se présenterait aux portes d'Alger; l'ordre fut exécuté. En l'apercevant, Hussein cache sa colère sous les dehors d'une amère ironie : il lui demande quelles nouvelles il apporte; si les Français ont regagné leurs vaisseaux, ou bien s'il les a tous jetés à la mer, comme il s'était plus d'une fois vanté qu'il le ferait [1]; si le trésor de la Casauba suffira à contenir leurs dépouilles; si les bagnes, depuis long-temps déserts, seront assez larges pour les prisonniers qu'ils ont laissés; si les

[1] Voir note 13.

têtes déjà coupées s'éleveront en bien hautes pyramides à la porte de Babel-Wed; ou bien s'il était vrai, comme des malveillans se plaisaient à le dire, que lui, le janissaire-aga, le généralissime de la guerrière milice d'Alger, fût lui-même en fuite devant de vils Chrétiens. Disant cela, chacun des regards de Hussein menaçait de plus de morts la tête du malheureux aga que ne l'avaient pu faire, toute la matinée, nos balles et nos boulets. — « Eh! que vouliez-vous donc que je » fisse? s'écrie enfin celui-ci, ne pouvant plus » dévorer tant d'affronts en silence : je me suis » rué sur eux, et ils n'ont pas bougé. » Réponse dont la naïveté peint assez fidèlement l'idée que ces peuples se font d'un combat. A ces mots, le dey donne enfin un libre cours à sa colère : il s'emporte; il traite l'aga de lâche, de chien, lui crache au visage, et lui ordonne de sortir de la Casauba. L'aga, qui s'était efforcé de reprendre son impassibilité, obéit en silence. Nous avons dit qu'il était gendre du dey, ce qui explique la sorte de stoïcisme avec laquelle il subit cet ignominieux traitement; on sait le respect profond qu'ont les Turcs pour l'autorité paternelle, ou pour toute autorité qui la représente.

A ce moment même, nous entrions, je l'ai déjà dit, dans le camp abandonné de Staouëli. Son aspect, différent de celui de nos camps

d'Europe, nous avait paru de plus en plus étrange à mesure que nous l'avions vu de plus près. Ses tentes étaient, pour la plupart, d'une blancheur éblouissante; il s'en trouvait aussi quelques unes bariolées de couleurs diverses : les unes, de forme conique, ressemblaient à de petites pyramides; les autres étaient oblongues, allongées à la façon de nos vaisseaux. Le croissant étincelait au sommet des unes, sur d'autres c'était un globe doré. Elles étaient de tailles et de dimensions diverses. Aucun ordre, aucun alignement n'avaient présidé à leur arrangement : elles semblaient jetées, comme au hasard, par groupes irréguliers, suivant que l'avait voulu le caprice de ceux qu'elles avaient abrités, ou le caprice du chef auprès duquel ceux-ci étaient venus se ranger. Des chevaux, la bride sur le cou, la selle sur le dos, galopaient çà et là sans cavaliers. A gauche, une centaine de chameaux nous montraient, pour la première fois, leurs formes et leur allure bizarres, dont s'effrayaient nos propres chevaux.

Un Arabe avait été tué par une balle, à dix pas d'un magasin à poudre qu'il s'était dévoué à faire sauter à notre approche; la mèche dont il s'était armé brûlait encore dans sa main déjà glacée. Quelques autres cadavres se trouvaient aussi épars çà et là; le temps avait, à ce qu'il paraît, manqué pour les enlever.

Au centre du camp s'élevaient cinq à six palmiers dont les couronnes de sombre feuillage se balançaient à une immense élévation du sol. Plus loin, se montraient deux bois de figuiers aux branches entrelacées, seule verdure qu'on aperçût, et qui semblaient deux îlots de verdure au milieu d'une mer de sable, deux oasis au sein du désert; partout ailleurs, de quelque côté qu'on portât les yeux, on n'apercevait qu'une immense plaine, partout étincelante, partout éblouissante d'une terre rougeâtre. Le soleil versait une lumière ardente, le ciel paraissait quelquefois près de s'embraser. Aux extrémités de l'horizon, apparaissait l'Atlas aux sommets gigantesques, enveloppé de la robe de vapeurs qu'il ne dépouille jamais. Tout cela ne ressemblait en rien à ce que nous avions vu depuis notre débarquement. Ce n'étaient plus des arbustes et des broussailles, c'était du sable, de la solitude, de la lumière embrasée; c'était l'Afrique telle que nous n'avions cessé de la rêver depuis les salons de Paris jusque dans la rade de Toulon et la baie de Sidi-Ferruch. Après s'être longtemps cachée de nous, en se fardant d'une verdure étrangère, elle consentait enfin à se laisser voir dans quelques unes de ses beautés arides, étranges, colossales.

La tente de l'aga était formée de plusieurs compartimens distincts les uns des autres : c'était

un appartement complet, où l'on passait d'une pièce à l'autre en soulevant un coin de tapisserie. La première était un immense salon, dont la tenture de drap rouge était toute parsemée d'une profusion de rosaces, d'ornemens, de dessins, de broderies de toutes sortes de couleurs, où pourtant dominait un vert éclatant. Plus loin était l'appartement des femmes; et au delà de celui-ci le poste des eunuques. La pièce occupée par les femmes ne recevait de jour que par le premier salon; d'épaisses tentures en dérobaient les mystères à tous les yeux, à toutes les oreilles. Elle avait été récemment habitée; des coussins et des tapis dont elle était encombrée, une forte odeur de musc qu'elle exhalait, en étaient autant de preuves. L'esclave favorite s'était exposée à voir la mystérieuse draperie soulevée, à l'heure du berger, par quelque officier français, à la place du sultan qu'elle attendait : l'aventure eût été plaisante. La tenture de la première pièce était soutenue, de distance en distance, par de grands piliers de bois, peints en vert et ornés de sculptures variées; ils imitaient d'élégantes colonnes et supportaient, à diverses hauteurs, des armes en trophée. Un des petits côtés de la tente, dont la forme était un carré long, se relevait en s'appuyant sur un certain nombre de piliers semblables à ceux de l'intérieur; on avait alors un

péristyle élégant, une gracieuse colonnade. Là, l'aga venait voir manœuvrer les troupes, donner ses ordres, entendre les rapports; là il fumait sa longue pipe en respirant la fraîcheur du soir et du matin : puis, lorsqu'il avait assez de tout cela, la toile retombant sur un mot de sa bouche, un signe de sa main lui rendait aussitôt une retraite inaccessible à la chaleur et au bruit. Tout autour se trouvaient d'autres tentes de dimensions beaucoup moindres que celle-là; elles étaient occupées par les esclaves, les domestiques, ce qu'on pourrait appeler les officiers de la maison de l'aga. La civilisation de l'Orient était là tout entière. La guerre était autrefois un état tellement ordinaire pour les Turcs, qu'ils en ont peut-être conservé l'habitude d'y transporter le luxe, les recherches, les commodités dont nous ne savons jouir qu'au sein de la paix; peut-être aussi qu'une longue paix les a tellement amollis, qu'ils ne savent plus se sevrer de tout cela, même au milieu des travaux et des périls de la guerre. Les tentes des beys de Constantine et de Tittery étaient construites sur un même modèle.

La tente de l'aga fut occupée par l'état-major de la première division; elle avait échu en partage au général Berthezène. Le péristyle ouvert nous offrit un lieu de repos devenu bien nécessaire après les rudes fatigues de la journée. Un vent

léger s'était levé au coucher du soleil; nous en respirâmes la fraîcheur avec délices. Les préparatifs du souper qui devait suppléer le dîner et le déjeûner se firent en toute hâte : la cuisse d'un mouton qui, deux heures auparavant, paissait encore l'herbe sur laquelle nous étions assis, composait à elle seule tout le repas. Le sac du grenadier de faction nous servit de table; ce militaire, à jeun comme nous, sans quitter son fusil ni sa faction, devint lui-même un de nos convives. Sans qu'il fût question de fourchettes, de cuillers ou d'assiettes, nous dévorâmes à belles dents chacun notre morceau. Un bidon, rempli d'un vin de distribution assez épais, devint la coupe du festin. Passant hiérarchiquement de main en main, du lieutenant-général au factionnaire, elle revenait de là à son point de départ, sans jamais chômer. Ces habitudes et cette simplicité républicaines, dont la tradition s'est conservée dans nos camps, avaient, ce me semble, quelque chose de piquant sous la tente d'un aga, au milieu de tout le luxe de l'Orient; mais ces mêmes lieux avaient été témoins de bien d'autres contrastes encore dans le courant de cette journée. Le matin même, l'aga, au milieu de ses femmes, avait pris son café, fumé son narghilé et donné ses derniers ordres pour le combat, sous ce même péristyle où nous nous trouvions. En-

touré de ses gardes, de son cortége, de ses esclaves, il avait traversé son camp, plein d'orgueil et d'espoir, pour marcher à une victoire qu'il considérait comme certaine. Il s'en échappait peu d'heures après en fugitif; la colère du dey planait maintenant sur sa tête, la honte et l'humiliation l'abreuvaient au milieu des siens; nous, assis sur ses tapis, à l'ombre de sa tente, ayant été, à deux heures près, au moment de nous arranger de ses femmes, nous devisions gaiement de sa mésaventure. C'était là une source de joyeux propos, d'intarissables saillies, qui, joints à la faim, à la soif, à la fatigue, servaient d'assaisonnemens à notre chère quelque peu frugale.

Dans cette nouvelle position, la deuxième division fut placée de nouveau à la droite de la première; c'était continuer l'ordre renversé dans lequel nous avions marché et combattu jusqu'à ce jour. Une brigade de cette division en fut détachée, pour être placée à la hauteur de la batterie algérienne qui protégeait le camp; et cette brigade devint de la sorte un poste intermédiaire entre le camp de Staouëli et la presqu'île de Sidi-Ferruch, où la troisième division continua de former la réserve du camp de Staouëli. Les deux premières divisions s'étendirent sur une sorte d'arc de cercle présentant sa convexité à l'ennemi;

entre elles passait la route d'Alger, route assez mal tracée du reste, et qu'il s'agissait, pour ainsi dire, de deviner avant de la suivre.

On s'occupa d'utiliser immédiatement les résultats matériels de la victoire; les bestiaux trouvés au camp furent livrés à l'administration et remis en un parc; l'eau, qui était en abondance, nous permit d'avoir des fontaines et des abreuvoirs; nos canonniers façonnèrent la poudre ennemie en gargousses pour nos canons; les chameaux, dont nous espérions tirer parti pour nos transports, furent confiés à deux compagnies d'infanterie, chargées de les conduire et de les soigner. Nos interprètes feuilletèrent les registres particuliers de l'aga des janissaires, trouvés dans sa tente; ils donnaient de précieux détails sur la force et la composition de l'armée ennemie. De grandes fosses furent creusées pour enterrer les morts; nous y jetâmes, pêle-mêle, Turcs, Arabes et Français, vainqueurs et vaincus : distinction si terrible entre les hommes, et dont un peu de terre faisait là raison, ainsi que de toutes les autres. Le camp des Turcs renfermait déjà, du reste, un cimetière, où ceux qui avaient péri depuis le commencement de la campagne étaient enterrés avec un soin extrême; chose que nous n'imitâmes que d'assez loin. En revanche, à peine fûmes-

nous établis dans cette nouvelle position, que nous jetâmes, sur notre gauche, les fondemens d'une redoute, et que nous creusâmes une large et belle route qui devait unir le camp à Sidi-Ferruch. Dès le lendemain, des terrassiers, des pionniers, des charpentiers, des rouliers, des bouchers, des armuriers, des charrons, des boulangers, vingt autres métiers que j'oublie, étaient à l'œuvre, en pleine activité. Au milieu des grandes scènes de la guerre, la civilisation moderne n'apparaît pas seulement comme une immense puissance de destruction, elle manifeste une foule de créations plus merveilleuses encore.

Le contre-coup de la victoire du 19 se fit sentir à Sidi-Ferruch. On peut même dire qu'en ce lieu elle agita et occupa davantage les esprits qu'à notre campement de Staouëli lui-même ; succès et revers se grossissent par l'éloignement. Nous avions déjà cessé d'en parler sous les tentes des beys et de l'aga, qu'à l'extrémité de la presqu'île elle fournissait encore à toutes les conversations, tenait en émoi toutes les imaginations. Les matelots, les officiers et les soldats de la troisième division, les administrateurs, les curieux ne cessaient d'accourir pour visiter notre camp ; ils s'en retournaient affublés de burnous enlevés aux Bédouins, armés de longs fusils, de pistolets de forme étrange, de longues piques trouvées à pro-

fusion. Des soldats, cavaliers improvisés, montaient des chevaux et des mulets équipés à la turque; d'autres s'efforçaient de conduire les chameaux récemment pris; mais c'était le plus souvent sans succès. Habitués à être traités avec douceur et patience, ces pauvres animaux se révoltaient souvent contre leurs nouveaux conducteurs qui, en place de ces moyens, ne savaient employer que force et violence. Une grêle de coups sur la tête et sur le dos les punissait aussitôt de leur désobéissance: mais alors ils devenaient tout à coup furieux, et couraient çà et là, portant le désordre partout; ou bien, se couchaient sur le sable, et frappant la terre de leur tête à droite et à gauche, ils se mettaient à pousser de longs gémissemens.

Quelques chariots, se rendant au pas de Staouëli à Sidi-Ferruch, faisaient diversion à toutes ces scènes, attiraient de temps à autre l'attention de la foule qu'ils traversaient. Ils étaient remplis de nos blessés, et d'ordinaire entourés de quelques uns des compatriotes, des frères d'armes de ceux-ci, que le hasard ou l'amitié avait conduits sur le chemin du convoi; on les reconnaissait à leurs figures attristées. De l'intérieur de la voiture s'élevaient des voix affaiblies pour donner quelques commissions, faire certaines recommandations. Cela était promis, on se donnait des poignées de main à travers les bar-

reaux, et le chariot, continuant doucement son chemin, allait enfin déposer son fardeau à la porte de nos hôpitaux improvisés. Là, les soins les plus habiles et les plus affectueux étaient aussitôt prodigués. Les hôpitaux de Sidi-Ferruch ne retenaient d'ailleurs que ceux de nos blessés qui l'étaient le moins dangereusement; ceux dont l'armée ne pouvait attendre de services de long-temps étaient immédiatement dirigés sur Mahon, où les recevaient deux vastes hôpitaux. Sous ce beau ciel, à petite distance de la France, n'étant plus un empêchement à l'armée, ils pouvaient attendre leur guérison à l'abri de toutes les mauvaises chances qui pouvaient nous menacer encore; c'était chose consolante à penser.

M. de Bourmont ne songea point à profiter des succès du 19, pour se porter immédiatement sous les murs d'Alger. Les moyens de transport de l'administration manquaient encore, du moins en partie; les vivres cessaient d'être assurés si l'armée se fût portée tout à coup à une distance quelque peu considérable du point de débarquement. L'artillerie de siége, ou du moins les chevaux qui devaient la transporter, n'étaient point débarqués. Aucune possibilité n'existait, par conséquent, de commencer le siége de la ville; et nous aller ainsi établir dans son voisinage, c'était seulement aller faire voir de plus près aux

Turcs l'inaction forcée à laquelle nous allions nous trouver incessamment condamnés, c'était même s'exposer à jeter quelque découragement dans l'esprit du soldat qui ne se la serait pas expliquée. Les choses, à la vérité, n'auraient pas tourné de la sorte. J'ai dit dans quel désordre, au milieu de quelles craintes et de quelles terreurs les Turcs et les Arabes étaient arrivés sous les murs d'Alger; sans le moindre doute, quelques bataillons eussent suffi à les tailler en pièces. Les portes de la ville nous eussent été immédiatement ouvertes, soit parce qu'un mouvement populaire eût précipité le dey du trône, soit parce que celui-ci se fût de lui-même décidé à venir implorer la générosité française. Les soldats, en général, même des officiers inférieurs en assez grand nombre, en avaient une sorte de pressentiment; ils se sentaient comme entraînés, comme poussés vers Alger. Auprès de nos feux de bivouac, la circonspection du général en chef fut plus d'une fois sévèrement blâmée. Les masses sont toujours et partout ignorantes du passé, imprévoyantes de l'avenir; mais elles apprécient parfois certaine chose du moment avec une merveilleuse justesse.

Cependant ce n'est pas uniquement par la réussite qu'il faut juger de la valeur d'une combinaison. Si, au grand jeu de la guerre, on

gagne parfois la partie avec une chance contre dix, *le bien jouer* n'en consiste pas moins à mettre de son côté dix chances favorables contre une contraire. Nous comprenons donc qu'un grand nombre de juges éclairés, qui furent témoins de l'événement, se soient réunis pour prononcer, en faveur de M. de Bourmont, un verdict d'acquittement à l'occasion de ce retard dont il est question. L'histoire et la stratégie interrogées feraient peut-être la même réponse. De tous les grands enseignemens qui nous ont été légués par la campagne d'Égypte, le moins instructif n'est peut-être pas le spectacle de Buonaparte en pleine retraite à travers la Syrie, après s'être présenté devant la bicoque de Saint-Jean-d'Acre, sans moyens suffisans pour en triompher.

Le camp retranché, auquel on n'avait pas cessé de travailler avec activité, fut terminé le 21. En peu de jours fut achevée une large et belle route allant de Sidi-Ferruch à Staouëli. Sa largeur était de six mètres; ses pentes, habilement adoucies, la rendaient facilement praticable sur toute sa longueur, en dépit de la nature sablonneuse du sol qui en faisait le fond. Elle fut terminée dès le 20 : des redoutes la protégeaient de distance en distance, armées de trois pièces de 12 ou de 18, et défendues par deux compagnies d'infanterie; c'était plus qu'il n'en fallait pour les rendre inexpu-

gnables à des Arabes. Leur utilité était immense, en ce qu'elles permettaient de diminuer le nombre d'hommes employés aux escortes; ce qui augmentait d'autant le nombre des combattans.

Les 19, 20, 21, le débarquement du matériel continua. Le 22, l'artillerie de siége était déjà à terre; mais elle ne pouvait être encore d'aucune utilité, car les chevaux, embarqués sur la troisième section du convoi, n'étaient point arrivés. Cette section portait, en outre, les trois quarts des chevaux de l'administration, et les deux tiers de ceux du génie. Quelques uns des bâtimens qui la composaient avaient été en vue dès le 22; ils furent signalés. Le vent contraire les tenait au large : on essaya de les remorquer à l'aide de bateaux à vapeur; mais on n'obtint de ce moyen aucun résultat favorable. Le 23, une légère brise qui s'éleva de l'ouest, et le courant agissant dans cette direction, les entraînèrent à huit lieues du mouillage; tout ce qu'ils purent faire, ce fut de se maintenir à cette distance de la côte. Débarqués depuis plusieurs jours, les chasseurs d'Afrique ne pouvaient s'éloigner du point de débarquement, faute de moyens de transport pour le fourrage.

Dispersés et découragés après la défaite du 19, les Arabes n'osèrent plus se remontrer en armes autour de nous, comme ils n'avaient cessé de le

faire à notre première position. Les environs du camp étaient dégarnis d'ennemis; à une certaine distance, sur les hauteurs qui les dominaient, on croyait même apercevoir des troupeaux paissant fort tranquillement. De ce côté, se montraient, en outre, de nombreuses bandes d'Arabes qui, s'enhardissant parfois, venaient jusqu'à d'assez petites distances de nous, sans armes, ou du moins sans en faire paraître. Nous essayâmes plusieurs fois alors d'entrer en rapport avec eux; nous leur prodiguâmes les paroles et les gestes que nous crûmes les plus propres à les rassurer et à les engager à se mêler à nous : tout cela fut inutile. A peine nous approchions-nous d'eux, même en petit nombre, qu'ils s'éloignaient tout aussitôt au grand galop. Ils commençaient sans doute, à chanceler dans leurs sentimens d'obéissance envers les Turcs : la victoire venait d'abandonner ces derniers. Les mœurs, les préjugés, la religion, élevaient néanmoins trop de barrières entre eux et nous, pour qu'ils se décidassent à les franchir, surtout en masse et par tribus.

Les alertes nocturnes avaient presque entièrement cessé. L'expérience était venue à nos sentinelles : elles commençaient à savoir distinguer, du pas et du cri de l'Arabe, ceux des bêtes fauves errant autour du camp dans les ténèbres.

Les coups de fusil, qui remplissaient nos nuits précédentes de trouble et de tumulte, ne se faisaient plus entendre que rarement. Toutefois, ces nuits du camp de Staouëli ne s'écoulèrent pas toutes pour moi, il s'en fallait de beaucoup, dans le calme et le sommeil. Le repos momentané que nous goûtions n'endormait pas plus l'activité du lieutenant-général que les fatigues des premiers jours ne l'avaient lassé ou trouvé en défaut. Pour lui, commander, c'était être sur pied de jour et de nuit; c'était être le premier et le dernier aux coups de fusil; c'était sacrifier sans cesse repos et sommeil au repos et au sommeil de ceux qui lui obéissaient. Aussi n'était-il pas de nuit qui ne nous vît plus d'une fois debout pour visiter nos avant-postes, interroger nos sentinelles, écouter tout ce qui se passait le long de la ligne.

Après avoir séché à quelque feu de bivouac nos vêtemens trempés, en un instant, par la rosée, nous retournions ordinairement dormir dans nos manteaux. Mais souvent, quand le jour n'était pas éloigné, nous l'attendions, en nous promenant çà et là à travers les rues solitaires du camp; et ces promenades avaient un charme indéfinissable. Nous jouissions à l'aise de la magnificence des nuits de ces climats; nous nous plaisions au silence solennel descendu tout à coup sur ces lieux si bruyans, si retentissans, tout le long du jour,

d'armes, de tambours, de cris de commandement, de hennissemens ou de galop de chevaux; nous aimions à contempler les milliers d'étoiles qui étincelaient au dessus de nos têtes d'un éclat tout nouveau; à écouter les mille bruits indéfinissables et continus de la solitude; ou bien encore, à prêter l'oreille à celui de la mer, qui, se brisant, terrible, étourdissante, peut-être, sur la plage de Sidi-Ferruch, nous arrivait là comme un faible et plaintif gémissement. Nous parcourions aussi bien des fois la ligne de nos postes; ou bien encore nous allions nous asseoir sur le parapet d'une redoute alors à demi construite à la gauche du camp. Des médailles romaines, trouvées en grand nombre dans cette terre fraîchement remuée, faisaient de cet endroit un lieu tout peuplé de réflexions et de souvenirs historiques.

De ce lieu, nous assistions, dès le lever du soleil, à un spectacle singulier. A notre gauche, se passait tout le mouvement du camp; des détachemens se croisaient en tout sens, tambour en tête, et faisaient retentir le sol de leur marche cadencée; les postes étaient relevés, les mots d'ordre échangés, les consignes expliquées. A notre droite, nos tentes avec leurs globes et leurs croissans étincelans au soleil se dégageaient peu à peu de l'épais brouillard du matin; on eût dit autant de navires flot-

tant à l'envers sur une mer de vapeurs. Leurs formes devenaient bientôt plus distinctes, et leur éclatante blancheur les faisait ressortir avec un relief étonnant au milieu de la terre rougeâtre qui les entourait. L'aspect de la plupart était étrange, les dimensions de quelques unes colossales; aucune ne ressemblait à nos propres tentes: aussi n'était-ce pas un camp européen, froidement régulier, qu'on avait alors devant soi; c'était un campement arabe, dans le désert, pittoresque, irrégulier, tel que nous l'avions souvent rêvé sur la foi des *Mille et une Nuits*. La vie et le mouvement renaissaient ensuite çà et là : les détails toujours si animés d'un bivouac français se reproduisaient les uns après les autres et venaient se mêler, avec mille contrastes inattendus, avec mille incidens bizarres, à cette scène d'abord tout africaine, tout orientale.

Immobiles comme nous l'étions à Staouëli, aussi bien qu'à Sidi-Ferruch, cette inaction devait avoir, pour conséquence nécessaire, inévitable, de rendre de la confiance aux Turcs. Ne nous voyant profiter en rien de la victoire, ils s'en étonnèrent d'abord, puis finirent par se persuader qu'ils n'avaient pas été vaincus. L'audace leur revint peu à peu. Mais le général en chef l'avait prévu; et, pour y remédier, autant du moins que cela dépendait de lui, il avait résolu d'attaquer lui-

même, en prenant à l'égard de l'ennemi une vigoureuse offensive, à la première démonstration hostile que celui-ci se permettrait.

Le moment ne tarda pas à arriver d'agir en conséquence : dès le 23, douze à quinze mille Arabes, qui reçurent bientôt de nouveaux renforts, débouchèrent par la route d'Alger. Un détachement de Turcs assez nombreux était à leur tête. Ils recommencèrent, ce jour-là, la guerre de tirailleurs, à laquelle ils nous avaient habitués; mais, se montrant, dès le lendemain, plus audacieux, plus hardis que nous ne pouvions le supposer d'après leur manière d'être des jours précédens, ils prennent position, pour nous attaquer, par notre gauche; et, au point du jour, engageant la fusillade, ils attaquent, en effet, toute la ligne de nos avant-postes.

La première division prend aussitôt les armes; elle se forme en colonnes serrées par brigades; la brigade Danremont, de la deuxième division, l'appuie à sa droite; et, d'après les ordres du général en chef, nous marchons aussitôt à l'ennemi.

Les chasseurs d'Afrique partent au grand trot de Sidi-Ferruch : débarqués depuis peu de jours, n'ayant point encore paru sur le champ de bataille, ils étaient impatiens de prendre part à l'affaire qui s'engageait.

Les Turcs et les Arabes opposés à la première

division se retirent promptement, sans beaucoup disputer le terrain. On les poursuit aussi rapidement que possible. Alors, après avoir franchi deux lieues environ, nous nous trouvons dans un pays qui ne ressemble plus, en quoi que ce soit, à celui que nous quittons : ce sont des ravins escarpés, des broussailles, des arbustes de toute sorte, d'épaisses haies de raquettes, des chemins entièrement couverts, de nombreuses clôtures enfermant les moindres espaces cultivés; on se croirait en Basse-Bretagne, ou bien dans la Vendée, au milieu du Bocage; l'Afrique semble nous échapper encore une fois. Malheureusement l'ensemble de tout cela forme un champ de bataille singulièrement approprié à la manière de combattre des Arabes; il leur fournit une multitude de petits postes retranchés, d'où ils peuvent tirer sur nous en demeurant eux-mêmes parfaitement à couvert; nos voltigeurs doivent les en déloger successivement, en marchant d'escalade en escalade. Quant à notre cavalerie, que nous avions curiosité de voir aux prises avec cette cavalerie arabe, qui lui ressemblait si peu par la nature de ses chevaux et de sa manière de combattre; notre cavalerie, dis-je, nous devint inutile : les difficultés du terrain lui étaient presque insurmontables.

La brigade Dauremont trouvait une résistance

plus sérieuse à la droite de la première division. Le plus grand nombre des cavaliers arabes, qui s'étaient d'abord trouvés en face de nous, s'étaient rejetés sur notre droite, où le terrain était plus praticable pour les chevaux. Leurs groupes menacent vivement par sa droite cette brigade qui se voit forcé de marcher lentement. La cavalerie arabe caracole long-temps tout autour des carrés français; elle exécute ses manœuvres ordinaires de tirailleurs, sans oser, cependant, hasarder une charge à fond; elle se dirige, au contraire, vers le camp, qu'elle espère trouver abandonné. Continuant dès lors son mouvement, la brigade Danremont parcourt un terrain semblable à celui où marchait la première division, et sur lequel elle livre à son tour grand nombre de petits combats, pour débusquer l'ennemi des postes où il se retranche.

Obligés de conquérir ainsi pied à pied, pour ainsi dire, le terrain sur lequel nous avancions, nous ne fîmes que peu de chemin, deux lieues et demie à trois lieues environ, bien que nous marchâmes une grande partie de la journée.

Tout à coup le sol trembla légèrement sous nos pas, comme s'il eût frissonné : et alors, à peu de distance de notre front, s'élanca de terre une épaisse fumée entremêlée de gerbes de flammes. Les Arabes avaient mis le feu à un magasin à

poudre. La distance où nous nous trouvions encore du lieu où se fit l'explosion l'empêcha d'être fatale à aucun de nous; ils s'en étaient promis un tout autre résultat, car nous les vîmes sauter, danser en cercle, faire bondir leurs chevaux, et brandir leurs yatagans en poussant de grands cris; mais ces démonstrations n'eurent toutefois qu'une courte durée. Notre artillerie, pour qui de vrais prodiges de patience, d'adresse et d'habileté étaient choses usuelles, nous avait suivis en dépit de toutes les difficultés du terrain; nous avions sous la main deux obusiers avec lesquels nous envoyâmes coup sur coup un certain nombre d'obus aux lieux où se passait cette scène. Leurs effets furent meurtriers au milieu de cette foule qui n'y songeait guère. Peu de minutes après, on n'apercevait plus, de quelque côté qu'on tournât les yeux, ni turbans ni burnous.

En ce moment, la journée touchait à sa fin; le soleil commençait à se dépouiller de ses rayons les plus étincelans. De nouvelles mines pouvaient se trouver sous nos pas, qui seraient d'un effet plus meurtrier que celle qui venait d'éclater; le général en chef se voyait, d'ailleurs, encore soumis à la nécessité de ne s'éloigner que le moins possible de Sidi-Ferruch : tout cela le détermina à faire halte, et à prendre immédiatement position sur un plateau où nous étions parvenus.

Le succès de la journée étant ainsi assuré, M. de Bourmont put donner quelques instans aux sentimens de famille. Il se hâta de courir vers son fils Amédée. Cet aimable et jeune officier avait été mortellement frappé dans un de ces petits combats dont j'ai parlé. Lieutenant de grenadiers, après avoir obtenu pour sa compagnie l'honneur de partager le service des tirailleurs, il s'élança à la tête de sa section, jaloux et empressé de justifier cette périlleuse faveur. Mais il tomba presque aussitôt. Une balle s'était enfoncée dans sa poitrine, au dessous du sein gauche; deux autres l'avaient touché au même instant, l'une à la poignée de son sabre, l'autre à son shako. Deux grenadiers l'emportèrent à l'ambulance sur un sac à distribution. Pendant le trajet, tout plein encore de l'animation du combat, il dit à un ami qu'il rencontra : « Embrasse-moi, c'est le plus » beau jour de ma vie; » à un autre : « Elle est » bien là, ma blessure! elle est près du cœur. » A la vue de son père, les souvenirs de la famille et de la patrie s'élevèrent pourtant au cœur du jeune homme qui devait mourir sur la terre étrangère. — « Écrivez à ma mère, lui dit-il, dès » qu'il l'aperçut, écrivez à mes sœurs; rassurez- » les sur mon compte. » M. de Bourmont ne pouvait donner que peu de minutes à cette entrevue; il se hâta d'embrasser son fils et se rendit

à ses devoirs. Le bulletin de l'affaire, adressé au ministre, contenait ces notes le lendemain. « Un » seul officier a été dangereusement blessé, c'est » le deuxième des quatre fils qui m'ont suivi » en Afrique. J'ai l'espoir qu'il vivra pour conti- » nuer à servir avec dévouement le roi et la pa- » trie. » Ces nobles et simples paroles, en dépit des haines et des dissentimens politiques, ont trouvé, dans bien des cœurs, dans la France entière, pour bien dire, de sympathiques échos.

Un vallon étroit, profond, sillonné par les lits de plusieurs torrens, bordait le pied du plateau que nous occupâmes. En face était un autre plateau plus élevé de beaucoup; la pente par laquelle on y montait du fond de la vallée était couverte de broussailles, semée de rochers et d'autres obstacles naturels, montrant çà et là quelques taches de terre rougeâtre. Nous avions à droite et à gauche de hautes montagnes; se liant à ce dernier plateau dont je viens de parler, elles n'en étaient séparées que par des ravins assez étroits, bien que profonds. A notre droite, un mamelon fort élevé nous dérobait la vue d'une partie de la vallée, qui faisait un détour pour passer derrière; circonstance qui, permettant à de nombreux rassemblemens de se former là sans que nous les vissions, nous contraignait à une surveillance continuelle. A notre gauche, se trouvait un petit

bois d'arbres verts, du milieu desquels ressortait, par sa blancheur éclatante et son dôme élevé, le tombeau d'un marabout; c'était un cimetière. Des lits de torrens serpentaient sur les flancs des montagnes et sur les pentes de ce plateau qui nous faisait face. Les eaux roulant à notre gauche allaient se perdre, après maints détours, dans la baie de l'est de Sidi-Ferruch; les autres, après avoir formé un ruisseau nommé Ouet-Kerma, allaient grossir la rivière de l'Aratch. Les profondes traces laissées par celles-ci, sur la terre où elles avaient coulé, nous attestaient, après tant d'années, toute l'imminence du péril dont elles avaient menacé la retraite de Charles-Quint [1].

Au delà du grand plateau, on apercevait à gauche les cimes escarpées du Boudjareah; une lieue et demie seulement nous en séparait, mais on aurait cru la distance double ou triple : elles apparaissaient à l'extrémité de notre horizon, se projetant immédiatement sur l'azur du ciel en découpures noirâtres.

Sur le petit plateau que nous occupions croissaient de côté et d'autre des oliviers, des figuiers, des abricotiers, d'autres arbres à fruit. La verdure, en dépit de la brûlante chaleur des journées

[1] On sait que le passage de cette rivière, grossie par des pluies et des torrens, fut une des principales difficultés que Charles-Quint eut à surmonter dans sa retraite.

précédentes, avait conservé presque partout une admirable fraîcheur : des vignes, quelques céréales, croissaient dans les lieux découverts ; des maisons, les premières que nous eussions rencontrées, étaient disséminées çà et là. La configuration du terrain rappelait, comme je l'ai dit, certaines localités de la France : quelques uns des arbres qui le couvraient étaient européens; mais le plus grand nombre d'eux étrangers, africains. La construction des maisons était toute nouvelle, étrange pour nous. Tout ce paysage réunissait de la sorte, jusqu'à un certain degré, dans le cercle rétréci occupé par nos bivouacs, quelque chose de l'attrait de la nouveauté et du charme des souvenirs. Cet emplacement fut baptisé du nom de Fontaine-Chapelle.

Les trois brigades de la première division, et la brigade Danremont de la deuxième division, prirent position sur cet emplacement dans l'ordre où elles avaient combattu. Elles se développaient sur une ligne droite. Leur gauche était à la hauteur du petit bois dont il a été question. Le 28e se trouvait seul un peu en deçà de l'alignement général.

La journée du 25 se passa de la sorte. Mais la troisième division ne s'était point encore trouvée en présence de l'ennemi ; ce fut l'objet de pressantes réclamations adressées par M. le duc d'Es-

cars à M. de Bourmont, au nom de ses soldats et au sien. Il sollicitait une meilleure part des dangers communs. M. de Bourmont, se rendant à ses sollicitations, consentit à porter en première ligne la troisième division. Cela amena dans le placement des troupes les modifications suivantes: les deux premières brigades de la troisième division vinrent prendre la gauche de notre nouvelle position, et la première division alla en occuper la droite; la troisième brigade de la division d'Escars resta en arrière, chargée du service des transports; la brigade Danremont rejoignit la deuxième division demeurée au camp de Staouëli; on détacha toutefois de cette division la brigade Monck-d'Uzer, chargée de remplacer la troisième division dans la garde de notre camp retranché de Sidi-Ferruch.

Le quartier-général fut transféré du marabout de Sidi-Ferruch à Staouëli; le général en chef coucha sous la magnifique tente du bey de Tittery.

La garde de Sidi-Ferruch fut bientôt remise à quinze cents marins, et la brigade Monck-d'Uzer put rejoindre sa division. On adjoignit à ces marins un bataillon complet d'infanterie, et quelques détachemens de diverses armes.

Trois redoutes furent élevées entre Staouëli et Fontaine-Chapelle; elles avaient pour objet d'as-

surer nos communications entre ces deux points. Le génie travaillait, en même temps, à prolonger, jusqu'à ce second endroit, la route de Sidi-Ferruch à Staouëli, opération pleine de difficultés, en raison de la chaleur devenue excessive, et des obstacles de toute sorte que présentait le terrain. Nous en triomphâmes, toutefois, grâce à l'habileté de nos ingénieurs, à l'intelligence de leurs soldats, au zèle infatigable des travailleurs fournis par l'infanterie : quelques uns de ces derniers, frappés par la chaleur comme on l'est par la foudre, périrent la pelle ou la pioche en main. A Sidi-Ferruch, la marine continuait, avec la même activité, le débarquement de notre matériel.

Les communications devinrent périlleuses entre les divers corps de l'armée. Nos convois ne manquaient jamais d'être attaqués. De nombreux essaims d'Arabes voltigeaient, tourbillonnaient, du matin au soir, autour de nous, semblables à des abeilles troublées dans leur ruche. Aucun détachement n'était assez petit pour leur échapper, aucun assez considérable pour leur en imposer. Un de nos convois, attaqué de vive force, fut sur le point d'être enlevé; dans un autre, il fallut abandonner un certain nombre de voitures de vivres dont on put à peine sauver les chevaux. Nos blessés de la journée ne pouvaient être trans-

férés à Sidi-Ferruch, sans que l'abri où nous allions les déposer ne fût payé du sang de quelques uns de leurs camarades. Ce même manque d'organisation militaire, qui rendait les Arabes peu à craindre sur le champ de bataille, les rendait plus redoutables que toute autre troupe dans ce nouveau genre de guerre. Disséminés sur une immense surface de terrain, ils étaient présens partout, quoique souvent invisibles.

Un jeune officier d'artillerie [1] en fit, entre autres, cruellement l'expérience. S'étant écarté, avec un employé aux vivres, d'un convoi auquel tous deux s'étaient adjoints, cette imprudence fut aussitôt punie que commise. Ils avaient à peine fait quelques pas isolément, qu'un parti d'Arabes fondit sur eux. L'employé des vivres se jeta dans un buisson; il échappa ainsi à ceux qui le poursuivaient, de bien peu toutefois; les pieds de derrière du cheval de l'un de ceux-ci lui meurtrirent les reins dans sa cachette. Mais de là, il assista à un spectacle affreux. L'officier, désarmé, fut entouré; vingt yatagans menacèrent à la fois sa tête. Il pria, il supplia; plusieurs fois il répéta : Allah! Allah! dans l'espoir de se faire une protection de ce nom

[1] M. Amoros, fils de M. le colonel Amoros, directeur du Gymnase militaire.

sacré. Deux Arabes ne l'en saisirent pas moins, et le mirent à la portée du chef, qui, le prenant de la main gauche, lui appuya la tête sur le pommeau de sa selle, et la lui coupa lentement et froidement; calculant déjà, sans doute, le nombre de piastres qu'elle lui devait rapporter.

Le 26, un autre Arabe se présenta à nos avant-postes; c'était un vieillard, cheick de la nombreuse et puissante tribu de la Bega, qui habite les environs du cap Matifou. Ainsi que ce premier Arabe venu à nous, et dont nous avons longuement parlé, il était déguisé en mendiant; les haillons qui le couvraient n'en faisaient que mieux ressortir la dignité de son langage et de son maintien. On ne saurait se faire une idée de la noblesse avec laquelle il se drapait dans un burnous en lambeaux. Ses traits étaient nobles et réguliers, et son front singulièrement élevé. Conduit devant le général, en ce moment sous la tente du bey de Tittery, il exposa les motifs de sa présence au milieu de nous. Lui aussi, c'était le zèle religieux qui l'avait conduit; il avait voulu demander au chef des Français la conduite qu'il prétendait tenir à l'égard de la religion musulmane; de nos intentions à cet égard, devait dépendre, disait-il, la haine ou l'amitié de la tribu. Le général en chef lui répondit en lui donnant l'assurance que la reli-

gion musulmane serait respectée ; il lui dit que l'exercice en serait non seulement toléré, mais ouvertement permis, protégé; il lui cita l'exemple de l'Égypte conquise par les Français et demeurée musulmane, à l'abri de nos épées. Satisfait de ces réponses, le vieillard demanda la permission de les aller répandre parmi les siens ; on essaya de le retenir ; on lui offrit du café qu'il refusa, par esprit d'abstinence religieuse ; en revanche, il parut écouter avec un singulier plaisir la musique d'un de nos régimens, qu'on fit jouer auprès de lui; puis, au bout de peu d'instans, le vieil Africain s'en retourna au milieu de sa tribu. Le général en chef l'avait reçu entouré de ses aides de camp, de son état-major, et de cette foule de volontaires à la suite du quartier-général, où se trouvaient des officiers russes, anglais, allemands. Ce n'était pas seulement au tribunal de la France, c'était à celui de l'Europe entière, apparaissant là par ses représentans, que le vieil Arabe, diplomate du désert [1], avait plaidé la cause des enfans de Mahomet.

Comme à notre première position, des milliers de tirailleurs se montraient en face de nous et

[1] Charmante expression de M. D'Ault-Duménil, à qui je me trouve heureux de l'emprunter. Voir *De l'expédition d'Afrique en 1830*; *par* D'Ault-Duménil.

[illegible] sur toute notre [illegible] il se passait, [illegible] [illegible] [illegible] La situation [illegible] pour [illegible] [illegible] de nos [illegible] [illegible] [illegible] nos [illegible] le [illegible] d'ailleurs, pour [illegible] [illegible]. Il ré- [illegible] qui en [illegible] Au [illegible] criblés [illegible] excepté. [illegible] çà et là [illegible] étaient [illegible] pertes en [illegible] Arabes des [illegible] de leurs nati- [illegible] avec un [illegible] à [illegible] La [illegible] qui [illegible] dominés, permettait aux Arabes de faire un feu meurtrier, et ne courant eux-mêmes que peu de dan-

gers. Ce terrain prêtait, en outre, aux surprises; aussi les Arabes en profitèrent-ils. Un jour, s'étant rassemblés au nombre de trois ou quatre mille, sans être vus de nos tirailleurs, ils s'élancèrent subitement sur notre extrême droite. Le bataillon qui s'y trouvait fut surpris, désarmé, car il était, en ce moment même, occupé à nettoyer ses armes; il ne put que fuir, sans opposer la moindre résistance. Les Arabes devinrent ainsi maîtres d'un espace considérable de terrain. Mais ce fut pour peu de temps; un bataillon soutenu par deux autres les chargea tout aussitôt, et, après un combat assez vif, ils furent forcés de se retirer. A peine eurent-ils le loisir d'achever de couper les têtes des cadavres français dont ils s'étaient emparés; quelques unes n'étaient qu'à moitié détachées. Une maison crénelée, qui protégeait notre gauche, était aussi journellement attaquée : elle le fut même, parfois, avec un véritable acharnement. Dès le deuxième jour, les Turcs avaient amené du canon de gros calibre : ils le placèrent sur notre front et sur notre gauche. Ce furent sur ces deux points deux autres combats d'artillerie; le bruit s'en harmoniait assez bien avec la tiraillade perpétuelle de mousqueterie dont il formait comme la base.

Des journées écoulées de la sorte devaient être meurtrières; chacune nous coûtait deux cent qua-

rante à deux cent cinquante hommes. Le 27, nous avions deux mille hommes hors de combat par le fer ou le feu de l'ennemi. La maladie commençait à sévir avec violence. Nos rangs se dégarnissaient donc déjà, quoique nous ne fussions qu'au douzième jour de campagne. Les opérations qui devaient suivre, parmi lesquelles se trouvait un siége, menaçaient d'être plus meurtrières encore. Les maladies devaient prendre, de jour en jour, plus d'intensité : on s'y attendait. La troisième section du convoi, en vue le 24, entrée dans la baie le 25, ne put mettre à terre les chevaux de l'artillerie de siége que le 26 au soir; M. de Bourmont n'apprit que le lendemain qu'ils l'avaient été. Cette même nuit du 26 au 27, une tempête effroyable, où, suivant l'expression de l'amiral, la mer devint tout à coup monstrueuse, menaça de nouveau la flotte d'une entière destruction. D'un autre côté, la position où nous nous trouvions devenant plus périlleuse, pour ainsi dire, d'instant en instant, le moment approchait où, faute de notre matériel de siége, il nous fallait songer à un mouvement rétrograde[1], mouvement qui ne pouvait qu'avoir les plus funestes conséquences. En dépit de ses brillans commencemens, le succès de l'expédition put

[1] Voir la note 14.

donc paraître, sinon gravement compromis, au moins quelque peu douteux aux yeux de ceux qui eurent le loisir et le sang-froid de considérer toutes ces circonstances. Il en est de même de tout ce qui est exécuté par les hommes : leurs desseins les mieux conçus et les plus habilement préparés n'en sont pas moins incessamment pesés à je ne sais quelle mystérieuse balance, par une main qui nous demeure cachée, mais qui du moins, par les chances favorables, l'emporta bien rapidement; car le moment d'incertitude une fois passé, tout se porta, et pour mieux dire, se précipita vers une heureuse issue. Nos chevaux débarquèrent le 26; la tempête n'eut aucune des suites funestes que l'amiral en pouvait redouter; les ravages de la maladie n'augmentèrent pas subitement; devenus libres d'agir par le débarquement de notre matériel, nous pouvions enfin nous porter en avant, aussitôt que le général en chef le jugerait convenable.

Dès le 28, M. de Bourmont, après une reconnaissance générale du terrain, donna ordre d'attaquer, le lendemain, le terrain que nous avions en face de nous.

Les voitures d'administration, les caissons et les pièces d'artillerie, sont échelonnés sur la route d'Alger, qui coupait le milieu de la ligne

occupée par la troisième et la première division. On rectifie la position relative des divers corps, on les ordonne par rapport au plan d'attaque arrêté pour le lendemain; les moyens de transport sont préparés, c'est à cela que se passe une partie de la nuit.

Avant qu'elle ne soit écoulée, une heure au moins avant le moment où le soleil doit paraître à l'horizon, les trois divisions sont déjà en mouvement : elles marchent en colonnes serrées, par brigades.

La division d'Escars doit attaquer l'ennemi par sa droite, c'est à dire en avant du terrain qu'elle a défendu pendant trois jours. La division Berthezène s'avance vers le grand plateau. La division Loverdo, qui occupait le camp de Staouëli depuis le 19, se met en marche en suivant la route d'Alger, pour venir s'intercaler entre la troisième et la première, pendant que celles-ci exécuteront leurs mouvemens. De cette façon, l'armée devait attaquer l'ennemi dans son ordre de bataille.

Le mouvement ordonné s'exécute dans le plus profond silence; les commandemens se font à voix basse; à peine entend-on au loin les cris de quelques chacals que nous troublons pendant qu'ils guettent ou dévorent leur proie. Les ténèbres sont profondes. Nous franchissons le vallon,

et bientôt nos colonnes gravissent lentement les pentes escarpées de la montagne. Les difficultés du terrain retardent leur marche, les allongent incessamment en contours sinueux ; elles semblent d'immenses serpens prêts à s'élancer, dont les écailles étincellent çà et là ; car les premiers rayons du soleil, perçant les brouillards du matin, commencent à faire jaillir de nos baïonnettes quelques rapides éclairs.

Déjà nous avions assez long-temps marché de la sorte sans rencontrer nulle part, ni grande garde, ni postes avancés, ni sentinelles; mais tout à coup le feu s'engage à notre gauche : les Arabes avaient été surpris. Ils saisissent leurs armes, et commencent un feu assez vif, aux cris mille fois répétés de Allah! Allah! De notre côté retentissent les cris de vive le roi ! et ceux de nos commandemens à voix éclatante. La fusillade s'étend, en un moment, sur le front des deux brigades de gauche ; ses lueurs passagères se mêlent aux premières teintes du jour. Les cimes des montagnes s'illuminent tout à coup de cette double clarté, pendant que tout le reste est encore caché dans les ténèbres. Le bruit des tambours qui battent la charge, celui de la mousqueterie, le tumulte des armes, ont succédé tout à coup au silence et au calme universels. La marche de nos troupes est impétueuse; le général Hurel les guide avec

l'ardeur d'un vétéran de nos grandes journées d'Égypte; M. le duc d'Escars est partout et semble se multiplier. Aussi les Arabes sont-ils bientôt en fuite; ils nous abandonnent six pièces de canon, et se rejettent sur notre droite.

La division Berthezène trouve moins de difficultés à escalader le plateau; il était dégarni d'ennemis, il l'était aussi de l'artillerie qu'ils y avaient établie les jours précédens. A peine cette division eut-elle, sur sa gauche, un faible engagement de tirailleurs.

La première et la troisième division arrivèrent presque simultanément aux sommets des hauteurs qu'elles avaient dû escalader : la deuxième en était encore éloignée. Au lieu de venir s'intercaler entre la première et la troisième, elle s'était jetée tout à fait sur notre droite, tournant les montagnes que nous gravissions. Elle continua dans cette direction, traversant de profonds ravins, cheminant à travers de hautes et épaisses broussailles; pendant que les Arabes, repoussés par notre gauche, venaient tirailler sur son front, avant de se retirer plus avant dans l'intérieur des terres : tout en l'attendant quelques instans, les deux premières divisions avaient éprouvé un singulier mécompte. Après avoir gravi la pente sur laquelle nous avions marché, nous n'apercevions ni Alger, ni le fort l'Empereur; Alger n'était point

en face de nous quand nous étions à Fontaine-Chapelle, comme nous l'avions toujours supposé, mais à notre gauche. Après avoir franchi le rideau de montagnes, nous l'eussions dépassé pour aller rencontrer la mer bien au delà, si nous eussions continué à marcher en avant : aussi changeâmes-nous immédiatement de direction. Nous nous dirigeâmes par notre gauche, cheminant à travers un terrain bouleversé d'accidens de toute sorte, dans des sentiers à peine tracés.

N'ayant aucun autre obstacle à combattre (l'ennemi surpris ne s'était défendu que bien mollement), nous ne tardâmes pas à parvenir aux sommets du Boudjareah les plus rapprochés de la mer, et nous aperçûmes enfin Alger à notre droite. La deuxième division atteignit de même le but de sa marche, mais seulement quelques heures plus tard.

Des centaines de Juifs s'étaient réfugiés sur le Boudjareah, pour échapper aux dangers d'un bombardement dont ils croyaient la ville menacée. Nos tirailleurs, n'ayant pu tout d'abord discerner leur posture de supplians, en tuèrent deux ou trois; les autres s'imaginent que le même sort leur est réservé à tous, ils courent alors çà et là; mais ils n'osent approcher de la ville, qui les aurait accueillis à coups de canon, et partout ailleurs ils se rencontrent avec des Français; ils ne les fuient d'un

côté que pour aller se jeter sur eux du côté opposé. Ils se jettent à genoux, baisant nos mains, nos pieds, nos vêtemens. Un grand nombre va se prosterner devant M. de Bourmont, qu'on leur a désigné comme notre chef : les uns s'efforcent de crier *vivat Franchèze ;* d'autres, par leurs gestes multipliés, offrent pour rançon tout ce qu'ils ont là. Il en est aussi dont la frayeur est silencieuse et muette. Les femmes, vêtues en longues robes à l'antique, la coiffure en désordre, les cheveux sur les épaules, leurs enfans dans leurs bras, errent de côté et d'autre en poussant des cris à fendre le cœur. Nous parvînmes toutefois à les rassurer, en mettant à contribution ce que chacun de nous savait de mots de la langue franque ; mais nous n'en eûmes pas moins pendant quelques minutes un lamentable spectacle.

Au pied de la montagne était Alger, que ses murailles et ses maisons blanches faisaient vivement ressortir sur le fond de sombre verdure qui l'entourait. Nous pouvions compter ses minarets ; nous distinguions la Casauba, et le mole protégé par tant de batteries formidables, et le château de l'Empereur, qui tout à la fois protège ou menace la ville, dont il était maintenant la clef pour nous. La maison de campagne du dey, celle de l'aga, les écuries du dey, en raison de la chaux qui les recouvrait, semblaient autant d'immenses palais

de marbre blanc, dont la magnificence nous étonnait, nous confondait : il en était de même d'un grand nombre d'autres habitations. La campagne était partout couverte d'une végétation pleine de force et de puissance : à notre gauche, la mer s'étendait calme, unie, d'un bleu aussi pur, aussi azuré que celui du ciel qu'elle réfléchit. En face de nous était le cap Matifou, et la riche plaine de la Mitidja, et à notre droite, aux confins de l'horizon, s'élevait l'Atlas, toujours sombre et noirâtre. Ainsi nous apparut, pour la première fois, la ville extraordinaire, dont le nom revenait depuis si long-temps dans tous nos entretiens, dont l'image, l'idée préoccupaient si vivement notre imagination : spectacle qui long-temps excita notre curiosité, au lieu de la rassasier.

Le moment n'en arriva pas moins de songer à l'investissement de la place et du château. Les divers corps de l'armée se mirent donc immédiatement en marche pour les postes qui leur furent assignés à cet effet. Leurs mouvemens, exécutés en tout sens, ajoutèrent un nouvel intérêt à ce tableau, qui déjà en offrait un si vif par lui-même.

Livre troisième.

—

SULTAN-CALACI.

ARGUMENT.

Investissement du château. — Établissement des tranchées. — Sorties des assiégés. — Démonstration de nos forces navales. — Ouverture du feu. — Le nôtre prend le dessus. — Écroulement du château. — Mustapha. — Bouderbak et Omar. — Le dey accepte la capitulation. — Il évacue la Casauba. — M. de Bourmont entre dans la ville.—Établissement d'un nouveau gouvernement. — Visite du dey à M. de Bourmont. — Amédée de Bourmont. — Départ de Hussein. — La croix et le croissant. — Déportation des Turcs. — Expédition de Constantine et d'Oran. — Excursion sur Bélida. — Etat moral de l'armée.

SULTAN-CALACI.

La troisième division se porta à l'est de la ville; le siége et l'investissement du château de l'Empereur échurent à la deuxième, arrivée à sa destination vers le milieu de la journée. Deux brigades de la première occupèrent les sommets du Boudjarech, à l'ouest de la ville; et la troisième brigade de cette division retourna à la position de Fontaine-Chapelle. Elle fut chargée de couvrir l'armée de siége, d'escorter les convois, d'occuper, à partir de Staouëli, les redoutes élevées le long de la route pour la protéger. Un bataillon

du 48e, avec des détachemens d'artillerie et du génie, et quinze cents marins, durent former la garnison du camp retranché de Sidi-Ferruch[1].

L'effectif de l'armée ne permettait pas d'exécuter un investissement complet de la place : la route de Constantine demeura libre. Cette communication, avec l'extérieur, laissée aux assiégés, fut jugée sans importance; nous savions la ville approvisionnée pour plusieurs mois; nous savions, de plus, que le siége ne pouvait traîner en longueur. Les beys de Constantine et de Tittery purent ainsi s'établir sans obstacles sur cette route; ils le firent, et se tinrent prêts à seconder les assiégés dans leurs sorties.

Le lieu occupé par Charles-Quint, dans son expédition de 1541, est devenu l'emplacement du fort appelé château de l'Empereur par les Européens, Sultan-Calaci par les Turcs. Ce fort est un rectangle, de cent cinquante mètres sur ses grands côtés, et de cent mètres sur ses petits. Des bastions, d'un tracé irrégulier, formaient ses angles; une tour ronde, armée de canons, s'élevait au centre, constituant un réduit assez considérable. Assis sur un roc élevé, ce château n'avait point de fossés; mais une assez profonde excavation naturelle le défendait du côté de la cam-

[1] Voir note 15.

pagne. De ce côté, le terrain, couvert de maisons, de jardins, d'enclos, de champs cultivés, de palmiers, de citronniers, d'orangers, mêlés à nos arbres fruitiers d'Europe, était bouleversé d'accidens naturels de toute sorte; d'immenses haies d'aloès et de raquettes s'élevaient çà et là; toutes choses susceptibles de rendre difficiles et périlleux à une armée de siége les abords de la place. Un ennemi intelligent eût facilement improvisé, en peu d'heures, de la plupart de ces maisons et de ces jardins, autant de postes retranchés, dont la possession nous eût coûté bien du sang. Les Turcs n'en firent pourtant rien; ils avaient une sorte de mépris naïf pour les raffinemens de nos guerres européennes; dans la sincérité de leurs ames, ils croyaient, en outre, à l'invincibilité de leur Sultan-Calaci.

Nos soldats s'en faisaient, de leur côté, une assez haute idée; mais du nom du château de l'Empereur, qu'ils lui entendaient donner, ils avaient fait celui de fort de Napoléon. Pour les soldats français, il n'y a qu'un empereur, l'empereur des Pyramides, d'Austerlitz, de la Moskowa; et puis ce Corse a-t-il laissé place sur la terre à quelque autre nom que le sien?

La route commencée à Sidi-Ferruch, avait été continuée jusqu'à Staouëli, puis de Staouëli à Fontaine-Chapelle; elle l'était maintenant depuis

ce dernier endroit jusqu'à quelques centaines de mètres du château de l'Empereur. Elle nous avait suivis, comme pas à pas, pendant l'espace de cinq lieues, côtoyant les précipices, tournant les rochers, serpentant sur les flancs des montagnes, toujours unie, toujours praticable aux voitures. Nos outils, nos munitions, nos canons, en un mot tout notre matériel de siége devait être bientôt à notre disposition.

Le général Valazé pouvait donc ouvrir immédiatement la tranchée; il le fit sur-le-champ en dépit de la fatigue des troupes.

On s'empara de cinq maisons, situées à la distance de cinq cents mètres du château de l'Empereur, entre le consulat de Suède à droite, et un mamelon assez élevé à gauche; et on se logea sur un plateau fort rapproché de la muraille. On lia ces maisons entre elles; et au logement placé plus en avant, au moyen de communications couvertes, pour lesquelles on put se servir de plusieurs sentiers déjà existans, sentiers qui, ainsi que tous ceux en usage dans le pays, avaient une profondeur assez considérable, et se trouvaient garnis des deux côtés par des bourrelets en terre surmontés de haies d'aloès. La première parallèle se développa de la sorte, dès le premier jour, sur une étendue de mille mètres environ; elle s'appuyait, à sa droite, à des escarpemens as-

sez considérables, et, à sa gauche, à des pentes d'une grande rapidité : on la protégea d'ailleurs, de ce dernier côté, au moyen d'une batterie.

La garde de la tranchée fut confiée à un maréchal de camp de la ligne, ayant quinze cents hommes sous ses ordres. Ces troupes durent être relevées toutes les vingt-quatre heures, au lever du soleil; les travailleurs employés à remuer de la terre le furent deux fois par jour. De ces derniers, deux cents à deux cent vingt étaient journellement mis hors de combat.

Au point du jour, l'ennemi parut surpris de se trouver tout à coup serré de si près. Il ouvrit un feu terrible, particulièrement dirigé sur le logement avancé, dont la distance aux batteries ennemies n'était que de deux cents mètres. Le génie, nous venons de le dire, profitant, pour les opérations, d'un sentier déjà pratiqué, s'était porté jusque-là fort audacieusement et fort rapidement; mais le manque de temps avait empêché de le mettre à l'abri du boulet dans toute sa longueur : les travailleurs s'y trouvaient exposés à tout le feu de la place sur une étendue d'une trentaine de mètres, circonstance qui nous fut fatale. Il fallut abandonner momentanément ce point. Pendant ce mouvement de retraite, l'ennemi, vigoureusement secondé par son artillerie, tenta une sortie; un lieutenant du génie et plu-

sieurs sapeurs furent blessés; le chef de bataillon du génie, Chambaud, officier distingué dans une arme elle-même si distinguée, le fut mortellement; celui qui le releva, M. Vaillant, eut lui-même la cuisse fracassée par un biscaïen.

La journée du 1er juillet fut employée à l'élargissement des tranchées, au répaississement des parapets, au perfectionnement des ouvrages précédemment faits. Les communications furent achevées et devinrent praticables à l'artillerie; un dépôt de tranchée fut installé. Les deux jours suivans virent nos travaux marcher sans interruption. Nous plaçâmes des fusils de rempart sur une partie des tranchées. Nous élevâmes à notre extrême gauche l'épaulement d'une batterie, et trois autres petits épaulemens; enfin, la construction de divers logemens renforça notre droite.

L'angle ouest du château avait paru l'endroit le plus favorable pour l'attaque : nos feux durent être dirigés contre les côtés adjacens de ce bastion. L'un de ces côtés se prolongeait dans la direction du nord-ouest, l'autre dans celle du sud-ouest. On se proposait d'ouvrir la brèche vers l'extrémité de l'angle où elle paraissait devoir être facilement abordable.

Les assiégés tentèrent plus d'une fois de troubler et d'interrompre ces travaux. Dans la ma-

tinée du 30, ils se glissent, sans être aperçus, jusqu'à la maison du consul de Suède, et là, ils attaquent tout à coup avec une extrême vivacité ce poste défendu par un détachement du 49[e]. Ce détachement se reploie sur le camp du 6[e] léger, qui, tout entier, prend ses armes; il attaque à son tour l'ennemi, qui se trouve enfin forcé de reculer après avoir laissé sur la place bon nombre de morts. Mais ce fut surtout vers notre gauche que se dirigèrent de préférence les fréquentes sorties des assiégés. Les balles des tirailleurs nous devinrent, de ce côté, aussi meurtrières que le canon de la place; ils se cachaient habilement et ne se tenaient nulle part. Espérant s'en délivrer par un acte de vigueur, un officier, s'élançant en dehors du parapet à la tête d'une compagnie, marcha vers cet ennemi toujours caché. A peine eut-il fait quelques pas, qu'une vive fusillade partit de toutes les haies, de tous les buissons d'alentour; il se vit forcé de rétrograder. Les postes voisins, les canonniers et les sapeurs prirent les armes, et une assez vive action s'engagea, à la fin de laquelle l'ennemi fut enfin repoussé. Une autre fois (chose bizarre et pourtant attestée par un grand nombre de témoignages), les assiégés lancèrent dans nos tranchées une grêle de pierres, soit qu'ils n'eussent pas eu le temps de recharger leurs armes, soit qu'ils eussent seulement voulu faire une au-

dacieuse bravade. Grand nombre d'autres sorties furent exécutées, avec la même bravoure et la même résolution ; elles échouèrent par le manque d'art et de discipline.

Le pays occupé par l'armée avait promptement changé d'aspect. Magnifique encore à notre arrivée devant la place, par un luxe d'eau, de culture, de végétation naturelle, il n'avait pas tardé à devenir complétement méconnaissable sous la main du soldat. Les jardins semblaient avoir été dévastés par quelque terrible ouragan; et les maisons avec leurs portes brisées, leurs fenêtres arrachées, avoir échappé à quelque récent incendie. Le soldat, une hache ou une barre de fer à la main, s'en allait frappant, défonçant, démolissant. Entendait-il sonner creux, il s'arrêtait tout joyeux de l'espérance de quelque cachette toute pleine d'or, espérance toujours trompée et jamais abandonnée. Les eaux, si précieuses et d'un usage journalier, dont tous étaient à même d'apprécier l'inestimable utilité, les eaux n'étaient point épargnées. Un fantassin faisait un trou à un canal pour remplir son bidon, un cavalier brisait un aqueduc pour faire boire plus commodément son cheval; puis, l'un et l'autre s'en allaient, se gardant bien de rien raccommoder. Je vis deux soldats scier par sa base un palmier magnifique, pour avoir un

nid d'oiseau placé dans ses branches : d'autres tuaient çà et là à coups de fusil et de baïonnette des bœufs et des moutons, dont ils se partageaient une partie, dont ils abandonnaient le surplus. C'étaient bien encore d'autres scènes de désordre, de tumulte, de confusion ; mais nos travaux n'en marchaient pas moins avec promptitude, ensemble et régularité.

La garnison de Sultan-Calaci se composait de huit cents Turcs et de douze cents Arabes ; ils étaient commandés par le kasnedji, un des grands fonctionnaires de la régence, vieillard d'un caractère ferme et d'un esprit entreprenant. La veille même de notre arrivée, Hussein les avait enfermés dans ce château, dernier obstacle qui se trouvât entre lui et nous. Ses canons, tournés vers eux, lui répondaient de la vigueur de leur résistance.

Du reste, sous l'influence d'un préjugé singulier, cette soldatesque turque et arabe ne s'effrayait point encore de nos progrès, se croyait bien éloignée de la catastrophe. Elle s'était persuadée qu'il n'était possible de s'emparer de Sultan-Calaci qu'au moyen d'un autre château qui lui serait semblable de forme, de dimension. Turcs et Arabes ne croyaient à un combat sérieux, définitif, qu'entre Sultan-Calaci et ce sosie de Sultan-Calaci. Jusque-là ils pensaient

pouvoir dormir en paix, et d'autant plus qu'ils supposaient la tâche impossible à accomplir. La saison avançait, le moment approchait où la mer n'allait plus être tenable; la faim et les maladies devaient suivre; et tout cela leur paraissait suffisant à les délivrer incessamment de nous. Nos travaux, s'élevant à peine à quelques pieds de terre, ne pouvaient donc les effrayer; ils les considéraient même avec une sorte de dédain. La bonne opinion de nous, que leur avaient inspirée nos succès précédens, allait s'effaçant même peu à peu de leur esprit, à mesure qu'ils nous voyaient nous enfouir sous terre, nous enterrer dans nos tranchées, n'avancer vers eux qu'à travers mille détours compliqués, comme si nous n'eussions osé nous montrer au grand jour et à la face du soleil.

Le 3 juillet, nos batteries furent achevées. Trois d'entre elles devaient faire converger leurs feux sur le bastion attaqué. La première était composée de deux obusiers de huit pouces : on l'appela batterie du duc de Bordeaux; la seconde, de six pièces de 24 : on l'appela batterie du Roi; la troisième l'était de quatre pièces de ce dernier calibre : on l'appela batterie du Dauphin. Nous en avions encore deux autres : l'une de quatre mortiers de dix pouces, destinée à lancer des bombes dans la direction de la capitale du bas-

tion ennemi; l'autre de six pièces de seize, destinée à battre de plein fouet le front nord-ouest. De celles-ci, la première fut appelée batterie Duquesne; la seconde, batterie de Saint-Louis; grands noms chers à la France, que nous aimions à entendre prononcer sur cette terre d'Afrique, où ils nous improvisaient tout un passé, et comme une glorieuse patrie.

La flotte devait appuyer notre attaque contre le château de l'Empereur, en attaquant elle-même les forts de la côte et de la marine, le jour où s'ouvrirait notre feu. La chose avait été ainsi convenue entre le général en chef et l'amiral; mais ce dernier, jugeant les circonstances de la mer et du vent favorables dès le 3, n'attendit pas ce moment. Vers le milieu de cette journée, nous vîmes tout à coup la flotte entière ranger la côte, et se diriger de l'ouest à l'est, les voiles gonflées d'une brise légère. Le temps était magnifique: un soleil étincelant resplendissait au ciel, et se réfléchissait sur une mer calme et bleuâtre. La Provence marchait en tête, comme le jour où la première fois nous parûmes en face de ce rivage. Arrivée en face des forts à l'ouest de la ville, elle lâcha sa bordée, vira de bord, fit feu de nouveau; puis, forçant de voiles, fit place au vaisseau qui la suivait, et dont la manœuvre fut semblable à la sienne; les autres l'imitèrent : nos vaisseaux

se montrèrent ainsi quelques instans dans toute la magnificence de leur formidable appareil. Mais la mer se couvrit presque aussitôt d'une épaisse fumée, au milieu de laquelle on n'aperçut plus que d'innombrables éclairs se croisant en tout sens. Profitant de cette obscurité, une barque, sortie de la ville, arriva, en forçant de rames et de voiles, jusqu'au vaisseau amiral : elle portait le ministre de la marine de la régence, qui venait, au nom du dey, faire à l'amiral des propositions de paix. « Je n'écouterai rien, répondit celui-ci, que le pavillon blanc ne flotte sur la Casauba. » Il continua sa manœuvre ; puis, lorsque tous les vaisseaux de l'escadre eurent ainsi défilé, nous les vîmes à l'horizon s'éloigner en bon ordre. Aucune avarie ne retardait leur marche. Les forts, qu'on aurait pu croire écrasés, étaient de même demeurés intacts : l'amiral s'était borné à une simple démonstration de forces ; trop habile pour hasarder inutilement ses vaisseaux à petite portée des forts de la côte, ou bien en face des batteries formidables du mole. Mieux que personne, il était à même de savoir comment la nature même des localités rendait impraticable, du côté de la mer, une attaque sérieuse.

La nuit suivante, le château fit un feu plus vif que de coutume. L'ennemi tenta, de plus, une sortie ; il essaya d'emporter par escalade la bat-

terie du Dauphin. Un Arabe, s'y étant précipité à travers une embrasure, fut tué à bout portant; d'autres le suivirent pour partager le même sort, et de la sorte s'engagea une mêlée générale qui dura quelques instans; mais tout cela n'interrompit pas nos travaux. Nous n'en continuâmes pas moins, pendant toute la nuit, les préparatifs qui restaient à faire pour pouvoir ouvrir le feu dès le lendemain. Des détachemens d'infanterie furent placés derrière les batteries, afin de les défendre contre les sorties de l'ennemi; ces détachemens devaient aussi fournir des travailleurs dans le cas où les boulets ennemis rendraient nécessaire de refaire des embrasures, de relever des parapets. Dans chaque batterie, des sous-officiers expérimentés furent commis à la garde, à la surveillance, à la distribution des munitions. Plusieurs compagnies d'artillerie furent réunies au dépôt de tranchée; elles devaient fournir des remplaçans aux canonniers de première ligne mis hors de combat. Tout cela se trouva exécuté avant que le jour parût.

Le général Lahitte et le colonel d'Esclaibes, son chef d'état-major, n'avaient point quitté leurs batteries de toute la nuit; ils les parcoururent encore une fois, pour donner un dernier coup-d'œil à l'ensemble des dispositions prises; et on n'attendit plus que le premier rayon du soleil pour

commencer le feu. Le signal convenu était une fusée.

A trois heures et demie, la fusée s'élève étincelante au milieu des airs, où elle flamboie quelques instans. Nos batteries démasquées se couronnent tout à coup d'un cercle de flamme; elles ont fait feu toutes à la fois. Cette décharge générale est répétée par les échos, les rochers, les cavités d'alentour, avec un retentissement terrible, qui durait encore, quand le château de l'Empereur avait déjà répondu. Tous ses canonniers, à leur poste, veillaient auprès de leurs pièces, mèches allumées.

Au premier coup de canon, le quartier-général se transporta à la droite de nos tranchées, sur la terrasse du consulat d'Espagne; le lieu était favorable pour embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble de l'attaque, et calculer ses résultats probables. Escorté des principaux dignitaires de la régence, Hussein accourut en même temps sur la terrasse de la Casauba. La milice, les Arabes enfermés dans la ville, ceux qui se trouvent au dehors, deviennent attentifs au combat; de notre côté, tout ce qui n'était pas de service se porte en foule sur les pentes du Boudjareah qui regardent la ville, ou sur les collines opposées qui font face à cette montagne. On eût dit un cirque immense, peuplé à milliers de spectateurs; ou bien encore deux armées des temps héroïques, qui, ayant re-

mis, comme autrefois, le soin de vider leur querelle à des champions d'élite, assistaient à leur combat en rangs et en armes, mais en simples spectatrices.

Un épais brouillard enveloppait, en ce moment, Sultan-Calaci. Les batteries du château tonnaient toutes à la fois; une salve n'attendait pas l'autre : quelques pièces de la Casauba, quatre pièces sur une hauteur appelée des Tangarins, les secondaient de leur mieux. Boulets, bombes et obus en éclats pleuvaient en avant, en arrière, au milieu de nos tranchées, sur un espace immense. Pendant ce temps, les effets de nos propres bombes n'étaient nullement dangereux pour le but qu'elles devaient atteindre; elles tombaient toutes en deçà, au delà, à côté : le tir de nos canons n'était pas plus certain. Il fallait du temps à nos artilleurs pour s'assurer des hausses et des portées; aussi ne tiraient-ils guère que des coups isolés, séparés les uns des autres par de longs intervalles : c'était chose rare que deux ou trois coups se suivissent immédiatement dans la même batterie. Nous semblions craindre de nous trop montrer et trop à découvert dans un même endroit.

A six heures, le brouillard se dissipa. On vit bien distinctement une bombe tomber au milieu du château; deux ou trois la suivent : nos boulets, quoique bien rares encore, commencent pour-

tant à se succéder avec un peu plus de rapidité; de longues files de canonniers turcs sont emportées par la batterie Saint-Louis, qui les prend d'écharpe. Quelquefois une embrasure du château s'écroule, et si l'on n'y supplée à la hâte par quelques sacs de laine, cette fragile muraille ne tarde pas à crouler elle-même. Çà et là de larges portions de parapet semblent détruites. Les pièces turques sont incessamment démontées; les canonniers ne suffisent plus à les remettre en batterie. La lenteur calculée de notre feu a maintenant quelque chose d'effrayant et de terrible; les effets déjà produits nous la font reconnaître comme l'apanage d'une intelligence mystérieuse, qui ne sent pas le besoin de se presser, parce que l'heure fatale lui est connue d'avance. Aussi le château se dépouille-t-il bientôt de la couronne et de la ceinture de feu dont il resplendissait le matin; ses parapets déserts n'en sont pas moins sillonnés en tout sens par nos boulets, inondés d'éclats de bombes et d'obus. Au contraire, nos batteries redoublent d'activité; leurs coups se précipitent avec une sorte de furie; la face attaquée en est criblée; elle se découpe, se fend, se brise par portions; elle semble prête à crouler, car le château tremble et s'ébranle sous nos coups. Mais il n'y saurait plus répondre : c'est le cerf aux abois, le cerf renversé, qui, avant d'expirer,

palpite et tressaille quelques instans sous la dent impitoyable qui le déchire.

Deux mille hommes se trouvaient enfermés dans l'intérieur de ce fort, à peine suffisant pour cinq ou six cents, et ne contenant aucun réduit, aucun emplacement à l'abri de la bombe. Nos bombes et nos obus, dont pas un ne manquait plus le but, causaient d'effroyables ravages sur cette multitude entassée; suivant l'expression de l'un d'eux, nous ne les eussions pas mieux placés avec la main. Chacun s'efforçait de rejeter à quelques pas de soi le projectile qui tombait dans son voisinage : c'eût été, dans toute autre circonstance, un acte de la plus téméraire bravoure, et ce n'était alors qu'un moyen d'échapper au danger. Le commandant du fort fut renversé trois fois. Plusieurs fois la garnison, se révoltant, essaya d'évacuer le château; les têtes des plus mutins tombèrent sous le yatagan. Mais les angoisses, les périls s'accroissaient de plus en plus; la révolte, long-temps comprimée, ne pouvait tarder à devenir victorieuse. Le commandant du fort se décida donc à la retraite, retraite qu'il prétendait toutefois rendre plus meurtrière pour nous que pouvait l'être une défense plus prolongée.

On ouvrit les portes du château : les Arabes emportèrent les morts et les blessés; les Turcs firent l'arrière-garde, et marchèrent en bon or-

dre, conservant un air d'intrépidité et de résolution. Ils se dirigèrent vers la Casauba; mais Hussein ne les eut pas plutôt aperçus qu'il fit tirer sur eux à mitraille, irrité qu'il était de la chute de sa dernière forteresse.

Après la retraite de la garnison, un seul homme continua à se montrer encore sur les remparts déserts du château; c'était un nègre. Passant la tête à travers une embrasure, il venait de temps à autre examiner l'état de la brèche. Deux drapeaux rouges flottaient aux angles du château : aux deux dernières apparitions qu'il fit, le nègre prit chaque fois un de ces drapeaux. Mais à peine eut-il disparu pour la seconde fois, qu'une explosion terrible se fit entendre; le château s'engloutit au milieu d'une éruption de flamme et de fumée, sortie de ses propres flancs; la terre trembla; puis, du sein de l'obscurité se développa peu à peu un vaste et sombre tourbillon, une trombe immense, du premier bond, touchant aux nuages, et continuant de monter : c'était comme un informe et gigantesque fantôme, qui, sous les vastes plis de sa robe ondoyante, couvrait un immense terrain.

A cette vue, quelques courages se troublent dans nos tranchées, des sentinelles jettent leurs armes, des postes entiers s'ébranlent et songent à la fuite. Les artilleurs, troupe d'élite, demeurent

fermes à leurs canons; ils tirent, à tout hasard, sur la masse informe, qui s'étend et gagne du terrain. Ce bruit rend l'audace aux plus timides : chacun reprend son poste. Une compagnie de grenadiers, sur l'ordre du commandant de la tranchée, s'avance presque immédiatement pour reconnaître les abords du château. Deux autres compagnies, avec un détachement d'artillerie, soutiennent celle-là ; deux compagnies de sapeurs viennent ensuite. Le général Hurel, qui commande la tranchée, le général Lahitte et le général Valazé marchent avec ces détachemens divers. La garde de tranchée se dispose à se porter en avant; la deuxième division tout entière s'ébranle pour appuyer ce mouvement. L'apparition que nous venons de décrire était alors dissipée. A la place de Sultan-Calaci, on n'apercevait plus, au premier coup-d'œil, qu'un amas confus de ruines et de débris.

La courtine, du côté de l'ouest, avait été renversée; les environs du fort étaient remplis de boulets, d'éclats de bombes et d'obus, contre lesquels on trébuchait à chaque pas. De tout côté étaient parsemés des pierres et des débris, tout couverts de flocons de laine imitant une neige abondante. Des affûts de canons, brisés, presque en poussière, des canons, les uns debout, les autres couchés, d'autres à demi enterrés, étaient

jetés çà et là. La tour, ou réduit intérieur, s'était écroulée sur elle-même; des masses de ruines et de débris s'entassaient pêle-mêle au pied des murs restés debout. Des cadavres, des membres épars, des lambeaux de chair se montraient de côté et d'autre; et, chose bizarre! sur le revers de la colline tourné du côté de la ville, deux Arabes étaient couchés tout de leur long, sans présenter la moindre blessure apparente : la commotion les avait tués comme la foudre. Des jets de flamme et de fumée s'échappaient encore, de temps à autre, de ces monceaux de débris, au milieu desquels on ne put pénétrer sans quelques difficultés.

Nous nous occupâmes néanmoins d'en tirer immédiatement parti. Quelques pièces étaient restées intactes : l'artillerie les remit en batterie du côté de la ville, et s'en servit pour répondre au feu du fort Babazoun, qui, pendant ce temps, continuait de tirer. Le génie ferma l'entrée du fort du côté de la ville; il déblaya les abords de la brèche, et la couronna par une gabionnade surmontée de sacs en terre. On nettoya de ses débris l'intérieur du fort. Une reconnaissance fut poussée par le général Valazé jusqu'à deux cent cinquante mètres de la Casauba, à la hauteur appelée des Tangarins, point important qu'il fit unir au château au moyen d'une communication qui ne pouvait être vue de la ville. Deux logemens furent aussitôt

commencés : l'un, de deux cents mètres, sur cette dernière hauteur; l'autre, de trois cents mètres, au pied des glacis du château. Grâce à ces travaux, poussés avec intelligence et vigueur, nous fûmes bientôt à même d'ouvrir notre feu contre la Casauba, qui ne paraissait pas devoir résister long-temps : elle n'avait pour toute fortification que des murailles en pierres sèches, sans terrassement, et que nous découvrions déjà jusqu'à leur base.

Un vent de terre avait tenu la flotte au large pendant notre attaque du matin. Du milieu des ruines de Sultan-Calaci, nous la vîmes reparaître à l'horizon; elle accourait à pleines voiles vers la ville, que nous serrions déjà de si près.

La plus grande terreur y régnait en ce moment. Les préjugés nationaux et religieux étaient enfin devenus impuissans à aveugler plus long-temps les habitans sur l'issue de la journée. Ils cachent, dans des endroits secrets, ce qu'ils ont de plus précieux; ils se blottissent par familles dans toutes les cachettes qu'ils supposent à l'abri de la bombe et du boulet. D'autres courent en foule vers la route de Constantine, demeurée libre, et qu'ils ne tardent pas à encombrer. Les Juifs tremblent pour leur or, oublieux du danger qu'ils courent eux-mêmes. L'intérieur des harems,

toujours inaccessible aux nouvelles du dehors, en retentit pour cette fois. Nos succès rapides nous ont grandis aux yeux de tout ce peuple, qui nous imagine une race d'hommes gigantesque, terrible, impitoyable, plus redoutable mille fois que tout autre ennemi. Les Turcs sentent, en frémissant, que le dernier jour de leur domination est arrivé; ils se soumettent à la fatalité, mais en murmurant hautement contre Hussein, dont quelques uns demandent la tête. Ailleurs aussi, d'autres têtes sont peut-être menacées, pour lesquelles nous frémissons dans le camp français; ce sont celles de nos malheureux camarades des bricks l'Aventure et le Silène, en ce moment en proie à de terribles angoisses. Touchent-ils au moment de leur délivrance? Sera-ce en lambeaux sanglans qu'ils passeront des mains de la populace à celles de nos soldats? A la Casauba, où de plus grands intérêts sont compromis, où ceux qui l'habitent sont les plus exposés en ce danger commun, le trouble et la confusion sont plus grands encore.

Les grands de la régence, les chefs de la milice, avaient déjà formé le projet de se rendre et d'obtenir la paix à tout prix; mais Hussein n'accéda que le dernier à cette nécessité : il était résolu à s'ensevelir sous les ruines de la Casauba. Deux

fois il s'élança, un pistolet à la main, vers le magasin des poudres; deux fois ses affidés se précipitèrent sur lui, et l'empêchèrent d'accomplir cette résolution désespérée.

Toutefois, vers le milieu du jour, nous vîmes un Turc déboucher d'un chemin creux dont les sinuosités nous l'avaient long-temps caché. Il tenait un drapeau blanc. On fut à lui; on l'interrogea. Son costume, à la fois élégant et simple, annonçait un personnage de distinction : c'était un secrétaire du dey, nommé Mustapha. — « Je viens, au nom des grands et de la guerrière milice d'Alger, dit-il, et je demande la paix. » — Il ne nommait déjà plus le dey. Conduit au général en chef, il se fit connaître, après avoir répété les mêmes paroles, comme autorisé à conclure une convention par laquelle la régence s'engagerait à payer les frais de la guerre, à la condition que les troupes françaises n'entreraient pas dans Alger. On lui montra, pour toute réponse, les débris de Sultan-Calaci, et nos travaux de siége, qui, sous ses yeux même, continuaient d'avancer avec rapidité; on lui assura qu'avant deux heures la Casauba serait battue en brèche; on ajouta que la première base de toute capitulation devait être la reddition immédiate de la place et des forts qui en dépendaient. Il se retira, lié par ses instructions, qui ne lui permettaient pas d'aller

au delà des offres qu'il avait faites; mais il promit de revenir au bout de deux heures, muni de pouvoirs assez étendus pour conclure une convention définitive.

Peu de minutes après, deux Maures se présentèrent, quoique sans mission officielle. Ils se nommaient Bouderbah et Omar; tous deux parlaient français; le premier avait même visité l'Europe, et connaissait nos mœurs et nos usages. Ils s'entretinrent quelques instans avec le général en chef. La conférence avait lieu sur les ruines du château de l'Empereur, au bruit du canon du fort Babazoun, dont les boulets sifflaient au dessus de nos têtes. Cette circonstance parut faire une impression quelque peu désagréable sur les deux diplomates : l'un deux baissait même assez fréquemment la tête, saluant le boulet, comme disent les soldats. « Eh! parbleu, lui dit M. de Lahitte en le prenant par le bras, ne vous inquiétez pas : c'est à nous que cela s'adresse. » Le mot eut beaucoup de succès; souvenir de ce vieil esprit français qui se plaisait à jeter sur les champs de bataille autant de bons mots que de traits d'héroïsme et d'actions d'éclat. Les deux parlementaires ne tardèrent pas à se retirer, ayant reçu la réponse déjà faite à celui qui les avait précédés.

L'un d'eux avait donné l'assurance que le feu de ce fort Babazoun, qui avait continué pendant

la conférence, cesserait si nous cessions nous-mêmes de tirer; on en donna l'ordre aux canonniers, et le fort devint effectivement tout aussi silencieux que nos propres batteries.

Le secrétaire du dey ne tarda pas à revenir. Cette fois, il était accompagné de deux Maures, du consul et du vice-consul d'Angleterre. Le général en chef, le chef de l'état-major, l'intendant de l'armée, la plupart des officiers généraux, et grand nombre d'autres officiers, les attendaient dans une petite prairie, à l'ombre, assis sur les troncs de trois ou quatre arbres nouvellement coupés. Le consul d'Angleterre ne se présentait pas au nom du gouvernement britannique, il s'empressa de le déclarer; c'était une simple démarche officieuse qu'il venait tenter auprès de nous en faveur de Hussein, qui l'en avait fait prier, au nom des anciennes et amicales relations qu'ils avaient eues ensemble. La chute de la place était désormais inévitable, disait-il, et Hussein lui-même ne l'ignorait pas. Il ajouta seulement que le caractère altier et intrépide de Hussein pouvait le porter aux dernières extrémités, si les conditions que nous allions lui imposer se trouvaient par trop rigoureuses. On ne donna que peu d'attention à ce langage, qui pouvait couvrir une tout autre intention que celle exprimée.

La discussion s'engagea directement avec les envoyés; mais elle ne fut pas de longue durée. A peine un demi-quart d'heure s'était écoulé, et il était déjà stipulé, comme base de la convention à soumettre à Hussein : « Que la Casauba et les » forts dépendans de la ville seraient remis, dès » le lendemain, aux troupes françaises; que la » fortune particulière du dey serait respectée, et » qu'il serait libre de se retirer, ainsi que sa fa- » mille, dans tel lieu qu'il désignerait; que tous les » soldats de la milice jouiraient des mêmes avan- » tages; que l'exercice de la religion mahomé- » tane resterait libre; que la liberté des habitans, » leur commerce, leur industrie, leur religion, » ne recevraient aucune atteinte; que les femmes » seraient respectées; et qu'enfin l'échange de » cette convention serait fait entre les envoyés du » dey et le général en chef, dès le lendemain » avant dix heures, moment où les troupes fran- » çaises entreraient dans la Casauba d'abord, et » successivement dans les autres forts de la ville » et de la marine. » Tout cela, comme nous venons de le dire, fut conclu en peu de minutes. C'était merveille de voir comment les questions les plus difficiles, les plus importantes, les plus compliquées se résolvaient promptement dans cette sorte de *conférence* au petit pied, dans cette

espèce de congrès à la face du soleil, où les interlocuteurs arrivaient tout couverts de la sueur et de la poussière du champ de bataille.

Ces conditions écrites, les envoyés turcs demandèrent la permission de se rendre auprès de Hussein, pour lui rendre compte de leur démarche. « Quand il est question de paix avec la France, dit l'un d'eux, il ne faut pas se présenter à la prière du soir qu'elle ne soit conclue. » Au moment où ils s'éloignaient, le général en chef laissa échapper quelques doutes sur l'adhésion du dey aux conditions qu'on allait lui offrir. Alors l'un des envoyés, le regardant fixement, avec une voix douce et calme, avec une figure où ne perçait pas la plus légère émotion : — « Voulez-vous, dit-il, qu'en revenant auprès de vous je tienne le traité d'une main et sa tête de l'autre? — A Dieu ne plaise! s'écria M. de Bourmont, quelque peu troublé de la proposition, et cédant à une émotion qu'on pourrait dire européenne; à Dieu ne plaise que je veuille la mort de personne hors du champ de bataille! » Ces paroles firent paraître quelque émotion sur la figure du Turc, jusque-là impassible. La chose qu'il venait de dire lui paraissait si simple, si naturelle, qu'il s'étonnait intérieurement de la surprise qu'elle venait de produire. Quoi qu'il en soit, les envoyés ne tardèrent pas à prendre congé

du général en chef. On leur adjoignit un interprète, le vieux Braskewitz, chargé de traduire au dey le texte de la capitulation, et de lui donner, sur le sens des paroles et des expressions employées, toutes les explications convenables.

De grandes choses et de grands événemens se trouvaient ainsi en suspens, et touchaient à leur conclusion. Ce gouvernement bizarre, pendant des siècles la honte et la terreur d'une partie de l'Europe, allait-il enfin s'écrouler? Ces rivages, si souvent conquis, allaient-ils appartenir encore une fois à de nouveaux maîtres? La civilisation moderne serait-elle appelée à se développer librement à son tour sur ce théâtre, où avait brillé de tant d'éclat la civilisation romaine? Nos fatigues, nos sueurs, notre sang, demeureraient-ils stériles pour la France; ou bien pouvions-nous déjà rêver dans l'avenir, sur cette terre aujourd'hui inculte et déserte, une riche, industrieuse et puissante colonie? La réponse à toutes ces questions allait nous arriver avant peu d'instans; aussi la détermination de Hussein préoccupait-elle vivement tous les esprits, était-elle attendue avec une extrême impatience par tous ceux qui avaient assisté à la conférence.

Les envoyés turcs et notre interprète s'acheminaient pendant ce temps vers Alger. La porte de la Casauba ne s'ouvrit pas sans quelques difficultés :

les janissaires remplissaient en foule les passages étroits par lesquels il fallait passer pour pénétrer jusqu'à Hussein. Ils parvinrent cependant jusque dans la grande cour de la Casauba. Le divan se trouvait assemblé. Hussein, à sa place accoutumée, avait à ses côtés les principaux dignitaires de la régence ; son visage et toute sa contenance annonçaient un calme impassible.

Sur l'ordre qu'il en reçoit, Braskewitz s'avance, et lit la convention, article par article. — « L'armée française prendra possession de » la ville d'Alger, de la Casauba, et de tous les » forts qui en dépendent, ainsi que de toutes les » propriétés publiques, demain 5 juillet 1830, à » neuf heures du matin. » Une rumeur sourde se fait entendre dès les premiers mots ; elle augmente quand Braskewitz prononce ceux *neuf heures*. Le dey impose silence d'un geste impérieux ; Braskewitz continue. « La religion et les » coutumes des Algériens seront respectées ; aucun » militaire de l'armée ne pourra entrer dans les » mosquées. » Cet article excite une approbation générale et bruyante. — « Le dey et les Turcs de- » vront quitter Alger dans le plus bref délai. » A ces mots, des cris de rage, des menaces furieuses se font entendre de toute part. Les janissaires jurent qu'ils n'obéiront pas ; ils demandent à défendre la ville. Le dey pâlit ; son inquiétude devient ma-

nifeste; il descend de son siége, marche vers les plus mutins, leur impose un moment de silence par la menace et la persuasion, se replace sur son divan, et fait signe à l'interprète de continuer sa lecture. — « On leur garantit la conservation » de leurs richesses personnelles; ils seront libres » de choisir le lieu de leur retraite. » Ce dernier paragraphe entendu, des groupes se forment aussitôt çà et là.

On discute d'une manière animée les différentes conditions de la capitulation. Parmi les plus jeunes, les uns veulent qu'on défende la ville jusqu'à la dernière extrémité; d'autres qu'on tente une audacieuse sortie; mais le plus grand nombre comprend l'impossibilité d'avoir recours à ce parti. Le divan se reforme, et l'on reprend avec plus de calme la discussion des articles. Le choix des expressions, les tournures de phrases les plus indifférentes en apparence, attirent tour à tour l'attention des conseillers de Hussein ; ils exigent, dans la rédaction de l'acte, un grand nombre de répétitions qui n'altèrent en rien le sens, mais le fixent au contraire, le déterminent, rendent impossible toute interprétation frauduleuse.

Hussein apposa enfin son sceau, en gage d'adhésion, sur la capitulation; il la rendit à l'interprète, en le laissant libre de retourner au quar-

tier-général. Sidi-Mustapha, l'un des envoyés turcs, et quelques janissaires le reconduisirent à peu de distance de nos avant-postes, où ils se séparèrent de lui. Braskewitz vint alors rendre compte de sa mission au général en chef; il le fit avec un trouble manifeste, et qui frappa tout le monde. L'émotion que lui avait fait éprouver la présence de Hussein et de son divan; la conscience du danger très véritable qu'il avait couru en ce moment, mais qu'il s'exagéra, tout cela avait jeté en lui les germes d'une maladie nerveuse, qui ne tarda pas à se développer. Interprète dans l'armée d'Égypte, il avait jadis traité avec Mourad-Bey au nom de Bonaparte et de la république française; il venait de traiter au nom du roi de France et de M. de Bourmont avec Hussein-Pacha, singulier rapprochement dans la vie d'un homme. Mais le pauvre Braskewitz paya cher: il était mort peu de jours après.

Le lendemain, l'envoyé ordinaire du dey, Mustapha, se trouvait, dès six heures, au quartier-général. Il venait solliciter du général en chef un sursis de quelques heures à l'exécution de la capitulation. Cette fois encore, il était accompagné du consul d'Angleterre. Ce dernier appuya fortement la prière de Hussein; il ajouta même que certains articles du traité étant restés obscurs pour Hussein, il était besoin de les interpréter de nouveau. Le

général en chef accéda facilement à cette dernière représentation. Il envoya un nouvel interprète auprès de Hussein ; mais il rejeta formellement la demande d'un délai : seulement l'envoyé fut autorisé à donner au dey l'assurance verbale que les troupes françaises ne se présenteraient pas à la Casauba avant midi, au lieu de dix heures, moment primitivement fixé. Il devait ajouter qu'il serait loisible au dey de partager la Casauba avec le général en chef. Mais cette dernière proposition sembla mettre fin à toutes les irrésolutions de Hussein. La seule idée d'habiter sous le même toit que celui qui l'avait précipité du trône sembla le révolter. Il fit enlever en toute hâte ses femmes, ses trésors, ses pierreries, ses plus riches armes, ses meubles, ses vêtemens les plus précieux. Tous ceux qui, à des titres divers, habitaient la Casauba, imitant cet exemple, elle parut pendant quelques instans comme au pillage, comme enlevée d'assaut par ses propres habitans. Puis, Hussein se hâta d'en sortir avant que les Français n'y parussent. Il erra quelques instans dans les rues de cette ville où son long règne l'avait fait étranger : depuis plusieurs années, il n'avait pas passé le seuil de la Casauba. Seul, sans garde, il traversa cette foule de Turcs dont il avait amené la ruine, dont il n'était pas un seul qui n'eût à lui demander compte du sang

d'un frère ou d'un ami, et il se réfugia enfin dans une maison voisine du port qu'il habitait avant son élévation au trône.

L'armée approchait de la ville, se préparant à en prendre possession définitive. La première division s'établissait dans le faubourg Bab-el-Wed; la troisième longeait le rivage, et pénétrait dans le faubourg Babazoun, à l'opposé du premier; la deuxième marcha sur la Casauba. Le général en chef se disposa à faire avec celle-ci son entrée dans la citadelle.

Des détachemens d'artillerie et du génie, et le 6[e] léger tout entier, avaient été commandés pour lui servir d'escorte, et accompagner de quelque peu d'éclat son entrée dans la ville conquise; mais les pièces d'une batterie de campagne, et leurs caissons qui marchaient en tête de ces troupes, s'engagèrent, par suite d'un malentendu, dans un chemin creux. Pendant quelques instans, il leur devint impossible d'avancer ou de reculer. D'autres circonstances retardèrent encore la marche de l'escorte, ce qui donna le temps à quelques officiers d'état-major, expédiés en avant, de pénétrer isolément dans la Casauba. M. le colonel Bartillat, M. de Trelan, aide de camp du général en chef, M. Huder, chef de bataillon d'état-major, y entrèrent des premiers. Beaucoup d'autres suivirent. L'impatience était grande

chez tous de voir par eux-mêmes la mystérieuse forteresse, qui, pour la première fois, ouvrait ses portes à une armée européenne. Des volontaires, des employés de toute sorte, qui n'étaient assujettis à aucun ordre de marche, s'y portèrent en foule au même instant. Or, les esclaves de Hussein, en raison de leur précipitation à emballer les effets de leur maître, avaient semé les corridors de cassettes, de riches coussins, d'étoffes brochées d'or et d'argent, de riches et curieuses armes, de vêtemens d'hommes et de femmes. En voyant arriver les Français, au lieu de continuer à déménager pour Hussein, ils se mirent à piller pour leur propre compte ; il en résulta un moment de confusion. Des gens de la suite de l'armée imitèrent les Algériens; quelques officiers même se laissèrent peut-être tenter par la curieuse bizarrerie, non par la valeur réelle, de certains objets nouveaux pour eux; ils voulurent en faire autant de souvenirs de la campagne. De là, ce moment de désordre et de confusion, d'assez mauvais goût sans doute, mais appelé depuis, avec plus de mauvais goût encore, le pillage de la Casauba[1]. L'arrivée du général le fit à peu près cesser. L'entrée d'apparat de ce dernier, ayant été entravée par la circonstance

[1] Voir note 16.

déjà racontée, il y avait renoncé, pour se présenter aux portes de la Casauba entouré de ses seuls aides de camp, auxquels s'étaient joints sept à huit officiers. On ne saurait imaginer un triomphe plus modeste.

Le kasnadji, ou grand trésorier, attendait, dans la cour de la Casauba, l'arrivée du général en chef. Il tenait à la main les clefs du trésor, il les présenta à M. de Bourmont, qui les prit, mais pour les remettre immédiatement à une commission de finances déjà instituée. L'intendant en chef de l'armée, le payeur général et le sous-chef d'état-major composaient cette commission. Guidés par le kasnadji, ces messieurs pénétrèrent dans l'intérieur du trésor; ils reconnurent les lieux, et sortirent aussitôt; la porte en fut refermée; on y apposa les scellés, et douze gendarmes, devant être relevés deux fois par jour, furent commis à sa garde. Le kasnadji jura sur le Coran qu'il remettait le trésor intact, qu'aucune soustraction n'avait été faite, qu'il n'existait dans la Casauba aucune autre cache où fût enfermé de l'argent. On dut procéder dès le lendemain à l'inventaire exact de ce mystérieux trésor, au sujet duquel toutes les imaginations étaient en émoi.

La machine gouvernementale se trouvait brisée par la chute de Hussein; le général en chef

dut s'occuper aussitôt de la remonter et de la reconstituer. Il institua, à cet effet, une commission dite de gouvernement. Cette commission fut composée de l'intendant en chef, du sous-chef d'état-major, du payeur général, du consul de France, et d'un lieutenant-général de police, M. d'Aubignosc; elle eut pour secrétaire M. Edmond de Bussière. Les attributions des grands fonctionnaires de la régence devinrent les siennes : elle eut l'initiative de toutes les mesures à prendre à l'égard de la milice, de la marine, des arsenaux, des approvisionnemens publics, des finances, de la régie des biens appartenant à l'État, des précautions de salubrité, etc., etc. Une autre commission plus nombreuse lui fut subordonnée : composée uniquement de Maures, celle-ci était chargée, sous quelques rapports, de l'application des mesures prises par la première. Ses attributions étaient à peu près celles de nos conseils municipaux. D'après d'anciens usages, les Juifs avaient des juges et un chef particuliers; on les leur laissa. Les cadis et les tribunaux maures furent conservés, mais ceux des Turcs supprimés : il s'agissait avant tout d'extirper jusqu'à la dernière trace de leur domination dans le pays. On créa une administration des douanes, on établit un octroi. La police générale fut confiée à M. d'Aubignosc, et le commandement de la place à M. le maréchal de camp

Tholozé, tous deux déjà membres de la commission de gouvernement.

Un nouveau gouvernement, où l'on conserva toutefois de l'ancien ce qu'il était possible d'en conserver, fut ainsi rapidement improvisé; c'était marcher à la conquête des intérêts sociaux, après avoir fait celle du sol, de la contrée.

Aucune donnée un peu exacte n'existait sur la valeur réelle du trésor tombé en notre pouvoir. L'Américain Schaler l'avait évalué à deux cent soixante et onze millions; un mémoire présenté au gouvernement français en l'an XI ne le portait qu'à cent : différence assez considérable pour prouver que nous ne savions rien de positif à ce sujet. Et qu'était-il possible de savoir? Les deys ne tenaient ni ne faisaient tenir aucun registre des recettes et des dépenses. L'argent abondait-il du dehors, on le déposait à la masse commune; manquait-il, on en prenait à cette même masse : or, ce second état de choses était le seul qui, depuis long-temps, se fût présenté. Les dépenses de la régence avaient été augmentées par sa guerre avec la France; les profits de la piraterie s'étaient annulés; les produits des douanes avaient tari; les tributs jadis payés par les puissances européennes diminuaient de jour en jour; et les revenus de l'État, ne montant par eux-mêmes qu'à sept cent mille francs,

étaient au dessous des dépenses mêmes de l'état ordinaire, c'est à dire du pied de paix. A tout prendre, on pouvait s'étonner que ce mystérieux trésor, après avoir fourni à tant de dépenses, ne fût pas même encore plus complétement épuisé. Les Turcs en avaient vaguement le sentiment; ils disaient entre eux : « Jadis le puits d'Ali dé» bordait d'or; depuis il a fallu se baisser beau» coup pour l'atteindre, aujourd'hui il faut une » longue échelle pour y puiser. »

Trois pièces renfermaient le trésor : dans la première se trouvaient les boudjoux, monnaie d'Alger valant 3 fr. 72 c.; dans la seconde, encore des boudjoux, et aussi de la monnaie de billon et des lingots d'argent, le tout dans trois grands coffres établis le long des murailles. La troisième pièce était divisée en trois compartimens, l'un destiné aux piastres de Portugal, l'autre aux piastres fortes, le troisième à des monnaies d'or de tous les pays, de toutes les dates et de toutes les valeurs, depuis le roboa-soltani (3 fr. 80 c.) jusqu'à la double quadruple du Mexique (168 f.). Ces monnaies diverses, comptées, pesées, calculées, se trouvèrent constituer une somme totale de 48,684,527 fr. De cette somme, on expédia immédiatement en France 43,398,798 fr. par les vaisseaux le Duquesne, le Marengo, le Scipion, le Nestor et la Vénus; on conserva seule-

ment 5,285,729 fr. pour les besoins de l'armée. Mais on ne parvint qu'au bout de quelques jours à l'évaluation exacte que nous venons de donner : la diversité des monnaies et leur entassement pêle-mêle, l'absence d'une mesure quelconque pour comparer les monceaux divers qu'elles formaient, étaient autant d'obstacles à ce que l'on pût se rendre compte de leur valeur réelle. Au premier coup-d'œil, le payeur général, M. Firino, estima, dit-on, à cinquante millions tout ce qu'il apercevait d'or et d'argent ; on ne pouvait approcher davantage de la vérité, en grande partie, sans doute, par un hasard heureux. D'autres que M. Firino, et aussi à la première vue, avaient porté cette valeur à quatre-vingts millions. Cette opinion, qui était celle de l'intendant en chef, se trouvait d'accord avec les assertions d'un Juif, nommé Durand, fort au courant des affaires de la régence ; elle était, en outre, partagée par le consul d'Angleterre, consulté sur ce sujet par le général en chef.

M. de Bourmont se crut, d'après tout cela, autorisé à considérer comme au dessous de la vérité l'évaluation de M. Firino. Dans une dépêche au président du conseil, il portait à une somme de 80 millions la valeur du trésor, de l'artillerie et des magasins de toute espèce que renfermait Alger. Dans la même dépêche, il sollicitait, réclamait,

pour cette somme, l'emploi suivant : 50 millions pour les frais de la guerre, 3 millions de gratification à l'armée ; 27 millions appliqués au paiement de l'arriéré du traitement de la légion-d'honneur ; dernière proposition sur laquelle il insistait vivement, à laquelle il attachait la plus grande importance. Nous espérons que le lecteur lui en saura quelque gré. Cette idée avait, ce me semble, quelque chose de chevaleresque, de généreux. Il n'est pas un de nous qui n'eût été heureux de voir le sang de nos jeunes soldats servir à l'acquittement de la dette de la patrie envers leurs glorieux devanciers.

Les gratifications sont devenues d'usage dans la plupart des armées européennes ; rares, ou, pour mieux dire, inconnues dans les premiers temps de notre révolution, elles devinrent de plus en plus fréquentes, pendant la durée de l'empire. En Angleterre, peut-être paraîtrait-il étrange que l'armée d'Afrique n'ait eu aucune part dans sa riche capture. Après la chute de Mysore, toutes les richesses de Tippo-Saïb furent considérées comme appartenant de droit à l'armée victorieuse ; les officiers généraux y trouvèrent une fortune ; les simples soldats n'eurent pas moins de cent livres sterling. En dépit de ces exemples et de l'usage, nous ne sommes pas de ceux qui accusent trop vivement le pouvoir du refus

de cette gratification. Autrefois, le pauvre gentilhomme de province faisait une large brèche à sa petite fortune, pour servir de longues années le roi et la patrie. Nos premiers généraux de la république portaient des habits du même drap que leurs soldats; celui de Pichegru était percé au coude, quand le général fit son entrée à Amsterdam; et peut-être l'était-il encore quand il refusa le don de cinquante mille florins de rente que vinrent lui offrir les États, en reconnaissance de l'exacte discipline observée par ses troupes. Nous aimons, nous l'avouons, cette manière de comprendre la guerre. Il y a mieux que son mercantilisme à emprunter à l'Angleterre.

Aux termes de la capitulation, les Turcs devaient quitter le pays dans un délai déterminé. Nous devions leur fournir des moyens de transport pour eux, leurs femmes et leurs enfans, leurs fortunes particulières. Smyrne et Alexandrie furent désignées comme les lieux où ils durent être déposés; ceux qui étaient mariés obtinrent néanmoins l'autorisation de rester à Alger; on leur supposait l'esprit moins turbulent qu'aux célibataires. En attendant le moment du départ, les uns et les autres reçurent l'ordre de livrer leurs armes.

Des détachemens d'infanterie, à jour et heures fixes, se dirigèrent simultanément vers les casernes.

Là, se trouvaient les célibataires, qui reçurent l'injonction de livrer leurs armes à l'instant même. Ils avaient vu entrer nos troupes sans émotion ; ils obéirent sans résistance ; et après être montés dans leurs chambrées, ils en descendirent bientôt, apportant chacun un fusil, une paire de pistolets, un yatagan. Quant à ceux logés en ville, c'est à dire mariés, ils avaient reçu l'ordre de porter leurs armes à la Casauba : habitant divers quartiers de la ville, il n'eût guère été possible de les aller désarmer à domicile. L'obéissance ne parut pas leur coûter davantage qu'à leurs camarades des casernes. Leurs armes s'entassèrent rapidement, dans un coin de la Casauba, en un monceau qui allait sans cesse grossissant. Que ce fût seulement absence de point d'honneur, ou bien résignation, soumission à la fatalité, ils subissaient, en général, avec leur ordinaire impassibilité, l'humiliation de cette formalité nécessaire ; en revanche, ce qui se laissait lire d'émotions douloureuses sur un petit nombre de visages n'en semblait que plus amer et plus poignant. Du reste, la générosité française ne se trouva point en défaut dans cette occasion : on fit payer à chacun de ces soldats cinq piastres, comme le prix des armes qu'il livrait. On leur fit payer, en outre, trois mois de solde.

Cet argent leur était-il dû par le dey, ou bien

était-ce à titre d'indemnité que nous le leur donnions, je ne sais; mais je me souviendrai toujours qu'il m'arriva d'en donner la nouvelle à l'un de ces Turcs, avec qui je causais dans un café : — « Et ainsi, me dit-il, vous nous payez donc pour » le temps où nous nous sommes battus contre » vous? — Vous l'avez dit. » Un vague et naïf étonnement se peignit alors sur toute sa figure; il avait cru ne pas entendre, il croyait maintenant ne pas comprendre.

Le corps des janissaires, vu en détail et de près à l'occasion de ce désarmement, ne laissait pas que de nous causer quelque étonnement. Cette milice ne ressemblait en rien à nos troupes européennes, ne répondait, en aucune façon, aux idées qu'on est toujours porté à se faire d'une armée quelconque : c'étaient, pêle-mêle, des vieillards à barbe blanche, des hommes faits, des jeunes gens à figures d'adolescens. Le costume de la plupart consistait en un turban fort simple, plusieurs vestes de couleurs éclatantes, les unes sur les autres; de larges culottes fort courtes, ne descendant que jusqu'aux genoux, et laissant la jambe nue; puis des sandales pour chaussure. D'ailleurs, ce costume n'était pas de rigueur. Ils n'avaient non plus aucune uniformité de taille. Malgré tout, leur apparence de force et de beauté, la dignité de leur démarche, l'énergie de leur phy-

sionomie leur donnaient, pris en masse, un aspect assez imposant, qui ne démentait pas l'ancienne renommée de cette célèbre milice.

Un fils du bey de Tittery pénétra dans la Casauba pendant que s'effectuait le désarmement. Il venait solliciter un sauf-conduit pour son père, qu'il annonçait impatient de faire sa soumission à la France et de se présenter au général en chef. A peine âgé de quinze ans, ce jeune homme se montrait au milieu de nous sans crainte, sans défiance, sans étonnement; il s'assit à notre table, se servit de fourchette, mangea de nos mets, but même du vin. Il était porteur d'une lettre du bey au général en chef. Le ton de cette lettre n'était pas d'accord avec le langage qu'il tenait, avec les intentions pacifiques qu'il prêtait à son père; certaines expressions allaient même jusqu'à la menace. On lui en fit l'observation : il s'étonna, mais persista dans ce qu'il avait dit sur la disposition du bey à notre égard, ajoutant que son secrétaire l'avait sans doute trompé, ce qui était facile, attendu que son père ne savait pas lire. Malgré cette ignorance, le bey n'en était pas moins grandement savant en ruses, en intrigues, en manéges de toute sorte; il nous en donna plus d'une preuve dans la suite. Muni d'un sauf-conduit, il entra, peu de jours après, dans Alger, avec une escorte d'une quarantaine de Turcs ou Arabes. Se pré-

sentant aussitôt au général en chef, il protesta de la vivacité et de la sincérité de son désir de vivre en paix avec la France. Il reçut, au nom du roi de France, l'investiture de son beylick, aux mêmes conditions et dans les mêmes formes qu'il l'avait tenue jadis du dey; cérémonie qui, se passant vers la fin de juillet 1830, rappelait les prestations de foi et hommages de la féodalité.

Hussein ayant fait annoncer sa visite au général en chef, un colonel, plusieurs officiers d'état-major, le consul et le vice-consul de France, s'étaient rendus auprès de lui pour l'accompagner. Ils le précédèrent à pied, tandis que lui-même montait un cheval barbe assez richement caparaçonné. Derrière lui venaient cinquante Turcs, Maures ou nègres, formant son cortége. A son passage dans les rues, nos postes présentèrent les armes et battirent le rappel; à son arrivée à la Casauba, la musique de nos régimens le salua d'une éclatante fanfare; et tout ce qu'il y avait là d'officiers, d'étrangers se précipita sur ses pas pour le voir au visage, et devenir témoin de son entrevue avec le général en chef. Nous achevions, en ce moment même, le désarmement des janissaires. Il fallut se hâter pour éviter ce spectacle à leur ancien souverain.

Le costume de Hussein était fort simple : on n'y voyait d'or, d'argent, de broderies ou d'orne-

ve. Il dit encore : « Et sur tout ce que j'ai dit
» l'on peut m'en croire; car moi aussi j'ai régné,
» et l'on sait que la parole des rois doit être
» sacrée. »

Dès son entrée dans ce palais, et pendant la durée de cette conférence, de pénibles émotions s'étaient sans doute élevées dans le cœur de Hussein. Dans tout ce qui s'offrait à ses yeux, il n'était pas un seul objet qui ne lui rappelât de plus heureux jours; exilé dès le lendemain, il était incertain de son avenir, incertain même du lieu de son exil; sa destinée était encore en grande partie aux mains du vainqueur; c'était en vaincu, en suppliant, qu'il se trouvait en face de ce même trône où il avait siégé de longues années en souverain absolu. A cette heure fatale de l'adversité, où nous avons vu chanceler tant de courages, se démentir tant de nobles caractères, il sut, toutefois, conserver une dignité véritable, qui éclata dans son langage, dans ses gestes, dans tout son maintien. Cette justice ne lui fut refusée par aucun des témoins de cette scène. Il ne ploya pas trop bas sa tête blanchie par l'âge, sous les fourches caudines élevées tout à coup au terme de sa carrière.

Hussein ayant pris congé du général en chef, la garde de la Casauba et les postes voisins prirent de nouveau les armes. Les officiers qui l'a-

vaient été chercher le reconduisirent à sa maison; et la même cérémonie fut observée à son départ qu'à son arrivée.

Le trône dont il avait été précipité était entouré de cuisans soucis et de menaçans orages. Lui seul, de tous ceux qui s'y étaient assis, en descendait vivant; à peine s'il était arrivé à deux ou trois de ses prédécesseurs, enlevés par la peste, de ne pas devenir le sanglant marchepied à ceux qui leur succédaient. Mais le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il ne saurait perdre une chose, qu'elle ne se pare, à ses yeux, de mille et mille charmes. Il est donc probable que, s'acheminant vers sa modeste demeure, Hussein jeta plus d'une fois un œil d'envie sur M. de Bourmont, qu'il venait de quitter. Ne le laissait-il pas entouré de toute la pompe de la victoire, paisible et glorieux habitant du palais que lui-même n'avait quitté que la veille?

Jusqu'ici tout avait, en effet, réussi comme à souhait au général en chef. Un succès d'éclat avait démenti les sinistres prédictions dont son entreprise avait été menacée. Sa tâche glorieuse se trouvait accomplie avec une rapidité inouïe, inespérée : son armée était encore pleine de force et de santé : il dominait, il régnait en quelque sorte sur une ville au pied de laquelle était venu s'humilier l'orgueil de Charles-Quint. Le

territoire immense que son épée venait de conquérir à la France, il pouvait le rêver déjà, grâce à la toute-puissance de notre civilisation, converti en une riche et magnifique colonie. Déjà il entendait des milliers de bouches, celles même de ses plus implacables adversaires, célébrer sa gloire. La première dignité du royaume lui était inévitablement acquise : déjà ministre de la guerre, la présidence du conseil allait peut-être lui échoir avant peu de jours. On ne saurait imaginer une plus haute et plus brillante situation que celle de M. de Bourmont à cet instant de sa vie ; qu'avait-il au dessus de sa tête? seulement ceux placés par leur naissance sur le trône, ou sur les marches du trône.

Mais le jour même où M. de Bourmont recevait la visite de Hussein, peut-être à la même heure, une triste et modeste cérémonie s'accomplissait à Sidi-Ferruch. Une demi-compagnie de grenadiers, les armes renversées, escortait un cercueil suivi par un grand nombre d'officiers, et la plupart avec l'air plus attristé qu'on ne l'avait d'ordinaire ; car elles étaient, en occasions semblables, devenues fréquentes et journalières depuis un mois. Quelques uns laissaient percer sur leur figure l'expression d'une sorte de désappointement, d'amer mécompte, mêlée à celle de la douleur. Sur leurs visages, un observateur de

sang-froid aurait peut-être pu lire quelque chose de la destinée de celui qu'ils conduisaient à sa dernière demeure. Sans doute, il est tombé, tout jeune encore, au seuil d'une destinée brillante; sans doute, il avait, par cette chute précoce, douloureusement démenti de nobles et légitimes espérances. Arrivé à un enclos nouvellement désigné pour servir de cimetière, mais où la terre avait pourtant été remuée en un grand nombre d'endroits, on descendit le cercueil dans la fosse ouverte qui l'attendait. Deux grenadiers commencèrent à la combler. Déjà les premières pelletées de terre résonnaient sur la planche de la bière, lorsqu'un des assistans, détachant de sa poitrine une croix de Saint-Louis, la jeta dans la fosse : chacun l'en remercia du regard, on trouvait que cette croix allait bien à ce cercueil, mieux qu'à bien des habits; celui qu'il renfermait l'avait payée, lui, de tout son sang. La fosse enfin comblée, et lorsque la terre se fut assez élevée pour former ce tertre funèbre qui décore nos tombeaux, le colonel ***, tirant son épée, l'en salua militairement : « Adieu donc, dit-il, cher et » brave Amédée! » La terre enfermait pour toujours Amédée de Bourmont[1].

Peu d'heures après, le général en chef entendait quelque bruit dans une pièce précédant celle

[1] Voir note 18.

où lui-même se tenait; il appelle un de ses aides de camp pour s'informer de ce que cela peut être : — C'est un jeune officier qui vient d'apprendre la mort de son frère; il pleure. — Pauvre jeune homme! dites-lui bien que je le plains, et du fond du cœur. — Et vous, général, que pensez-vous des dernières nouvelles d'Amédée? — Mais elles sont bonnes : bientôt, je l'espère, il sera avec nous. — Moi je ne l'espère guère. — Eh! quoi? auriez-vous donc d'autres nouvelles? — Oui. — Mauvaises? — Oui. — Est-ce que..... — Il ne put achever, la vérité tout entière venait de lui apparaître sur le visage de celui qu'il interrogeait. « Ah! mon Dieu! mon Dieu! » murmura le malheureux père, se laissant retomber sur le divan d'où il venait de se soulever. Deux de ses fils accoururent lui prodiguer leurs soins; c'étaient les sanglots mal étouffés de l'un d'eux qu'il avait entendus. Les chances de malheur n'étaient pourtant point épuisées; le messager de cette triste nouvelle, qui était lui-même comme un autre fils pour M. de Bourmont, fut frappé mortellement quelques jours plus tard.

La pompe, l'éclat extérieur dont M. de Bourmont était alors entouré n'avaient donc point été une égide contre les coups du sort : il venait d'être frappé au cœur. Celui dont il avait brisé le trône, sur les débris duquel il élevait, en ce mo-

ment, si haut sa fortune, ne devait point s'acheminer vers un éternel exil sans voir son vainqueur en proie à d'aussi cruels revers que ceux que lui-même subissait : tels sont les jeux auxquels se plaît la destinée.

Tout brisé de sa chute, tout penché qu'il était encore lui-même sur un abîme d'incertitude et de misère, Hussein put donc, à son tour, se montrer généreux vis à vis celui qui habitait son palais et siégeait sur son trône : il en saisit noblement l'occasion. Dans une visite que M. de Bourmont lui fit dès le lendemain de cette triste nouvelle, il lui parla de la mort de son fils avec une commisération sympathique; il parut le plaindre avec sincérité, lui disant qu'il compatissait d'autant plus vivement à sa douleur que lui-même avait perdu, dans le cours de la campagne, un neveu qu'il aimait tendrement. Il lui parla alors de sort inévitable et de la volonté de Dieu : il l'exhorta à la résignation, à la soumission aux décrets du sort; puis, en parlant de la sorte, le vieillard se prit à verser lui-même quelques larmes; et le spectacle de ces deux hommes que le hasard avait faits ennemis, mais qu'un même sentiment de la nature réunissait pour quelques instans dans une commune douleur; ce spectacle, dis-je, toucha singulièrement tous ceux qu'il eut pour témoins. Quand vint, après cela, l'occasion de parler de choses d'un intérêt

général, Hussein affirma de nouveau, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois, que jusqu'au dernier jour il avait été persuadé de la justice de sa cause. Il chercha à se laver aux yeux du général en chef d'imputations calomnieuses qui avaient été répandues sur son caractère : il en appelait à ses sujets, surtout à la classe pauvre, dont il prétendait avoir été le bienfaiteur. Il finit par protester encore une fois de la reconnaissance dont il se sentait pénétré pour tous les bons procédés dont il se trouvait comblé par les Français.

L'ancien dey partit peu de jours après pour Naples. Il se dirigea triste et pensif vers le port; mille regrets cuisans parurent le poigner au cœur aux derniers pas qu'il faisait sur cette terre où il avait régné. C'est une justice à lui rendre que de dire que ses dispositions paraissaient partagées par ceux qui, la veille encore, étaient ses sujets, et cela sans distinction de race; Maures, Arabes, Kolouglis ou Turcs, tous ceux, en un mot, qui se trouvaient sur son passage, laissèrent percer sur leurs visages une sombre et morne tristesse. Quelques uns pleuraient, d'autres se pressaient autour de lui pour baiser ses mains et ses vêtemens. Des vieillards se prosternèrent devant lui, à la manière orientale. En ce moment, les fautes, les cruautés même qu'il avait pu commettre pendant son règne, l'opiniâtreté qui avait amené

sa chute, étaient oubliées de tous, en même temps qu'expiées par le malheur. Le bien qu'il avait fait, les services rendus par lui demeuraient seuls présens à tous les yeux, à tous les esprits. Cet exil de Hussein était d'ailleurs, pour tous ceux qui l'accompagnaient à ses derniers pas en Afrique, l'accomplissement d'un grand, d'un solennel événement. Avant Hussein, grand nombre de deys avaient fini par le sabre ou le cordon. Un autre dey s'asseyait sur le trône, encore rougi du sang de son prédécesseur, et tout était dit. Mais, avec Hussein, c'étaient les mœurs, la croyance, les usages, l'indépendance nationale, qui s'en allaient en exil; c'était la domination turque qui s'écroulait; c'était le mahométisme, prêt à déserter le rivage, et posant déjà le pied dans la barque qui allait emporter Hussein.

Au moment où cette barque s'éloigna, Hussein abaissa promptement sur son visage le capuchon de son burnous. Était-ce pour cacher quelques larmes? Le dernier dey d'Alger, en quittant pour toujours la ville où il avait régné, se prit-il à verser des pleurs, ainsi que fit Boabdil, le dernier roi des Maures, quand, du haut d'une montagne, il vit se dérouler, à son départ pour l'exil, Grenade et sa riche vallée? La mère de Boabdil lui dit alors : « Pleure, pleure comme une femme, le » royaume que tu n'as pas su défendre comme

» un homme. » Mais, eût-il reçu du ciel le bras et le génie d'un Barberousse, Hussein aurait pu peut-être illustrer sa chute, non la prévenir : aujourd'hui, partout où se trouveront en présence la croix et le croissant, ce sera au croissant de trembler, de chanceler, de reculer. L'islamisme s'est étiolé à l'ombre de son harem, s'est énervé aux bras des odalisques ; le christianisme a bruni au soleil, il s'est fortifié et endurci dans les rudes labours de la guerre, de la science et de l'industrie. Voyez plutôt : Alger la guerrière, Alger qui a repoussé Charles-Quint, tombe en vingt jours sous nos coups ; nous avons foulé en tout sens le sol de l'Égypte ; et, maintenant, nous lui imposons nos mœurs, notre langue, notre tactique ; nous la conquérons à notre civilisation. La route de Moskou à Constantinople s'est aplanie sous les pas des bataillons russes ; en moins d'un lustre, nous les avons déjà vus deux fois sous les murs ou dans l'enceinte de la capitale des croyans, une fois dédaignant d'y entrer, une autre fois dédaignant d'y séjourner. Le voyageur n'en agit-il pas ordinairement ainsi à l'égard de ces stations qui lui deviennent incessamment ouvertes, et ne sauraient lui être fermées ? Mais, que dis-je? un jour n'est-il pas venu où, lorsqu'un czar a précipité ses Moskovites vers Constantinople, ce n'était plus pour renverser, c'était pour

soutenir le trône des sultans, car ce trône chancelait trop fort et menaçait de crouler par trop vite.

Aux termes de la capitulation, les Turcs de la milice ne tardèrent point à être embarqués pour le Levant. Des détachemens d'infanterie les allaient prendre à leurs casernes, ou bien à domicile, et les amenaient par bandes nombreuses sur les quais. Ils attendaient là, les issues gardées de tout côté, leur tour de se rendre à bord, où les transportaient de nombreux canots, allant incessamment du rivage à nos vaisseaux, et revenant de nos vaisseaux au rivage.

Parmi ces soldats, les uns s'étaient tellement chargés de vêtemens et d'effets qu'ils ployaient sous le poids; d'autres portaient à la main quelques corbeilles de dattes ou de figues; d'autres, des vases pleins d'eau, qu'ils s'efforçaient de conserver entiers et pleins au milieu du mouvement de la foule, inestimable trésor par la chaleur qui nous accablait. Le bagage du plus grand nombre ne se composait que de ces deux choses; une longue pipe, qu'ils avaient à la bouche, et un sac de tabac suspendu à leur veste. J'en vis un, toutefois, qui avait sous le bras un magnifique exemplaire du Coran, et à sa ceinture une fort belle écritoire. Quand un bateau s'éloignait, c'était un échange de signes de mains et de cris d'adieux entre ceux qu'il emportait et ceux

qui demeuraient au port; quand, au contraire, une embarcation accostait le rivage, on voyait se former des groupes distincts et compactes parmi ceux dont le tour d'embarquement arrivait : ceux des exilés qui se trouvaient liés par quelques rapports d'humeur, de goûts et de caractère, se rapprochaient ainsi les uns des autres pour faire la traversée ensemble, et débarquer au même port. Orgueil, courage, ou résignation à la fatalité, ils ne laissaient échapper aucune plainte, ne nous adressaient aucune prière, aucune réclamation; s'il leur devenait cependant absolument nécessaire de solliciter quelque adoucissement à la consigne, c'étaient ordinairement des Maures de la ville, race plus souple et plus liante, qui s'entremettaient entre eux et nos soldats.

Les femmes qui partageaient cette émigration montrèrent la même fermeté que les hommes. Assises sur des pierres ou des piles de boulets, elles attendaient, à côté de leurs maris, leur tour d'embarquement. Autour d'elles jouaient leurs enfans, tantôt insoucians de ce qui se passait, tantôt criant, pleurant, s'effrayant de ce que tout cela avait d'étrange et de nouveau. Voilées, comme à leur ordinaire, ces femmes se cachaient plus sévèrement encore que de coutume, quand il arrivait à un Chrétien de passer dans leur voisinage, ou de les froisser involontairement.

Une singulière discussion s'éleva entre l'un de ces Turcs, personnage de quelque distinction, selon toute apparence, et un de nos voltigeurs: ils s'expliquaient en une sorte de jargon ressemblant à l'italien. Le soldat rappelait à son interlocuteur l'obstination qu'avait mise la régence à vouloir la guerre, il l'en raillait; puis il lui reprochait avec amertume les mutilations que ses compatriotes de l'armée, lui-même peut-être, avaient exercées sur les cadavres de nos soldats; il lui demandait où ils en seraient si nous avions eu cette même rage de couper des têtes. Le Turc écouta tout cela sans rien dire; enfin, rompant le silence: — « J'ai couru plus de dangers en essayant d'empêcher la guerre qu'en face de vos balles à Staouëli; mais Hussein le voulait : c'était un entêté, une tête de fer; que la volonté de Dieu soit faite. Quant à ma tête, elle est maintenant dans vos mains. » En disant cela, il se croisa les bras sur la poitrine et cessa de répondre. J'en vis un autre dont l'embarras était extrême et la situation vraiment touchante. Sa femme et ses enfans se trouvaient à la campagne quand l'injonction de s'embarquer lui avait été faite; il leur avait dépêché un messager pour les faire revenir, mais ce messager ne revenait pas; il n'avait aucune nouvelle. Rendu sur le port, il mesurait sans cesse des yeux la hauteur du soleil; il les reportait ensuite sur un

[illegible] pour comparer les heures. A chaque fois qu'un canot accostait la plage, il courait se mettre à la queue de ceux qui devaient s'embarquer. De là il calculait, avec une douloureuse anxiété, ceux qui devaient passer avant lui; et, pendant tout ce temps, de terribles angoisses se peignaient sur son visage et dans ses gestes. Chaque minute qui s'écoulait pouvait, en effet, ou le réunir à sa famille, ou l'en séparer à toujours.

Le bey de Constantine et celui d'Oran n'avaient pas mis beaucoup d'empressement à suivre l'exemple de celui de Tittery : aucun d'eux n'avait encore fait sa soumission.

Après la prise d'Alger, le bey de Constantine s'était établi à deux lieues environ de la ville, sur la route même de Constantine. Il semblait vouloir se constituer en corps d'observation à la tête de son contingent; ce qui fit donner l'ordre au général Montlivault de marcher contre lui à la tête de sa brigade. Mais, au lieu d'attendre les troupes françaises, le bey se retira à mesure qu'elles avançaient. La brigade le suivit jusqu'au cap Matifou, puis rejoignit le reste de l'armée en suivant le rivage. Le bey s'arrêta, pendant quelques jours, à trois journées du chemin d'Alger; il se remit ensuite en marche pour Constantine, mais il essuya beaucoup de difficultés pour regagner

cette ville : les Arabes l'attaquèrent vigoureusement à un défilé étroit et difficile, connu dans le pays sous le nom de *portes de fer*. Le passage lui fut vivement disputé, il y perdit une centaine de Turcs de sa suite; et, depuis ce temps, les Arabes de son beylick montraient de fréquentes velléités de secouer le joug turc. Plusieurs cheicks des tribus jusque-là paisiblement soumises à sa domination paraissaient vouloir entrer en négociation avec les Français. Toutefois, le bey ne semblait nullement disposé à devenir un des sujets du roi de France.

Le bey d'Oran avait, au contraire, les meilleures dispositions du monde à notre égard; des communications fréquentes entretenues entre lui et le général en chef, au moyen de secrets émissaires, nous le montraient tout à fait décidé à reconnaître immédiatement la suprématie française. Le général songea donc à lui envoyer un nouveau diplôme d'investiture pour son beylick; il dépêcha, pour le lui porter, M. Louis de Bourmont, son fils aîné et son aide de camp. Le brick le Dragon transporta ce jeune officier à Oran. Deux Turcs, envoyés par le bey, se rendirent à bord aussitôt que le bâtiment fut en rade, pour conférer avec lui sur la façon dont aurait lieu l'investiture, chose qui présentait quelque difficulté : en ce moment le bey était menacé au dehors par

les Arabes, et au dedans par une partie de son divan, qui repoussait toute idée de soumission à la France. Cela amena donc quelques pourparlers entre l'envoyé français et les affidés du bey; mais pendant qu'ils duraient, le capitaine Leblanc, commandant le brick le Dragon, mit à terre cent dix marins : ceux-ci s'emparèrent du fort Mers-el-Kebir, fort bâti par les Espagnols, qui domine la ville, et pourrait l'écraser. Aucune révolte des sujets n'était dès lors plus à craindre : le bey put recevoir la nouvelle investiture de son beylick, et l'obtint aux mêmes conditions qu'il la tenait du dey. L'expédition française, ayant rempli son objet, leva l'ancre; mais en ce moment même, les Arabes attaquaient déjà ce nouveau bey que nous venions d'instituer, et il fallut envoyer, pour le défendre contre eux, une nouvelle expédition. Celle-ci se composa du 21e régiment de ligne, d'une compagnie d'artillerie, d'un détachement de sapeurs, et de deux obusiers de montagne. Arrivées, le 13 août, dans la rade d'Oran, ces troupes occupèrent le fort Mers-el-Kebir et les autres forts de la ville : elles défendirent, quelques semaines, l'autorité de notre nouvel allié contre les attaques des Arabes et les intrigues des Turcs; mais, les événemens de juillet étant survenus, M. de Bourmont prit la résolution de concentrer davantage ses forces autour d'Alger : il les rappela.

Le ministère, loin de vouloir se borner à la conquête d'Alger, semblait avoir le projet d'étendre fort au delà nos conquêtes en Afrique, une expédition fut préparée pour Bonne. La terreur qu'inspiraient, en ce moment, les armes de la France sur tout ce rivage, la crainte des Arabes, l'espoir de trouver en nous des protecteurs contre ces derniers, avaient mis les habitans de Bonne dans les meilleures et les plus pacifiques dispositions à notre égard. Suivant le témoignage de plusieurs Maures; agens du général en chef, résolus à ouvrir leurs portes, dès notre première apparition, ils nous attendaient avec une vive impatience. L'expédition ne tarda donc pas à mettre à la voile. Le commandement des forces de terre était confié à M. le maréchal de camp Denis Danremont; celui de l'escadre, à M. le contre-amiral Ducamp de Rosamel.

Quatre compagnies d'infanterie, ayant été d'abord mises à terre, marchèrent aussitôt sur la citadelle, dont elles s'emparèrent sans coup férir; deux autres compagnies se portèrent en même temps sur la route de Constantine; et ce mouvement fut suivi par le reste des troupes. Le général Danremont logea un régiment dans la citadelle, un bataillon et l'artillerie dans l'intérieur de la ville, et plaça un autre bataillon sur la route de Constantine.

La population de Bonne, ainsi que celle des autres villes d'Afrique, que nous avons visitées plus tard, était en décroissance journalière. Beaucoup de maisons étaient en ruines : les rues, étroites et tortueuses, à la façon de celles d'Alger, n'avaient pas de pavé; elles étaient d'une saleté, d'une malpropreté dégoûtante. Mais la ville entière ne tarda pas à changer d'aspect. Les rues furent nettoyées, on creusa des puits, on mit la citerne en état, on répara les maisons, de sorte qu'en peu de jours on eut de l'eau en abondance, et qu'il fut possible de loger en ville la plus grande partie des troupes. Grâce à un modique salaire, grand nombre d'Arabes avaient aidé nos troupes dans les travaux. Le général Danremont ne borna pas d'ailleurs, à ces seuls arrangemens matériels, ses soins et sa sollicitude : il établit une espèce de conseil municipal, tiré des habitans de la ville, et destiné à nous mettre en rapport avec le reste de la population ; il créa une espèce de gouvernement civil, et répéta, en un mot, à Bonne, ce qui déjà avait été exécuté à Alger. C'était comme une formule toute prête, qui aurait pu servir à la conquête du reste de l'Afrique. Le général Danremont essayait, en outre, d'entrer en communication avec les cheicks des tribus voisines, qui, pour le dire en passant, étaient comptées parmi les plus belliqueuses de la

régence; mais il échoua auprès de toutes, à l'exception de la tribu de Beni-Ajoud, qui seule montra de favorables dispositions. Cette tribu fit même davantage encore; elle nous rendit service, en prévenant le général que les Arabes s'armaient de toute part; que, bien loin de se soumettre à la France, ils projetaient d'attaquer Bonne.

Cet avis décida le général à faire pousser avec plus d'activité que jamais la construction de deux redoutes, qu'il faisait élever à peu de distance de la ville, et sur la route de Constantine; côté par où il avait le plus de chance d'être attaqué.

Le bey de Constantine s'était mis hautement à la tête de nos ennemis; déjà même, avant notre arrivée, un de ses agens s'était présenté devant Bonne, et avait sommé les habitans de lui remettre la ville. Ceux-ci avaient refusé, et il s'était immédiatement retiré : mais, depuis ce temps, les Arabes de sa suite n'avaient cessé d'errer autour de la ville, par bandes nombreuses; harcelant nos avant-postes, les tenant sur un qui-vive perpétuel, empêchant la ville de recevoir des vivres de l'intérieur du pays. Fatigué de tout cela, le général Danremont se résolut à prendre l'offensive : il marcha droit à eux, et ne put les atteindre. La vue de nos voltigeurs et quelques obus tombés au milieu d'eux suffirent pour les mettre en fuite; après les avoir poursuivis, le général s'ar-

rêta au milieu des ruines d'un couvent dont les Arabes faisaient un de leurs postes ordinaires. Il ne tarda pas, toutefois, à l'évacuer; les pentes rapides dont ce point était entouré ne permettaient pas d'y transporter de l'artillerie; ce qui eût rendu périlleuse toute tentative de l'occuper d'une façon durable.

Pendant la durée même de cette reconnaissance, les Arabes attaquèrent une de nos redoutes; ils en furent repoussés, mais après une action assez vive, où nous perdîmes quelques hommes.

Le 7 août, le cheick de la Calle, arrivé à la tête de mille cavaliers de sa tribu, releva le courage des Arabes, bien qu'ils eussent déjà eu, dans le cours de la journée, plusieurs engagemens qui avaient mal tourné pour eux. Ils résolurent de tenter une revanche dès le lendemain; résolution que le cheick essaya de cacher en feignant de vouloir entrer en négociation avec les Français. Cette intention se trouvait exprimée dans une lettre écrite par lui à un habitant de Bonne, et qu'il fit tomber entre les mains du général Danremont. Celui-ci n'en continua pas moins à se tenir sur ses gardes; nous commencions à acquérir quelque peu d'habitude des ruses et des stratagèmes arabes. D'un autre côté, le général avait pu remarquer parmi eux, dans le courant de cette

journée, de grands mouvemens, des allées et venues continuelles de cavalerie et d'infanterie.

Le commencement de la nuit se passa pourtant avec assez de tranquillité; mais une vive fusillade éclata tout à coup, sur les onze heures et demie, en avant de deux redoutes. L'ennemi s'avança jusque sur le bord de leurs fossés, et semblait vouloir tenter l'escalade; mais les pertes nombreuses qu'il avait essuyées l'en empêchaient, il s'en éloigna tout à coup; ses hurlemens cessèrent, et ses coups de fusil devinrent de plus en plus rares. Les vergers, les jardins, les débris de murailles dont était semé le terrain rendaient toute poursuite impossible. Il put donc se rallier, se reformer, s'avancer de nouveau, sans être vu, jusqu'aux avant-postes français, qu'il attaqua tous à la fois. Le feu devint et se maintint quelque temps plus vif et plus nourri qu'à la première attaque. La mitraille éloignait bien, de moment en moment, les assaillans des abords de la redoute; mais, à mesure que l'un d'eux tombait, deux ou trois autres se précipitaient pour prendre sa place. Plusieurs fois les Arabes tentèrent l'escalade; beaucoup vinrent se faire tuer sur le parapet même des redoutes. Toujours repoussés, ils s'amassèrent en grand nombre dans l'intérieur des vergers, où, assiégés à leur tour, ils se défendirent non moins vigoureusement qu'ils avaient attaqué.

Plusieurs fois des compagnies de voltigeurs essayèrent sans succès de les déloger; et l'on continua à se battre de la sorte pendant le reste de la nuit, à la lueur des canons et des fusils. Il était cinq heures du matin quand le combat cessa.

La construction des redoutes fut continuée le lendemain et les jours suivans : pendant deux jours, l'ennemi ne troubla le travail par aucune agression; mais, le 10, il essaya une nouvelle attaque, qui fut repoussée comme les précédentes.

Dès le lendemain, 11, les Arabes n'en avaient pas moins repris courage. Leurs rangs s'étaient grossis de toute la nombreuse tribu des Bérébères, dont le chef jouissait parmi eux d'une grande renommée militaire. Ils se donnèrent, toute la journée, beaucoup de mouvement et d'agitation, et se disposèrent à attaquer le soir. Le général français disposa, de son côté, sa brigade comme les jours précédens; il fit, de plus, occuper une petite colline dont le sommet dominait les deux redoutes auxquelles s'appuyaient ses troupes. Lui-même se transporta de sa personne dans la redoute la plus avancée vers l'ennemi. La nuit venue, les sentinelles écoutèrent, l'oreille attentive, avec plus d'attention que de coutume. Se glissant à travers les broussailles, rampant sur les pieds et les mains, les Arabes n'en arrivèrent pas moins jusqu'à moitié côte; mais à ce moment,

le sommet de la colline qu'ils gravissaient se couronna tout à coup d'une ligne de feu qui les obligea à redescendre rapidement. Le lendemain, ils essayèrent d'une autre surprise contre les deux redoutes; peut-être se flattaient-ils déjà d'avoir réussi, quand tout à coup une demi-douzaine de fusées à la Congrève, tombées au milieu d'eux, les éclaire d'un jour éclatant, flamboyant. Cet incident les rend furieux : ils se précipitent contre les redoutes, ils s'entassent dans les fossés, ils se font tuer jusque sur les parapets, et ne se retirent qu'après des efforts vraiment désespérés. Ils avaient laissé vingt-deux cadavres dans les fossés de l'une des redoutes, quatre-vingts dans ceux de l'autre. On sait le soin qu'ils mettent à enlever leurs morts du champ de bataille; pour qu'il en restât un aussi grand nombre, il fallait donc que leurs pertes eussent été fort considérables : ce qui le prouve mieux encore, c'est que cette attaque fut la dernière qu'eut à soutenir la brigade Danremont. Journellement entourée d'Arabes qui continuaient à rôder autour de nos avant-postes, elle ne les eut plus jamais à portée de fusil.

Les expéditions de Bonne et d'Oran se rattachaient, nous l'avons déjà dit, au plan d'un vaste établissement sur la côte d'Afrique. Depuis longtemps, le ministère adressait à M. de Bourmont

de nombreuses questions sur ce sujet; il tenait à avoir l'opinion du général en chef sur les ressources de la régence, et sur les moyens d'y poursuivre la colonisation commencée par la conquête.

Le désir de ne répondre à ces questions qu'après avoir, en partie du moins, observé par lui-même, vu de ses propres yeux, avait déjà conduit M. de Bourmont à faire une reconnaissance dans une portion de la Mitidja, en suivant la rivière de l'Aracht. Le même motif le décida à aller jusqu'à Bélida, ville située au pied d'un des contre-forts de l'Atlas; d'autres motifs, non moins importans, se joignaient, d'ailleurs, à celui-ci pour l'affermir dans cette résolution. Des troupeaux à nous envoyés par le bey de Tittery avaient été enlevés, dans la Mitidja, par des hordes d'Arabes; les habitans de Bélida, qui s'étaient montrés disposés à se soumettre à nous, étaient à chaque instant menacés par les Kabaïles : il était donc fort essentiel pour nous d'aller nous montrer en armes, tout à la fois, et à ceux qui nous attaquaient encore, et à ceux qui mettaient déjà leur confiance en nous. Ajoutez à cela que le bruit commençait à se répandre, dans les tribus, que de terribles maladies affaiblissaient, décimaient l'armée; que, réduite à demeurer autour ou derrière les murailles d'Alger, elle n'osait déjà plus s'en éloi-

gner. C'était là une impression que nous ne pouvions trop nous empresser de détruire dans l'esprit de ces peuples, résultat que devait immanquablement atteindre l'expédition dont il est question.

Le départ en fut fixé au 23 juillet; et, si l'on ne peut faire d'objection fondée à l'expédition en elle-même, il y en a beaucoup à faire à cette date fort mal choisie. Une grande conférence était indiquée, pour le 23, entre tous les chefs de tribus; ils devaient y mettre en délibération solennelle la conduite qu'ils se proposaient de tenir, dans l'avenir, à l'égard des Français, mettre aux voix et la guerre et la paix. Or, il était fort important pour nous qu'ils se déterminassent à ce dernier parti, et fort à craindre, en même temps, qu'ils n'en fussent empêchés par cette expédition de Bélida, s'ils s'avisaient de la considérer comme une continuation des hostilités: elle pouvait même, dans ce cas, devenir un empêchement à ce que cette conférence eût lieu. Ces observations furent faites à M. de Bourmont; déterminé par d'autres considérations, il n'en persista pas moins dans son projet. L'ordre du départ fut maintenu pour le jour indiqué.

Le 23 juillet, le général en chef se mit donc en route. Son escorte était composée d'un bataillon du premier régiment de marche, de huit compagnies d'infanterie de ligne, d'un escadron de chasseurs

à cheval, de deux pièces de huit, de deux obusiers de montagne, et d'une compagnie de sapeurs. Les généraux Desprez, Lahitte, un grand nombre d'aides de camp, d'officiers d'état-major, de volontaires étrangers l'accompagnaient. Dans ce cortége, le syndic des Arabes d'Alger et une vingtaine de Maures se faisaient remarquer, au milieu de nos uniformes, par leurs brillans costumes orientaux.

On chemina d'abord sur les débris d'une voie romaine, ombragée d'arbres de différentes espèces, garnie de haies d'une grande élévation; et il en fut ainsi pendant l'espace de deux lieues et demie.

A cette distance, le pays devint plus découvert, et se montra, sur une immense étendue, tout tapissé de hautes herbes, parsemées çà et là de quelques bouquets d'arbres ou d'arbustes. De nombreux troupeaux paissaient à leur fantaisie de tout côté. On rencontra d'abord un caravansérail entouré de grands arbres, à l'ombre desquels coulaient d'abondantes fontaines; et, plus loin, deux cafés, kiosques élégans, surmontés de gracieuses coupoles, entourés de beaux figuiers, de peupliers blancs, de platanes et de palmiers. Là croissait un gazon si épais, si vert et si tendre, qu'il fallait en arracher de force les chevaux obstinés à le brouter. De temps à autre apparaissaient des

bandes d'Arabes attirées par la curiosité sur le passage de l'escorte. D'autres Arabes, sur le bord des fontaines et des ruisseaux, étaient occupés de leurs ablutions ; des femmes puisaient de l'eau dans de grands vases, dont la forme, de même que celle de leurs vêtemens, était encore celle des temps primitifs ; le voyageur retrouvait à chaque pas quelques unes des scènes d'Homère et de la Bible. La plaine se déroulait autour de lui immense, sans limite, comme un océan de verdure aux vagues immobiles.

A mesure qu'on approchait de Bélida, la végétation devenait de plus en plus riche, de plus en plus variée : des bois d'orangers en pleine terre, d'immenses champs de lauriers-roses se montraient de tout côté. De nombreux ruisseaux intarissables descendaient de la montagne; d'abondantes eaux enfermées par des canaux et des aqueducs coulaient dans tous les sens. Le terrain, s'élevant en pente continue, permettait à l'œil de l'embrasser sur une immense étendue ; aussi la ville entière ne tarda-t-elle pas à se montrer du milieu d'un vaste bouquet d'arbres, d'arbustes aux feuillages divers, au centre d'une contrée parsemée des plus pittoresques accidens : au delà, sur le second plan, les diverses chaînes de montagnes dont se compose l'Atlas s'étendaient à droite et à gauche, à perte de vue, s'étageant les unes

au dessus des autres, allant enfin se cacher dans les nuages. Ce fut un grand et magnifique spectacle.

A deux lieues environ de la ville, une députation de ses principaux habitans se présenta au général en chef. Le maréchal les accueillit avec douceur et bonté; il leur donna l'assurance que leurs usages, leurs mœurs, leur culte seraient respectés. En échange de ces promesses, ils jurèrent obéissance et fidélité à la France, et devinrent les guides du détachement, qui entra dans la ville à leur suite, sur leurs pas. Les habitans sortirent en foule de leurs maisons pour voir les nouveaux maîtres que leur donnait la victoire. Ils se précipitaient jusque sous les pieds des chevaux. C'était à qui d'entre eux montrerait le plus d'empressement à offrir des citrons, des oranges, des fruits de toute sorte, de la limonade versée à pleines coupes. Ces uniformes, ces épaulettes et ces broderies faisaient un contraste bizarre avec tous ces Arabes demi-nus qui nous entouraient, avec tout l'aspect de cette ville vraiment orientale; tandis qu'à l'horizon apparaissait, dans toute sa majesté, le vieil Atlas, encore infranchi, encore inexploré. C'était comme une avant-garde de la civilisation européenne apparaissant dans des lieux qui doivent, un jour, devenir sa conquête. Il y avait plaisir à voir flotter le

drapeau français aux dernières limites où s'était arrêté le vol glorieux des aigles romaines.

Une heure après l'arrivée des Français, un marché assez abondamment pourvu de bœufs, de moutons, d'orge, de paille, de légumes et de fruits, était déjà établi dans leur camp.

Ce camp fut établi à quelque distance de la ville, dans un endroit un peu découvert, de crainte des surprises. Mais le quartier-général avait été placé entre le camp et la ville, dans un enclos occupé par un bois d'orangers magnifiques, où coulait un ruisseau limpide; la fraîcheur et la beauté de ce lieu avaient séduit le général en chef : il résolut d'y passer la nuit, avec deux compagnies de grenadiers pour sa garde. La soirée était belle, chacun l'employa de son mieux : les officiers et les soldats se promenaient du camp à la ville et de la ville au camp; ils explorèrent les environs sans, toutefois, s'éloigner du camp à de trop grandes distances. Les boutiques de la ville demeurèrent ouvertes; elle reprit peu à peu son aspect accoutumé; les habitans parurent occupés de leurs affaires ordinaires. Parmi eux, quelques uns laissaient bien percer, de temps à autre, certaines appréhensions d'une attaque des Kabaïles; la nuit ne s'en écoula pas moins dans une parfaite tranquillité. Dès quatre heures du matin, le général en chef, montant à cheval, fit

une reconnaissance générale du pays ; il s'avança jusqu'à une lieue et demie à l'est de la ville, escorté par un bataillon d'infanterie, et une escorte de chasseurs : il était rentré à dix heures. Le général Desprez, accompagné de deux officiers d'état-major et de quatre chasseurs, fit alors une nouvelle reconnaissance, dans une autre direction.

Il suivit, pendant l'espace d'une demi-lieue, un ruisseau nommé Sidi-el-Kebir. A cette distance de la ville, le chemin se resserra tout à coup; des précipices le bordaient de droite et de gauche; des arbres, des buissons, des rochers bornaient la vue dans toutes les directions : voyant cela, le général Desprez jugea prudent de revenir sur ses pas. Dans ce mouvement rétrograde, il vit bien des Kabaïles armés de leurs fusils et rôdant autour de la ville; mais ceux-ci ne manifestèrent, néanmoins, aucune disposition hostile. Le départ du détachement était fixé pour deux heures; les chefs de corps, quelques officiers d'état-major, commencèrent à s'en occuper. En attendant qu'il s'effectuât, le général en chef et son chef d'état-major prirent quelques instans de repos, sur le bord du ruisseau dont nous avons parlé, à l'ombre des magnifiques orangers que tous ne cessaient d'admirer.

Deux compagnies d'infanterie et vingt-cinq chasseurs, le tout devant former l'avant-garde de

l'escorte, sous les ordres d'un capitaine d'état-major, s'apprêtèrent à se mettre en route; déjà il était plus d'une heure.

Quelques coups de fusil se font alors entendre. Le bruit se répand que deux canonniers conducteurs ont été tués au moment où ils abreuvaient leurs chevaux dans un ruisseau baignant les murs de la ville. Des soldats d'infanterie qui se promenaient dans des jardins sont tout à coup assaillis de coups de fusil; plusieurs sont blessés, deux tombent morts. Le bruit s'approche, en grossissant, du bois d'orangers, où reposait le général en chef : il envoie son premier aide de camp, M. de Trelan, voir ce qui se passe; cet officier tombe au bout de quelques pas, atteint d'une balle au bas-ventre. Le maréchal n'avait plus de temps à perdre; il se met à la tête des deux compagnies de grenadiers qui formaient sa garde, sort de l'enclos d'orangers, et se dirige vers le reste de son escorte, campée, comme nous l'avons dit, à quelque distance de là. Des soldats emportent M. de Trelan qui respirait encore. A l'arrivée du maréchal, l'avant-garde se met en marche, elle est immédiatement suivie par le reste de la colonne.

Pendant ce mouvement de retraite, les habitans de Bélida sortent en foule de leurs maisons, courent en tout sens, observent, suivent de loin

les mouvemens des Français, mais ne manifestent, toutefois, aucune disposition hostile. On chemine lentement à travers des jardins, des vergers, des clôtures de toute sorte derrière lesquelles l'ennemi, embusqué, fait un feu vif et meurtrier. A peine entre-t-on dans un pays plus découvert, qu'on en est entouré de toute part. L'avant-garde est serrée de près; les balles des Kabaïles se croisent au dessus du bataillon français, qui continue d'avancer, de gagner du terrain. De distance en distance, il lance contre les groupes d'assaillans qui l'entourent des obus qui font de grands ravages parmi eux; d'autres fois, notre rapide escadron de chasseurs, qui s'élance contre eux, et, en raison de la vitesse de ses chevaux et de son impétuosité, ne les joint jamais sans en faire un grand carnage. Les officiers d'état-major, les aides de camp, les volontaires se joignent à lui, et tout cela charge ensemble et pêle-mêle; pendant ce temps l'infanterie s'arrête et reprend haleine. Dans une de ces charges, un jeune Polonais, fils de cet illustre Poniatowski qui mourut dans nos rangs, teignit plus d'une fois sa lance du sang des Kabaïles. Ailleurs, le prince de Schwartzenberg met pied à terre, se saisit du fusil d'un soldat qui venait d'être tué, prend rang dans les voltigeurs, et combat en simple soldat. Le maréchal, croyant son chef d'état-major engagé, met

lui-même l'épée à la main, et s'élance à son secours de toute la vitesse de son cheval. Enflammé de la vue du combat, jaloux de se distinguer aux yeux des Chrétiens, le syndic des Arabes demande à charger à la tête de ses compatriotes : on le lui refuse, pour avoir la faculté de l'employer plus tard en négociateur. Deux fois il fait bondir sous lui son magnifique cheval, et, son sabre courbe à la main, il veut s'élancer : deux fois on le retient. Mais son secrétaire, moins surveillé, s'échappe, et court au grand galop se mêler à nos chasseurs. Beau dévouement, hélas! cruellement récompensé. A peine se trouve-t-il au milieu des cavaliers, qu'il tombe sous les coups de ceux qu'il venait défendre : son costume les avait trompés. Hamden avait pour ce jeune homme une vive amitié; la méprise fatale dont il avait été l'objet devait lui rendre cette perte plus cruelle encore. On hésitait à lui donner cette nouvelle; il fallait pourtant en venir là : en l'écoutant, Hamden laissa paraître d'abord une vive émotion; mais « c'était écrit, » dit-il, et le calme le plus impassible reparut aussitôt sur son visage. Ce combat continuel, ces incidens divers n'arrêtèrent pour ainsi dire, ne retardèrent même pas la marche du bataillon français. Il continua de tendre à son but par la route la plus directe; pendant la journée, il ne fit aucune halte; sa marche au pas ordi-

naire n'annonçait, d'ailleurs, ni une fuite, ni même une retraite. Les mobiles ennemis dont il était enveloppé reculaient à mesure qu'il avançait, ou bien, se pressant sur ses côtés, venaient l'attaquer en queue. Il semblait voir un navire au milieu de l'Océan, heurtant de sa proue les vagues écumeuses qui viennent mugir le long de ses flancs, et se briser sur ses traces en un vaste sillage.

La plaine se montrait ainsi sous un aspect bien différent de celui où elle était apparue la veille. Dans ces mêmes lieux où l'on n'avait rencontré que calme et solitude, ce n'était plus alors que bruit, tumulte, mouvement. A mesure que le soir approchait, le feu des Kabaïles commençait pourtant à se ralentir de plus en plus ; à la nuit, il cessa tout à fait. Cela décida le général en chef à donner aux troupes quelques instans de repos ; mais, à neuf heures, elles se remirent de nouveau en marche, afin d'arriver à une station où se trouvaient un puits et quelques figuiers : ce lieu avait été désigné par Hamden comme propre à l'établissement d'un bivouac. On y arriva sur les onze heures ; de là un officier d'état-major fut aussitôt expédié à la brigade Montlivault dans le voisinage duquel on se trouvait ; il en ramena un bataillon de renfort qui devait demeurer inutile. Lorsqu'on se remit en mouvement au point du jour, pas un seul Kabaïle ne se montra dans

toute l'étendue de l'horizon; le désert et le silence avaient recommencé. La colonne n'eut pas un seul coup de fusil à échanger pendant le chemin qui lui restait à faire; elle se trouva, dans la matinée même, en vue d'Alger.

Devançant la colonne, le général en chef se dirigea dès lors rapidement vers la Casauba. On y célébrait, en ce moment même, la messe dans la grande cour, sur un autel improvisé. Le général, obligé de traverser cette cour pour se rendre à ses appartemens, se trouva, pour ainsi dire, dans l'obligation de venir assister à l'office divin. La poussière dont il était couvert, le désordre de vêtemens inséparable d'une nuit passée au bivouac, la sueur mal essuyée de son visage, frappèrent tous les yeux et donnèrent à penser. Ceux qui accompagnaient le général en chef furent interrogés à voix basse pendant la durée du service. La nouvelle de l'événement se répandit aussitôt dans la Casauba, dans l'état-major général, dans l'état-major des diverses divisions; elle descendit de là parmi les officiers de troupes et jusque dans les rangs des sous-officiers et des soldats; acquérant comme de raison d'autant plus d'importance et de gravité, à mesure qu'elle se répandait davantage. A la fin de la journée, il n'était pas d'état-major où l'on ne s'occupât des plans d'une campagne sur l'Atlas. Dans la ville, les Maures, les Kolou-

glis, les Juifs, ne parlaient de rien moins que d'une armée de cent mille hommes qui marchait nous assiéger dans Alger, sous la conduite du bey de Tittery; suivant eux, nous avions éprouvé une défaite terrible, la Mitidja était couverte des cadavres de nos soldats: tous étaient d'accord là dessus. Mais aurions-nous le temps de nous rembarquer? c'était là le point qui divisait les esprits. Les Turcs, toujours impassibles, voyaient en cela le doigt de Dieu. Dieu ne devait pas tarder plus long-temps à châtier ces chiens de Chrétiens, venus pour troubler les vrais croyans jusque dans une de leurs villes saintes, jusque-là pure de leur odieuse présence.

M. de Bourmont annonça, comme chose certaine, qu'il retournerait incessamment à Bélida, à la tête d'une division, pour châtier l'audace des Kabaïles et la perfidie des habitans de cette ville; seulement le jour du départ de cette nouvelle expédition ne fut pas fixé : or, en l'attendant, tous les intérêts froissés par les derniers événemens se trouvèrent en émoi. Un grand nombre d'habitans d'Alger conçurent, de leur côté, des projets hostiles contre nous.

L'assemblée des chefs de tribus, dont nous avons déjà parlé, eut enfin lieu. Ils se réunirent au cap Matifou, et là délibérèrent en commun sur la conduite qu'ils croyaient convenable de tenir,

pour l'avenir, à l'égard des Français. Un bien petit nombre osa alors parler d'entrer en relations amicales, en alliance avec nous. La presque unanimité repoussa énergiquement cette proposition : « Il n'eût peut-être pas été tout à fait déraisonnable, s'écriait-on de toute part, de s'unir aux Français au moment même de leur débarquement : on les eût aidés alors à vaincre les Turcs, leurs ennemis; ce service essentiel leur eût, sans doute, inspiré quelque reconnaissance. L'indépendance, la liberté rendue par eux aux tribus eussent pu en devenir le prix. S'il n'en avait pas été ainsi; si ces Français, si ces Chrétiens avaient dû se montrer des maîtres aussi terribles, aussi redoutables que ceux qu'ils remplaçaient, les tribus n'en auraient pas moins trouvé, à ce changement, un avantage certain : toute domination nouvelle n'a-t-elle pas bien des chances contraires à surmonter avant de devenir durable? Le climat, les maladies, les tempêtes, n'eussent-ils donc pas combattu pour les Arabes, comme dans les siècles écoulés ils l'avaient souvent fait pour les Turcs? Mais au point où en étaient les choses, alors qu'on venait de voir le chef des Français, avec l'élite de ses soldats, en fuite devant une poignée de Kabaïles; alors que les Français, se croyant à peine en sûreté sous la protection des murailles d'Alger, n'osaient plus

se montrer au dehors; alors que la mauvaise saison qui s'avançait ne pouvait manquer de les décimer par la faim, qui pouvait parler de se rendre, de se soumettre à eux? comment oser prononcer seulement le mot d'alliance? n'était-ce pas vouloir tendre de soi-même et bénévolement la main aux fers, la tête au joug? » D'autres ajoutaient à ces raisonnemens mille calomnies, qui tendaient à exaspérer les esprits contre nous : on nous accusait d'avoir spolié de leurs propriétés Arabes et Turcs; d'avoir incendié les moissons, détruit les maisons, ravi les femmes, profané les mosquées. Autour de ce sénat patriarcal s'agitait une foule immense, brandissant ses armes, caracolant sur ses chevaux, ne manquant pas d'applaudir, avec de bruyantes acclamations, aux discours de ceux de ses cheicks qui voulaient la guerre. Peuple et sénat, sous l'impression de cette prétendue victoire de Bélida, se laissèrent enfin aller de concert à cet entraînement guerrier; la guerre fut résolue tout d'une voix, au milieu de bruyantes et belliqueuses clameurs.

Dès ce moment, une grande agitation se répandit dans les campagnes. De nombreux émissaires ne cessèrent d'aller et de venir de l'une à l'autre tribu, pour convenir des résolutions définitives, pour arrêter un plan d'attaque déterminé. Le consul d'Angleterre ne fut pas, dit-on, étranger

à toutes ces menées; et le bey de Tittery, dont les agens ne cessaient en tout lieu d'enflammer les esprits contre nous, en était le chef. En se montrant moins, le bey de Constantine ne cessait pourtant pas de les favoriser aussi de son côté. Quant aux Turcs, dépouillés de tout, souveraineté, priviléges, et jusque du droit d'habiter le pays, ils avaient tout à gagner, plus rien à perdre dans une guerre nouvelle; ils s'entendirent donc facilement avec les Arabes. Les armes et les munitions de toute sorte qu'ils avaient su mettre à l'abri de nos recherches furent transportées hors de la ville. Parmi eux, les uns devaient s'aller mettre à la tête des Arabes pour nous attaquer par le dehors, les autres tenter un soulèvement dans l'intérieur d'Alger au même instant où serait exécutée cette attaque extérieure.

Informé de ce qui se passait, le général en chef fit redoubler de surveillance et de régularité dans le service. Une partie de l'artillerie de la marine et du fort des Vingt-Quatre Heures fut dirigée sur la ville; celle des portes Babazoun et Bab-el-Wed, braquée sur les rues plus populeuses, de manière à les enfiler dans toute leur longueur, eût écrasé la ville entière en moins d'une demi-heure. Les Turcs ne passèrent bientôt plus sous ces portes sans laisser paraître sur leurs visages un morne abattement, une sombre résigna-

tion. L'autorisation provisoire de demeurer à Alger fut retirée à la plupart d'entre eux; on les embarqua pour le Levant. De nouvelles visites domiciliaires nous livrèrent les armes encore cachées, et on arrêta le cours des exportations qui s'en faisaient au dehors. Deux Kabaïles dont les chameaux se trouvèrent chargés de fusils et de cartouches furent fusillés. Au prix de leur grâce, ils avaient refusé de faire connaître ceux dont ils tenaient cette commission; nous admirâmes le stoïcisme et le courage avec lesquels ils subirent leur supplice.

Or, il n'y avait, en définitive, aucun fondement réel à cette violente exaspération manifestée contre nous par les Arabes. Ils ne pouvaient nourrir, à notre égard, de ces haines profondes qui arment les peuples contre les peuples. Nous ne les avions vraiment blessés ni dans leurs mœurs, ni dans leurs intérêts, ni dans leur croyance; et si des bruits contraires avaient couru, trop de témoins oculaires pouvaient les démentir pour qu'ils prissent quelque importance. Il n'y avait pas, entre eux et nous, de ces inimitiés d'esclaves à maîtres, d'opprimés à oppresseurs, qui couvent en silence de longues années pour éclater un jour implacables, terribles, exterminatrices. Loin de là, nous les avions délivrés du joug odieux qui, depuis des siècles, pesait sur leurs têtes, pour les appeler à des

relations de commerce et d'amitié. Tous ceux d'entre eux qui s'étaient trouvés en rapport avec nous n'avaient eu qu'à se louer de nos procédés, et le nombre de ceux-là croissait de jour en jour. Au fond de cette exaspération si bruyante à notre égard et de toute cette ardeur guerrière, il n'y avait, en définitive, qu'un peu d'enivrement de ce qu'ils appelaient leur victoire de Bélida. Cette passagère ivresse devait se dissiper en vaines paroles, en bruyantes déclamations, avant d'en venir aux effets, aux réalités. Aussi à cette effervescence d'un moment succéda bientôt le calme le plus profond, et le général en chef jugea inutile de donner suite à son projet, déjà raconté, d'une nouvelle expédition sur Bélida.

La ville d'Alger, le territoire même de la régence, car nous avons raconté le succès de nos expéditions de Bonne et d'Oran, demeurèrent dès lors notre paisible possession. Le bey de Tittery ne s'était pas encore ostensiblement détaché de nous, et notre domination ne pouvait tarder à être reconnue à Constantine. La France régnait sur une étendue de cent cinquante lieues de côtes; à trois jours de navigation de ses beaux rivages de la Provence, elle avait acquis tout un nouveau royaume, touchant à la fois à Maroc, à Tunis, à l'intérieur encore mystérieux de l'Afrique; elle s'était assuré cette prépondérance dans

la Méditerranée, vers laquelle un instinct secret l'a poussée de tout temps. N'avait-elle pas déjà tenté par deux fois de la conquérir : une première fois à l'époque des croisades; la seconde, de nos jours, par les bras de Bonaparte et de Kléber? Un événement était accompli, dont les résultats pouvaient devenir immenses dans l'histoire du monde.

Depuis notre entrée dans Alger, le camp retranché de Sidi-Ferruch n'avait plus eu d'autre utilité que de servir de lieu de dépôt à nos approvisionnemens; on les évacua sur Alger, et dès lors le camp fut abandonné. On abandonna de même la redoute de Staouëli, dont la destination était d'assurer les communications entre ces deux points. A la fin de juillet, les divers corps de l'armée se trouvèrent, en conséquence, concentrés dans la ville et les faubourgs d'Alger, ou sur les hauteurs voisines; ces derniers étaient campés autour des maisons consulaires servant de quartiers-généraux.

Aucun avantage matériel n'était immédiatement résulté de la conquête pour l'armée. Les magasins d'Alger étaient encombrés, pour la plupart, mais c'était, en général, d'objets sans utilité pour nous : il s'y trouvait, par exemple, beaucoup de cire et de laines en ballots; les grains étaient en petite quantité, et presque tous ava-

riés; il n'y avait ni vin, ni liqueurs fermentées d'aucune sorte; la farine obtenue par les meules du pays ne produisait qu'un pain immangeable. Des bœufs fournis par le bey de Tittery furent la seule ressource locale dont nous pûmes disposer. C'était donc toujours de Sidi-Ferruch que, pendant les premiers temps de la conquête, nous venaient nos vivres; c'était toujours la France qui, sur le rivage étranger, nourrissait ses enfans. La marine, avec un zèle admirable et infatigable, ne cessait de transporter par mer à Alger les approvisionnemens déposés dans la presqu'île. De notre côté, nous couvrions de nos convois la route joignant ces deux points; mais les chaleurs excessives rendaient cette dernière opération cruellement fatigante et meurtrière; le morceau de pain de nos soldats leur coûtait, en peu d'instans, plus de sueurs et de pénibles travaux que n'en coûte au laboureur la plus riche moisson.

Le soldat, après la prise d'Alger, eut donc à lutter contre le climat, tout autant que pendant la durée de la campagne; mais des corps affaiblis et fatigués soutenaient cette lutte avec une bien moindre énergie. La fraîcheur des nuits, l'insupportable chaleur du jour, le vent qui saisissait et glaçait tout à coup aux sommets des montagnes, déployèrent alors, comme à loisir, tout

ce qu'ils renfermaient d'influences funestes et meurtrières.

Après chaque affaire, le général en chef avait adressé, suivant l'usage, à M. le Dauphin des demandes de grades et de décorations pour ceux qui s'étaient distingués; mais, cinq ou six semaines après la prise d'Alger, rien n'était encore accordé, aucune réponse définitive n'avait même été faite à ces propositions. On se plaignait hautement de cet oubli, de cette indifférence à notre égard. D'amers désappointemens succédaient ainsi pour quelques uns à l'ardeur des espérances déçues; bien plus, tous se trouvaient lésés dans la personne de ceux qui figuraient sur les listes de proposition. Aucune distraction, aucun plaisir social ne venaient adoucir ou combattre ces fâcheuses dispositions des esprits; les mœurs, les usages, la religion élevaient autour de chaque famille turque ou maure autant de barrières infranchissables pour des étrangers; nul de nous ne les vit jamais s'abattre. Des antipathies de races, et, pour ainsi dire, instinctives, se manifestaient, au contraire, de temps à autre entre nos soldats et les indigènes de la classe inférieure. Aucune parade, aucune revue, aucune grande manœuvre, aucun de ces jeux militaires qui charment l'imagination du soldat, n'oc-

cupaient plus l'armée. Le général n'osait, en quelque sorte, plus se présenter à elle. Qu'aurait-il pu lui dire? que ses travaux étaient dédaignés, ses services méconnus, que son sang avait coulé stérile sur la terre d'Afrique. La joyeuseté, l'animation, qui, pendant la campagne, avaient brillé sur tous les visages, en avaient disparu; chez quelques uns avait succédé un air de tristesse et de découragement. A chaque pas se montraient des groupes de malades, aux visages blêmes, à la démarche chancelante. Les fièvres, les dyssenteries, s'étaient multipliées à un point incroyable. Des compagnies, des bataillons entiers fondaient, disparaissaient presque entièrement.

Venions-nous à parler de la France quittée naguère si joyeusement, il était rare que quelque vague désir de la revoir bientôt ne perçât pas dans les conversations. Déjà, de l'autre côté de cette mer qui se brisait à nos pieds, elle commençait peut-être à se parer, pour bien des imaginations, de ce charme ineffable et tout puissant, dont se revêt la patrie absente dans les souvenirs de l'exilé.

Livre quatrième.

—

ALGER.

ARGUMENT.

—

Les Turcs. — Les Maures. — Les Kolouglis. — Les Juifs. — Étrangers. — Le prince grec. — Jacob Habaïbi. — Le républicain de 92. — Les femmes. — Rencontre en revenant du port. — Aspect de la ville. — Le port. — La ville. — La Casauba. — Entrée du trésor. — Le sérail. — La vie du dey. — Panorama. — Cimetière turc. — Cimetière juif. — Colonisation. — Mœurs des Arabes. — Alliance facile. — Fusion sociale impossible. — Devoirs d'un gouverneur. — Expéditions qui précédèrent la nôtre. — Charles-Quint. — O'Reilly. — Lord Exmouth. — Le passé dans la contrée qui nous est nouvelle.

ALGER.

Au sommet de la hiérarchie sociale, que nous venions de détruire, était le dey. Jadis le pouvoir était limité dans ses mains : il était tenu d'obéir aux décisions d'un divan, et contraint de le consulter. Les actes du gouvernement étaient rédigés au nom de la guerrière milice d'Alger. Mais les derniers deys s'étaient affranchis de cette tutelle : ils exerçaient, sans contrôle, sans limites, sans contre-poids, le pouvoir le plus despotique qui se pût imaginer. Du reste, le dey n'était, en définitive, que le *primus inter pares*, que le premier entre égaux. Le moindre soldat de la milice

pouvait prétendre au trône; il portait dans le fourreau de son yatagan ses titres à la succession du dey régnant : il ne tenait qu'à lui de s'en considérer comme l'héritier présomptif.

Les Turcs étaient ainsi les souverains, les dominateurs du pays. Ils jouissaient de grands priviléges; entre autres, d'une véritable impunité vis à vis le reste de la population. Ils ne pouvaient être punis en public; et, coupables de haute trahison, on les étranglait en secret. Les moindres d'entre eux, les simples soldats, avaient droit au titre d'effendi ou seigneur.

Après les Turcs, venaient les Maures, les Arabes, les Kabaïles, les Kolouglis, les renégats chrétiens. Les Maures, descendans des anciens habitans de la Mauritanie, formaient le fonds de la population de la ville. Les Kolouglis, nés du commerce des Turcs avec les femmes du pays, formaient une race mixte entre les conquérans et le peuple conquis. Cette position aurait dû leur donner une grande importance sociale; les deys l'avaient compris : aussi s'étaient-ils hâtés, dans leur défiance, de les frapper d'une sorte d'incapacité politique. Le seul fait de leur naissance suffisait à les exclure de tout grade élevé dans l'armée, de tout emploi considérable dans l'administration; leur berceau était entouré d'une vaste excommunication sociale. Les Arabes descendaient

de ces peuples si renommés dans le moyen âge, sous le nom de Sarrasins, qui traversèrent le nord de l'Afrique, pour venir inonder, comme un torrent, la plus grande partie de l'Europe. Les Kabaïles étaient les derniers restes des Bérébères, habitans primitifs de la contrée : eux seuls étaient les légitimes possesseurs du sol; les autres races en étaient usurpatrices à des dates diverses. Quant aux renégats chrétiens, ils n'étaient qu'en si petit nombre qu'on ne saurait les compter que pour mémoire. C'était un souvenir d'un autre temps, un anachronisme dans le nôtre : leur nom même l'indique. Le reniement ne suppose-t-il pas la foi?

Les Juifs occupaient le dernier degré de l'échelle sociale, comme les Turcs le premier. Parqués au milieu du reste de la population, ils ne se mêlaient à elle par aucune communauté de sentimens ou de devoirs sociaux. Ils vivaient entre eux, s'alliaient entre eux, circoncisaient leurs enfans, et enterraient leurs pères comme l'avaient été leurs aïeux dans la vallée de Josaphat. Là, comme ailleurs, aveuglés sur un éclatant passé, ils s'efforçaient de soulever les voiles d'un mystérieux avenir. La Bible était pour eux une lecture journalière. Les humiliations de toute sorte leur étaient prodiguées, sans qu'ils parussent s'en apercevoir; occupés, comme ils l'étaient, de lucre, de gain, de trafics, d'efforts de toute espèce

pour gagner, entasser, amonceler de l'or et de l'argent : c'était vers ce but que, sans un moment de relâche, ils marchaient, c'est mal dire, ils rampaient pendant leur vie entière. La couleur de leurs vêtemens, toujours noire, les faisait remarquer de loin : ce n'était pas le regret de la liberté et de la patrie à jamais perdues qui les vouait à ce deuil éternel; c'était la loi. Une volonté cruelle les avait vêtus de la sorte, afin que, reconnaissables aux yeux de la foule, ils ne cessassent jamais d'être un but incessamment visible aux outrages, aux insultes, aux mauvais traitemens.

Parmi tous ces peuples, les Turcs étaient les seuls que la conquête eût réellement blessés dans leurs intérêts ou leur amour-propre. Pour les autres, il s'agissait seulement d'un changement de maîtres; aussi ne montrèrent-ils à notre égard ni crainte, ni méfiance, ni dispositions hostiles. Le jour où nous prîmes possession des faubourgs Babazoun et Bab-el-Wed, la curiosité avait rassemblé une foule nombreuse de Maures et de Kolouglis autour de nous. Ils admirèrent d'abord bruyamment nos armes, nos vêtemens, nos manœuvres; puis s'émerveillèrent bien davantage encore de notre manière d'être. Nous ne menacions, ni ne battions personne; nous leur payions au triple, au décuple de leur valeur, les petits objets étalés sur leurs boutiques, dont nous

nous emparions. Tout cela leur semblait tellement étrange, qu'ils avaient réellement quelque hésitation à en croire leurs yeux. Poussé par une soif ardente, il m'arriva de faire main-basse sur une demi-douzaine d'oranges; j'en mangeai bien vite une ou deux; puis, je me souvins qu'il serait assez convenable de les payer : quant au marchand, il fut une ou deux secondes à deviner ce que je lui voulais, lorsque je lui mis dans la main quelques pièces de monnaie. Ces procédés sont, d'ailleurs, de ceux auxquels les gens se font promptement. Aussi un commerce fort actif en fruits, tabacs, pipes, etc., s'établit-il bientôt entre nous et les indigènes.

De cette société nouvelle naquit aussi une langue nouvelle, un composé bizarre d'espagnol, de provençal, d'italien, où d'ailleurs les gestes tenaient assez bonne place. Dès le premier jour, nos soldats la jargonnaient intrépidement, pendant qu'assis sur les devantures de boutiques de barbiers, ils fumaient dans des pipes à longs tuyaux et prenaient du café à la turque, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. Chacun de leurs groupes devenait assez ordinairement le centre d'un cercle de Maures et de Kolouglis qui les écoutaient bouche béante, mais auxquels, il est juste de le dire, ils ne tardaient pas à céder volontiers la parole. Algériens et Français se considé-

raient mutuellement et s'écoutaient réciproquement parler avec une sorte d'étonnement et de plaisir naïfs, qu'il était assez amusant d'observer. Les uns et les autres avaient, sans doute, entendu dire bien des fois que tous les hommes ne portaient pas des vêtemens semblables, et ne parlaient pas la même langue; mais on voyait qu'après tout ils n'étaient pas fâchés de se trouver à même de voir et vérifier par leurs propres yeux une chose si extraordinaire.

A leurs places ordinaires, les Turcs échangeaient entre eux quelques rares paroles, qui ne paraissaient pas toujours avoir rapport aux derniers événemens. Ils venaient de perdre leur solde, la seule chose qu'ils possédassent, et ne s'en montraient pas plus inquiets que de l'exil du lendemain et de l'incertitude de l'avenir. L'humiliation du présent, tout amère qu'elle dût être, les trouvait de même impassibles. Dieu l'a voulu, s'étaient-ils dit; et pour eux tout était dans cette parole; le monde se serait écroulé à leurs côtés, qu'ils ne s'en seraient guère montrés plus émus. Que sont, au fait, les biens de la terre, pour ceux à qui il a été donné de puiser aux trésors sans fond de la croyance? Qu'importait à ces Turcs ce royaume d'Alger, dont ils étaient à la veille d'être chassés pour toujours? Le paradis de Mahomet ne leur restait-il pas ouvert? le jour ne viendrait-il pas où, malgré tout, ils iraient s'y

reposer en paix sous des arbres toujours verts, dans les bras de houris toujours belles, avec des forces éternellement renaissantes. Là ils seraient délivrés sans doute de ces Juifs immondes qui, pour la première fois, osaient lever la tête en leur présence; ils le seraient de même de ces chiens de Chrétiens, vils instrumens dont le prophète se servait en ce moment pour châtier ses élus, ses vrais enfans, mais qu'il ne tarderait pas à briser lui-même de ses propres mains.

L'agitation sans motif leur étant inconnue, ils passaient de longues journées dans une complète immobilité : on eût dit des statues. Appuyés à la muraille de quelque café, assis sur de méchantes nattes, à l'entour de quelques jets d'eau, la beauté du ciel, la pureté balsamique de l'air, la fraîcheur de l'onde, la vague rêverie produite par le tabac, semblaient leur être d'indicibles jouissances, et, pour ainsi dire, les seules qu'ils connussent. On sait pourtant la fougue et la violence de leurs passions. Leur impatience est-elle excitée, le cheval arabe leur suffit à peine par sa vitesse aérienne. Le harem n'a pas de voluptés assez effrénées pour leurs indomptables amours; il leur faut l'ivresse extatique de l'opium. Avec son énergie cachée et son impassibilité extérieure, le Turc est l'image du volcan qui brûle et bouillonne sous la glace et la neige.

Un grand nombre d'étrangers se trouvaient, en ce moment, à Alger. Les uns arrivaient d'Alexandrie : c'était, en général, de ces conspirateurs libéraux, qui, ne pouvant vivre sous l'oppression de la charte, s'en étaient allés respirer plus à l'aise sous la domination du pacha d'Égypte. D'autres arrivaient de Grèce, où les avait conduits le philhellénisme alors en vogue. Parmi ceux-ci, tous ne venaient pas directement d'Athènes ou de Missolonghi; quelques uns avaient fait une halte parmi les soldats d'Ibrahim, voulant parier des deux côtés avant de quitter la partie. D'autres venaient de Constantinople, où les avait attirés la marche victorieuse des armées russes, en les leurrant de l'espoir d'un vaste bouleversement. D'autres, enfin, venaient ou de Smyrne ou de Saint-Jean-d'Acre, ou de Damas, ville restée à moitié fabuleuse pour nous dans le mystérieux éloignement où elle s'enfonce, ou bien encore de Tunis, ou de Maroc. Le littoral de la Méditerranée n'avait pas, à vrai dire, une seule province, ou plutôt une seule ville, un seul port, un seul coin qui n'eût là son député, son représentant. De même aussi, il ne s'était pas passé dans tout le Levant, depuis une dizaine d'années, un seul événement historique ayant quelque importance, dont nous n'eussions parmi nous de nombreux témoins, souvent quelques acteurs.

Il est une espèce d'hommes dont la guerre, les voyages, l'aventureux en tout genre, sont comme le domaine et la patrie. Avez-vous vu les mouches aller bourdonner par essaims dans le moindre rayon de lumière qui tombe dans l'obscurité? Ainsi l'on voit ces hommes accourir partout où se passe quelque grand événement, quelque vaste bouleversement. Alger devait donc être, en ce moment, le commun rendez-vous.

Nos interprètes étaient, en général, de ces hommes dont nous venons de parler. La plupart avaient couru le Levant en marchands hardis, en soldats de fortune; et c'est ainsi qu'ils avaient appris le peu qu'ils savaient de turc et d'arabe. Si quelques uns s'étaient assis sur les bancs du Collége de France, c'était, à coup sûr, le bien petit nombre. Parmi eux se trouvaient pêle-mêle, côte à côte, exerçant les mêmes fonctions, d'anciens Mameloucks, des Juifs de Tunis, des grands seigneurs de Syrie, des marchands de pastilles du sérail, des princes grecs, des philhellènes désabusés, des compagnons de Canaris, des soldats d'Ibrahim, des pélerins de Jérusalem, un respectable et savant prêtre de Damas; que sais-je? l'imagination ne saurait créer un plus bizarre mélange d'élémens disparates, hétérogènes. Une seule chose leur était commune : des circonstances singulières ou des goûts aventureux les avaient tous quelque

peu poussés en dehors des sentiers battus par la foule. Il en résultait pour chacun d'eux un caractère d'individualité, d'originalité, qui donnait du piquant à leur conversation et aux moindres relations que nous avions avec eux. Ils nous inspiraient quelque chose de cet intérêt que nous portons naturellement aux hommes qui ont visité des contrées inconnues, fait ou seulement vu faire de grandes choses.

La biographie de quelques uns, même réduite à des proportions scrupuleusement historiques, abondait vraiment en contrastes bizarres, en situations singulières, en jeux inattendus de la fortune. Il en était trois entre autres, un Grec de Constantinople, un Chrétien de Syrie, un vétéran de l'armée d'Égypte, dont les récits me frappèrent singulièrement dès lors, et dont les aventures me sont demeurées dans la mémoire.

On sait qu'il existe à Constantinople toute une population de Grecs qui, en général, habitent un quartier appelé le Fanar. Les plus importans d'entre eux, élevés avec soin, versés dans les lettres, sont employés par la Porte dans ses affaires diplomatiques ; c'est à eux qu'elle laisse presque exclusivement le soin d'en démêler les fils embrouillés, trop subtils pour les rudes mains de ses Turcs. A Toulon, j'avais beaucoup connu l'un de ces Fanariotes. Il était prince, je crois;

au reste, ceux qui ne le sont pas en arrivant le deviennent à Paris. Quelques anciennes et incomplètes études de grec, perdues dans mes plus vieux souvenirs, avaient été entre nous un motif de rapprochement, presque d'intimité. Il m'avait raconté son histoire. Riche et occupant un emploi important auprès de la Porte, la révolution grecque avait été pour lui l'origine d'un long enchaînement de catastrophes. Soupçonné, fort à tort à ce qu'il jurait, d'avoir été favorable à cette révolution, sa fortune fut confisquée. La Porte lui dépêcha plusieurs émissaires chargés de rapporter sa tête; il leur échappa par une sorte de miracle, en se réfugiant au fond d'une citerne, où il resta dans l'eau jusqu'à la ceinture : il y pensa mourir de froid et de faim. Le séjour qu'il fit en ce lieu fut si pénible, devint si difficile à supporter, qu'il en avait perdu les dents, les cheveux et presque la vue : toute sa santé en demeura détruite, et à toujours. Depuis ce temps, les angoisses de l'exil et de la misère l'avaient assailli. Néanmoins, tout en gémissant avec moi sur ce que sa situation avait de cruel, il ne s'en prenait qu'au sort, à la fatalité, à la révolution grecque, nullement à la Porte; celle-ci, il la justifiait au contraire, dominé qu'il était encore par d'anciennes habitudes. « Que vouliez-vous qu'elle fît? disait-il parfois;

» mes compatriotes ne s'étaient-ils pas mis en » pleine révolte contre elle? » Mais, à Alger, où je le revis, ce n'était plus ce langage. Rien ne restait de ses anciennes habitudes de servilité et d'obséquiosité : le vieil homme était complétement dépouillé. Sa parole était devenue fière, hardie, arrogante; il se posait en vainqueur vis à vis les Turcs, avec un orgueil et un plaisir indicibles. Il se plaignait amèrement de la façon par trop bénigne, suivant lui, dont nous usions de la victoire. Notre tolérance des mœurs et des habitudes turques lui était insupportable. C'était une chose à laquelle il ne pouvait se faire, que de voir des Turcs demeurer paisiblement assis et continuer de fumer leurs pipes. Quand il apparaissait quelque part, il réclamait vivement un ordre du jour qui enjoignait à ceux-ci de se lever respectueusement et cesser de fumer, du plus loin qu'ils apercevraient un officier français et, je suppose, surtout un interprète. Au fond de cette vaniteuse ivresse s'était perdu le souvenir de la Porte et du Fanar. Lui désignant, un jour, du geste les tristes murailles et le plancher boueux d'un café où nous nous trouvions ensemble : « Eh bien! monsieur, lui dis-je, » il y a loin de ceci aux délices si vantées de votre » Fanar. — De notre Paris, voulez-vous dire, » interrompit-il vivement de l'air le plus simple et le plus dégagé.

Le Chrétien s'appelait Jacob Habaïbi. Il était né dans le pachalik de Saint-Jean-d'Acre, d'une famille riche, jadis puissante, distinguée en tout temps par une extrême piété; lui-même avait souvent, dans son enfance, accompagné sa mère en pélerinage à Jérusalem. Malgré les années écoulées depuis lors, il ne se le rappelait jamais sans quelque émotion. Dans cette famille, le souvenir des croisades s'était conservé ineffaçable à travers les siècles; il n'était pas de jour où la conversation ne roulât plus d'une fois sur ces grandes et saintes entreprises. Mille récits divers s'en étaient conservés de bouche en bouche par une tradition vivante; mais on ne les écoutait pas, on ne les pouvait écouter, à la façon seulement d'une magnifique et merveilleuse épopée, car ils remuaient et mettaient en jeu des intérêts et des sentimens encore tout pleins de vie et de réalité. Les Musulmans ne profanaient-ils pas encore de leur présence impie le tombeau du Christ? La domination des Turcs avait-elle cessé d'écraser de tout son poids les Chrétiens opprimés? L'insouciance profonde où l'on vivait sur le monde entier laissait d'ailleurs ignorer que bien des choses et des siècles s'étaient écoulés depuis lors, et les croisades étaient là l'événement du jour ou de la veille. Ce fleuve du temps, qui emporte et dévore si promptement, dans son cours rapide, les

hommes et les choses, s'était arrêté, depuis six siècles, au seuil de la maison qu'habitait Jacob. On y vivait contemporain de saint Louis. Malheureusement on vivait aussi sous la sanglante tyrannie du fameux Djezzer, qui régnait à Saint-Jean-d'Acre. Les Chrétiens, en leur double qualité de peuple conquis et d'ennemis du prophète, se trouvaient plus exposés que les autres sujets du pacha à ses sanglans et féroces caprices : ils burent jusqu'à la lie la coupe d'amertume. L'excès de leurs souffrances arriva à ce point qu'il ne leur restait plus rien à craindre, à redouter de nouveau, et par là, un rayon d'espérance ne tarda pas à luire au fond des cœurs. On se dit à l'oreille les uns des autres qu'il n'était pas possible que cela pût durer long-temps de la sorte; on se mit à murmurer que le jour ne pouvait tarder où le bras de Dieu susciterait un vengeur à tant d'opprimés.

Nourri dans ces sentimens, Jacob apprend la conquête de l'Égypte par une armée française, et sa marche en Syrie. Bientôt une proclamation de Bonaparte appela les Chrétiens aux armes. Il crut alors les temps venus. A peine se donne-t-il le temps de disposer son château de manière à recevoir une garnison nombreuse; il rassemble à la hâte tout ce qu'il peut trouver sous sa main d'objets précieux, de chevaux arabes, de belles armes et

d'argent comptant, et va, à la tête d'une soixantaine de membres de sa propre famille, se présenter aux Français. On devine qu'il fut bien reçu. Le général en chef l'emmena à Saint-Jean-d'Acre où, pendant toute la durée du siége, le nouveau venu devint son commensal. On sait la fin désastreuse du siége. Le manque de grosse artillerie, le courage opiniâtre des assiégés, la coopération de la flotte anglaise, forcèrent Bonaparte à la retraite; sir Sidney Smith, suivant sa propre expression, lui fit manquer sa fortune. L'armée française fut contrainte de se reployer sur l'Égypte; Jacob l'accompagna. Il lui eût été difficile de faire autrement : il était proscrit, et ses biens confisqués; le camp français était devenu sa seule patrie, patrie que, du reste, il aime dès le premier jour. Bonaparte lui destina le commandement de quelques régimens de Chrétiens cophtes qu'il comptait organiser en Égypte; mais ce projet n'avait encore reçu aucune exécution lorsque l'armée revint en France, où Jacob la suivit.

Sous la préoccupation des idées qui l'avaient conduit parmi les Français, Jacob, à peine arrivé dans leur camp, avait rencontré de fréquens sujets d'étonnement. Il se trouva, dès ses premiers pas, en présence d'un général qui, ayant saisi par sa barbe blanche le supérieur d'un cou-

vent de Chrétiens syriaques, le secouait assez rudement ; il s'agissait de réquisitions auxquelles le bonhomme ne voulait point entendre. Ce n'était très probablement qu'une menace, toutefois ces manières n'en parurent pas moins quelque peu étranges à Jacob, dans le compagnon de ce nouveau saint Louis vers lequel il accourait. Le lendemain, il chercha vainement dans tout le camp le lieu où se célébrait la messe; le soleil se leva et se coucha bien souvent, sans qu'il vît une seule fois l'armée en prières ou agenouillée devant l'autel. En France, ce fut pis encore : des désappointemens nombreux et de plus en plus amers se succédèrent. La première église vers laquelle il courut était devenue un magasin à fourrages. Apprenant un peu de français, il entendit parler guerre d'Allemagne, guerre d'Italie, journées de fructidor, de vendémiaire ou de brumaire, peut-être encore Pitt et Cobourg par quelques arriérés; mais de la Terre-Sainte, du tombeau du Christ et de sa délivrance, personne n'en disait mot. Entendant et voyant tout cela, Jacob se frotta long-temps les yeux, ouvrit de grandes oreilles, et se crut le jouet de quelque étrange vision. Il finit enfin par s'éveiller homme de son temps; et se mêla de sa propre personne à ce tourbillon d'événemens au milieu duquel le hasard l'avait jeté. Qui pouvait, d'ailleurs, se vanter de s'appartenir encore, une fois

tombé dans la sphère d'activité de Bonaparte? De force ou de gré, ne fallait-il pas, humble satellite, tourner bientôt dans l'orbite où s'accomplissait cette gigantesque destinée? De cette rude main avec laquelle il savait pétrir, amalgamer ensemble, pour en faire le piédestal de sa toute-puissance, les élémens les plus contraires, les plus hétérogènes, Bonaparte se saisit d'Habaïbi, et de ce Chrétien fervent, de ce croisé oublié dans notre siècle, il fit le colonel d'une troupe de Mahométans, ou plutôt de mécréans s'il en fut : je veux parler de ces brillans Mameloucks de la garde impériale, que nous avons admirés dans notre enfance. Bonaparte aimait à s'entourer de ces souvenirs vivans de la terre d'Égypte; et Jacob fit, à la tête de ce corps, toutes les campagnes de l'empire. La restauration l'avait mis en retraite. Depuis lors, sa vie avait été bourgeoise et casanière; mais, au premier coup de canon qui s'allait tirer contre les Turcs, qu'au fond du cœur il n'avait jamais cessé de détester, il s'était hâté d'accourir, se faisant interprète, faute de mieux.

Le troisième personnage avait vu de près aussi et Bonaparte et l'Égypte : il commandait un bataillon dans cette glorieuse armée qui en fit la conquête. Volontaire de quatre-vingt-douze, il était républicain; en conséquence, lorsque l'ar-

mée fut consultée sur l'empire, il mit *non* sur un des registres où les votes étaient recueillis. Ce *non*, de la part d'un officier supérieur, frappa singulièrement Napoléon. A quelque temps de là, passant la revue du régiment où servait le commandant B....., il arrive à lui. — C'est donc vous qui n'avez pas voulu que je fusse empereur? —Oui. —Et pourquoi?—Parce que ce n'était pas » la peine de couper le cou à Louis XVI, pour » avoir un Empereur.—Que le plus ancien capi- » taine prenne le commandement du bataillon; » rendez-vous aux arrêts, et attendez mes ordres. » Ces ordres ne se firent pas attendre : c'était une destitution avec injonction de sortir de France dans les vingt-quatre heures, et défense d'y rentrer sous peine de mort. Comme cela se passait au pied des Alpes, le commandant passa en Italie. Il essaya quelque temps de lutter contre la mauvaise fortune, contre des besoins sans cesse renaissans; mais son industrie, sa fortune, sa croyance, sa foi, c'était son épée, comme sa sa science à lui était la république; quand il ne put plus tirer cette épée pour le triomphe de sa cause, il lui demanda les moyens de faire vivre sa femme et ses enfans. Il se souvint alors d'un ancien camarade, d'un ancien compagnon d'armes, autrefois comme lui soldat de la république, de Murat, maintenant devenu, ou, pour par-

ler le langage de l'époque, passé roi. Murat l'accueillit, l'emmena guerroyer avec lui, et le fit monter en grade assez rapidement. Malheureusement, au moment où la fortune commençait à lui sourire, survinrent les événemens qui précipitèrent du trône Bonaparte et Murat, les ramenèrent un moment sur la scène, puis les en firent enfin disparaître à jamais. Revenu en France à l'époque de la restauration, il retourna ensuite en Italie, et fut long-temps emprisonné à Rome pour je ne sais quelle affaire de carbonarisme, où il se trouva mêlé. C'est de là, je crois, qu'aiguillonné par quelque ancien goût de bivouac et de poudre à canon, il était venu mettre au service de M. de Bourmont ce qu'il avait jadis appris d'arabe sous Kléber et Bonaparte.

A travers ces vicissitudes diverses, les convictions du commandant B..... étaient demeurées invariables. Elles n'avaient point fléchi devant Bonaparte; elles ne se brisèrent pas sous le sceptre de Murat; interprète dans une armée de la légitimité, il ne se faisait pas faute de redire assez fréquemment les mêmes paroles qu'il avait jadis si rudement jetées à la face de Napoléon. A cheval depuis trente ans sur son raisonnement, il avait traversé toutes les révolutions de notre temps, il s'était allé heurter à tous les événemens sans en être désarçonné. A Toulon, à bord de la Ville de

Marseille ; à Alger, il répétait encore imperturbablement, sans variante aucune : Et, au fait, ne trouvez-vous pas que j'eusse raison ? Était-ce la peine de couper le cou à ce malheureux Louis XVI pour avoir un Empereur? — A cela, dit de la sorte, au point de vue de celui qui parlait, je ne sais ce qu'un autre eût trouvé à répondre; quant à moi, je n'y trouvais jamais d'objection; aucune, je le confesse. Aussi notre conversation, qui arrivait nécessairement là, quel qu'eût été son point de départ, s'y terminait-elle le plus souvent. Ce n'en était pas moins un vif et vrai plaisir pour moi de me trouver en face de ce brave et loyal officier, de cet homme aux convictions de fer et d'airain. J'aimais à penser que Bonaparte, ce Bonaparte dont nous avons fait je ne sais quel être fantastique, plus qu'un homme, tout à l'heure plus qu'un dieu, que ce Bonaparte donc s'était trouvé en présence de ce soldat comme je l'étais moi-même, et que, le fixant de ce regard dont tant de gens ont proclamé la fascination irrésistible, il lui avait dit : « Vous ne voulez donc pas de moi » pour maître? » Et que celui-ci, le regardant avec des yeux qui, non plus, ne se baissaient pas, d'un ton simple et calme, mais franc et décidé, du ton dont un homme doit parler à un autre homme, lui avait répondu : « Non, vraiment, ni » vous, ni personne. » A ce souvenir, l'obscur

soldat de la république s'ennoblissait et grandissait tout à coup dans mon esprit, et Bonaparte descendait, au contraire, de cette hauteur idéale où le siècle se plaît à l'élever. Je le voyais s'aller confondre dans cette foule d'ambitieux vulgaires, incapables de respecter une noble croyance, une conviction élevée, dès qu'elle se trouve en opposition avec leurs intérêts du moment.

D'autres personnages se groupaient autour de ceux dont je viens d'esquisser de rapides biographies; et les leurs ne seraient peut-être ni moins bizarres, ni moins étranges. Des voyages à travers le désert, des guerres, des naufrages, des caravanes, des faveurs et des disgrâces de pacha, des femmes enlevées, des harems escaladés, de larges lames de poignards, et de beaux yeux de sultanes, des aventures, des catastrophes de toute sorte, s'entassaient confusément dans leurs récits, mêlés à des détails pleins de vie et d'originalité, sur les mœurs et les usages de l'Orient. Je me laissais aller, sans résistance, au courant de tous ces récits, dont la vérité historique était d'ailleurs, en ce moment, la moindre de mes préoccupations. Je me plaisais à les mêler, à les nouer, à les enlacer, à les confondre ensemble de mille façons, au fur et à mesure que je les écoutais; c'était alors un roman bizarre, dont je m'amusais à feuilleter les pages pendant de longues

heures; d'autres fois j'évoquais, je réalisais par la pensée, les lieux, les personnages, les événemens dont il était question; et j'assistais, de la sorte, à une sorte de drame gigantesque, joué devant moi sur tout le littoral de la Méditerranée.

Les circonstances où nous nous trouvions, les peuples nouveaux auxquels nous nous mêlions accidentellement, le contraste de leurs costumes divers, l'étrangeté de leurs mœurs, l'histoire de la contrée, les souvenirs qu'elle rappelait, l'avenir qui l'attendait: tout cela était autant de choses qui, de leur côté, parlaient encore assez vivement à l'imagination. Il en était de même de l'aspect extérieur, de la physionomie matérielle de cette ville d'Alger, qui peut-être ne ressemble à aucune autre.

Elle se montre dans toute sa singularité à celui qui l'aborde par mer. A quelques lieues paraît d'abord une côte couverte d'une verdure uniforme, qui, à partir du rivage, s'élève par une pente rapide; dans le lointain, des montagnes de diverses hauteurs s'étagent en amphithéâtre. Le rivage, assez rudement découpé, laisse voir çà et là quelques îlots de terre rougeâtre. Sur l'une des collines dont le pied baigne dans la mer, apparaît une large tache blanchâtre qui, à mesure qu'on en approche, ressort de plus en plus du milieu de

la verdure qui l'entoure; on dirait un rocher qui, du sommet de la colline, aurait roulé jusqu'au bord de la mer, ou bien encore une portion du squelette de pierre de la montagne, qui se serait fait jour à travers son verdoyant épiderme. Rien de tout cela, du reste, n'a de formes bien distinctes, de contours bien arrêtés; et si c'est à l'heure des brouillards, si fréquens dans la contrée, Alger ne paraîtra pendant long-temps encore qu'une sorte de fantôme aux formes indécises.

L'apparition, se dissipant à mesure qu'on en approche, laisse enfin apercevoir une large et haute montagne de craie blanche. Toutefois rien ne saurait encore faire deviner qu'on se trouve en face d'une ville.

Le voyageur s'étonne de n'apercevoir ni clocher portant dans les airs une flèche hardie, ni monument s'élevant orgueilleusement de la foule des vulgaires édifices. Il chercherait vainement un jardin, une promenade, ou bien une rivière qui tantôt se cache dans l'ombre, tantôt brille au soleil, et roule capricieusement dans ses flots arbres, ciel, maisons. Seulement la masse craïeuse se divise en étages, et prend l'aspect d'un grand nombre de carrières superposées. Çà et là paraissent quelques points noirâtres, qui semblent comme les ouvertures d'autant de

cavernes; deux ou trois minarets commencent à se détacher de ce qui les entoure par l'exiguité de leurs formes, et peut-être n'est-il pas impossible de deviner, dès lors, qu'on a devant soi des habitations humaines, des maisons.

Ces maisons s'élèvent et grimpent, pour ainsi dire, les unes au dessus des autres, pour escalader, en rangs pressés, les pentes rapides de la montagne. Toutes pareilles de formes et de couleurs, elles fatiguent, éblouissent les yeux, d'une blancheur étincelante.

Leur ensemble forme un vaste triangle, dont la base s'appuie à la mer, et dont le sommet, qui est le point culminant de la ville, touche presque à celui de la montagne : ce sommet forme la citadelle ou Casauba. A sa base le triangle se rompt en une ligne brisée, le long de laquelle se développent grand nombre de batteries aux feux croisés et combinés. Au centre est le mole avec ses magnifiques batteries casematées, à droite le fort des Vingt-Quatre Heures et le fort des Anglais, à gauche le fort Babazoun; puis au delà, d'un côté jusqu'à la presqu'île de Sidi-Ferruch, et de l'autre jusqu'au cap Matifou, d'autres forts et d'autres batteries. Ce vaste système de défense est complété par la Casauba, qui peut, à volonté, ou tenir tête à l'ennemi qui arriverait par mer, ou bien écraser la ville qui s'étend au

dessous d'elle. Des murailles latérales unissent le rivage à la Casauba, et sont elles-mêmes toutes garnies de bouches à feu ; Alger se présente ainsi entouré, couronné d'une multitude de canons. Mais il est remarquable que pas un seul d'entre eux n'était tourné du côté de la terre : de ce côté, toute la défense de la ville consistait dans le château de l'Empereur, qui, caché par la Casauba, n'est point visible du milieu de la rade.

C'est que la mer était vraiment l'élément de ceux qui se sont primitivement réfugiés sur ce coin de terre ; c'est que ne cessant d'y vivre en espérances et en souvenirs, ils ne savaient la quitter ni des yeux ni de la pensée : qu'était-ce, au contraire, pour eux que la terre ? le séjour d'un moment, une cachette où compter l'argent et les dépouilles enlevées, une geole où mettre des esclaves à la chaîne, une caverne où jouir quelques instans de leurs captives; on devine, on lit, pour mieux dire, mot à mot, tout cela dans le seul aspect de la ville : on la retrouve exactement telle qu'on était habitué à se la représenter. La ville qu'on a devant soi ne saurait être qu'Alger, qui jadis couvrait la mer de ses légers vaisseaux; Alger, la terreur des Baléares, des côtes d'Espagne, d'Italie, de Provence, de l'Archipel; Alger la pirate, la corsaire, la guerrière, comme ses habitans étaient si orgueilleux

de l'appeler. Immense oiseau de mer, qui plana jadis sur la Méditerranée entière, Alger a reployé momentanément ses ailes; il est venu s'abattre sur ce rocher, où, s'attachant par ses larges serres, il ne cesse pourtant de couver des yeux les vagues écumeuses qui mugissent à ses pieds, et se déroulent au loin dans l'espace.

Voyez les pirates au retour de la course : chacun se hâte d'assembler quelques pierres, dont il puisse faire pour lui et son butin un abri provisoire; tous ces repaires se groupent sur la pente de la montagne; puis au dessus s'élève le grand repaire du chef, tout entouré de canons, également bien disposés pour écraser la révolte intérieure, ou à repousser les attaques et l'ennemi du dehors; et si ce n'est là l'origine de la ville, il n'en est pas moins certain que le temps et les circonstances de chaque jour ont fini par la tailler exactement sur ce patron.

Cet ensemble de moyens de défense amoncelés sur un si petit espace a épuisé l'art des Vauban, des Cormontaigne, des Cohorn. Les diverses batteries que nous avons nommées sont disposées d'après les combinaisons les plus savamment meurtrières. Les escadres réunies de toutes les nations de l'Europe échoueraient indubitablement aujourd'hui dans une attaque par mer : elles sont bâties avec une magnificence

extrême. Les pavés, les murailles, les embrasures étaient faits avec un luxe de matériaux, un fini de travail dont on ne saurait se faire une idée. Je vois encore l'admiration sans fin de nos artilleurs, sous les voûtes casematées du mole. Les embrasures se trouvaient garnies de pièces, dont quelques unes étaient remarquables par les riches ciselures qui les couvraient; d'autres par leur histoire, par les événemens qu'elles rappelaient. Plusieurs avaient été fondues en France, prises par les Espagnols, à Pavie peut-être, douloureux souvenir! elles étaient devenues, aux mains des Algériens, les monumens et les trophées de leur victoire sur Charles-Quint; puis voilà que le sort de la guerre nous les rendait comme il nous les avait enlevées. Sur l'affût de l'une d'elles avait peut-être été écrit le fameux billet : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Dans ce doute, quelles précieuses reliques ne devenaient-elles pas pour nous[1]?

Parmi toutes les pièces on en remarquait une d'une forme et d'une longueur extraordinaires; il s'y attachait un douloureux intérêt : c'était la Consulaire; ainsi nommée de l'histoire de ce malheureux consul attaché vivant à sa bouche : elle

[1] On sait qu'on n'a pas retrouvé l'original de ce billet; qu'importe? il y a des mots qui *doivent* avoir été dits : le fameux *la Garde meurt et ne se rend pas* est de ce nombre.

le rejeta en lambeaux sanglans. Obusiers, mortiers, coulevrines et canons, à l'exception de ceux pris sur l'ennemi, avaient été fondus dans Alger même; et ces pièces diverses étaient, en général, d'un travail remarquable, quoique souvent bizarres par leur longueur et leur calibre exagérés, par la singularité de leurs formes, abandonnées depuis long-temps chez les autres nations. Toutes ces choses témoignent de la constance des efforts de ce peuple vers les arts de la guerre, les seuls qu'il eût daigné emprunter à la civilisation européenne.

On peut diviser en trois parties, ou zones distinctes, la ville proprement dite. De ces trois zones ou parties, la première se trouverait comprise entre le port et une grande rue allant de l'est à l'ouest de la ville, de la porte Bab-el-Wed à la porte Babazoun; la deuxième, à limites assez indécises, se composerait de cette rue ellemême et des rues adjacentes; la troisième, enfin, irait de cette rue à la Casauba, qui tient à la ville, dont elle est en même temps séparée. Celui qui se rendait du port à la Casauba les traversait successivement toutes trois.

Le nouvel arrivé qui se propose ce dernier but doit entrer, au sortir du port, dans les obscures et étroites ruelles qui se présentent d'abord : il peut y errer quelques instans; mais l'une

d'elles ne saurait manquer de le conduire bientôt à la belle rue de Bab-el-Wed à Babazoun, dont nous venons de parler.

Cette rue, la plus longue et la plus large de toutes celles de la ville, est aussi la seule communication existante entre deux faubourgs considérables, auxquels elle aboutit par ses extrémités. Des boutiques de toute sorte, mais surtout de barbiers, la garnissent des deux côtés dans toute sa longueur. Parallèle au rivage, elle est horizontale dans toute son étendue, avantage dont elle jouit seule, et qui la rend plus agréable à parcourir que toutes les autres; aussi est-ce tout à la fois une grande route, un bazar et une promenade. Grâce à cette triple destination, une foule, sans cesse renouvelée, de Juifs, de Maures, de Turcs, de Bédouins, de Kolouglis, de cavaliers, de fantassins, d'artilleurs, d'officiers et de soldats, se pressant, se coudoyant en tout sens, l'encombrait du matin au soir : il fallait un quart d'heure pour y faire dix pas. On apercevait là d'un seul coup-d'œil des Kolouglis, remarquables par la beauté régulière de leurs traits; des Turcs à la figure mâle et décidée; des ulémas aux turbans blancs soigneusement plissés; des Bédouins à mine féroce, le burnous roulé en manteau autour du corps, et rattaché sur la tête en guise de turban; des nègres et des négresses avec

des joues bizarrement tailladées, avec des ornemens d'argent au cou et aux oreilles, avec des vêtemens toujours blancs, afin que l'ébène de leur visage en fût plus éclatante; ou bien encore des femmes juives aux cheveux noirs, relevés ou retombant en nattes, comme les avaient leurs aïeules sous la tente des patriarches; des Juifs toujours coiffés et habillés de noir, voués qu'ils étaient tous à ce deuil éternel; des Mauresques, enveloppées, de la tête aux pieds, de voiles et de manteaux blancs, la figure couverte d'un linge, ne laissant voir que les yeux, et marchant çà et là sans mouvement visible, en raison de l'ampleur et de la roideur de leurs vêtemens, ce qui les faisait ressembler à des apparitions; spectacle étrange, et d'un effet vraiment indéfinissable.

D'un lieu quelque peu élevé, par exemple, de l'intérieur d'une boutique, on voyait les têtes de tout le monde, si diverses de traits, de couleurs et d'expression, tellement rapprochées, qu'elles paraissaient se toucher; elles coulaient, elles roulaient à vos pieds comme une rivière, comme un torrent fantastique, dont les flots exhalaient le plus étrange bruissement; c'étaient des cris, des juremens, des imprécations en dix langues diverses : on n'avait rien entendu de semblable depuis les jours de Babel.

Cette tumultueuse confusion devenait moindre dans les rues voisines et cessait bientôt tout à fait dans la direction de la Casauba. Les rues qui menaient à ce but, presque entièrement dégarnies de boutiques, étaient silencieuses, obscures, et tellement étroites qu'elles ne sauraient donner passage à trois hommes de front; que les chevaux et les chameaux ne peuvent s'y croiser qu'à l'aide de retraites pratiquées de distance en distance. Des ouvertures de six pouces carrés, garnies de treillages et de barreaux, servent de fenêtres aux maisons; leurs portes, soigneusement cachées dans quelque angle, sont parfois assez difficiles à découvrir; quelques unes ornées de sculptures ne manquent pas d'élégance : toutefois leur caractère général, c'est à dire lourdes, massives, couvertes de larges serrures surchargées de cadenas. A chaque pas, vous sentirez la vérité de ce mot de Montesquieu : « Dans un état des- » potique, chaque maison est un empire séparé : » aussi, le soin jaloux avec lequel le souverain en défend l'entrée éclate-t-il de toute part; autour de chacune s'élève en miniature la grande muraille de la Chine. Dans ces rues le ciel apparaît le plus souvent, à raison de leur étroitesse, comme un ruban bleu flottant au dessus de la tête, et qui, parfois, disparaît complétement, car les maisons se touchent par le haut; d'autres fois, la rue

se rétrécit si subitement, qu'il semble qu'on se trouve pris dans un étau. Partout la lumière a disparu pour faire place à une obscurité assez profonde.

On se trouve alors complétement dépaysé; les yeux et les oreilles n'ont plus affaire à rien d'européen. C'est un Bédouin cheminant sur son chameau; un Turc aux larges vêtemens, à la démarche grave et posée; une Juive vêtue à l'antique; un groupe de cinq ou six fumeurs au fond d'une boutique de barbier; un mendiant nègre sur les décombres d'une maison; c'est la voix de quelque iman qui appelle les fidèles à la prière du haut de son minaret; ce sont paroles énigmatiques pour vous, mais que vous écoutez avidement, tandis qu'elles s'échappent peut-être de l'intérieur de quelque maison. Autour de vous passaient ainsi mille et mille tableaux de genre, qu'on regrettera long-temps de ne pouvoir fixer sur la toile. L'imagination s'est éveillée à la nouveauté de ces impressions; c'est avec une sorte de plaisir mêlé de curiosité qu'elle se sent dans un pays nouveau, inconnu, mystérieux.

Çà et là glissaient, comme des ombres, certains fantômes blanchâtres : c'étaient des femmes. Le silence et l'obscurité des rues n'apportaient aucun relâchement à la sévérité de leurs costumes; là, leurs voiles étaient aussi soigneusement fer-

més, leur vêtement d'une aussi rigoureuse épaisseur qu'au sein des quartiers les plus populeux de la ville. Sous la protection des mœurs, des lois, des usages du pays, des ordres du jour du général en chef, elles marchaient au milieu de nous comme entourées, défendues par une force invisible, contre laquelle devait échouer toute curiosité.

Le hasard souleva pour moi l'un de ces voiles redoutables, encore fut-ce pour peu de minutes. Ce jour-là, revenant du port, où l'on embarquait un grand nombre d'exilés, et cheminant à petits pas, je me rendais à la Casauba. Les rues étaient entièrement désertes. A quelques pas de moi, j'aperçus tout à coup un Turc, portant dans ses bras une femme soigneusement enveloppée d'un burnous : il s'assit sur une borne, à l'entrée d'une étroite et obscure ruelle. Je passai près de lui en continuant mon chemin; et en ce moment, voulant faire tomber la cendre d'un cigare que je fumais, j'abandonnai de la main gauche mon sabre qui résonna sur le pavé. A ce bruit, le Turc tressaillit en relevant vivement la tête, et ce mouvement découvrit le visage de la femme qu'il tenait serrée contre son sein. Imaginez de magnifiques yeux noirs illuminant de leur doux éclat un teint d'une éblouissante blancheur, de grands che-

veux, plus brillans que l'aile d'un corbeau, retombant en boucles ondoyantes sur un cou arrondi ; des traits admirables de pureté et de régularité, admirables aussi de la surprise, de la terreur, de la langoureuse volupté qui s'y peignaient successivement : une tête idéale enfin, une tête de Raphaël, éclairée en ce moment à la manière de Rembrandt par un rayon de soleil qui, l'isolant au milieu de l'obscurité, la caressait en quelque sorte au sein d'une atmosphère lumineuse. Ce fut comme une vision dont je demeurai ébloui. Je passai lentement devant cette femme, j'y repassai plus lentement encore plusieurs fois. La haine, la colère, la jalousie étincelaient dans les yeux du Turc : il aurait voulu les armer de mille poignards. A la fin, se levant brusquement dans le moment où ma manœuvre m'éloignait davantage de lui, et, se saisissant de nouveau de la belle créature qu'il enleva légère comme une enfant, il se remit en marche à pas précipités. Je le suivis, sous l'empire de je ne sais quelle fascination ; je voulais revoir encore, ne fût-ce que pour un instant, cette merveilleuse apparition, mais le Turc avait de l'avance ; il prit sans doute sa course au détour de quelque rue, se précipita dans quelque porte entr'ouverte ; je ne le revis plus. Je fis encore beaucoup de chemin, je cherchai de tout côté,

ce fut peine perdue. Les regards enflammés qu'il m'avait lancés ne l'auraient pas été ainsi si cette femme eût été sa sœur; l'étreinte convulsive et passionnée dont il la pressait annonçait, de reste, qu'il n'avait pas été habitué à sommeiller auprès d'elle dans les languissantes voluptés du lit conjugal; c'était sans doute un amant qui, profitant du trouble que la déportation des Turcs jetait nécessairement dans leurs maisons, enlevait sa belle maîtresse peut-être à quelque vieil et débile mari. Cette idée me plut; je m'y arrêtai long-temps, et m'en allai, rêvant pour les deux amans, en expiation du moment de trouble que je leur avais causé, de longs jours d'amour et de bonheur... Les curieux indiscrets ne figurèrent pas, je suppose, dans ce roman.

Toutes ces rues, où je promène en ce moment le lecteur, se mêlant les unes aux autres par mille et mille détours, forment un vrai labyrinthe; on les dirait parfois bâties sur le plan d'un écheveau de fil avec lequel aurait joué un chat. Aboutissant toutes au sommet de la ville, à la Casauba, elles s'épanouissent, à partir de ce point, à la façon des branches d'un éventail; avec cette différence, toutefois, qu'au lieu de s'écarter les unes des autres sous des angles égaux et de se développer en ligne droite, elles se croisent et s'enlacent, chemin faisant, le plus capricieusement du

monde. On ne saurait, d'ailleurs s'y égarer. Descendez-vous leur pente rapide, vous arrivez à la grande rue Bab-el-Wed, à Babazoun; la gravissez-vous, vous arrivez non moins infailliblement à la Casauba.

La porte de ce palais, basse et étroite, ne manquait pas de ressemblance avec celles de nos anciens manoirs. Des lanternes de papier doré, de petits vaisseaux flottant en l'air, d'autres oripeaux d'un goût bizarre, en étaient les ornemens extérieurs. Après en avoir franchi le seuil, vous entriez dans un passage tortueux, voûté, privé de lumière, circulant entre de hautes et noires murailles, assez semblable à ce corridor obscur où l'artiste, avant de nous introduire au centre de son panorama, ne manque jamais de nous faire errer quelques instans. A la sortie de ce passage, on se trouvait en face d'une vaste cour, pavée en marbre, au milieu de laquelle s'épanouissait en gerbes étincelantes un magnifique jet d'eau; en cet endroit, la lumière du jour, redoublée par l'obscurité d'où l'on sortait; la légèreté des colonnades, l'éclat des couleurs vertes, rouges et blanches dont tout était peint; les bruits confus qui s'élevaient de toute part; quelques citronniers étalant au soleil leurs fruits dorés : tout cela saisissait assez vivement les yeux, les oreilles, l'imagination. L'étrange palais où l'on venait de pé-

nétrer ne demeurait nullement au dessous de l'idée qu'on s'en était faite à l'avance. Un type assez complet de la maison mauresque, antique, orientale, s'était montré tout à coup.

La galerie du rez-de-chaussée, qui vous fait face à votre entrée dans la cour, est le lieu où les deys rendaient autrefois la justice; une banquette assez élevée la garnissait dans toute sa longueur, et le sol en était couvert d'un beau tapis. Quelques meubles européens et une pendule gothique en étaient l'ornement. Quant aux appartemens du dey, proprement dits, ils étaient au second étage : les cinq ou six pièces qui les composaient étaient de forme rectangulaire, par conséquent plus longues que larges ; leurs murs étaient revêtus, jusqu'à hauteur d'appui, de carreaux de faïence, au delà, blanchis à la chaux et couverts de nombreux dessins. Des divans, des coussins, de riches tapis de Smyrne, quelques pendules européennes à cadrans arabes, d'anciens miroirs de Venise, de grands vases de porcelaine en faisaient l'ameublement; ajoutez-y des fusils et des pistolets d'un travail curieux, des poignards, des yatagans, des sabres courbes à fourreaux d'or et d'argent, des narghilés et des pipes ornées de pierres précieuses. Non loin était l'appartement des femmes. Composé de deux étages de galeries, régnant autour d'une petite cour, celui-ci formait à lui

seul comme une maison complète, enclavée dans une plus grande. La seule communication qu'il eût avec le reste du palais était un corridor étroit, à nombreux détours, et facile à garder. Quelques fentes, longues et étroites, lui donnaient des vues sur la mer et sur la campagne; non sur les parties fréquentées du reste de la Casauba. Des coussins de toute sorte et de toute couleur, des étoffes brochées, des mousselines brodées d'or, de riches moustiquaires, des glaces, des cristaux, des porcelaines, des coffrets de bois précieux, des meubles bizarres, inconnus à notre luxe, des cassolettes à parfums, se trouvaient là entassés pêle-mêle; toutes choses assez en rapport avec des senteurs de musc, d'aloès, de benjoin, dont l'atmosphère de ce lieu était demeurée remplie.

Autour de la cour carrée dont nous venons de parler, se groupaient des magasins en grand nombre; le dey était le premier marchand aussi bien que le souverain de son royaume. Des kiosques, une assez belle mosquée, des ménageries, des volières, des écuries; quelques espaces plantés d'arbres; un immense magasin à poudre soigneusement recouvert de balles de laines, et un parc d'artillerie, complétaient cette bizarre habitation, tout à la fois bazar, palais, forteresse. Cette dernière destination était annoncée au loin par cent cinquante pièces de canon de tout calibre

qui en garnissaient les murailles extérieures.

Le trésor était, au milieu de tout cela, un des lieux que nous étions tous le plus empressés de visiter. Quelques pièces, situées au rez-de-chaussée et donnant sur la cour principale, le recélaient. La première contenait des boudjoux, assez petite monnaie d'Alger; la seconde, la monnaie de billon, l'or et l'argent en lingots; puis, dans une troisième salle, plus considérable, et subdivisée en plusieurs compartimens, se trouvaient jetées, entassées pêle-mêle des monnaies de toutes les nations du globe : louis, napoléons, gourdes, douros, piastres, guinées, quadruples et doubles quadruples du Mexique. Mélange bizarre qui, à lui seul, suffisait à raconter toutes les scènes de violence, de pillage, d'incendie, de meurtre, d'exactions et d'avanies de toute sorte, au moyen desquelles s'était formé, puis successivement grossi cet amas d'or et d'argent. L'imagination feuilletait trois siècles de l'histoire de la régence.

La porte donnant entrée dans ces salles était facilement reconnaissable à un grand nombre de serrures et de cadenas. Le chêne épais dont elle était faite disparaissait tout entier sous les têtes de clous, les lames et les plaques de fer qui la couvraient; il eût été impossible de la forcer. Elle s'ouvrait sur un lieu du matin au soir ne désemplissant pas de surveillans. Trois clefs la fer-

maient, dont le dey n'avait qu'une seule; les autres étaient dans les mains de deux grands fonctionnaires de la régence; et la coopération de tous trois était ainsi nécessaire pour qu'on pût l'ouvrir : or, il fallait, pour l'autoriser, une délibération du divan. Le dey, qui, d'un mot, pouvait faire tomber la tête de dix de ses sujets, n'aurait donc pu disposer d'un seul écu. Ses prédécesseurs s'étaient trouvés dans le même cas. Mieux encore : dans les innombrables et sanglantes révoltes dont cette ville fut le théâtre, aucune tentative de pillage ne fut jamais dirigée contre ce mystérieux trésor; dans les idées de ce peuple, c'était quelque chose de saint, de sacré, d'inviolable. Sur le seuil de cette porte s'étaient arrêtées, depuis trois siècles, les deux puissances les plus emportées qui puissent se montrer sur la terre : un pacha sur le trône, un peuple en émeute.

C'est qu'à la vérité ce peuple avait amassé, autour de son argent, les précautions et les garanties dont les autres peuples entourent leur honneur, leur vie, leur liberté. C'est en cela qu'il avait résumé sa constitution, pour parler l'argot moderne. Mais si sa charte à lui, c'était la garde de son trésor; du moins n'y avait-il point laissé de lacune. Le janissaire de garde en ce lieu, jour et nuit, de la pointe de son yatagan,

y pouvait faire lire à tout venant l'article de la responsabilité ministérielle.

Cette galerie n'était plus d'ailleurs, depuis longtemps, le lieu des audiences publiques de Hussein : il recevait ceux qui avaient affaire à lui dans une de ces pièces du second étage. La plus grande partie de sa journée s'écoulait dans un petit kiosque donnant sur la cour, où il fumait et prenait du café; il se rendait de là à son harem. Quelquefois il prenait l'air, et faisait une courte promenade sur l'une des terrasses de la Casauba. Mais, depuis son avénement au trône, il n'avait pas mis le pied en ville; on prétend même qu'il ne lui était pas arrivé, depuis plusieurs années, de descendre une seule fois dans la grande cour de la Casauba. Bien des années s'étaient écoulées de la sorte pour lui; bien d'autres se seraient sans doute écoulées de même, sans apporter de changement à cette manière de vivre, si la guerre avec la France n'était survenue. Un seul épisode se serait enfin rencontré au dernier chapitre de ce monotone roman.

Un de ceux qui l'approchaient, un de ceux qu'il appelait ses amis, aurait commencé à se plaindre, à voix basse, de la misère des temps, de la parcimonie du dey; à l'entendre, il n'eût pas manqué, lui, de combler d'honneurs, de gorger d'or la fidèle milice d'Alger, si le sort l'eût placé

sur le trône. De nombreux auditeurs l'eussent entouré : il fût devenu un point de ralliement pour les mécontens, le centre d'un parti toujours grossissant, et, à un jour convenu, à une heure dite, une soldatesque furieuse, introduite dans la Casauba, par surprise ou par force, se ruant dans les appartemens de Hussein, eût fait tomber sa tête sous le yatagan. La milice, aussitôt cette mort proclamée, se serait immédiatement et tumultueusement assemblée à la Casauba pour procéder à l'élection d'un nouveau dey. Bien des noms auraient été proclamés par mille voix tumultueuses; un seul réunissant enfin la pluralité des suffrages conquis à coups de sabre, comme dans les vieilles diètes de Pologne, eût été placé, bon gré mal gré, sur le siége royal, et revêtu du caftan de Hussein. Du milieu de la foule tumultueuse, mille cris confus se seraient élevés : « A la bonne heure! — Que cela soit ainsi! — Félicité et prospérité à Omar, à Sélim, ou bien à Mustapha! — Gloire à Dieu! — Gloire au prophète! — Il n'y a que Dieu qui soit Dieu! — A la bonne heure! — Ainsi soit-il. » Alors le cadi, s'approchant du nouvel élu, lui aurait adressé la formule d'usage : « Dieu t'a appelé au commandement de la milice, pour punir les méchans, et faire jouir les bons de leurs priviléges; sache que tu es tenu de faire payer exactement la

solde, d'employer tous tes soins à la prospérité du pays, de fixer le prix des denrées dans l'intérêt du pauvre. » Le canon de la ville et de la Casauba eût accueilli la fin de ce discours; après cela, baise-main général pour les grands officiers de la régence, les janissaires, les Maures de distinction, pour les consuls européens, qui se fussent donné garde d'être des derniers; et, pendant ce temps, le cadavre mutilé de Hussein, porté par quelques esclaves, se serait tristement acheminé vers le cimetière commun.

Qu'était-ce donc que Hussein? — un prisonnier d'État, sévèrement gardé dans la plus étroite et plus monotone prison; un condamné à mort, lié à l'échafaud, attendant le moment où le caprice du bourreau laisserait enfin tomber le fatal couteau, sans cesse menaçant, pour le délivrer du supplice. Toute mort naturelle avait beaucoup à se hâter : mais grâce à notre arrivée sur le rivage, il lui devenait tout à coup possible de se retirer sous le beau climat de Rome ou de Naples; grâce à notre arrivée, le peu de jours qu'il avait à passer sur la terre lui étaient assurés; désormais, il allait vivre en paix à l'ombre de quelque élégante villa, entouré de ses femmes, de sa famille, de ses amis. Cependant, je l'ai dit : lorsque Hussein revint en suppliant dans cette même Casauba, où il avait si long-temps commandé en maître, un pro-

fond sentiment de compassion et de pitié se peignit sur tous les visages. Moi-même je partageai ce sentiment : la prison qu'habitait ce prisonnier s'appelait un palais ; l'échafaud auquel était cloué ce condamné avait, à tout prendre, la forme d'un trône !

De la terrasse la plus élevée de la Casauba, le spectateur embrassait de la vue un espace immense. A ses pieds, s'étendait la ville entière, descendant de la Casauba au rivage, puis jaillissant là à droite et à gauche en deux faubourgs, longs et étroits, comme si elle se fût épanouie au choc. Les toits aplatis et diversement étayés des maisons étaient les seules parties qui en fussent visibles ; ce qui les faisait ressembler dans leur ensemble aux traces irrégulières qu'aurait laissées dans une roche craïeuse le passage d'une population de géans. A la dernière marche de cet immense escalier, l'escadre entière, en ce moment à l'ancre, apparaissait comme une autre cité, une cité flottante. On eût dit la civilisation de l'Europe accourue pour se montrer à l'Afrique dans toute sa magnificence. Au delà, se déroulait une mer immense et bleuâtre. A droite, le cap Matifou, couvert de ruines romaines, projetait au loin dans la mer ses contours hardiment découpés ; plus loin, dans la même direction, le cap Bengut se perdait dans la vapeur ; plus loin

encore, s'offrait un autre cap, que le naufrage des bricks le Silène et l'Aventure rendra douloureusement fameux pour des cœurs français. A gauche, c'était tout l'espace parcouru par l'armée depuis son débarquement; la pointe Pescade, et cette presqu'île de Sidi-Ferruch, depuis ce moment devenue historique. Le château de l'Empereur avec son réduit écroulé, ses batteries détruites, tout semblable à un lutteur gisant sous les coups mortels, se trouvait derrière le spectateur. Au delà, bien au delà, surgissaient les diverses chaînes des montagnes de l'Atlas, enveloppées de leur perpétuel linceul de blanchâtres vapeurs.

De cette terrasse, la vue s'arrêtait encore volontiers sur des bouquets d'arbres de toute sorte, on les avait à sa gauche lorsqu'on faisait face à la mer. Sur cette plage sablonneuse, où s'élevaient à peine quelques broussailles, ce lieu était le seul qui offrît de l'ombrage; là, croissaient en abondance des figuiers, des lauriers-roses, des platanes, des sycomores, entourés eux-mêmes de lierre, lilas, chèvrefeuilles et jasmins. Celui qui côtoyait le rivage n'aurait pu, sans quelque peine, se défendre d'aller chercher sous ces arbres un peu de fraîcheur. Cédait-il à cette fantaisie, il se trouvait aussitôt au milieu d'un grand nombre de petites enceintes, séparées les unes des autres, et fer-

mées chacune par des murailles à hauteur d'appui. Au dedans se montraient çà et là quelques pierres chargées d'hiéroglyphes et de caractères arabes, imitant la forme de nos lits gothiques; c'étaient aussi de véritables lits, mais de ceux où le sommeil est éternel. Les enceintes dont nous venons de parler formaient chacune le cimetière particulier d'une famille turque ou maure : aïeux, père, mère, enfans, tous les membres enfin de cette famille, venaient se coucher tour à tour au rang que leur avait assigné la mort, sous les arbres plantés par le fondateur de la race. Là n'était admise aucune cendre étrangère : on avait voulu se retrouver, au grand jour du réveil, dans toute l'intimité du foyer domestique.

Parmi ces cimetières, il en est un qui mérite une attention particulière ; on le nomme le tombeau des Sept-Deys; c'est qu'en effet il n'en renferme pas moins de sept : à la vérité, sept deys dont le même soleil avait éclairé les règnes divers. Dans une de ces violentes et subites révolutions, jadis si fréquentes dans ce pays, des partis opposés, à peu près égaux en forces, l'emportant successivement, mirent tour à tour sur le trône le chef ou l'élu de chacun. Des rangs de la milice, sept janissaires montèrent tour à tour les degrés du trône; le même caftan tout sanglant revêtit tour à tour sept souverains. Sept fois un

dey nouveau vint s'asseoir sur le trône, avec toutes les émotions du combat, tous les enivremens de la victoire, avec toutes les palpitations de l'orgueil satisfait, au milieu des joyeux houras de ses braves compagnons; puis, le même jour, sept cercueils s'acheminaient silencieux vers un même tombeau. Bizarre et sanglante ironie de la fortune!.... Et pourtant qu'avaient de mieux à faire ces hardis pirates, ces braves aventuriers que de se précipiter, à l'envi l'un de l'autre, à l'assaut de ce trône incessamment ensanglanté? Pourquoi auraient-ils préféré aller traîner jusqu'au milieu des glaces de la vieillesse une languissante vie? La force, l'intensité des émotions, c'est la vie, non pas la quantité de grains de sable que laisse tomber de son horloge ce vieillard appelé le Temps. Une heure de gloire ou d'amour, n'est-ce pas mieux que cent années d'existence vide?

A quelque distance du cimetière des Turcs et des Maures, est celui des Juifs. C'est une petite plaine rougeâtre, dégarnie d'ombrage, où s'élèvent çà et là de petits monticules, en maçonnerie, qui sont leurs tombeaux. Soigneusement recouverts de chaux vive, leur blancheur éblouissante peint subitement aux yeux la forte parole du Christ si souvent répétée : « Malheur à vous, scribes et pharisiens! car vous êtes semblables à

des sépulcres blanchis, beaux au dehors, mais en dedans tout pleins d'ossemens de morts et de toutes sortes de pourritures. » Mais ce lieu avait encore, par lui-même, je ne sais quel lugubre aspect de tristesse et de désolation; le cœur se serrait à le voir réservé aux seuls Juifs. On voyait que la haine et le mépris avaient poursuivi au delà de la tombe les derniers descendans d'une race maudite. L'anathème était pour eux dans la mort aussi bien que dans la vie.

Autour d'Alger, s'éparpille, au milieu d'une verdoyante campagne, toute une multitude de maisons de campagne, de *villa*, aux murailles éclatantes de blancheur. Bâties sur le même modèle que la maison de la ville, elles ont bien autrement de grace et d'élégance. Au sortir des tristes rues, sans air et sans lumière, où elles se trouvaient entassées pêle-mêle, elles peuvent s'étendre et se découvrir à l'aise.

Leur forme ordinaire ou, pour mieux dire, nécessaire, consiste toujours en une cour carrée, autour de laquelle règne un cloître à un ou deux étages. Cette cour est pavée de marbre; au centre est un bassin, une fontaine, un jet d'eau, car il semble que ce soit la présence de cette eau qui ait déterminé l'emplacement du local. Les galeries sont soutenues par des colonnes de marbre blanc, le plus souvent de bois; chacune ac-

compagnée, dans toute sa longueur, d'une grande pièce beaucoup plus longue que large. Les portes et les fenêtres de ces pièces sont en ogive, et toujours donnant sur la cour. Dans leur milieu, vis à vis et à l'opposé de la porte, est un enfoncement qui peut tenir lieu de cabinet, de boudoir ou d'oratoire; aux deux extrémités sont des estrades, ou seulement des coussins, formant des lits de repos; çà et là des divans, des coussins, d'assez beaux tapis. Les murailles sont lambrissées jusqu'à hauteur d'appui; plus haut sont des carreaux de faïence, où l'on retrouve ce goût des couleurs éclatantes commun à tous les Orientaux. Une fraîcheur voluptueuse règne en ces lieux; les rayons du soleil n'y pénètrent jamais; et les murailles, soigneusement blanchies à l'extérieur, en font un vrai repoussoir contre la chaleur du dehors. La cour est, au reste, l'appartement principal; c'est là que l'on se tient d'ordinaire, là que se font les réjouissances, que se passent les solennités de famille; les autres pièces ne sont qu'habitées pendant la nuit, ou de temps à autre, aux instans de la plus forte chaleur du jour.

Dans ces habitations le murmure de l'eau, le souffle du vent, le chant de quelques oiseaux emprisonnés par de légers filets, sont les seuls bruits qui se fassent entendre. De beaux marbres

blancs, des fleurs encaissées, de l'eau qui jaillit dans le bassin, sont les ornemens de la cour. Le soleil qui se lève radieux, qui se couche environné d'une éclatante pourpre, les étoiles qui scintillent sur une voûte d'ébène, la lumière argentée de la lune, l'azur presque constant du ciel, ou bien les mille créations fantastiques dont parfois les nuages le peuplent; tels sont les spectacles de la journée pour les habitans de ces demeures. On s'y sent invité au silence, à la solitude, on s'y laisse involontairement aller à un recueillement plein de charmes, on s'y sent vivre par les côtés les plus élevés, les plus poétiques de sa nature. L'homme d'intelligence ne saurait imaginer de lieu plus convenable aux labeurs de la pensée; celui qui s'est mêlé activement aux agitations du monde, de retraite où penser aux hommes avec moins d'agitation et de trouble au cœur; ceux dont la vie a été traversée de nombreux désappointemens, d'asile plus favorable à ressaisir pour quelques instans d'anciennes illusions.

De vastes jardins entourent nécessairement chacune de ces *villa*. Des orangers, des citronniers, la plupart de nos arbres fruitiers; des légumes de toute sorte y croissent en abondance; des vignes grimpent autour d'épais piliers de maçonnerie; d'abondantes et magnifiques eaux circulent dans de larges rigoles, ou s'épanchent en larges bas-

sins pour arroser tout cela, et fournir aux besoins de la culture. On croit lire une page d'Homère; on est tenté de se croire avec Ulysse à la porte des jardins d'Alcinoüs. « Au palais touchait un jardin spacieux, autour duquel régnait une haie vive. Il embrassait quatre arpens. Là, toutes les espèces d'arbres portaient jusqu'au ciel leurs rameaux fleurissans : on y voyait la poire, l'orange, la pomme, charme de l'œil et de l'odorat, la douce figue et l'olive toujours verte. Enracinés dans la terre, de longs plants de vignes portaient des raisins en toute saison; les uns, dans un lieu découvert, séchaient aux feux du soleil, tandis que les autres étaient coupés par les vendangeurs ou foulés au pressoir. Le jardin était terminé par un terrain où régnaient l'ordre et la culture, où durant toute l'année fleurissaient les plantes les plus variées. On voyait jaillir deux fontaines : l'une, dispersant ses ondes, arrosait tout le jardin; l'autre coulait en des canaux jusque sous le seuil de la cour, et se versait devant le palais dans un large bassin à l'usage des citoyens. Ainsi les immortels embellirent de leurs dons la demeure d'Alcinoüs. Ulysse immobile portait de toute part des regards satisfaits. » Dans la régence, comme dans l'île des Phéaciens, c'était la même insouciance pour l'art et ses savans effets.

Si le plan sur lequel étaient construites les mai-

sons était simple et peu compliqué, il n'entrait pas plus de recherche dans leurs matériaux; ce n'étaient que pierres à peine dégrossies, que chaux grossière, que poutres mal taillées; à peine, de temps à autre, quelques colonnes ou quelques pavés de marbre, ou bien quelques carreaux de méchante faïence. Comme ces maisons se trouvaient néanmoins en parfait rapport avec les besoins qui les avaient fait élever, par suite avec les lieux et le climat; comme elles étaient, à tout prendre, l'expression naïve d'une idée fortement sentie, elles n'en formaient pas moins de merveilleuses harmonies avec la mer, le ciel et les montagnes. Quand la chaux blanche dont elles étaient recouvertes étincelait au soleil, quand de quelque lieu un peu élevé on les voyait tout à coup surgir au milieu des masses de verdure, des bassins, des jets d'eau, des colonnades qui les entouraient, on les aurait supposées, ainsi que leurs accessoires, bâties du plus beau marbre de Paros. On voyait se réaliser les fantastiques palais des mille et une nuits.

La façon singulière dont se produit ce magnifique spectacle ajoute, il est vrai, aux impressions qu'il fait naître. Peu de minutes avant le lever du soleil, la contrée entière est encore plongée dans les ténèbres; alors paraît à l'horizon un point lumineux; puis à

peine a-t-on eu le temps de l'apercevoir, qu'il a grandi, qu'il est devenu un globe étincelant, qu'il a inondé de flots de lumière les montagnes et les vallées. De même (en sens inverse), lorsqu'arrive le soir, lorsque, dépouillé de ses rayons, le soleil s'approche de plus en plus de l'horizon, la campagne est encore parée de ses plus vives couleurs, le paysage est resplendissant de lumière; et alors tout à coup, presque sans transition, sans dégradations de teintes, sans le moindre crépuscule, tout est envahi par la plus profonde obscurité : à peine quelques rayons de lumière vacillent-ils encore au sommet des montagnes, à la pointe des minarets, comme oubliés, comme égarés au sein des ténèbres. Mais le tableau a disparu : un coup de baguette l'avait appelé, un coup de baguette vient de le faire disparaître.

L'antiquité a souvent célébré la fécondité de cette contrée : elle ne saurait avoir dégénéré. Le long repos, le sommeil de trois siècles auquel l'ont condamnée la paresse et l'incurie des Turcs, ne peuvent que lui avoir rendu des forces nouvelles. La riche végétation dont la terre se couvre en tout lieu, les ruisseaux qui l'arrosent, sa température également propre aux cultures les plus variées, en sont autant d'irrécusables témoignages. Dès aujourd'hui on peut voir se toucher, dans un étroit espace, le blé, le riz, le

chanvre, le coton, l'olivier, le mûrier, tous nos arbres à fruit. Une culture intelligente ne peut manquer de couvrir les plaines de la Mitidja de la canne à sucre et du cafier, qui ont fait autrefois la prospérité de nos colonies, en même temps que s'y acclimateront le girofle, la cannelle, le poivre, les autres épices des Moluques. Déjà, n'avons-nous pas vu, de nos propres yeux, le figuier, le citronnier, l'oranger, le grenadier, le pistachier entrelaçant leurs branches dans un même bosquet?

Au premier coup-d'œil jeté sur ce pays, l'on reconnaît la justesse d'un vieux apologue qui a revêtu dans ce lieu une forme historique, après avoir circulé ailleurs sous bien d'autres formes. Un certain Mahomet, célèbre dans tout le nord de l'Afrique par de profondes connaissances en alchimie, régnait à Tunis. Chassé du trône à la suite d'une révolution, il vint, dit-on, chercher un refuge à Alger, dont le dey était alors Ibrahim Hojiah : celui-ci, après avoir fort bien accueilli le fugitif, lui promit de le remettre sur le trône, mais à la condition qu'il s'engagerait, de son côté, à lui apprendre à faire de l'or. Mahomet accepta le marché. Réintégré dans ses États, son premier soin fut d'envoyer à son libérateur une pompeuse ambassade, chargée de présens soigneusement emballés dans de riches coffres. Le dey s'em-

presse d'ouvrir ces coffres : il y trouve des bêches, des socs de charrue, et grand nombre d'autres instrumens de labourage; leçon qui, du reste, ne lui profita point. Le spectacle qu'étale cette contrée ne le témoigne que trop.

Et, pourtant au sein de cette terre sont enfouis des trésors qui en jailliraient, sans aucun doute, aux premiers coups de la bêche, aux premiers déchiremens de la charrue. La vieille Afrique n'a rien perdu de cette puissance de création qui la rendit si célèbre autrefois. Cette puissance, un ancien (Strabon) l'exprimait en disant qu'elle produisait incessamment quelque chose de nouveau; un autre (Pline), en l'appelant l'Afrique toujours fertile en monstres inconnus.

Dans cette dernière expression, ne voyons pas néanmoins autre chose qu'un témoignage de cette vigoureuse puissance de création dont nous venons de parler. L'Afrique a perdu presque entièrement la population de bêtes féroces qui la remplissait autrefois : au dire de Schaw, qui l'habita de longues années, on n'y rencontrerait pas aujourd'hui la trentième partie du nombre de celles qu'elle a nourries du temps des Romains. En un seul jour, Sylla fit paraître dans le cirque cent lions à vastes crinières; César, quatre cents; Auguste, quatre cent cinquante; et ces animaux venaient pour la plupart de Mauritanie. De notre

temps, lions, tigres et panthères sont devenus on ne saurait plus rares sur ces mêmes rivages; de même le serpent de Régulus y est mort sans postérité. De temps à autre nous entendions bien encore, pendant la nuit, le cri sinistre des chacals déterrant çà et là quelques cadavres; à cela près, la nuit ne ressemblait en rien à ce temps où, suivant l'expression du Psalmiste, « on entend » trotter les bêtes des forêts, les lions bruire » après leur proie, et les léopards, les hyènes et » quantité d'autres bêtes fauves remplir l'air de » hurlemens qui semblent se répondre les uns » aux autres. »

Les animaux domestiques existent, en revanche, en nombre suffisant pour satisfaire aux besoins de l'homme. L'âne et le mulet sont en abondance, et se font remarquer par les mêmes qualités qui les distinguent ailleurs; les petites vaches du pays fournissent un laitage abondant; les chèvres sont supérieures en taille à celles de nos contrées; les moutons sont innombrables. Le cheval est nerveux, sobre, infatigable à la course : il a le pied aussi sûr que la mule d'Espagne; allié de fort près au cheval arabe, s'il a perdu beaucoup de l'élégance et de la beauté des formes de celui-ci, il les retrouverait promptement au moyen de quelques croisemens bien entendus avec ce dernier. La vitesse du dromadaire est incomparable;

on l'exprime par ce dicton populaire : dites *salam-alaïka* à un homme monté sur un dromadaire, et avant qu'il vous ait répondu *alaïka-salam*, vous l'aurez perdu de vue. Le chameau n'a rien perdu de la douceur, de la patience, de la sobriété qui, de tout temps, l'ont rendu célèbre dans l'Orient ; il souffre la faim, la soif, la chaleur, il porte sur son dos des familles entières, son instinct est admirable, et sa patience plus encore peut-être. A peu près seul parmi les animaux, il lui est donné de traverser les océans de sable de l'Afrique. Voyez-le s'élancer, la tête haute, au milieu du tourbillon de poussière qu'il soulève : le mouvement de ses jambes est voilé par la rapidité même de sa course ; le burnous du Bédouin, penché sur son cou, se gonfle au vent ; et vous comprendrez alors pourquoi les Arabes se plaisent à l'appeler le vaisseau du désert.

Au milieu de ces races qu'il a domptées et pliées à son usage, l'Arabe vit dans ses habitations nomades comme vivaient ses pères. Il habite des tentes dont la forme est invariable depuis des siècles. Un certain nombre de ces tentes constitue ce qu'ils appellent un douar ; sorte de village gouverné par un chef appelé cheik, dont l'autorité, transmise héréditairement, est, en général, assez illimitée. Ce cheik juge les contestations, prononce des sentences, détermine les impôts, en

s'entourant à la vérité d'un conseil de vieillards. Les marabouts sont en grande vénération : il en est qui prédisent l'avenir, d'autres qui guérissent les maladies, d'autres qui sont en communication journalière avec le ciel. La culture de quelques champs, mais surtout le soin de ses troupeaux et de ses cavales, sont les occupations de l'Arabe. Pendant qu'il s'y livre, les femmes filent, tissent de la laine, font les vêtemens, s'occupent des soins du ménage. Les enfans apprennent à lire dans le Coran, seul enseignement de l'adolescence, seule science de la virilité. Le soir, les femmes, s'entourant de leurs petits enfans, vont se réunir à des fontaines communes, où elles puisent l'eau dans de grandes outres ou dans de belles cruches de forme antique. Les hommes s'asseient alors à l'entrée de leurs tentes, les jambes croisées, et respirent la fraîcheur du soir, au milieu de l'odoriférante fumée de leur tabac.

Un étranger survient-il par hasard à l'entrée de l'une de ces tentes, le chef se lève, va à sa rencontre, l'introduit dans sa demeure, et lui présente un bassin plein d'eau. Ce premier soin rempli, il choisit son plus beau chevreau, l'égorge, le dépouille, le met en morceaux; la femme allume le feu, remplit les vases, prépare le repas; et bientôt, entouré de prévenances, l'étranger peut prendre part au banquet de la famille. La nuit venue, qu'il sus-

pende ses armes et ses vêtemens au poteau commun, où sont suspendus les armes et les vêtemens de la famille, puis qu'il dorme en paix : loin, bien loin de sa tête les embûches et les trahisons. Le même Arabe qui l'aurait dépouillé s'il l'eût rencontré à quelques pas de sa tente, qui lui eût impitoyablement coupé la tête si le sort de la guerre l'eût jeté entre ses mains, le défendrait maintenant au péril de sa propre vie : l'hospitalité le lui a rendu sacré. La voile du vaisseau qui vous a débarqué sur la côte d'Afrique s'est à peine tendue au vent trois jours de suite depuis que vous avez quitté les côtes de France, mais vous avez remonté des milliers d'années dans le courant des siècles. Vous vous retrouvez au sein des mœurs, des usages, des coutumes du monde primitif; vous êtes momentanément devenu contemporain de la Bible.

Ces mœurs, qui ont résisté à l'action des siècles, résisteront-elles à notre voisinage? la chose me paraît probable. Le sang des Arabes ne se mêlera pas au sang français. Les tentes des Arabes demeureront auprès de nos tentes, mais aucune fusion ne se fera de leurs mœurs, de leurs penchans, de leurs habitudes, avec les mœurs, les penchans, les habitudes que nous avons reçus de la civilisation européenne. On ne verra pas l'Arabe fixer en place son habitation nomade, se

clouer péniblement à une bêche, à une charrue. Ce qu'il aime et aimera toujours, c'est d'errer en liberté sous un ciel toujour pur, toujours serein. Le ciel au dessus de sa tête, un océan de sable qui s'agite et se déroule sous ses pas, semé çà et là d'îlots de verdure, voilà les spectacles qui lui plaisent, voilà la vie qui lui convient. Ce sera toujours le pasteur libyen de Virgile[1], emportant, au gré de son caprice, *sa maison, ses armes et ses dieux.*

Comment, d'ailleurs, les Arabes viendraient-ils se mêler à nous? comment accepteraient-ils une civilisation qui leur est étrangère, qui peut-être ne ressemble en rien à celle où d'eux-mêmes ils doivent arriver un jour? Entre eux et nous, il n'existe aucun point de contact, et il en est mille (mœurs, coutumes, gouvernement) par lesquels nous nous repoussons; entre eux et nous se trouve creusé l'abîme le plus profond qui puisse séparer des créatures à faces humaines : la croyance. La loi du Christ et celle de Mahomet développent, dans ceux auxquels elles sont adressées, de trop différentes facultés intellectuelles, pour que les uns et les autres puissent jamais s'unir autrement que par des liens passagers, accidentels, purement extérieurs. Quant

[1] *Georgiques.*

à cette intime fusion, à cette communauté d'un certain nombre d'idées et de sentimens, qui sont le fondement des associations humaines, on ne peut les supposer possibles entre le Mahométan et le Chrétien. Or, comme aussi la foi est demeurée intacte parmi les sectateurs du prophète; comme sa parole s'est puissamment saisie de l'esprit des peuples, il n'y a pas non plus de chances pour qu'ils prêtent l'oreille à un autre enseignement : du moins, nous ne le croyons pas. Des relations de commerce et d'industrie pourront donc s'établir momentanément entre les pasteurs arabes et nos colons européens : le guerrier arabe pourra partager la tente et le pain de munition de nos soldats; mais eux et nous ne cesserons jamais d'appartenir à des *communions sociales* différentes.

Deux sociétés, deux civilisations différentes, sinon opposées, existeront donc à la fois, dans l'avenir, sur le sol de la régence : pour toutes deux, le développement social, le progrès se feront sur des routes diverses. De là, deux rôles, deux caractères, deux personnages essentiellement divers pour le gouverneur de nos possessions africaines, s'il comprend sa situation : d'un côté, le magistrat, l'administrateur d'un département, d'une province, d'une colonie française; de l'autre, en sa qualité de successeur de Hussein, le chef,

le roi, le souverain despotique d'un État musulman. Or, cette distinction n'est point frivole, n'est point une vaine subtilité. Elle devra donner naissance à deux systèmes de conduite et de gouvernement tout à fait différens, selon qu'il s'agira des tribus arabes répandues dans la campagne, ou bien de la colonie européenne que nous espérons voir fleurir un jour dans ces lieux.

A l'égard des Arabes, la tâche de ce gouverneur ne sera ni difficile, ni compliquée; il lui sera aisé de multiplier et serrer les liens qui, dès les premiers jours de notre prise de possession, s'étaient établis entre eux et nous, et qui, depuis ce temps, ne se sont que momentanément relâchés. De l'argent distribué avec adresse, de l'équité, de la justice apportées dans toutes nos relations avec eux, ne peuvent manquer d'atteindre ce but dans un assez court espace de temps; mais ce qu'il faut surtout, ce qu'il faut avant tout, c'est qu'ils conservent de notre puissance et de notre supériorité sur eux la haute idée qu'ils en ont eue d'abord. Au moyen d'agens actifs et dévoués, nous devons nous concilier les cheiks; nous devons encore ne ménager aucun sacrifice pour avoir des beys qui nous soient entièrement, complétement dévoués; puis ces premiers pas faits, il s'agira de viser à étendre de plus en plus notre influence politique, de telle sorte qu'il

ne se passe rien dans le nord de l'Afrique où la France n'ait la main; qu'il ne s'y accomplisse pas d'événemens politiques où elle n'apparaisse comme suprême médiatrice. Il conviendra, en un mot, d'exécuter, sur ce théâtre rétréci, ce que les Anglais ont fait dans l'Inde, sur un grand, sur un immense théâtre[1].

Vis à vis la colonie française il n'y a, pour ainsi dire, qu'à agir négativement. La mission du gouvernement ne peut guère être que protectrice. Assurer la sécurité de l'agriculteur, du commerçant, de l'industriel, soit à l'égard des Arabes, soit dans leurs propres rapports entre eux; favoriser les spéculations particulières, mais indirectement, pour ainsi dire, par des actions, par des primes habilement distribuées; c'est à peu près là tout ce qui se peut faire ministériellement, gouvernementalement. Mais la France est peuplée, elle a des capitaux et des bras; l'esprit d'association, né seulement d'hier, demande à se manifester par de grandes entreprises; la prospérité matérielle, gravement compromise depuis trois ans, doit renaître un jour : or, notre pro-

[1] Le lecteur s'apercevra, sans doute, que ces pages sont écrites depuis long-temps. En dépit des événemens survenus, nous n'en persistons pas moins à croire qu'il eût été possible, facile même, de remplir l'espèce de programme que nous avons essayé d'esquisser.

vince africaine ne saurait, dès lors, manquer de participer pour son compte à cette prospérité renaissante. Une condition est essentielle toutefois : c'est de restreindre d'abord assez étroitement toute tentative de colonisation, dans des limites d'ailleurs assez nettement indiquées par la nature même des localités. Ce sont la Méditerranée au nord, l'Atlas au sud, l'Aratch à l'est, et la Mazafran à l'ouest. Des années devront s'écouler avant que la colonie songe à franchir ces bornes; et au surplus, dût-elle s'emprisonner d'abord dans un cercle encore plus étroit, il n'importerait guère : le commerce et l'industrie auront d'autant plus de chances de succès dans leurs entreprises, que le champ qu'ils se proposeront d'exploiter sera d'abord plus resserré.

On ne saurait, d'ailleurs, se le dissimuler, la situation politique de la France, celle de l'Europe elle-même, s'opposent peut-être à ce que des tentatives de colonisation prennent subitement un vaste développement. En ce moment, l'activité nationale ne se porte pas au dehors; elle semble, au contraire, uniquement dirigée vers la recherche de réformes, d'améliorations intérieures. Notre organisation sociale, on ne saurait se le dissimuler, froisse, blesse, de jour en jour, un plus grand nombre d'intérêts; elle ne satisfait

plus les intelligences. Le but vers lequel tend chacun de nous, dans sa sphère d'action, c'est de l'améliorer, de la modifier ; mais, ce but une fois atteint, nul doute que ce besoin d'activité intellectuelle, plus vif chez notre nation que partout ailleurs, ne se porte aussitôt de quelque autre côté. Le commerce maritime et le goût des entreprises lointaines reviendront dès lors parmi nous ce qu'ils ont été autrefois. De nombreux essaims de colons s'envoleront, comme jadis, du sein de notre belle France; le plus grand nombre s'abattra, sans aucun doute, sur les rivages de notre nouvelle conquête.

Parvenus au terme de la campagne, plusieurs d'entre nous commencèrent à s'occuper avec quelque intérêt des expéditions européennes contre la régence qui avaient précédé la nôtre. On aimait à suivre la trace de leurs principales opérations, et la chose était facile; elles n'eurent, en général, qu'un théâtre assez rétréci. Du haut de la Casauba, on pouvait voir, tout à la fois et d'un seul coup-d'œil, l'attaque par mer d'Exmouth, et les débarquemens de Charles-Quint et d'O'Reilly. Entré dans le port, le marin ne contemple jamais sans quelque intérêt l'écueil où se sont brisés ses prédécesseurs.

Des atrocités commises à Bone sur des Anglais sans défense avaient déterminé le gouvernement

britannique à agir avec vigueur contre la régence. Depuis long-temps, ce gouvernement était d'ailleurs en négociation auprès du dey pour l'abolition de l'esclavage des Chrétiens. Une première démonstration de forces ayant déjà eu lieu à cette occasion, une sorte de convention fut passée entre l'amiral anglais, lord Exmouth, au moyen de laquelle le dey promettait de s'en rapporter, sur le sujet en question, à l'arbitrage de la Porte; mais cette clause fut rejetée par le ministère anglais. L'amiral, qui n'avait pas quitté ces parages, reçut l'ordre d'agir. Il se présenta donc une seconde fois devant Alger le 27 août 1816, à la tête d'une force de trente-six voiles, dont six sous pavillon hollandais. Il demandait 1° l'abolition immédiate de l'esclavage des Chrétiens; 2° réparation suffisante des insultes faites aux sujets de l'Angleterre par la régence, et compensation des dommages qu'ils avaient éprouvés. On négocia sur ces bases; mais tandis que le pavillon parlementaire flottait sur les vaisseaux anglais, lord Exmouth n'en fit pas moins avancer ses galères à bombes, embosser ses vaisseaux aux postes qu'ils devaient occuper pendant le combat. Monté sur la Reine-Charlotte, magnifique vaisseau de cent vingt canons, il la plaça à l'entrée du port, de manière à prendre d'enfilade les batteries du môle, et l'espace de terrain appelé la Marine. En

ce moment même le dey comprit la manœuvre des Anglais. Ivre de fureur, il se précipite dans la batterie du mole, pour faire commencer le feu ; mais lord Exmouth ne lui laisse pas prendre l'initiative : il ouvre à l'instant même une canonnade terrible. La flotte algérienne mouillée dans le port, les forts et les chantiers de la marine sont foudroyés. Les canonniers turcs sont écrasés à leurs postes : leur feu se ralentit ; circonstance que l'amiral met à profit. Il envoie attacher une chemise soufrée à l'un des vaisseaux algériens en réparation dans le port ; le vaisseau prend feu, et le communique bientôt aux autres vaisseaux qui l'avoisinent. La flamme entoure et presse Alger ; une grêle de bombes, de boulets et d'obus inondent en même temps les toits et la terrasse de ses maisons. Les fortifications semblent prêtes à s'écrouler ; mais les batteries casematées du port, à l'abri du feu des Anglais, ne discontinuent ni ne ralentissent leur feu, elles font de grands ravages à bord des vaisseaux ennemis, dont quelques uns sont à petite portée. Un vaisseau à trois ponts, un autre de soixante-quatorze, une frégate de soixante, et deux autres de quarante-quatre sont on ne peut plus maltraités. A son tour, c'est le feu de l'escadre anglaise qui commence à faiblir, tandis que celui des batteries casematées, toujours de même, menace de pren-

dre, d'un moment à l'autre, une supériorité marquée. Mais le vent, changeant alors brusquement, se met à souffler de terre, et pousse, vers la flotte anglaise, deux frégates algériennes en feu. Lord Exmouth n'a plus rien de mieux à faire qu'à couper ses câbles, qu'à s'efforcer d'aller chercher un abri à l'autre côté de la baie; c'est ce qu'il exécute.

Le manque de poudre, l'affaiblissement de ses équipages, des avaries considérables à la plupart de ses vaisseaux, l'impossibilité de venir, comme la veille, prendre sa position de combat sans coup férir, tout cela aurait rendu difficile, sinon impossible, à l'amiral anglais, de recommencer la journée de la veille. Mais une révolte éclata subitement dans la ville; le dey ne put sauver sa tête qu'en demandant la paix. Il l'accepta aux conditions qu'il plut à l'amiral anglais de lui imposer; et celui-ci reparut en vainqueur sur un champ de bataille où, suivant toute probabilité, il n'aurait pu livrer un nouveau combat.

La triste expédition d'O'Reilly avait été préparée par d'immenses travaux. La vieille Espagne semblait avoir retrouvé quelque chose de son ancienne grandeur dans l'énergie de sa haine contre les Maures. La navigation fut heureuse. Trois cent quarante-quatre bâtimens, tant de guerre que de transport, défilant devant Alger, vinrent

mouiller en face de l'embouchure de l'Aracht. Le débarquement, un moment retardé, s'effectua dans le plus grand ordre, en plein jour, en face d'une multitude de Maures garnissant les hauteurs situées à quelque distance de la mer. Les Espagnols s'avancent en bon ordre, sans essuyer de résistance : ils ont l'air d'exécuter une parade, dont les Maures seraient spectateurs oisifs et désintéressés. Ces derniers se ravisent pourtant : ils descendent de leurs montagnes, et marchent vers les troupes débarquées. L'aile gauche des Espagnols se précipite à leur rencontre ; elle les met en déroute, et s'engage à leur poursuite dans des sentiers étroits et tortueux, difficiles, couverts de broussailles, qui permettent aux Maures de lui échapper. Aussi ceux-ci se rallient-ils promptement, et à leur tour ils attaquent ceux devant qui ils viennent de fuir. Les Espagnols sont contraints de rétrograder; ils se replient sur le corps principal : quatre bataillons du centre viennent soutenir cette aile gauche déjà si ébranlée. De ce moment, l'action devient générale. Vingt pièces d'artillerie protégeaient les Espagnols; mais les Maures étaient couverts, protégés par un grand nombre de chameaux : cinq cents environ de ces animaux demeurèrent sur place. Après deux heures d'un opiniâtre combat, les Espagnols n'ont pas encore pu gagner la colline qui domine le rivage, et où

ils devaient établir leur camp. Loin de là, ils sont obligés de se tenir sur la défensive; bientôt ils le sont d'exécuter un mouvement de retraite, et d'aller chercher un abri derrière quelques retranchemens élevés à la hâte sur le rivage. Un peu de repos leur est devenu nécessaire pour la journée du lendemain. Malheureusement, la hâte avec laquelle avaient été exécutés ces travaux n'avait pas permis de leur donner l'étendue convenable; les Espagnols s'y trouvaient serrés, pressés, tout à fait à l'étroit. Sans perdre de temps, les Maures construisent deux batteries à environ mille pas du rivage; l'une sur la rive gauche de l'Aracht, l'autre dans une direction opposée; toutes deux à l'abri du feu de l'escadre, en raison de certaines circonstances de localité. Ces batteries prennent d'enfilade, dans toute sa longueur, le camp espagnol : elles ne lancent pas un boulet qui n'enlève sept à huit hommes. Les Espagnols essaient vainement de s'en garantir, au moyen d'épaulemens élevés dans l'intérieur du camp : ce moyen, qui diminue le terrain occupé par les troupes et les force à se tenir dans un espace plus resserré, ne fait que rendre plus meurtrier le feu de l'ennemi. Quatre mille hommes sont bientôt hors de combat; O'Reilly croit tout perdu : il fait attaquer l'ennemi par des divisions de grenadiers et de chasseurs,

qui le culbutent, le tiennent éloigné du rivage, et permettent à l'armée espagnole d'effectuer son rembarquement.

La flotte fait voile pour l'Espagne, emportant les débris découragés de cette armée florissante peu d'heures auparavant. Les Maures saluent son départ de mille cris de joie; ils allument de grands feux sur tout le rivage, font une ample moisson de têtes de Chrétiens, qui le lendemain s'élevaient en hautes pyramides aux portes de la ville. Dix-sept canons et deux mortiers, trophées de la victoire, étaient allés rejoindre d'autres canons qui, jadis, avaient aussi figuré dans les rangs espagnols; ceux-ci avaient été apportés sur ce rivage par Charles-Quint : autre expédition dont l'issue fut funeste aussi, mais où l'on voit briller du moins de grands talens et d'énergiques vertus, où l'on jouit du beau spectacle d'un grand homme aux prises avec une fortune ennemie, en lutte avec une inexorable fatalité.

L'heureux succès de son expédition contre Tunis avait fait espérer à Charles-Quint de faire d'Alger une facile conquête. Il s'occupa, avec une ardeur extrême, dans l'année 1541, des préparatifs de cette seconde expédition d'outre-mer; la saison était déjà bien avancée lorsqu'ils furent terminés. Le pape Paul III, avec lequel il eut une conférence à Lucques, le 16 septembre de cette

année, le conjura de remettre à l'année suivante l'exécution de ce projet; les prières de Doria, le plus grand homme de mer du temps, ne furent pas moins pressantes : Charles fut inébranlable. Depuis long-temps favorisé par la fortune, il avait désappris à s'en défier. D'autres motifs, qui se rattachaient à la situation de l'Europe en ce moment et à sa politique générale, s'opposaient, d'ailleurs, à ce qu'il différât.

Le rendez-vous de la flotte était à Majorque, pour le 15 septembre : de gros temps, des tempêtes l'empêchèrent de se rallier avant le 18; mais elle se trouva, dès le 20, en vue d'Alger. La mer, calme ce jour-là, grossit pendant la nuit; le débarquement devint impossible pour le lendemain; aussi cette journée fut-elle employée à explorer la côte, à faire choix du lieu du débarquement, qui, d'ailleurs, ne s'exécuta que le 26. Toute l'infanterie et neuf pièces de canon, mises à terre ce jour-là, se portent en avant et prennent position entre deux torrens, à mille pas environ du rivage, à l'ouest de la ville. Les Maures se bornèrent, pendant tout ce temps, à d'insignifiantes manœuvres; ils ne tentèrent aucune attaque sérieuse.

Charles, débarqué, envoie un parlementaire à Alger; le parlementaire est introduit devant le divan. Là, il vante en termes magnifiques la puis-

sance de l'empereur; il fait une pompeuse énumération des forces qu'il traîne à sa suite; il raconte ses victoires en Europe; il insiste sur l'éclatant triomphe de Tunis. Une voix l'interrompt; c'est celle d'un certain Hassan, eunuque, d'origine sarde, alors aga des janissaires : « Va » dire à ton maître, s'écria-t-il, qu'il n'appartient » qu'à un insensé de donner des conseils à un » ennemi, qu'à un plus insensé d'en recevoir. » Cet Hassan-Aga commandait alors à Alger, en l'absence de Cheredin, le second des Barberousses, en ce moment à Constantinople. Sept à huit cents soldats turcs et six mille Maures, qui, pour la plupart, descendaient des fugitifs de Grenade, étaient la seule force qu'il eût à sa disposition ; c'était peu pour l'audace de son langage. Mais ce Hassan n'était eunuque ni de cœur, ni de tête; peut-être s'efforçait-il aussi de protester par ces viriles qualités contre la débile impuissance dont l'avait flétri un hasard cruel.

Vingt mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, Espagnols, Italiens et Allemands, soldats aguerris, vétérans, qui comptaient, en général, plus d'une campagne; trois mille volontaires, la fleur de la noblesse italienne et espagnole; et cinq cents chevaliers de Malte, escortés chacun par deux combattans, marchaient sous les ordres de l'empereur. Le duc d'Albe, célèbre

depuis sous Philippe II, et Ferdinand de Gonzague, les Doria, les Colonne, les Spinola, généraux renommés de cette époque, étaient ses lieutenans. Doria, le plus grand homme de mer du temps, dont cinquante années de navigation avaient éclairé l'expérience sans éteindre l'ardeur, Doria commandait la flotte. Remarquez encore, entre tous, un guerrier qui marche en simple volontaire, à la tête de ses trois fils : c'est Cortez, Fernand Cortez, l'un des conquérans du Nouveau-Monde.

L'empereur se met en marche dès le 27; il veut serrer, investir la place. L'avant-garde, sous les ordres de Ferdinand de Gonzague, escalade des hauteurs qui se trouvent en face d'elle et dominent la ville; elle en chasse les Maures, et, décrivant un demi-cercle autour de la ville, vient se poser en face de la porte Babazoun, à l'ouest de la ville; c'est l'opposé du côté où l'on est débarqué. Le corps de bataille suit ce mouvement, mais s'arrête à moitié chemin, en face de la citadelle, dans le lieu où fut depuis Sultan-Calaci : ce corps est commandé par l'empereur en personne. L'arrière-garde, sous Camille Colonne, suit le rivage et se place en avant de la porte Bab-el-Wed. L'empereur, du lieu où il est, domine la ville, qui s'étend entre son quartier-général et le rivage; la flotte, qui

s'avance, va la bloquer par mer; l'avant-garde et l'arrière-garde ont coupé toute communication avec l'extérieur. Un seul jour a suffi à Charles pour serrer Alger de cette vigoureuse étreinte.

Mais, dans la soirée de ce jour, des nuages s'amoncellent; le ciel se couvre d'une effrayante obscurité; la pluie commence à tomber par larges gouttes, bientôt par nappes d'eau. La terre se détrempe et n'est plus, au bout de quelques heures, qu'une boue liquide. L'arrière-garde et l'avant-garde, dont les camps sont placés sur un terrain peu élevé, reçoivent en torrens l'eau qui coule des montagnes. Le soldat, débarqué presque sans vêtement, manque de moyens de se garantir de l'orage. Le vent redouble d'impétuosité; les soldats ne peuvent se coucher, et, pour se tenir debout, il leur faut l'appui de leurs lances, qu'ils enfoncent en terre. Pendant ce temps, sous leurs abris ordinaires, Turcs et Maures se rient de la tempête, et sont frais et dispos au point du jour. Hassan ne perd pas cet avantage : il sort à la tête de la garnison par la porte Babazoun, surprend trois compagnies italiennes qui gardaient un pont de pierre entre la ville et le fort Babazoun, et les taille en pièces. Tout le camp prend les armes; il s'ensuit une mêlée terrible, dans laquelle Hassan est repoussé. Non décou-

ragé, il rallie en toute hâte son monde derrière les murailles, il en sort de nouveau, et cette fois, c'est lui qui repousse les assiégeans. Les chevaliers de Malte s'arrêtent entre deux mamelons, où ils tiennent quelques instans; l'empereur accourt, de sa personne, à leur secours, à la tête de ses Allemands; et ce n'est qu'après les plus grands efforts qu'il parvient à les dégager. Plusieurs de ses généraux tombent à ses côtés pendant qu'il leur donne des ordres; mais, s'adressant aussitôt à ceux qui les doivent remplacer, Charles change d'interlocuteurs, non de discours, ni de visage. Cet exemple d'intrépidité enflamme le soldat, et l'ennemi est enfin repoussé.

Pendant le combat, la tempête avait continué; l'agitation de la mer était aussi furieuse que la nuit précédente. Les vaisseaux, arrachés de leurs ancres, vont se briser les uns contre les autres, échouer sur le sable, se fracasser contre les rochers du rivage; quelques uns s'engloutissent tout à coup, en un seul instant, au milieu des flots. En peu d'heures périrent quinze vaisseaux de guerre, cent soixante-dix-huit bâtimens de transport, et plus de huit mille hommes. Les équipages de quelques uns de ces navires parviennent bien à terre, mais c'est pour être, à l'instant même, massacrés par les Arabes. Le reste de la flotte gagne le large, et l'armée, qui la suit des

yeux, voit disparaître avec elle toute ressource pour le présent, et tout espoir de revoir la patrie. Mille calamités ne peuvent manquer de l'assiéger bientôt sur cette terre étrangère; la famine menace déjà; deux jours de vivres seulement ont été débarqués, et ils sont déjà consommés ou gâtés par la pluie. La maladie ne peut tarder à sévir. Quant à ceux qu'épargneront les flots, le cimeterre turc ou le bagne d'Alger en fera raison. L'empereur, le rival de François Ier, le vainqueur de Pavie, le représentant de la chrétienté et de la civilisation, avant peu ne sera peut-être lui-même qu'un esclave de Hassan? un Musulman, un pirate, un vil eunuque?

Après le combat, Charles monte sur une colline pour interroger des yeux la vaste solitude des flots; rien ne parut. La journée se passe ainsi sans nouvelles de l'escadre; mais, le soir venu, une barque parvint enfin à gagner le rivage, apportant à l'empereur un message de Doria : l'amiral essayait de rallier au cap Matifou les débris de sa flotte; il en donnait avis à l'empereur, et l'engageait à ramener lui-même vers ce point les débris de sa propre armée.

Le manque de vivres ne permettait pas de longues délibérations. On tue les chevaux débarqués, on place les blessés au centre des colonnes, puis l'armée se remet aussitôt en marche dans la di-

rection indiquée. Ceux que la faim et la fatigue ont le plus épargnés font l'arrière-garde. On chemine lentement : les armes sont devenues pesantes à des mains affaiblies. A chaque pas, des soldats se laissent tomber de fatigue et d'épuisement ; d'autres se noient dans les torrens qui sillonnent en tout sens le terrain. Il faut pourtant combattre, toujours combattre, en tête, en queue, sur les flancs ; le succès a enhardi un ennemi déjà intrépide. Des racines, des graines sauvages sont, pendant cette journée, la seule nourriture de l'armée. Le soir, elle se trouve sur les bords de l'Aratch, rivière ordinairement peu profonde, mais dont la pluie en a fait un large et impétueux torrent ; force est de camper sur ses bords, et d'employer la nuit à préparer un pont. Une partie de l'armée est employée à cette besogne, tandis que l'autre ne cesse de combattre. La rivière n'est passée que le lendemain ; mais l'ennemi occupe déjà la rive opposée ; il a pu exécuter son passage à des gués éloignés de l'embouchure. Les fatigues et les périls de la veille remplissent de nouveau cette journée ; pour comble de malheur, le soir l'armée se retrouve encore sur les bords d'une autre rivière, la Hamise, rivière plus large, plus profonde, plus impétueuse que l'Aratch. Comme la veille, comme toujours, Charles présente un front calme, serein ; aucun

trouble extérieur ne trahit en lui les angoisses de la pensée ; il se multiplie pour faire face à tous les périls, tantôt à l'avant-garde, tantôt à l'arrière-garde, tantôt auprès des blessés, qu'il encourage et console ; il marche à pied comme le moindre de ses soldats, et, tant que l'armée manque de vivres, il s'abstient de toute nourriture. Des matériaux fournis par la flotte permettent de faire un pont ; les troupes le passent le 31 octobre, et ne tardent pas à apercevoir le cap Matifou et la flotte de Doria croisant en face du cap. Cette courte campagne, où s'étaient entassées les calamités de plusieurs années de guerre, touchait enfin à son terme ; on put commencer le rembarquement des troupes, sans que les Maures inquiétassent beaucoup cette opération.

Dans ce grand désastre se montrèrent de nobles, de beaux, d'énergiques caractères. Plus d'un vieux soldat vit d'un front calme la fureur de la tempête, les angoisses de la faim, le cimeterre turc, toujours menaçant. Plusieurs des généraux de l'empereur, en le suppliant de mettre en sûreté sa personne, sollicitaient de lui qu'il les laissât sur le rivage avec des troupes débarquées et des vivres, pour se porter de nouveau devant Alger. Entre ceux-là, au premier rang, était Fernand Cortez : jusqu'au dernier moment il répondit, en dépit des obstacles tout à coup survenus,

de s'emparer de la ville dans un délai donné. Deux jours plus tard, dans une relâche qu'il fut obligé de faire à Bougie, Charles reçut, en outre, les offres d'un prince maure, qui, ennemi lui-même des Algériens, lui offrait des vaisseaux et des munitions de guerre, s'il voulait tenter un nouvel effort contre leur ennemi commun. Cette fois encore, l'empereur fut inflexible dans sa résolution. Il avait accepté ce désastre avec une inébranlable fermeté, mais aussi avec une complète résignation, comme on accepte un châtiment : or, sa propre conscience lui parlait trop haut peut-être de la justice du ciel pour qu'il essayât de s'y dérober. La main qui mesure le vent à la toison de l'agneau ne sait-elle pas proportionner à la taille des hommes et succès et revers? elle a pour Charles la gloire de Pavie et le désastre d'Alger; pour Napoléon, les triomphes d'Austerlitz et les désolations de Waterloo.

Ces grands événemens, dont nous venons de tracer une légère esquisse, n'étaient pas les seuls qui nous préoccupassent; il en était bien d'autres encore, plus reculés dans les siècles, sans rapport direct avec notre séjour dans le pays, qui ne laissaient pas que de se représenter souvent à nos esprits. Il n'est pas de limites de temps ou d'espace dans les royaumes sans fin de la fantaisie.

La naissance de Carthage, les épisodes variés

de sa lutte à mort avec Rome; Scipion l'Africain, le vainqueur d'Annibal; Asdrubal, Massinissa, Sophonisbe, Marius, Sylla, Jugurtha, qui figurèrent dans cette guerre, à laquelle échut un si grand historien. Annibal, se glissant en silence, comme à pas de loup, sur ce rivage, s'élançant par dessus les Alpes pour aller saisir jusque dans leurs propres foyers les dieux protecteurs de Rome; puis, revenant rêver, au bruit de ces mêmes flots, dont nous entendions encore le bruissement, à la rude étreinte dont il avait pressé la reine des nations; les légers escadrons numides, alliés volages, ennemis redoutables des légions romaines; les Vandales errans sous la conduite de Genséric, parmi ces peuples, dont Dieu les a faits le fléau; les Arabes s'écoulant par torrens sur ce rivage, pour aller tomber dans les champs de Tours et de Poitiers sous le marteau de Karl, ou pour croiser pendant des siècles leur étroit cimeterre avec l'épée castillane; les Espagnols venant bientôt visiter en conquérans les anciens dominateurs de leur patrie; le vainqueur d'Oran, Ximénès, cardinal, général, ministre; Charles-Quint, qui devait briser au fond d'une cellule le sceptre du monde; Sébastien, qui, du fond de la tombe et en dépit des siècles écoulés, règne encore sur les descendans de ceux qui furent ses sujets; tous ces personnages éminens qui

avaient brillé sur la scène du monde, et toute la foule qui les avait suivis, semblaient, au bruit de nos pas, se lever de la poussière où ils dormaient depuis des siècles : ils paraissaient s'élancer du néant qui les avait engloutis, pour reprendre de la vie, de la réalité. Dans les environs de Tunis, j'aurais craint de m'aller heurter à chaque pas à la grande figure de Marius, en méditation sur les ruines de Carthage.

Les habitudes et la préoccupation de notre vie ordinaire, de notre vie de tous les jours, sont comme un voile qui, dans les lieux que nous habitons, nous cache presque inévitablement leur passé, quelque éclatant, quelque glorieux qu'il puisse être; mais dans les contrées que nous visitons en étrangers, en voyageurs, ce voile n'existe pas : notre vue plonge à loisir dans les perspectives historiques les plus éloignées; nous assistons, par la pensée, aux grands événemens dont ces lieux ont été le théâtre. Les personnages illustres, les grands hommes qui ont pris part à ces événemens, apparaissent de nouveau sur la scène; ils recommencent sous nos yeux le grand drame de l'histoire.

Retour en France.

RETOUR EN FRANCE.

—

Le lieutenant-général, il me semble l'avoir déjà dit, avait son quartier-général à la maison de campagne du dey, maison située sur le bord de la mer. Un jour, bien que ce fût pour revenir en France, je cheminai tristement le long du rivage pour me rendre au port, où je devais m'embarquer : j'étais malade et souffrant. La maladie m'avait même tellement affaibli, que le secours d'un domestique m'était nécessaire pour me maintenir à cheval. De lugubres souvenirs que m'avait laissés la journée de la veille me préoccupaient, en outre, assez tristement.

Ce jour-là, il m'était arrivé de revoir, pour la première fois depuis notre débarquement, l'un de

mes amis d'enfance, de mes meilleurs camarades. Bien que nous fussions intimement liés, le hasard, mes devoirs militaires, et plus tard la maladie dont il fut atteint, nous avaient séparés pendant la durée de la campagne; toutefois, à peine eus-je reçu l'avis de mon départ, que je courus à l'hôpital. Je le retrouvai cruellement changé; les yeux ternes, sans éclat, enfoncés dans leur orbite; les joues creuses, pâles, ou plutôt livides; la pommette des joues saillante comme celle d'un squelette : le rencontrant à l'improviste, je ne l'eusse peut-être pas reconnu. Déjà sans mouvement, et les membres roidis, il ne lui était seulement plus possible d'écarter, à l'aide d'une branche d'olivier, l'essaim de mouches qui tourbillonnait à ses oreilles; un infirmier lui rendait ce service. J'essayai, toutefois, d'entrer en conversation, afin de lui cacher, autant que possible, l'impression pénible que sa vue me faisait éprouver. Ayant long-temps vécu sous le même toit, partagé le même appartement, après avoir été élevés ensemble, beaucoup de souvenirs nous étaient communs, j'essayai de les lui rappeler. En lui faisant mes adieux, je lui pris la main; mais en ce moment j'eus quelque peine à maîtriser mon émotion; en dépit de la brûlante chaleur de l'atmosphère, cette main était déjà froide, ou, pour mieux dire, glacée. Je me retirai d'auprès de ce

lit, tout rempli de tristes pressentimens, qui n'étaient, hélas! que trop fondés! Le chirurgien de service dans la salle où il se trouvait s'étonnait seulement qu'il vécût encore; et m'assigna la matinée, tout au plus la journée du lendemain, comme un terme que la nature ne pourrait absolument pas franchir.

Ce lendemain était arrivé : chaque minute qui s'écoulait était peut-être la dernière de mon pauvre camarade. A chacun des pas que je faisais vers notre commune patrie, je pouvais me dire qu'entre lui et moi s'ouvrait peut-être l'abîme infranchissable; douloureuse réflexion, qui étendait sur tout ce qui s'offrait à moi comme un voile de deuil et de tristesse.

Dans toute autre disposition d'esprit, j'aurais sans doute admiré le spectacle qui s'offrait à mes yeux, surtout au moment de le quitter pour toujours. Alger était devant moi; au delà, le soleil se levait sur une mer calme et bleuâtre; je côtoyais la rade toute couverte de vaisseaux, et j'apercevais, de l'autre côté, une multitude de collines s'élevant graduellement en amphithéâtre, pour aboutir à l'Atlas. Pas un nuage n'était au ciel, pas un souffle de vent n'agitait l'air. Les maisons de campagne, les minarets, les dômes et les murailles crénelées de la ville, encore inondés de l'humidité de la nuit, se montraient parés

d'une blancheur nouvelle, plus éclatante encore que la veille. Sur le penchant de la montagne, dans un certain éloignement, séparée de moi par l'enceinte de la ville, la maison de l'aga étalait, comme à plaisir, tout le luxe de ses jardins, de ses jets d'eau, de sa colonnade à perte de vue; on eût dit un palais de fée. La rosée du matin, toujours abondante en ce climat, inondait la campagne de perles et de diamans; pas une feuille d'arbre, un brin d'herbe qui n'en fût surchargé. Avant de se dissiper aux rayons du soleil, le brouillard du matin se jouait de mille façons à la surface de l'eau : tantôt il enveloppait nos vaisseaux d'un voile transparent, tantôt il se déroulait à l'extrémité des mâts comme un léger pavillon flottant au gré du vent; tantôt, revêtu de formes étranges, bizarres, il courait çà et là au sommet des vagues, tandis que la mer s'étendait à perte de vue, immense, immobile et brillante.

Des embarcations se mirent à sillonner la rade en tout sens. De nombreuses patrouilles se croisaient sur le chemin que je suivais; des détachemens des divers corps, cantonnés le long de la route, se rendaient aux vivres et au fourrage. Des roulemens de voiture, des cris de commandement, de joyeux hennissemens de chevaux, saluant le lever du soleil, ne tardèrent pas à se faire entendre.

Les boutiques commençaient à s'ouvrir au moment même où j'entrai en ville. Les marchands rangeaient et déployaient leurs étoffes, mettaient en ordre leurs marchandises; les Juifs, déjà affairés, couraient à la curée de la journée; les femmes, entourées de leurs longs voiles, se rendaient aux bains; des Turcs, la pipe à la bouche, étaient déjà gravement assis, les jambes croisées, à la même place où le soleil devait les retrouver en se couchant. Arrivant de tout côté sur leurs ânes et leurs chameaux, les Bédouins commençaient à remplir les marchés; on les voyait ranger symétriquement autour d'eux leurs légumes, leurs œufs, leur volaille, leur bétail et leurs outres remplies de laitage. La voix de l'iman appelait à la prière les fidèles croyans, dont la foule se pressait à la porte des mosquées. Partout le mouvement et l'activité succédaient au repos, partout les mille bruits de la journée venaient remplacer le silence de la nuit; partout les mille scènes que j'avais pris plaisir à observer, depuis notre prise de possession de la ville, s'offraient de nouveau à moi. Cette étrange cité, sortant de son sommeil, comme si elle se fût éveillée au bruit de mes pas, se montrait encore une fois aussi animée, aussi pittoresque que jamais.

Les préparatifs d'un départ promptement résolu, plus promptement exécuté, la longue course

que je venais de faire sous un soleil déjà brûlant, l'état de maladie où je me trouvais, tout cela m'avait épuisé de fatigue. A peine me restait-il encore assez de force pour demeurer sur mes jambes, lorsque je mis enfin le pied sur le pont de la frégate.

Je m'assis ou, pour mieux dire, je me couchai dans un coin du gaillard d'arrière; un paquet de cordages, roulé en cercle, me servit d'oreiller; et la fatigue prenant le dessus, je ne tardai pas à tomber dans une impossibilité absolue de faire le moindre mouvement, de rassembler deux idées, de suivre une réflexion. Le plus pénible engourdissement m'accablait de corps et d'esprit. Ce n'était pourtant pas encore le sommeil; bientôt, en effet, j'entendis à bâtons rompus, par quelques mots saisis à la volée, d'étranges choses: l'insurrection de juillet, la bataille des trois jours, la défaite de la garde royale et de la garnison de Paris. Plusieurs fois je m'efforçai de me soulever pour prendre part à la conversation; autant de fois ma faiblesse me trahit; je demeurai enchaîné, cloué en place par une main invisible.

De bizarres idées, d'incohérentes images se succédèrent alors en foule les unes aux autres, flottant au hasard dans mon esprit. Je me retrouvai au milieu de Paris; mais ce n'était plus le Paris que j'avais naguère quitté, que je comp-

tais incessamment revoir; c'était un Paris où se passaient d'inconcevables événemens : où la guerre était dans toutes les rues; où l'on assiégeait le Louvre et Babylone; où la fusillade pétillait; où le canon grondait; d'où la garde s'enfuyait sanglante et mutilée; où les boulevarts, les places publiques, les moindres rues s'emplissaient d'une multitude animée, furieuse. Les figures étaient noires de poudre ou rouges de sang; le peuple se promenait en haillons au milieu des somptueux appartemens des Tuileries; de tout côté ce n'était que désordre, confusion, bouleversement; car la société m'apparaissait tour à tour comme brisée, comme engloutie dans un abîme. C'était parfois comme une immense orgie qui passait en tourbillonnant devant moi; parfois comme une amère et fantastique parodie de ce grand drame social, où tous ces personnages collectifs, que nous appelons ministère, armée, royauté, peuple, magistrature, avaient interverti leurs rôles; de sorte qu'à chaque pas se rencontraient les incidens les plus étranges; que le plaisant, le sérieux, le sublime et le bouffon se mélangeaient de mille façons, et donnaient naissance aux scènes les plus inattendues. Ayant fini par m'endormir pour tout de bon, une partie du récit que je venais d'entendre était devenue un véritable rêve, une sorte de cauchemar.

Ce sommeil, ou plutôt cet affaissement douloureux de toute faculté, ne dura, sans doute, que quelques instans. Je m'éveillai. Toutes les impressions bizarres que je viens de raconter commencèrent alors à s'effacer de mon esprit; je n'y voyais déjà plus que la trace confuse d'un rêve incohérent; les derniers vestiges allaient en disparaître...

Mais j'entendis fort distinctement alors deux officiers qui, à quelques pas de moi, continuant une conversation commencée, raisonnaient fort sérieusement des choses que je venais de rêver. Ce fut alors que je crus rêver; j'ouvris de grandes oreilles et me frottai les yeux de toutes mes forces, ayant une peine extrême à me convaincre qu'il était bien vrai que je fusse éveillé. Je me fis dire et redire vingt fois les nouvelles. Un brick de commerce français les avait apportées le matin même, en ignorant, d'ailleurs, encore toute la gravité; il racontait seulement l'insurrection de Paris et la défaite de l'armée, mais ne donnait nullement la conclusion des événemens. Le nom de M. le duc d'Orléans n'était pas prononcé.

Je demeurai quelque peu étourdi de tout cela. D'abord l'idée ne me vint pas de douter de la véracité des nouvelles; mais à mesure que j'y réfléchis plus longuement, quelques doutes sur la possibilité de toute cette fantastique histoire ne tardèrent pas

à survenir. Je ne pus trouver, dans les circonstances politiques où se trouvait la France, la nécessité de recourir aux ordonnances de juillet; je m'imaginai bien moins encore qu'après le parti pris de recourir à ces ordonnances, le ministère n'eût rien fait pour les soutenir : en assurer le triomphe momentané lui eût été chose si facile! Je me dis que la garde royale, la garnison de Paris, l'artillerie de Vincennes, étaient plus que suffisantes pour faire face à un soulèvement de Paris, pour écraser Paris tout entier. Je me répétai bien des fois qu'un gouvernement qui s'appuyait sur un principe, qui comptait déjà une existence de quinze années, qui disposait d'un budget d'un milliard, d'une nombreuse armée, d'une administration qui enlaçait le pays entier comme un réseau, qui déjà avait fait une guerre heureuse, qu'un gouvernement tel que celui que nous avions laissé en France deux mois auparavant, était à l'abri d'un coup de main et ne pouvait périr en trois jours. Il me semblait, d'ailleurs, qu'en mettant la chose au pis, l'opposition ne devait pas avoir eu recours à l'insurrection; je crus qu'elle préférerait établir sa résistance sur le terrain légal du refus de l'impôt, plusieurs associations étant depuis long-temps établies dans ce but. L'importance même des événemens racontés me semblait, d'un autre côté, incompa-

tible avec la promptitude de leur accomplissement; la date des faits me parut en contradiction flagrante avec la réalité des faits eux-mêmes.

Une fois engagé sur cette route, je ne m'épargnai pas en raisonnemens du même genre. Je me prouvai à moi-même, de mille et mille façons, l'impossibilité logique d'une chose de fait; j'arrivai peu à peu, par amour de la vraisemblance, à refuser au vrai toute croyance.

Nous eûmes toutes les peines du monde à appareiller, en raison de la faiblesse du vent. Que de fois nos voiles, un moment tendues, retombèrent faute de brise, et battirent à grand bruit le long des mâts, jusqu'à ce qu'un autre souffle d'air vînt les soulever de nouveau! que de fois il nous fallut louvoyer! que de fois mettre en panne! Aussi ne fut-ce que dans la matinée du lendemain qu'il nous fut possible de gagner la haute mer; contrariété qui nous faisait éprouver la plus vive irritation, impatiens que nous étions de revoir la France, en raison surtout des nouvelles de la veille. Toutefois, au moment où nous perdîmes la terre de vue, nous ne laissâmes pas d'éprouver quelque chose qui ressemblait à des regrets. Cette terre d'Afrique n'avait-elle pas été pour nous, pendant quelques semaines, une passagère et glorieuse patrie? Chacun de nous n'y laissait-il pas des amis? chacun de nous n'en em-

portait-il pas un souvenir qui devait lui demeurer précieux pendant le reste de sa vie? Au moment de nous en éloigner, de la perdre pour toujours, comment ne pas ressentir quelque peu l'étreinte de ces mille liens qui nous attachaient à elle?

Parvenus enfin, et à grand'peine, à la hauteur des Baléares, un calme plat survint; il nous fallut demeurer, comme à notre premier voyage, dix à douze jours dans le voisinage et à la vue de ces îles.

C'était être, en quelque sorte, en pays de connaissance. Les mêmes points de vue, les mêmes aspects du ciel, les mêmes accidens d'air et de lumière que j'y avais déjà observés à notre première croisière devant Palma, se présentèrent de nouveau à nous. Je me rappelai jusqu'aux promenades imaginaires que j'y faisais alors pour échapper aux ennuis du pont, et jusqu'au projet de visiter ces îles à mon retour en France, projet que j'avais alors bien fermement arrêté dans mon esprit, je le croyais du moins; et pourtant combien ne m'aurait-il pas été pénible, en ce moment, de le voir se réaliser! La seule pensée qu'il nous faudrait peut-être descendre à terre pour y attendre un temps plus favorable, si celui que nous avions depuis quelques jours se prolongeait encore, cette seule pensée me faisait trembler dès

le matin. Ce que j'avais vivement désiré, il n'y avait pas encore deux mois, me serait devenu maintenant un cruel supplice; et, du reste, n'en est-il pas ainsi toujours et de toute chose? Quant à moi, j'ai toujours pensé qu'un des plus sûrs moyens de passer fort misérablement sa vie serait d'obtenir dans un temps ce qu'on aurait désiré dans un autre. En proie à de vives incertitudes, à de cruelles inquiétudes, la France, la France...., c'était tout ce que nous désirions.

Un rocher sombre et noir, qui s'élevait à côté du groupe d'îles verdoyantes que nous avions devant nous, faisait pourtant diversion à nos peines du moment, et fournissait matière à de nombreuses conversations. C'était la petite île de Cabrera, restée célèbre dans l'armée par la souffrance de quelques milliers de prisonniers français, nos camarades et nos devanciers. Las de les surveiller et de les garder, les Espagnols les jetèrent un jour, au nombre de cinq à six mille, sur ce coin de terre. Ils n'avaient ni vêtemens, ni moyen aucun de s'en procurer. Tous les cinq ou six jours, un bateau venu de Palma leur apportait une chétive et insuffisante nourriture, consistant en quelques légumes de rebut et un pain noir de mauvaise qualité. Ce bateau, incessamment guetté, paraissait-il à l'horizon, les exilés le couvaient et le dévoraient des yeux. Quand il touchait terre,

on prenait des rangs assignés d'avance avec plus de régularité qu'à une parade; nul bruit, nul désordre : sur tous les visages une farouche attente, et dans tous les yeux l'éclat d'une fièvre de faim. Quand le bateau, contrarié par le temps ou par quelque autre cause, tardait à se montrer, c'était chez tous un sombre désespoir, et de longues discussions sur la question de savoir si le moment où l'on avait résolu de les laisser mourir de faim était ou non arrivé. Bientôt quelques hommes tombaient d'inanition, et le nombre s'en accroissait d'heure en heure. Une fois, le bateau fut en retard de trois journées; des centaines de cadavres couvraient la plage, et l'on prétend que les époques de distributions ne furent point rapprochées.

Ces hommes appartenaient à des régimens et à des armes divers; ils n'avaient aucun lien qui les unît entre eux, aucune discipline, aucune organisation civile et militaire. Ils se firent pourtant des espèces de lois, établirent une sorte de gouvernement, une manière de police. Leur code, fort simple, ne reconnaissait qu'un délit, le vol des alimens distribués, n'admettant aucune gradation depuis celui d'un pain jusqu'à celui d'une seule bouchée. Une sorte de tribunal, tiré au sort pour un nombre de jours déterminé, appliquait la loi; le coupable amené devant lui, il

…ait les témoins, et prononçait la sentence, …ée sans retard, séance tenante. Ils avaient …re une autre commission, nommée aussi …mporairement : celle-ci était préposée à la garde des armes, c'est à dire d'un certain nombre de branches de compas, de morceaux de fer soigneusement aiguisés, fixés au bout de bâtons de manière à figurer des épées, ou bien de grands couteaux et des rasoirs, tant bien que mal, imitant les sabres. Cela servait aux duels. Deux adversaires voulaient-ils en venir aux mains, ils se présentaient, accompagnés de leurs témoins, aux gardiens des armes; ceux-ci, sans avoir aucun droit de s'immiscer dans le sujet de la querelle, prenaient leurs noms, et leur délivraient l'arme dont ils étaient convenus de se servir. Après le combat, ils étaient tenus de les restituer sous peine de mort. Il fallait bien que ces hommes, rejetés tout à coup hors de toute civilisation et dans l'état sauvage, se fissent une société étrange comme leur situation, barbare comme le traitement qu'on leur faisait subir. D'ailleurs, comme tout cela ne suffisait pas à l'emploi de leur journée, devinez ce qu'ils imaginèrent? D'une vieille citerne en ruines et desséchée, qu'ils coupèrent en deux par une espèce de rideau formé de lambeaux de couvertures mis bout à bout, ils firent un théâtre. Les acteurs se présentèrent en foule;

la circonstance créa des poètes qui, à l'aide de leur propre invention et de leurs souvenirs confus, fabriquèrent des tragédies, des comédies, des opéra-comiques, ou du moins quelque chose qu'ils prétendirent ressembler à tout cela. Sombre et bizarre épisode au milieu du poème éclatant de l'empire.

Déjà j'ai parlé de l'inquiétude où nous nous trouvions, et de toute notre impatience de revoir la France. Comme je l'ai dit aussi, j'avais commencé par me nier opiniâtrément à moi-même la possibilité des événemens accomplis; bien plus, j'avais en partie ramené à mon opinion quelques uns de mes compagnons de traversée. Mais je ne tardai pas à concevoir bientôt moi-même quelque doute sur la religion que je continuais de prêcher; de jour en jour, je me trouvais de plus en plus troublé sur mon parti pris d'incrédulité. Le récit des événemens, tout incomplet qu'il nous eût été fait, contenait certaines particularités revêtues de toutes les apparences de la vérité; il s'y trouvait de ces détails qu'on ne saurait inventer; quelques noms propres étaient rappelés avec des circonstances qui leur convenaient au mieux. De poignantes angoisses me remplissaient alors le cœur. Dans ce vaste bouleversement, qu'étaient devenus mes amis et mes proches? quelle était, en définitive, la situation actuelle de notre belle

et noble France? Dans ces momens, le calme de l'air, la beauté du ciel, l'immobilité de la mer, à peine ridée à sa surface, la voix haute et claire de l'officier de quart commandant quelque insignifiante manœuvre sur ce navire qui n'avançait pas, tout cela me causait une irritation impossible à décrire.

En dépit de tout cela, nous n'employâmes pas moins quatorze jours entiers à une traversée qui, par un temps passable, n'en demandait d'ordinaire que deux ou trois. Mais vers le milieu du quinzième, les côtes de Provence nous apparurent enfin; puis, peu d'heures après, Marseille, facilement reconnaissable au milieu des rochers qui bordent le rivage, et vers laquelle nous poussait un vent favorable, quoique assez faible.

Au dessus de chacun des forts bordant la rade flottait un drapeau. Nous regardons...., c'était le drapeau tricolore. Nous venions, pour ainsi dire, de le heurter de notre drapeau blanc déployé en poupe.

La seule vue de ces trois couleurs ne nous permettait plus de douter que d'immenses événemens eussent été accomplis; mais elle ne nous disait pas quels étaient ces événemens. Sur cela, nous en étions réduits aux conjectures. La république reparaissait-elle sur les débris du trône?

Était-ce l'empire? Le fils du duc de Berri se trouvait-il appelé à porter prématurément la couronne tombée de la tête de son aïeul? Ces couleurs n'étaient-elles, dans ce cas, que le symbole d'une nouvelle alliance entre le représentant du passé et la France nouvelle, ainsi que l'avait été la Charte de Louis XVIII? ou bien encore, la France obéissait-elle au duc d'Orléans? et, dans ce cas, à quel titre? fondateur d'une dynastie nouvelle? lieutenant-général du royaume? dictateur ou président d'une république? Telles étaient les suppositions au milieu desquelles nous nous égarions au hasard, chacun se laissant conduire par ses désirs secrets, ses sympathies politiques. Mais, le soir, nos doutes et nos indécisions cessèrent : une communication officielle du préfet de Marseille signifia au commandant de la frégate l'avénement de M. le duc d'Orléans au trône, sous le titre de Roi des Français; puis, bientôt grand nombre de journaux et de lettres particulières nous initièrent à tous les détails des trois journées.

En ce moment, c'était le 27 août, un mois jour pour jour après le premier coup de fusil tiré, tout était à la guerre. La garde nationale s'organisait spontanément jusque dans les plus petites villes, les moindres bourgades; l'armée devait être portée à quatre cent mille hommes; en atten-

dant, ses rangs se grossissaient d'une foule de volontaires. D'un autre côté, la Prusse appelait sa landwehr, l'Autriche renforçait ses garnisons du nord de l'Italie, l'Espagne était sur le point de s'agiter de nouveau avec ses passions terribles et ses haines immortelles; le carbonarisme, après avoir long-temps fermenté dans les souterrains de Rome et de Naples, ne pouvait manquer d'éclater plus terrible que jamais. On disait encore que l'armée russe, déjà en mouvement, venait prendre position en Pologne. Si la France n'était pas immédiatement attaquée, était-il possible qu'elle ne prît pas elle-même une rapide initiative? Ne fallait-il pas une carrière où ces passions ardentes, tout à coup mises en jeu, pussent se déployer à l'aise? ne fallait-il pas une issue à la lave de ce volcan qui venait d'éclater? Il nous semblait entendre du nord au midi, de l'est à l'ouest, comme un grand bruit d'armes; une guerre générale nous semblait imminente; nous ne mettions pas en doute de trouver cent mille hommes en marche vers le Rhin, et autant vers les Alpes.

Plusieurs questions personnelles se présentaient alors à l'esprit de chacun de nous. Que devions-nous faire? Qu'allions-nous devenir, une fois débarqués sur le sol de la France? Où était la ligne à suivre dans ce vaste bouleversement, dans cette sorte de chaos social où nous nous trouvions tout

à coup jetés? Les Bourbons de la branche aînée avaient reçu nos sermens : étions-nous déliés de ces sermens? devions-nous leur demeurer fidèles? Si la Bretagne et la Vendée, blessées dans leurs vieilles affections, venaient à se soulever contre la révolution faite à Paris, était-ce au milieu de leurs populations, demeurées fidèles au culte du passé, que nous devions nous aller placer? Fallait-il rentrer dans la vie civile, et rester oisifs, comme exilés au sein d'un dévouement stérile, au milieu des grands événemens qui semblaient alors prêts à surgir de toute part? fallait-il rester aux rangs que nous occupions, comme si le drapeau qui flottait au dessus de nos têtes n'eût pas changé de couleur? Mais si la guerre, une guerre imminente et générale était sur le point d'embraser l'Europe, notre premier devoir n'était-il pas de courir, avant tout, à la défense du territoire et de la nationalité? Or, ce dernier sentiment ralliait, en définitive, à peu près toutes les opinions, voire même les plus opposées sur tout autre point. L'indépendance nationale est le premier besoin, ou, mieux que cela, la vie même des peuples. Aussi tous ces bruits de guerre avaient-ils quelque chose qui ne nous déplaisait pas : la courte campagne que nous venions de faire nous avait comme mis en haleine; puis, comme les souvenirs des premières guerres de la

révolution nous revenaient involontairement à l'esprit, peut-être rêvions-nous déjà, avec quelque complaisance, le rôle de généraux inconnus la veille, et sortis tout à coup de rangs obcurs pour aller visiter encore une fois quelques unes des capitales de l'Europe à la tête de nos jeunes armées.

Assis ou couchés sur le pont, ou bien encore l'arpentant à grands pas, nous devisions sur ce sujet le reste de la journée. Parfois aussi, nos yeux venant à rencontrer notre drapeau, nous nous prenions à parler des étranges vicissitudes dont nous devenions les témoins.

Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis que nous avions vu ce même pavillon flotter en face de ces mêmes rivages, au dessus de cinq cents navires. Soixante mille hommes étaient alors impatiens de l'aller déployer sur le champ de bataille de l'Afrique : aujourd'hui, quelques malades, quelques blessés se traînant péniblement sur le pont de notre frégate, étaient son unique cortége. Aujourd'hui, de tous ceux qui avaient composé cette flotte immense, notre navire était le seul qui l'eût conservé ; encore devait-il s'abaisser dès ce soir même pour ne se plus relever le lendemain. On sait qu'à bord des vaisseaux de guerre, le pavillon est hissé tous les matins au mât de poupe, et descendu tous les soirs; manœuvre qui ne s'exécute jamais sans un cé-

rémonial obligé. La garde prend ses rangs, fait face au pavillon, lui présente les armes et le salue d'une salve de mousqueterie, à son ascension et à sa chute. A force d'être journellement et régulièrement répétée, cette cérémonie finit par n'avoir, pour ainsi dire, plus ni sens ni signification; mais il n'en fut pas de même ce jour-là. Au moment où la garde prit les armes, toute conversation cessa sur le pont, un air de sérieuse préoccupation se montra sur les visages, tous les yeux se tournèrent vers le gaillard d'arrière; on sentait qu'il se passait là quelque chose de fatal, d'irrévocable. Je n'étais pas moi-même sans quelque émotion; et lorsqu'au bruit de la mousqueterie, le pavillon descendit le long de son câble, je me découvris avec autant de respect que j'eusse pu le faire devant le vieux roi lui-même. — Je m'agenouillai, au fond du cœur, devant la majesté des grandes infortunes dont je contemplais tristement le symbole.

FIN.



NOTES.

NOTE 1.

Ce fut alors que commença le blocus, qui, depuis cette époque, nous coûte, sans amener aucun résultat, plus de sept millions par an. (Discours de M. le ministre des affaires étrangères à la Chambre des députés, du 30 avril 1828.)

NOTE 2.

On proposa de ne former qu'un bataillon de guerre par régiment, et de réunir deux bataillons de différens corps pour en composer un régiment expéditionnaire. Ce projet, sous le rapport du choix des hommes, aurait offert quelques avantages; mais des inconvéniens graves en seraient résultés. On sait combien est puissante l'influence de ce qu'on appelle esprit de corps. Une pareille organisation lui aurait porté un coup funeste. Comment aurait-on désigné le régiment formé de deux bataillons étrangers l'un à l'autre? Adopter le numéro de l'un d'eux, c'eût été faire injure à l'autre. En faisant disparaître les numéros sous une dénomination nouvelle, on aurait déshérité les corps d'une gloire pour eux si précieuse; les chefs de ces régimens se seraient trouvés dans une fausse position. Quoi qu'ils eussent fait, on les aurait accusés de partialité en faveur de celui des bataillons qu'ils auraient commandé antérieurement à l'expédition. On ne l'éprouva que trop pendant la campagne pour les deux régimens d'infanterie légère. On aurait pu, en demandant deux bataillons au même régiment, compléter ces bataillons avec des hommes pris dans d'autres corps. Mais les colonels, à qui on aurait enlevé l'élite de leurs soldats, n'auraient-ils pas élevé de justes réclamations? L'expérience a démontré qu'un régiment, ainsi décimé, perd quelquefois pour toujours sa force morale. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, pages 16 et 17.)

NOTE 2 bis.

Le ministère anglais renouvela les mêmes démarches après la conquête.

Une lettre du président du conseil avait prévenu M. de Bourmont (vers la fin de juillet) que nos relations avec le cabinet britannique étaient devenues moins amicales : lord Stewart avait demandé, presque avec le ton de la menace, que le gouvernement français s'engageât à ne point former d'établissement sur la côte d'Afrique. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, p. 207.)

NOTE 3.

Les lieutenans-généraux Gérard, Reille et Clausel étaient aussi sur les rangs. M. de Bourmont aurait sollicité vivement la nomination du premier, s'il n'avait aspiré lui-même à commander l'armée. Charles X parut un moment incliner vers ce choix. La dauphine, juste pour le général Clausel, ne dissimulait pas l'opinion avantageuse qu'elle avait de son caractère et de ses talens. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, lieutenant-général Desprez, page 13.)

Parmi les maréchaux, le duc de Raguse était le seul qui avouait hautement des prétentions. (*Id. id.*)

NOTE 4.

Le général Boyer pensait, lui, qu'il serait imprudent de tenter l'expédition avec moins de quarante mille hommes ; son opinion est consignée dans un mémoire qu'il adressa au gouvernement. (*Id.*, page 16.)

NOTE 5.

Cette mesure toute nouvelle (l'adjonction des hommes en congé aux régimens les plus voisins) avait le grand inconvénient de donner aux corps des hommes inconnus, mais *l'excellente composition* de l'armée le rendit peu sensible. (*Dix-huit mois à Alger*, par le lieutenant-général Berthezène, page 44.)

NOTE 6.

Les journaux annonçaient que les flottes russe et anglaise étaient actuellement réunies dans les eaux de Malte, et qu'elles avaient l'intention de se rendre sur la côte d'Afrique pour assister au débarquement de l'armée française. Cette nouvelle causa de l'inquiétude à nos marins, et même aux généraux de l'armée de terre. L'escadre anglaise, dans la Méditerranée, comptait plus de

douze vaisseaux complétement armés, plusieurs frégates et corvettes. Dans la flotte d'expédition, nous n'avions que quatre vaisseaux de 74, des frégates, des corvettes, et quelques autres navires armés en guerre; encore devaient-ils porter des troupes, ce qui gênerait beaucoup leurs manœuvres.

Ces raisons firent appréhender que les Anglais ne profitassent de la circonstance pour nous attaquer et détruire toute notre marine d'un seul coup. Quelques cutters de cette nation, qui se trouvaient alors dans la rade, au milieu de l'escadre, augmentaient encore les craintes : on les regardait comme des espions.

D'un autre côté, on savait que la flotte russe se composait de six gros vaisseaux et de plusieurs frégates, et on n'hésitait pas à croire qu'elle vînt à notre secours en cas de besoin. Dans cette espérance, nos marins étaient très décidés à combattre les Anglais s'ils voulaient s'opposer à leur passage. (*Relation de la guerre d'Afrique pendant les années* 1830 et 1831, par M. Rozet, attaché à l'armée d'Afrique comme ingénieur-géographe, pages 36 et 37.)

NOTE 7.

Ce fut vers la fin de cette période d'inaction, que l'on apprit que MM. de Chabrol et Courvoisier avaient quitté le ministère, et que M. de Peyronnet y était appelé. Cet événement causa une tristesse profonde : beaucoup d'officiers généraux en prévirent les conséquences; et parmi ceux qui étaient embarqués avec le général en chef, aucun ne lui cacha son opinion. Il parut lui-même fort inquiet sur l'avenir. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, pages 59 et 60.)

NOTE 8.

Le 1er juin, on était aussi près de l'île de Majorque que de la côte d'Afrique. Ce fut alors seulement que M. de Bourmont sut que la flotte allait relâcher dans la baie de Palma, y rallier les trois sections du convoi ainsi que la flottille, et attendre un temps favorable pour se rapprocher d'Alger.

Le général en chef fit quelques observations. Il parut craindre que la flotte ne fût retenue long-temps par les vents contraires, et surtout par des calmes dans la baie de Palma; mais il ne protesta point d'une manière formelle contre la résolution qui avait été prise. (*Id.*, pages 66 et 67.)

NOTE 9.

Une ordonnance royale autorisait M. de Bourmont à prendre le commandement de l'armée navale, si l'intérêt de l'État lui sem-

blait l'exiger. Il était porteur de cette ordonnance, et d'une lettre du ministre de la marine qui devait, dans le cas prévu, faire connaître à l'amiral les intentions du roi. L'existence de cette pièce ne fut connue qu'après la révolution de juillet : M. de Bourmont la tint constamment secrète. (*Id.*, p. 67.)

NOTE 10.

Le général en chef, qui se souvenait qu'en 1813, dans une circonstance semblable, il n'avait pu opposer aux escadrons russes et prussiens le feu de l'infanterie qui se trouvait sous ses ordres, songea un moment à faire rétrograder la première ligne vers une position plus resserrée que celle qu'elle occupait. (*Id.*, page 94.)

NOTE 11.

Voici ce qu'écrivait au dey le janissaire-aga, à la date du 17 juin :

« Le chef des canonniers arrive à l'instant même avec six pièces de canon... La pièce de 18 est arrivée d'Alger ici en quatre heures; c'est un secours qui nous vient à propos... Comme j'avais l'intention de ne pas attaquer les infidèles en ce jour béni (vendredi), j'ai été aux avant-postes, et j'ai ordonné aux soldats, aux Kabaïles et aux Arabes, qui avaient déjà commencé le feu, de se retirer vers le camp, et leur ai dit que je les ferais attaquer demain. Notre armée s'est augmentée. Les troupes sont très bien disposées; les chefs m'ont assuré qu'ils sortiraient triomphans de la guerre sacrée qu'ils ont entreprise; ils nous sont tous dévoués. Je suis monté à cheval avec mes frères, pour visiter le terrain et reconnaître les endroits les plus favorables pour placer avec avantage nos troupes, le jour où nous attaquerons les chrétiens : cette attaque aura lieu vers le naher-el-sabt (samedi, 19), le matin, au moment où le jour commencera à paraître. Je vous répète que nos cheiks ne peuvent pas être mieux disposés qu'ils ne le sont. — Les chefs victorieux abaisseront les infidèles, ennemis de Dieu et de son prophète sur qui soit le salut et la bénédiction. »

Extrait des rapports d'Ibrahim-aga, généralissime des forces de la Régence. (*Dix-huit mois à Alger*, par le lieutenant-général Berthezène, page 282.)

NOTE 12.

Les forces ennemies (à Staouëli) étaient de cinquante à soixante mille hommes, dont environ sept mille Turcs. Ces derniers perdirent plus de trois mille hommes. Ce nombre n'a rien qui puisse étonner, lorsqu'on fait attention à la fureur avec laquelle ils

combattirent pendant plusieurs heures, et qu'on le compare aux forces nombreuses trouvées sur plusieurs points du terrain des opérations ; on se fera une idée de leur exaltation, quand on saura que plusieurs d'entre eux se poignardèrent pour ne pas tomber vivans entre nos mains. (*Id.*, page 84.)

NOTE 13.

Nous mettons toute notre confiance en Dieu, et nous espérons qu'assistés de son puissant secours, la victoire restera aux musulmans... Je persiste à croire que ces infidèles veulent tenter un débarquement ; s'ils débarquent, ils *périront* tous.

Extrait des rapports d'Ibrahim-aga au dey. (*Id.*, page 280.)

Peut-être était-ce à ce passage du rapport du janissaire-aga que Hussein faisait allusion en ce moment.

NOTE 14.

Dans la seule journée du 26, cent soixante-dix-huit hommes furent mis hors de combat dans les brigades Hurel et Berthier de Sauvigny ; il y en eut soixante-dix dans la division Berthezène.

Les inconvéniens de la position de Fontaine-Chapelle, et l'insuffisance de nos moyens de transport, semblèrent prouver qu'il eût été prudent de s'arrêter à une moindre distance de Staouëli : un mouvement rétrograde serait devenu inévitable, si, jusqu'à la fin du mois, la troisième section du convoi avait été retenue au large. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, page 133.)

NOTE 15.

Quinze cents marins seulement, au lieu de trois mille qui avaient eu d'abord cette destination, devaient garder la presqu'île. Avant que le capitaine de vaisseau Hugon prît le commandement qui lui avait été réservé (celui de la presqu'île), l'amiral imposa une condition : c'est que la garnison serait forte de cinq mille hommes. M. de Bourmont ayant décidé qu'on ne laisserait à Sidi-Ferruch qu'un bataillon d'infanterie et de faibles détachemens de cavalerie, d'artillerie et du génie, il fallut désigner un autre commandant de place : on fit choix du colonel Léridant. (*Id.*, page 136.)

NOTE 16.

Voir, pour les travaux exécutés par le génie, le rapport officiel adressé au Ministre de la guerre, vers la fin de juillet, par M. le général Valazé.

NOTE 17.

Le général Clausel, arrivé sous l'empire de ces préventions, alors générales en France, ne tarda pas à en faire justice. Un ordre du jour de sa part rétablit la vérité des faits. La commission d'enquête, instituée par lui, se montrait pourtant disposée à faire de sévères recherches; on peut le croire, par les moyens de découvrir la vérité qui furent débattus dans son sein.

Je lis ce qui suit dans l'ouvrage souvent cité de M. le lieutenant-général Berthezène : « La commission d'enquête poursuivait ses » investigations. Désespérée de ne point trouver de coupables, » quelques uns de ses membres proposèrent de soumettre les ac- » cusés à la torture. Qu'il est fâcheux que ce mode de procédure » ait été repoussé par la majorité ! c'était un bel exemple à don- » ner au monde civilisé. Enfin, un ordre du jour vint déclarer » l'inutilité des recherches de cette espèce de tribunal d'inquisi- » tion. » (*Dix-huit mois à Alger*, page 172.)

Nous joignons, dans cette circonstance, tous nos regrets à ceux de M. le lieutenant-général Berthezène. Comme lui, nous trouvons vraiment fâcheux que la proposition de la torture n'ait pas été admise par la majorité de la commission. La torture, donnée au milieu d'une armée française, la torture débarquant à Alger à la suite de la révolution de juillet, n'aurait pas été un des moins curieux épisodes de l'histoire de notre époque.

NOTE 18.

Les entrailles et les parties corruptibles du malheureux Amédée furent seules enterrées en Afrique. Le cœur et le reste du corps furent embaumés.

NOTE 19.

Chez les Arabes, les impressions sont peu durables; leur imagination ardente en reçoit facilement de nouvelles. Aussi, revenue de leur première stupeur, les tribus des montagnes, même les plus rapprochées d'Alger, mirent en question si elles reconnaîtraient notre autorité. Une assemblée nombreuse devait se réunir sous peu au cap Matifou, pour délibérer sur cet objet. On savait qu'il s'était formé deux partis parmi les Arabes, et que quelques tribus voisines de Belida nous étaient opposées. (*Dix-huit mois à Alger*, pages 115, 116.)

NOTE 20.

La plus grande partie des troupes étaient encore au bivouac.

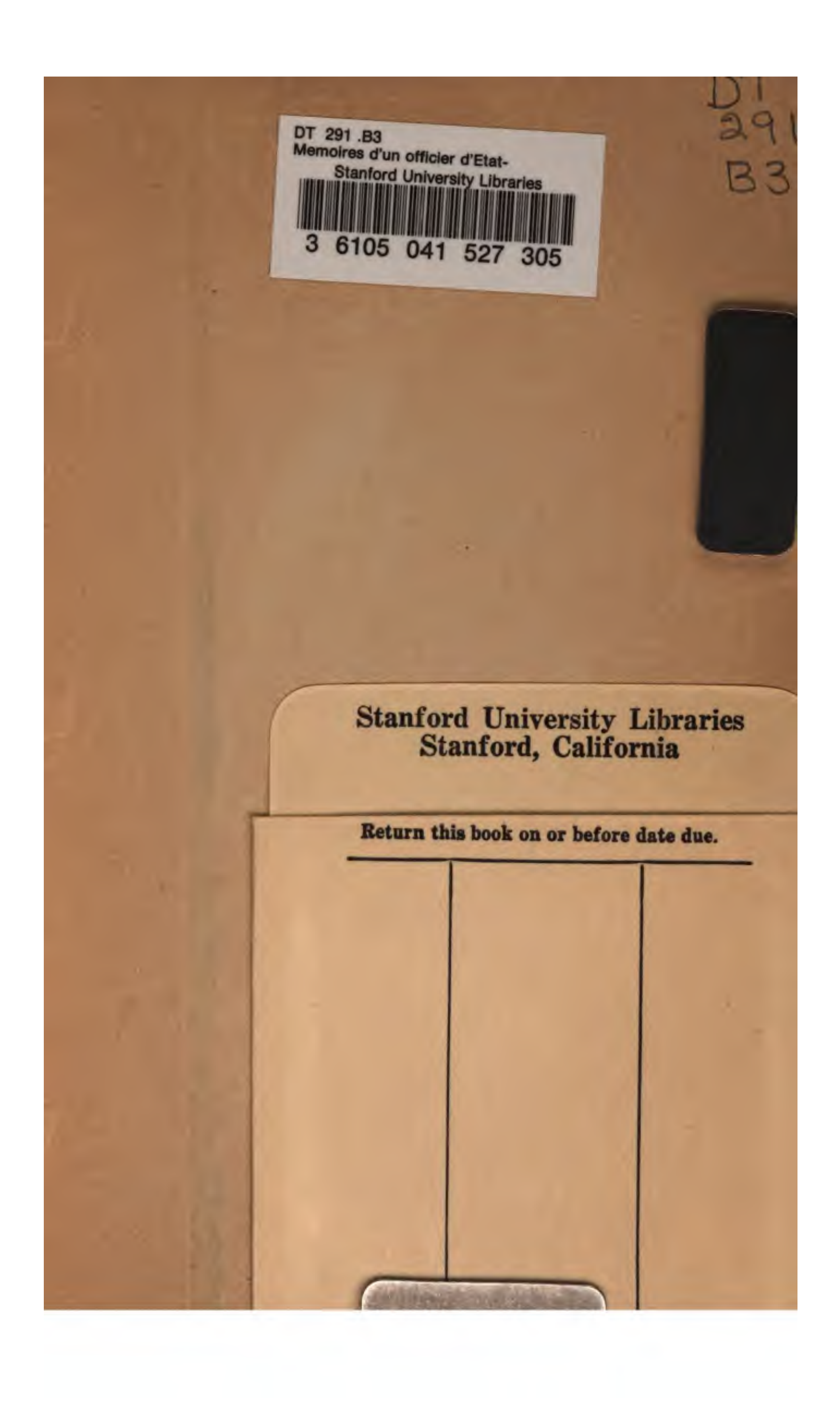
On fit débarquer des tentes; mais cette mesure n'eut pas tous les effets qu'on en avait attendus. Les tentes ne pouvaient être occupées que pendant la nuit; à mesure que le soleil s'élevait, la chaleur y devenait insupportable, les soldats n'y pouvaient tenir. (*Journal d'un officier de l'armée d'Afrique*, page 211.)

Dans les premiers momens, et tant que dura la campagne, les agens de l'administration, rivalisant de zèle, vainquirent, par leur activité et leur intelligence, toutes les difficultés locales, et souvent suppléèrent au manque de transport. Il n'en fut plus ainsi après la conquête. Alors beaucoup d'entre eux ne parurent plus s'occuper que de leurs intérêts ou de leurs commodités, et l'armée n'eut que trop de motifs de plaintes. Les troupes campées ne reçurent pas toujours régulièrement leurs subsistances, et les malades manquèrent souvent des soins et des secours que réclamait leur état.

Le défaut d'hôpitaux assez vastes pour contenir les malades, dont le nombre augmentait d'une manière effrayante, nécessita, malgré des évacuations fréquentes sur Mahon et Marseille, la création d'infirmeries régimentaires; mais ces établissemens, dépourvus de moyens curatifs et manquant même de paille, ne pouvaient apporter à nos soldats aucune espèce de soulagement, etc., etc. (*Dix-huit mois à Alger*, etc., page 125.)

FIN.

TABLE.


DT 291 .B3
Memoires d'un officier d'Etat-
Stanford University Libraries
3 6105 041 527 305
DT
291
B3
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

